L'Athénée de Verviers et ses devanciers, 1807 - 2007

13/09/07 11:48:08

Du même auteur

La presse verviétoise de 1818 à 1850, Louvain-Paris, Nauwelaerts,1978, 370 p.

La presse verviétoise de 1850 à 1914, Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1982, 560 p.

Histoire des métallurgistes verviétois, Liège, Fondation André Renard, 1982, 242 p.

Histoire des Fédérations socialistes de Soignies et de Thuin, Bruxelles, Présence et Actions culturelles, 1985, 208 p.

Le patrimoine majeur de Wallonie (direction scientifique), Namur, Région wallonne, 1993, 496 p.

ATHENEE R V.indd version PM 1

Wallonie, Atouts et références d'une Région (direction scientifique), Namur, Région wallonne, 1995, 464 p.

Pierre Fluche et le mouvement ouvrier verviétois sous Léopold II, Tubize, Gamma-Press, 1997, 404 p.

Les Wallons et la réforme de l'Etat, 2ème édition, Charleroi, Institut Jules Destrée, 1998, 232 p.

L'Aventure régionale. Soixante témoins pour soixante temps forts (direction scientifique), Bruxelles, Editions Luc Pire, 2000, 358 p.

Le XIXe siècle verviétois (direction scientifique), Verviers, CTLM, 2002, 380 p.

Le Patrimoine verviétois (direction scientifique), Verviers, Aqualaine, 2004, 142 p.

Mourir sur l'échafaud, Liège, Editions du Céfal, 2005, 156 p.

1906. Une saga verviétoise, Verviers, Editions des Champs, 2006, 400 p.

13/09/07 11:48:08

Freddy JORIS

Avec des contributions de Maurice Corne,
Guy Derooz, Bernard Jérusalem, Théo Joisten(†),
André Joris et Roger Monami

NEE R V.indd version PM 2

L'ATHENEE DE VERVIERS ET SES DEVANCIERS

Deux siècles d'histoire, 1807 - 2007

ATHÉNÉE ROYAL Thil Lorrain VERVIERS

ATHENEE R V.indd version PM 3 13/09/07 11:48:10

Remerciements

Merci à Bernard Jérusalem, qui a fait réaliser certaines recherches et m'a ouvert les archives de l'école, ainsi qu'à son collègue Jean-Claude Crahay qui a mis à ma disposition le fonds iconographique de l'établissement. Les agents des Archives et de la Bibliothèque communales m'ont toujours fait le meilleur accueil, de même que le photographe des Musées communaux, Jacques Spitz, et Mme Merland au Centre de documentation de la CRMSF à Liège. Jacques Wynants m'a facilité les contacts avec le CEGES à Bruxelles.

Plusieurs anciens préfets, professeurs et élèves de l'école ont répondu à mes sollicitations : Roger Baltus, Maurice Corne, Guy Derooz, André Joris, Roger Lecloux, Diane Massaux, Roger Monami, Marcel Monville et Joseph Simons entre autres.

Merci aussi aux membres du Conseil scientifique d'Aqualaine pour leurs suggestions iconographiques, à celles qui m'ont épaulé pour l'illustration du travail et dans la mise au net de mon manuscrit, et enfin à mon épouse, une fois de plus, pour sa grande patience durant tant de week-end, de congés et de soirées sacrifiés ces derniers mois sur l'autel de Clio et de l'enseignement officiel.



1. B. Jérusalem et F. Joris

© 2007, Athénée Royal de Verviers,
rue Thil Lorrain, 1 à Verviers.
D/2007/en cours

PREFACE

Passant de la cour de récréation de cette merveilleuse école de Heusy au majestueux hall de l'Athénée, un des *« grands de sixième »* de la rue Guillaume Lekeu se faisait tout petit dans cette horde peuplée exclusivement de garçons qui allaient, pour beaucoup, devenir ses meilleurs amis éternels. Les années ont passé. La culotte courte devint pantalon puis costume. Le petit enfant Jésus, pardon Jéru, a troqué ses boucles blondes pour un pelage poivre et sel. Mais son école est toujours au plus profond de son cœur.

Souviens-toi. De cet abbé qui roulait les *r* ; de l'autre abbé, philosophe et hors norme ; de *Papa Xhaufflaire* qui, sous des dehors de Charlot à la cravate vitrine d'un déjeuner, lançait des *« Môôôvais »* aux cancres de *rosa* ; de ce professeur de français qui nous fit découvrir Colette et ses chats; de ce politique historien avec qui nous guettions les souris du 41 et qui grimpait au plus haut de son échafaudage muni d'une règle mitraillette afin de nous lancer un défi au copiage ; de ce latiniste qui me révéla l'Egypte au point que je faillis faire des études d'archéo; de ce mathématicien que nous amenions chaque lundi sur le chemin de la digression footballistique ; de cet autre qui parvint à enfoncer le clou des mathématiques à des latin-grecs ; de ce professeur de dessin qui incitait chacun, *sonneur de cloche*, à prendre son bristol « *côté grenu »*; de ce communiste au fusain d'or, formidable maître de l'esquisse, trop tôt décédé ; de ce mage du latin et du grec « cheveux » aux vents … qui, même si nous osâmes déclamer l'*Enéïde* sur un air de *french cancan*, fut un maître remarquable tout en finesse ; de cet autre grand maître antique qui nous inculqua la rigueur jusqu'au plus profond d'un crochet aigu ; de ce Pendu en ballade que ce futur inspecteur de français ressuscitait devant nous; du trio des sciences tant redouté ; de cette belle première professeur de géo; de cette autre égérie qui fit battre nos cœurs à l'occasion d'un pique-nique ; des chambards au cours d'histoire dont la victime se révéla pourtant plus tard un conteur passionnant; de *l'aquarium*, berceau de la préciosité, de la rigueur et du cahier d'honneur; de ces deux heures de volley qui se résumaient à une heure et demi de théorie et dix minutes de jeu; du piano et de son éponge; de *Mister Christmas*, cerbère de la galerie qui nous apprenait un tout compte fait révolutionnaire *« I'm the cat who walks by himself and all places are alike to me »* entrecoupé de mots cochons et expressions … utiles; de ces matches

de handball où l'on nous apprenait à taper dans les … ; de ces grèves pour les cheveux longs ou contre VDB ; du *Pecco* à la balustrade ; du petit café du coin avec Paul et Henri, *du Pub, Tchof* et *Fefe*, du *Grand Marron* et son fatal buggy; de la conférence sur *Atuatuca* ou celle d'Henri Guillemin sur Napoléon ; de la 6

Jument Balance avec l'ami Pierrot ; du défilé du 11 novembre et son clairon ; de ce port du drapeau dont je fus privé en guise de sanction suprême ; de la chasse aux cartes VAEM orchestrée par M. Lessent ; de mon copain Didier Chardez (aujourd'hui *Didjé*) croquant le cours de morale ; de Bill et William, l'un démocrate américain, l'autre républicain, et de nos débats passionnés ; de la *Virgule* que nous façonnions tous les mercredis; du ciné-club ARV; des premières filles en tablier bleu ; de Roger Mathieu que j'ai plus tard découvert tellement attentif à ses élèves qu'il chérissait ; de tous ces moments qui pour nous ont fait l'Athénée.

Aujourd'hui à sa tête, je le regarde comme un joyau, cet Athénée Thil Lorrain qui sous la direction de ses maîtres vit s'épanouir tant de talents, qui sut développer tant de mérites et faire jaillir tant de grands hommes. 125 ans ! Que dire, deux siècles ! Fer de lance de l'enseignement officiel à Verviers, il sut créer au fil des décennies l'évènement, fut l'évènement. Tantôt riposte napoléonienne, tantôt creuset intellectuel d'une industrie en appétit, tantôt jalons posés sur le chemin de la rhétorique, tantôt pourfendeur de l'enseignement libre, tantôt terre d'accueil lors des deux grands conflits, tantôt dernier bastion de résistance à l'enseignement rénové, l'établissement fut toujours à la pointe du combat, celui de l'esprit critique, du respect et de l'épanouissement de l'Homme, loin des dogmes, dans les vertus essentielles de la neutralité. Ainsi grandit l'Athénée dont le leitmotiv est plus que jamais «excellence ».

Qui pouvait mieux chanter cette école que Freddy Joris ? Aujourd'hui, j'ai le grand honneur et surtout le plaisir de préfacer ce remarquable ouvrage. De mois en mois mon vieux copain *Vî Fred* m'apportait ses pages, les yeux remplis d'étoiles. Au fil des lignes, mon cœur, sublimement séduit, se laissa bercer par un passé qui est encore si présent. Diverses plaquettes furent réalisées à l'occasion des cinquantième, septante-cinquième et centième anniversaires. Elles furent toutes, à leur manière, de qualité. Ce livre retraçant deux cents ans d'enseignement public fera date car, à la science, Freddy Joris, avec tout le recul de l'historien, a ajouté son cœur. L'Athénée méritait bien pareil narrateur ! Résultat : non point une bible, non point un testament, mais un guide, une invitation à la découverte passionnante de ce qui est une institution.

Bernard JERUSALEM,
Préfet des études

13/09/07 11:48:11

PROLOGUE

CHATEAU DE FONTAINEBLEAU, 3 NOVEMBRE 1807…

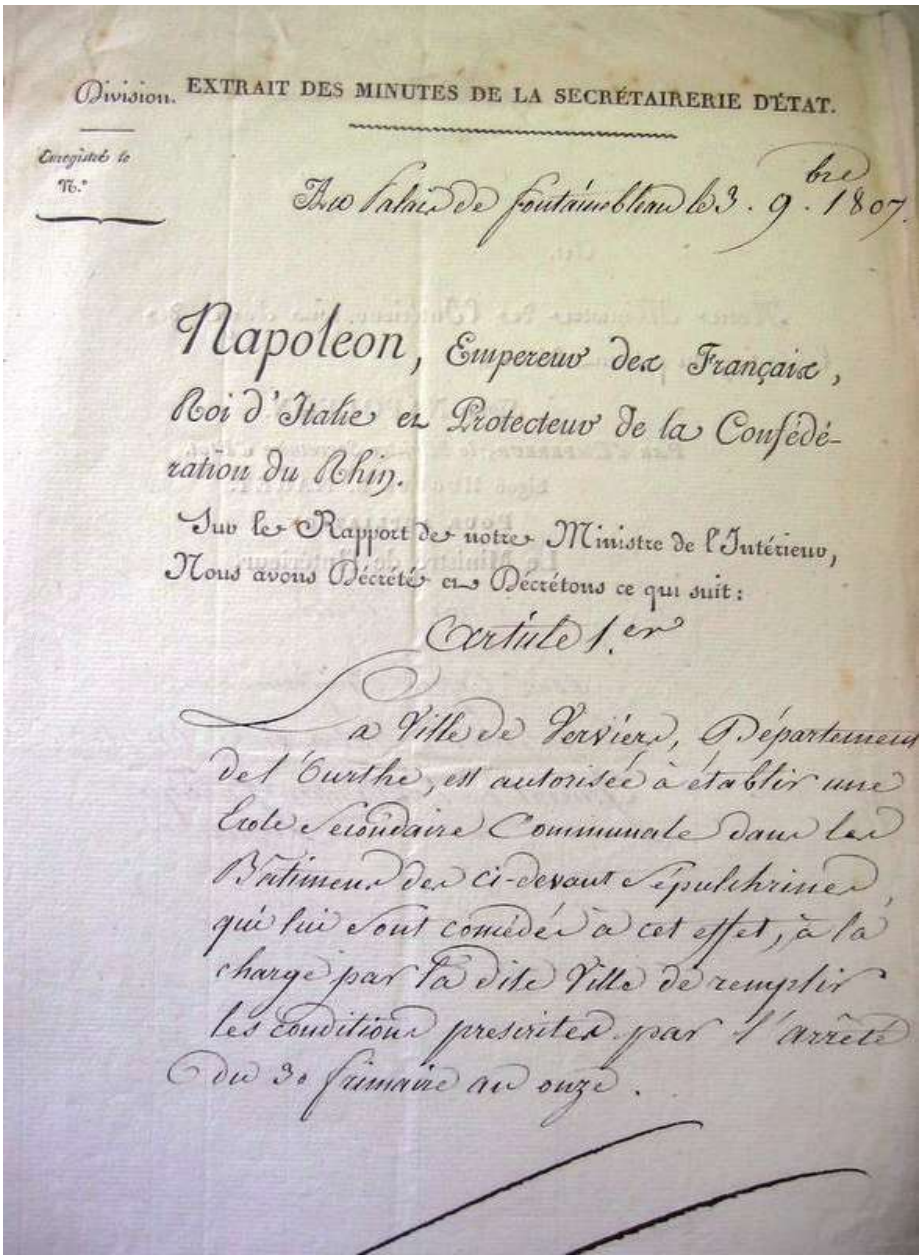
2. Cabinet de travail de Napoléon au château de Fontainebleau

NEE R V.indd version PM 8



13/09/07 11:48:14

ATHENEE R V.indd version PM 9 13/09/07 11:48:15



Division. EXTRAIT DES MINUTES DE LA SECRÉTAIRERIE D'ÉTAT.

Enregistré le
N.°

Au Palais de Fontainebleau le 3. 9bre 1807.

Napoleon, Empereur des Français,
Roi d'Italie et Protecteur de la Confédération du Rhin.

Sur le Rapport de notre Ministre de l'Intérieur,
Nous avons Décrété et Décrétons ce qui suit:

Article 1.er

La Ville de Verviers, Département de l'Ourthe, est autorisée à établir une Ecole secondaire Communale dans les Batimens des ci-devant Sepulchrines, qui lui sont cedés à cet effet, à la charge par la dite Ville de remplir les conditions prescrites par l'Arrêté du 30 frimaire an onze.

3. Le décret impérial créant l'ancêtre de l'Athénée

Situé au cœur d'une forêt de 17.000 hectares, le château de Fontainebleau, à 60 km au sud de Paris, a été un des lieux de séjour favori des rois de

IEE R V.indd version PM 10 13/09/07 11:48:15

France depuis François Ier jusqu'à la Révolution, pendant laquelle le site a beaucoup souffert : tout le mobilier a été dispersé, vendu, volé, voire brûlé dans la cour, les jardins abandonnés sont couverts de broussaille et les bâtiments eux-mêmes, vandalisés, ont servi de caserne, de dépôt puis de prison avant d'abriter en 1803 l'Ecole spéciale militaire créée par le premier consul, Napoléon Bonaparte. Devenu empereur en mai 1804, le nouveau souverain entend s'attribuer tout ce qu'il peut de l'héritage monarchique, et donc installer l'Empire dans les châteaux royaux. Des aménagements sont aussitôt réalisés à Fontainebleau pour que le souverain puisse y accueillir, en novembre, le pape Pie VII à l'occasion du sacre. D'autres travaux suivront afin que la Cour impériale, renouant avec la tradition des Bourbons, vienne loger en automne à Fontainebleau si l'empereur le souhaite[1]. Encore fautil qu'il ne soit pas à ce moment en train de batailler d'un bout à l'autre de l'Europe…

L'automne 1807 apporte, précisément, un peu de calme. Napoléon a vaincu les Russes à Eylau en février, puis à Friedland en juin. La paix de Tilsitt a été signée en juillet et le 21 septembre, l'empereur est arrivé à Fontainebleau, pour un séjour qui va se prolonger près de deux mois. C'est pour lui l'occasion de s'amuser (des concerts, des spectacles, des jeux sont programmés) mais aussi de travailler : la politique occupe ses journées, qu'il s'agisse des relations internationales (Napoléon signe trois traités à Fontainebleau en octobre) ou des affaires intérieures (la création de la Cour des Comptes par exemple). Le rituel, à cet égard, est immuable[2] : l'empereur reçoit ses ministres ou ses directeurs généraux d'administration séparément dans un salon voisin de son cabinet de travail, pour éplucher leurs dossiers. Il dicte des courriers : ce 3 novembre 1807, une lettre au nouveau ministre de l'Intérieur, Emmanuel Cretet[3], à propos des qualités de l'ingénieur en chef du département du Nord ; et une autre plus longue, au général Clarke, ministre de la Guerre, sur l'organisation du deuxième corps d'armée de la Gironde[4]. Puis, comme tous les chefs d'Etat du monde, Napoléon procède à la signature des décrets que lui a préparés le ministre Secrétaire d'Etat, Hugues-Bernard Maret[5], futur duc de Bassano, un diplomate dont Talleyrand dira plus tard avec sa cruauté coutumière : « Il n'y a qu'une personne plus bête que Monsieur Maret, c'est le duc de Bassano ».

Napoléon ne signe que dans l'intimité de son cabinet de travail. A Fontainebleau comme dans toutes les autres résidences impériales, il s'agit d'une petite pièce où n'a accès, outre l'empereur, que son secrétaire particulier depuis quelques mois, le baron Fain. Elle est occupée par un bureau chargé de 10

bronzes dorés et soutenu par des griffons, dont un mécanisme ingénieux permet de dissimuler les papiers sans avoir à les ranger. Autour, un canapé et quelques fauteuils (que rejoindra plus tard un lit en fer surmonté d'une impériale, pour que l'empereur puisse dormir dans cette chambre)[6]. Napoléon prend-il soin de parcourir tous les actes que lui a dressés Maret ou est-ce d'une plume distraite que, vu leur nombre, il paraphe certains ? Dans la première hypothèse, peut-être que le nom de Verviers lui évoque un très vague souvenir lorsqu'il découvre le décret proposé par Crétet : « La ville de Verviers, département de l'Ourthe, est autorisée à établir une Ecole secondaire communale dans les bâtiments des cy devant sépulchrines, qui lui sont concédés à cet effet, à la charge pour cette ville de remplir les conditions prescrites par l'arrêté du 30 frimaire an II ».

Verviers, département de l'Ourthe ? Napoléon a rencontré des notables de ce coin-là, un Iwan Simonis et un Jean-François Biolley notamment, quatre ans plus tôt lors de sa visite officielle à Liège, chez ces francophiles acharnés qui ont épousé les excès révolutionnaires jusqu'à détruire leur cathédrale. Ces deux patrons, beaux-frères comme l'étaient leurs pères respectifs, se targuaient d'avoir pu introduire depuis peu la mécanisation dans l'industrie textile locale en s'étant attaché les services exclusifs d'un ingénieux Anglais, William Cockerill. Ces mécaniques irritent certes la classe ouvrière, comme le rapporte la police, mais elles ont donné aux industriels verviétois une avance déterminante sur leurs concurrents d'Elbeuf, de Sedan ou de Reims[7]. La chose pouvait être inquiétante car, suite aux excès de la conscription, la loyauté des habitants des territoires liégeois annexés par la République en 1795 n'était plus aussi garantie sur le terrain que dans les discours, et la méfiance des autorités françaises restait de mise[8]. Tous les Verviétois, loin de là, ne partagent plus en effet l'engagement sans réserve auprès du nouveau régime du général Jardon[9], leur concitoyen, qui, rappelé en service actif après sa brève entrevue avec Napoléon à Liège en août 1803, se morfond pour l'heure au camp de Boulogne en attendant une hypothétique invasion de l'Angleterre constamment reportée[10]. Un rapport administratif récent de la Préfecture de l'Ourthe estime d'ailleurs à propos de Verviers que « si l'on peut se rapporter à l'un des anciens habitants, rien d'utile ne peut s'opérer dans cette ville ; l'insouciance d'une partie des membres du Conseil municipal, un peu d'esprit d'opposition qui se laisse apercevoir dans quelques clubs, l'inertie ou la mauvaise humeur qui subjugue souvent le maire, tout s'oppose à ce qu'un ordre ou un projet parvienne jamais jusqu'à exécution » [11]. Et voilà qu'on y établit une école secondaire communale…

Napoléon signe. Fain remettra le document à la Secrétairerie d'Etat pour qu'elle conserve l'original et en fasse imprimer une version signée par Maret 11

IEE R V.indd version PM 12 13/09/07 11:48:15

au nom de l'Empereur. Son collègue Cretet cosigne ensuite celle-ci pour ampliation, puis c'est le directeur général de l'Instruction publique, AntoineFrançois de Fourcroy[12], futur concepteur de l'Université impériale, qui signe à son tour la copie du décret. Celui-ci parviendra à Liège un mois plus tard, le 4 décembre, avec des instructions précises de Fourcroy quant à la désignation du directeur et des professeurs[13]. L'histoire de l'enseignement officiel à Verviers peut commencer…

1 Maurice TOESCA , *Les grandes heures de Fontainebleau,* Paris, Albin Michel, 1957, p. 157-187.
2 Arnaud TEYSSIER, *Le Premier Empire,* Paris, Pygmalion, 2000, p. 88-91.
3 Emmanuel Cretet (1747-1809), comte de Champmol, premier gouverneur de la banque de France en 1806 puis ministre de l'Intérieur en 1807.
4 Index de la correspondance de Napoléon pour novembre 1807 dépouillé sur *http : //www.histoire – empire.org.*
5 Hugues-Bernard Maret (1763-1839), duc de Bassano, secrétaire d'Etat de 1800 à 1814, fut premier ministre en 1834 sous Louis-Philippe, durant seulement trois (!) jours.
6 Amaury LEFEBURE, *Fontainebleau,* Versailles, Art Lys, 1997, p.54. Le baron Agathon Jean François Fain (1778-1836) fut le secrétaire particulier de Napoléon de 1806 à 1815, lui restant fidèle jusqu'à Waterloo.
7 Gérard GAYOT, « La classe ouvrière saisie par la révolution industrielle à Verviers, 18001810 », in *Classe ouvrière en formation : Belgique wallonne et France du Nord (1750-1850), Revue du Nord,* 84, 347, oct-déc. 2002, p. 633-666.
8 Pierre ISRAEL, *Verviers. Vingt ans sous la République et sous l'Empire,* Verviers, Lelotte, 1996, p. 323.
9 Henry-Antoine Jardon (1768-1809), nommé général en 1794, mort au combat au Portugal en 1809.
10 Pierre ISRAEL, *op.cit.,* p. 193.
11 Rapport du Sous-Préfet à Malmedy, non daté mais de 1807, dans AEL, Fonds français, Préfecture de l'Ourthe, dossier 454/5 (Ecole secondaire).
12 Antoine-François de Fourcroy (1755-1809) fut nommé à la tête de l'Instruction publique en 1802 ; il conçut en 1808 la création de l'Université impériale mais ne fut pas nommé à la tête de celle-ci.
13 AEL, Fonds français, dossier 454/5.

ATHENEE R V.indd version PM 13 13/09/07 11:48:15



4. La chapelle St Lambert au XIXe siècle, avec l'entrée du collège à gauche

13/09/07 11:48:16

Ire PARTIE

DU COLLEGE IMPERIAL A L'ATHENEE ROYAL

5. Etudiants du Collège communal en 1865

ATHENEE R V.indd version PM 15



13/09/07 11:48:22

ENEE R V.indd version PM 16

13/09/07 11:48:37



6 et 7. L'église des Récollets (sans sa tour, construite plus tard) et, en retrait, le collège St-Bonaventure, dans lequel étudia Grégoire-Joseph Chapuis, auquel les élèves du cours de morale de l'Athénée rendirent hommage en 1994 lors du bicentenaire de son exécution



1. D'un monde à l'autre

En janvier 1838, au cours d'une de ses nombreuses polémiques sur l'enseignement avec son jeune confrère catholique *Le Nouvelliste,* le libéral *Journal de Verviers*, fort de vingt années d'existence déjà, eut cette réflexion superbement malicieuse : « M. l'abbé nous apprend que dans les siècles passés les institutions religieuses offraient à la jeunesse de tout sexe et de tout âge les moyens de s'instruire gratuitement ; c'est sans doute par piété et non par ignorance que tous nos anciens ouvriers ont adopté la croix pour signature »[1]. De fait, si l'enseignement fut du ressort des congrégations chrétiennes durant tout l'Ancien Régime, il n'eut jamais alors pour objectif l'élévation intellectuelle du plus grand nombre, qui eût été contraire aux intérêts confondus du système politique, de ses bénéficiaires ancestraux et de l'église catholique, leur appui séculaire. En raison de frais d'internat élevés, l'école secondaire était réservée à quelques privilégiés, à Verviers comme ailleurs. A la demande des autorités locales au moment de l'érection de Verviers en ville, les pères Récollets avaient ouvert en 1653 dans leur couvent, entre la Vesdre et leur église, un établissement baptisé collège StBonaventure. Le bâtiment abritant celui-ci se trouvait sur le site de l'actuel parking adjacent à l'église Notre-Dame. On y enseignait le latin et le français, mais aussi, signe de modernité, l'allemand, l'arithmétique et le commerce. Outre les Récollets, les religieuses Récollectines, rue de Hodimont, et les Sépulchrines – nous y reviendrons – assuraient également un enseignement dans la cité[2].

En 1777, dans la foulée de la suppression de l'Ordre des Jésuites quatre ans plus tôt par le pape Clément XIV, entraînant la fermeture brutale de leurs dixsept collèges dans les Pays-Bas alors autrichiens, le gouvernement de Vienne avait initié la création de quinze collèges royaux dits « thérésiens », parmi lesquels celui de Herve[3]. Cette création d'un premier réseau d'enseignement public n'avait pas affecté Verviers, en principauté de Liège, pas plus d'ailleurs que la suspension des établissements des Jésuites auparavant. Tout au plus celle-ci avait-elle *peut-être* entraîné un accroissement de la fréquentation du collège St-Bonaventure, à l'instar de ce que l'on constata dans d'autres villes de la principauté suite au peu de succès des établissements officiels dans les Pays-Bas voisins[4] ? Quoiqu'il en soit, moins de vingt ans après ce premier changement majeur dans le

paysage de l'enseignement moyen dans nos régions, le collège des Récollets allait devoir disparaître dans la tourmente révolutionnaire.

Les autorités civiles autrichiennes, sous Marie-Thérèse et surtout Joseph II, avaient montré la voie de la rupture du monopole des congrégations religieuses sur l'enseignement moyen en créant des institutions publiques dotées d'enseignants qui n'étaient plus exclusivement en soutane et qui professaient un enseignement au contenu nettement sécularisé. Après l'avènement de la République et le rattachement en 1795 des anciens PaysBas et de la principauté liégeoise à la France, le régime français poussera beaucoup plus loin la limitation du pouvoir social et politique de l'Eglise[5]. Il commence par démanteler en 1796 de manière radicale l'ancien système, et tout d'abord les ordres religieux : des six couvents qui existaient à Verviers au XVIIIe siècle, seules les Récollectines et les Sépulchrines sont autorisées, grâce à l'intervention du curé Magnée, à demeurer dans leurs murs, devenus biens nationaux. Tous les autres en sont expulsés et le collège St-Bonaventure – qui avait compté vingt ans plus tôt parmi ses élèves le futur révolutionnaire Grégoire-Joseph Chapuis, décapité en 1794 – cesse ses activités après 143 années d'existence. Le couvent sera revendu à un privé et transformé en magasin puis en fabrique de draps.

Verviers sera dès lors privée d'école moyenne durant plus de dix ans. La Convention avait certes décidé de créer des « écoles centrales », dont le programme était inspiré par les Encyclopédistes, mais c'est seulement dans les chefs-lieux des départements que celles-ci avaient vu le jour en 1797-1798. Là où elles n'existaient pas, la République tolérait le maintien d'écoles communales ou privées mais imposait que tous les enseignants sans exception soient républicains et, ce qui allait alors de pair, antireligieux. Ce n'est qu'après le Concordat conclu entre l'Eglise et l'Etat en 1802 que le pouvoir central reconnut à nouveau officiellement l'initiative communale et privée en matière d'enseignement moyen et autorisa des membres du clergé à reprendre la direction d'écoles dans lesquelles l'instruction religieuse revint au programme en même temps que l'on y renouait avec le modèle des humanités classiques, le programme des Encyclopédistes étant mis aux oubliettes[6]. C'est dans ce contexte post-révolutionnaire que va naître l'école secondaire communale de Verviers.

Aux archives de l'Etat à Liège, le Fonds de l'ancien département français de l'Ourthe (l'actuelle province de Liège) contient, sous le n° 454/5, un

volumineux dossier intégralement consacré aux étapes de la création de l'ancêtre direct de l'Athénée royal. Dans son excellent ouvrage sur *Verviers sous la République et sous l'Empire,* Pierre Israël, remarquablement documenté, a retracé avec soin la genèse de l'établissement et, après avoir consulté les mêmes sources, nous suivrons en grande partie son exposé[7]. La loi du 1er mai 1802 avait encouragé l'ouverture d'écoles secondaires tout en précisant les conditions de 17

leur établissement : elles pouvaient être prises en charge par les communes ou par des particuliers. A Verviers, il était urgent d'en retrouver une, six ans après la fermeture du collège St-Bonaventure, et pourtant, selon un témoignage dans la presse locale plus tard, « quand il fut question d'établir un collège, la plupart des personnes de qui la chose relevait trouvèrent qu'une pareille institution était inutile à Verviers. Les parents qui voulaient donner une éducation convenable à leurs enfants ne pouvaient qu'être riches : donc, ils pouvaient payer des pensions dans les villes voisines. Les autres habitants, quoique vivant dans l'aisance, devaient raisonnablement se contenter des écoles primaires »[8]. Et de fait, alors qu'une école secondaire fonctionnait déjà à Herve et que la décision d'en ouvrir une à Malmedy était acquise, à Verviers on ne se montrait pas tellement demandeur. Comme le note Pierre Israël, la situation financière de la commune et le peu d'empressement du gouvernement à céder un bâtiment scolaire à la municipalité pouvaient expliquer cette lenteur.

Au début d'août 1803, un ex-Récollet flamand, du nom de Degrinden, était arrivé à Verviers avec plusieurs lettres de recommandation : il avait quitté les ordres et s'était marié en pays protestant bien avant la révolution, avait exercé les fonctions de professeur de rhétorique à Liège avant d'occuper les charges de commissaire du Directoire exécutif puis de juge de paix dans le canton de Bütgenbach après l'arrivée des Français, et il s'était maintenant décidé à reprendre ses fonctions d'enseignant. Particulièrement compétent selon le préfet du département et politiquement sûr, il avait obtenu sans difficulté l'autorisation d'ouvrir une école secondaire privée : la municipalité lui avait même attribué deux pièces dans l'ancien couvent des Carmes. C'est là qu'il enseigna le latin avec un certain succès puisqu'après quelques mois, sa classe comptait déjà une soixantaine d'élèves. Mais Degrinden disparut avant que les caisses municipales ne soient renflouées (grâce à la mise en place des octrois) au point de permettre à la ville de financer son école.

Fin septembre 1804, comme les bureaux de l'octroi étaient ouverts depuis quatre mois et que des retombées budgétaires étaient prévisibles à court

ATHENEE R V.indd version PM 21 13/09/07 11:48:37

terme, le Conseil municipal vota enfin la création d'une école secondaire. Le processus s'enclencha aussitôt par la fondation du « bureau d'administration de l'école secondaire éventuelle de la commune de Verviers » qui se réunit une première fois le 28 septembre 1804.

Le maire David présidait la réunion qui rassemblait trois autres administrateurs (le juge de paix J.-R. Damseaux, le fabricant Jean-Louis Biolley et le notaire Louis Damseaux). Le bureau souhaite obtenir la propriété du couvent des ex-Sépulchrines et que la caisse communale avance le montant des frais 18

de premier établissement. La restitution des revenus des Sépulchrines est également réclamée pour rembourser la caisse communale de ses premières dépenses et pour garantir le traitement des professeurs. Le règlement d'ordre intérieur qui est projeté se pliera aux intentions de l'arrêté du 12 octobre 1803 qui concerne toutes les écoles secondaires de France.

Mais, à Paris, le département des Finances va montrer très peu d'empressement à abandonner à la ville la propriété de l'ancien couvent nationalisé et ces atermoiements retarderont de près de quatre années encore l'ouverture de la nouvelle école secondaire. Pourtant, observe Pierre Israël, les autorités verviétoises ont la loi pour elles. A la suppression des maisons religieuses, appliquée dans les départements réunis à la date du 1er septembre 1796, les Sépulchrines, parce qu'enseignantes, ont pu conserver leurs biens grâce à l'intervention du curé verviétois Magnée notamment[9]. Ce droit leur est enlevé par la loi du 25 novembre 1797 mais celle-ci précise que ces biens doivent conserver leur destination éducative. Voilà qui permet à la municipalité, chargée de l'instruction publique, de revendiquer la propriété et les revenus du couvent. Elle aurait pu tout aussi bien fixer son choix sur le couvent des ex-Récollectines rue de Hodimont mais le délabrement du bâtiment aurait exigé des réparations trop onéreuses.

Le maire de Verviers alerte alors l'administration centrale du département de l'Instruction, qui décide que les biens et revenus des Sépulchrines seront considérés comme dépendants de l'Instruction publique, mais trois mois plus tard, le ministre des Finances riposte en cassant l'arrêté départemental. Malgré plusieurs interventions de Pierre David, le ministre, le 17 novembre 1800, cède les bâtiments des Sépulchrines à la régie des biens nationaux qui s'empresse d'en vendre une partie. Après la

ATHENEE R V.indd version PM 22 13/09/07 11:48:37

décision du Conseil municipal d'établir une école secondaire, David revient à la charge. Par ses lettres des 27 décembre 1804 et 8 février 1805, il attire une nouvelle fois l'attention du préfet sur la nécessité de récupérer le couvent et ses revenus si l'on veut ouvrir l'école, mais la situation restera bloquée jusqu'au 3 novembre 1807, jour de la signature du décret impérial qui autorise enfin la ville de Verviers « à établir une école secondaire communale dans les bâtiments des ci-devant Sépulchrines qui lui sont concédés à cet effet ».

Le 10 février 1808, les administrateurs de la future école secondaire communale examinent les vingt et une candidatures reçues pour les postes d'enseignants. Ils proposent au choix du ministre, pour le poste de directeur et de professeur des 1ère et 2e classes de latin, l'abbé Nicolas Dewez, directeur de l'école secondaire déjà ouverte à Malmedy, et l'abbé Roland, directeur du collège de Herve ; pour les 3e et 4e classes de latin, l'abbé Vittu, docteur en 19

philosophie, membre de la Société des Sciences physiques à Liège, et l'abbé Toquet, vicaire à Verviers ; pour les classes de 5e et 6e de latin, l'abbé Deblon et Hubert Simonis, commis de comptoir mais précédemment instituteur à Verviers ; enfin, pour la classe de mathématique, les citoyens Forir et Piette. Le logement accordé aux professeurs dans les bâtiments de l'école permettra une meilleure surveillance des internes. Le choix du ministre fait l'objet d'un arrêté du 11 avril 1808 qui nomme l'abbé Dewez comme directeur et professeur des 1ère et 2e latines. Les autres professeurs des classes de latin sont l'abbé Vittu (qui se désistera au profit de l'abbé Roland) et l'abbé Deblon. La classe de mathématique sera tenue par un Liégeois, le géomètre Forir.

L'ouverture effective de l'école a lieu le 1er juillet 1808, plutôt discrètement : une réunion du bureau d'administration à l'hôtel de ville, suivie d'une messe célébrée par Dewez dans l'ancienne église des Sépulchrines, c'est tout. A cette occasion, un prospectus est distribué pour vanter le pensionnat annexé à l'école. La pension annuelle des internes a été fixée à 400 francs, payable anticipativement en quatre versements trimestriels. Pour ce prix, on assure aux pensionnaires la nourriture, le logement, le blanchissage et le chauffage. Les externes verseront seulement 9 francs par trimestre. Les conditions d'admission ne sont pas très contraignantes : le candidat doit savoir lire et écrire le français. Le programme s'attache à la connaissance des langues française et latine, des mathématiques, de la géographie, de l'histoire et de la morale chrétienne. Un maître d'écriture et un surveillant

ATHENEE R V.indd version PM 23 13/09/07 11:48:37

des études assistent les professeurs. On souligne la proximité de l'église (l'actuelle chapelle StLambert) qui accoutumera de bonne heure les jeunes gens aux exercices religieux.

Le trousseau des internes prévoit un uniforme en drap vert dont les boutons blancs porteront les mots « Ecole secondaire » et « Commune de Verviers » ainsi qu'un chapeau. L'école est fière de pouvoir compter parmi ses futurs pensionnaires le fils du sous-préfet Périgny. Rien d'étonnant à cela : « Chaque fois que des réformes audacieuses sont mises en place par les autorités centrales, dans les collèges royaux de la période thérésienne comme dans les écoles centrales de la période révolutionnaire, il semble que ce soient surtout les fils de fonctionnaires et des alliés du nouveau régime qui fréquentent le nouveau type d'établissement. Quant aux élites traditionnelles, elles continuent de donner la préférence aux collèges d'anciennes fondations. Si les élites traditionnelles sont réticentes vis-à-vis des institutions créées par les nouveaux pouvoirs, c'est sûrement à cause du caractère d'innovation structurelle et pédagogique ainsi que du relâchement disciplinaire que plusieurs témoins de l'époque dénoncent. Mais elles refusent aussi d'envoyer leurs enfants dans les nouvelles institutions parce que celles-ci représentent un pouvoir d'occupation »[10].

Si l'ouverture de l'école, le 1er juillet, s'est effectuée plutôt discrètement, le faste est de mise lors de l'inauguration du pensionnat, le 17 octobre au matin. Le canon tonne, les cloches de la ville carillonnent , et l'église des exSépulchrines est pleine à craquer. Les professeurs, à la tête de leur classe, occupent le centre de la nef pour une messe du St-Esprit qui se clôturera par un Te Deum. Le maire Rutten, dans son discours, salue « les jeunes citoyens qui, les premiers, vont recueillir les fruits de la bienfaisance de Sa Majesté l'Empereur et Roi » et rend hommage aux efforts de son prédécesseur, David, pour l'ouverture de l'établissement. Douze ans se sont écoulés depuis la fermeture du collège des Récollets, mais cette fois, la page est tournée !

1 *Journal de Verviers,* 26-1-1838, p. 2, col. 3.

2 Louis BECKERS, « L'enseignement catholique » dans *Le XIXe siècle verviétois* (ss. la dir. de F. JORIS), Verviers, CTLM, 2003, p. 193. Sur le collège St-Bonaventure, voir Jean-Simon RENIER, *Historique du couvent, du collège et de l'église des pères Récollets à Verviers,* Verviers, Crouquet, 1862, p. 17- 23. Le couvent et le collège (désaffectés pendant la révolution) furent détruits par un incendie en 1810. On rebâtit des maisons à leur place, dont une entreprise de roulage qui donna son nom à l'endroit (cour Fisher). Ces maisons firent elles-mêmes place à un médiocre parking à ciel ouvert au milieu des années '60.

3 Menacé de démolition puis classé avec l'aide de l'auteur de ces lignes par le ministre Robert Collignon, le bâtiment du collège thérésien de Herve, seul vestige de ce type subsistant en Wallonie, est aujourd'hui en cours de restauration et de réaffectation en logements.

4 Dominique GROOTAERS (ss. la dir. de -), *Histoire de l' enseignement en Belgique* , Bruxelles, CRISP, 1998, p. 265-267.

5 *Idem,* p. 225.

6 *Idem,* p. 268-269.

7 Pierre ISRAEL, *op.cit*., 1996, p. 230-236. Je signalerai en notes les précisions apportées par d'autres sources ou les points non développés par Pierre Israël.

8 D'après *Le Courrier des Campagnes* (journal de Visé) du 16-10-1842, cité in *Le Franchimontois* (quotidien verviétois), octobre 1842.

9 F.X. GEORGES et A. REMACLE, *Souvenirs verviétois,* Verviers, Remacle, 1893, p. 63. Pierre-Joseph Magnée (1763-1844), ancien étudiant au collège St-Bonaventure, avait été épaulé par le maire Pierre David dans ses efforts pour le maintien d'un minimum d'enseignement à Verviers.

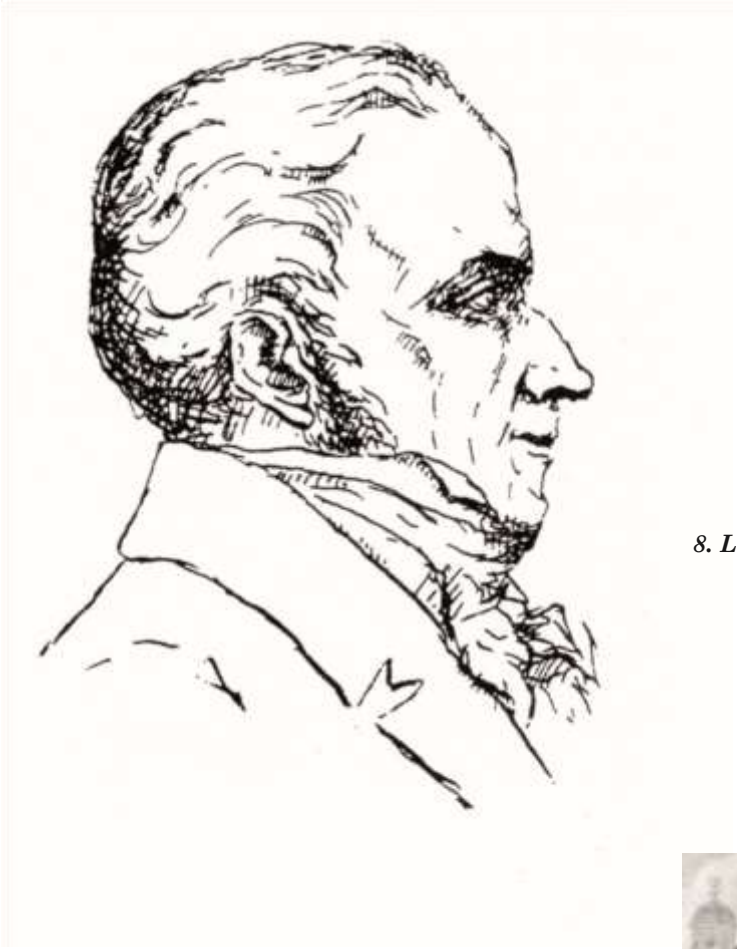
10 D. GROOTAERS (dir.), *op.cit.,* p. 269.




13/09/07 11:48:42




13/09/07 11:48:53



8. Le maire Pierre David



9. Le maire Jean-Toussaint Rutten

13/09/07 11:48:52



NEE R V.indd version PM 28 13/09/07 11:48:53

10. Intérieur de la chapelle St-Lambert, qui abrita les premières cérémonies du Collège

2. Ecole secondaire ou Collège impérial ?

Ecole secondaire communale ou Collège impérial ? Question de mois plus que de mots. La loi du 1er mai 1802 (11 Floréal an X dans le calendrier républicain) avait inauguré, à l'initiative de Fourcroy, la remise en ordre de l'enseignement public en France – donc en Wallonie alors – affaibli par les expériences révolutionnaires. Au niveau secondaire, les écoles centrales, instituées en 1795 à raison d'une par département, n'avaient pas réussi à s'imposer, recrutant peu d'élèves et faisant l'objet de critiques, y compris de la part de républicains. La loi de 1802 dressait l'ensemble d'un nouveau dispositif scolaire : « l'instruction sera donnée : premièrement, dans des écoles primaires établies par les communes ; deuxièmement, dans des écoles secondaires établies par les communes ou tenues par des maîtres particuliers ; troisièmement, dans des lycées ou des écoles spéciales entretenus aux frais du Trésor public ». Parmi ces institutions scolaires, seuls les lycées étaient une création. Le mot même de « lycée », choisi dans l'arsenal des références grecques, symbolisait la volonté politique de changement, la loi abolissant l'emploi du traditionnel « collège », mais ces lycées étaient censés s'autofinancer. Mais la loi de 1802 créait aussi pour les enseignants du secondaire public les conditions d'un corps officiel, en instituant la progression de carrière et la pension de retraite. En 1808, la création de l'Université impériale ne fit que confirmer ces principes. Selon Arnaud Teyssier que nous suivons ici, Napoléon était convaincu d'avoir développé une théorie politique de l'enseignement impérial en apportant, par rapport à l'ancienne monarchie, la mise en œuvre organisée de l'égalité des chances, de la capacité d'ascension sociale : le nouveau monarque absolu entendait maîtriser la formation des élites, non les susciter contre lui. Or l'héritage de la Révolution en matière d'instruction publique, sans être nul, était totalement désorganisé.

Dès les premiers jours du Consulat, Napoléon s'est donc attaché à une reprise en main profonde. C'est le Conseil d'Etat qui est chargé de préparer une grande loi pour l'enseignement. Son inspirateur principal est Antoine-François de Fourcroy, scientifique partisan de la Révolution. Sous son impulsion, la réforme de 1802 réorganise l'enseignement primaire en répartissant la charge entre les communes et les parents. L'Etat renonce donc à une politique massive d'investissement dans ce secteur car pour Bonaparte le primaire n'est pas une priorité ; il veut avant tout dégager des

élites. C'est la raison pour laquelle la réforme du secondaire est infiniment plus ambitieuse. Elle prévoit deux types d'établissement : comme à Verviers, l'école secondaire proprement dite, d'initiative communale ou privée, qui enseigne les matières classiques, mais qui met aussi en avant l'histoire et la géographie ainsi 24

que les mathématiques ; et le lycée, qui est le fer de lance de l'instruction nouvelle avec une discipline proche de l'armée. Après la proclamation de l'Empire, Napoléon s'impatiente : « Il est impossible de rester plus longtemps comme on est, puisque chacun peut lever une boutique d'instruction comme une boutique de drap ». Les idées de Fourcroy l'emportent : la loi du 10 mai 1806 pose le principe d'un corps d'enseignants appelé Université impériale, « chargé exclusivement de l'enseignement et de l'éducation publics dans tout l'Empire ». Il faudra encore deux ans de travaux acharnés pour que le texte définitif régissant le nouveau système soit adopté par le décret impérial du 17 mars 1808, trois mois avant l'ouverture des cours de l'Ecole secondaire communale de Verviers issue, elle, du système scolaire précédent[2]. L'établissement public verviétois relève donc dès sa création du Grand-Maître de l'Université impériale et, dès le 15 septembre 1809, lors de la première remise des prix aux élèves de l'école, dans son article pour le *Mémorial administratif* du département, le maire Rutten évoque « la distribution solennelle des prix accordés aux élèves du Collège impérial de cette ville »[3]. Peu auparavant, le 26 mai 1809, la ville a d'ailleurs débaptisé la rue des Sépulchrines pour lui donner le nom de « rue du Collège impérial », abrégé en « rue du Collège »[4] le 1er mai 1812.

1 Je suis ici A. TEYSSIER, *op.cit.,* p.118-122.

2 *Idem,* p. 122. Jugé trop jacobin et trop anticlérical par un Napoléon qui voulait ne pas trop s'aliéner les catholiques, Fourcroy ne fut pas nommé à la tête de l'Université impériale qu'il avait conçue, l'Empereur lui préférant le fade Louis de Fontanes. Fourcroy en mourut quelques mois plus tard.

3 Lettre du maire Rutten au Préfet, 26-9-1809, AEL, Fonds français, dossier 454/5. JeanToussaint Rutten (1766-1845) fut maire puis bourgmestre de Verviers de 1808 à 1830. Pierre David retrouva son poste lors de la révolution belge.

4 Jean-Baptiste THIBAUX, *Esquisse historique sur la Chapelle St-Lambert,* Verviers, Leens, 1992, p.34.

ATHENEE R V.indd version PM 31 13/09/07 11:48:53

3. Les premiers bâtiments du Collège

Lorsqu'en 1743, Saumery décrivait le monastère des Sépulchrines de Verviers dans ses *Délices du pays de Liège,* il observait que « l'église est un vrai bijou » (l'actuelle chapelle St-Lambert, déstructurée au XIXe siècle par Thirion) mais que « le couvent n'a rien que de médiocre » tout en soulignant la situation exceptionnelle du site, bâti « au milieu de l'île » c'est-à-dire entre la Vesdre et le canal des usines sans doute : « leur église borde un quai magnifique, dont elle fait elle-même l'ornement. De l'autre côté, la rue s'étend sur une côte aride et couverte seulement de quelques broussailles, ce qui en diversifie la perspective et prête à ce séjour les charmes de la ville avec ceux de la campagne » [1]. Datant de 1637, le couvent bénéficiait, sous forme de diverses propriétés foncières, d'un capital de quelque 100.000 francs, rapportant une rente annuelle de 3.000 francs[2]. Lors de l'invasion française de 1794, des troupes s'installent dans le couvent, reléguant les douze religieuses dans une petite partie de celui-ci. Le parc des animaux de l'armée prend le relais des militaires en 1795, puis c'est le magasin des farines qui y est installé. Les religieuses sont sommées de rapatrier les objets précieux qu'elles ont expédiés à l'étranger, puis leur corporation est à son tour supprimée en 1797 et c'est en tant qu'institutrices qu'elles sont encore autorisées à enseigner sur place jusqu'à la cession du bâtiment à la ville dix ans plus tard.

Le couvent se composait de deux corps de logis, dont le premier, adjacent à la chapelle, se trouvait alors dans un assez bon état. C'est par celuici que se faisait l'entrée du nouveau Collège, située juste à gauche de la porte de la chapelle. Le second bâtiment, « placé entre cour et jardin » à l'arrière du premier, comprenait les classes de cours, les cuisines, les logements des domestiques, et était nettement moins bien entretenu depuis la Révolution. Derrière celui-ci, une vaste prairie allait jusqu'à la Vesdre. Comme le soulignait le maire David en 1805, l'ensemble couvrait près de deux hectares et était donc assez important pour accueillir l'établissement d'enseignement dont manquait un Verviers en plein essor technologique : « on remarque d'habiles mécaniciens qui, avec les simples lumières de leur raison, ont composé des machines pour lesquelles ils ont obtenu des brevets d'invention ; que n'eussent-ils pas fait si leur imagination secondée par l'étude et la connaissance des mathématiques eût pu prendre l'essor dont elle est capable »[3].

Le 10 février 1808, l'architecte communal Douha et l'inspecteur des Travaux publics Beyne estimaient à 1.886 francs le montant des

réparations et des transformations à effectuer pour accueillir l'école. Le mobilier scolaire, le 26

matériel de cuisine, le service de table devaient coûter 1.884 francs. L'évaluation de l'ameublement des 27 pensionnaires espérés s'élève à 3.186 francs. Soit au total 6.956 francs. Une fois ces investissements réalisés, l'école prit son envol dans ces bâtiments déjà vieux de 170 ans. « Nous nous souvenons encore tous du vieux collège, aux longs corridors, aux classes tristes, à la cour renfermée entre les grands murs badigeonnés à la chaux de l'ancien couvent » écrira plus tard un ancien de l'école[4]. Témoignage confirmé de main de maître par l'écrivain régional Albert Bonjean : « c'était du temps du premier collège que l'Administration avait installé assez péniblement dans l'ancien Couvent des Sépulchrines revenu au Bureau de bienfaisance en vertu de la loi du 8 Thermidor an VII. Couvent peu hospitalier et invariablement humide. Il a toujours semblé à notre imagination enfantine que le long des couloirs, dallés de pierres tombales, sur lesquelles résonnaient nos pas espiègles, continuait à flotter je ne sais quelle odeur d'encens, de cierge et de lingerie rituelle ».

« Quelques classes au rez-de-chaussée s'amorçaient à droite du corridor central, au fond d'une courette où jamais n'avait pu croître la moindre des plus humbles graminées et où jamais ne s'entendait un simple pépiement d'oiseau. Pour monter à l'étage où se donnaient les leçons de géographie et de calcul un escalier enténébré, marches usées au long des temps par le pas feutré des religieuses. Au bout du corridor, « la grande cour » comme on l'appelait pompeusement, écrasée par de hautes murailles et encadrant des classes où finissait de s'éteindre le peu de clarté que parvenaient à laisser filtrer, combien péniblement, quelques fenêtres, infidèles à leur mission de lumière et d'air pur ».

« Au haut de l'antique construction, près de la toiture que trouaient de ci-de-là de rares barbacanes jaunies par des lichens, et dans un fouillis peu rassurant de charpentes irrégulières, la salle de dessin. Quelle misère pittoresque ! Et quel mobilier ! Des planches élémentaires jetées à même des tables boiteuses. Des sièges crevassés, que menaçait la faillite. A la muraille, les modèles qui servaient au même élève, de manière intangible et monotone, de la 6me latine à la rhétorique. Ici, le Général Jardon avec son claque impressionnant, tout près, le Lion Belgique rugissant sous sa crinière hérissée ! Pour tous deux, rien que des lignes. Pas une trace d'ombre. Ajoutons à cette richesse artistique, des tables mal équarries, des murailles blanchies à la chaux, un pavé raboteux, des outillages primitifs,

ATHENEE R V.indd version PM 33 13/09/07 11:48:53

une couche de poussière épaisse de presqu'un centimètre. Vaste et uniforme couverture grise qui décorait la pièce, celle-ci servant à la fois de réfectoire, de salle de bal et de chambre à coucher à toute une légion de souris ! Des souris ! D'excellentes petites amies, élégantes et fidèles, dont les ancêtres devaient remonter à la révolution française ! ».

27

« Si des combles, à l'heure de la récréation, nous descendions en trombe au rez-de-chaussée, parfois le surveillant nous permettait de quitter la cour, cette cour étranglée dont s'effarait notre espièglerie pour transporter la Puce ou le Colin-Maillard dans un terrain vague, improductif, broussailleux, qui bordait la rivière devant la promenade des Récollets. Dans cette brousse, dès le mois de juin, des abeilles ronflaient autour des genêts, et plus tard, après le solstice, autour d'une nappe de bruyères en fleurs. Pour l'écolier que nous étions et pour nos condisciples, c'était un jour de fête puisqu'il nous apportait avec l'apparence de la solitude, l'illusion de la liberté »[5]. Ce vaste terrain vague, ancien verger du vieux couvent, courait donc jusqu'à la Vesdre depuis le milieu de l'actuelle rue Masson (ouverte en avril 1870), là où s'élèvent aujourd'hui, en enfilade, le hall omnisports et les ailes gauches ancienne et nouvelle des bâtiments de l'Athénée.

De 1808 à 1873, l'école secondaire officielle de Verviers vécut – sous des appellations diverses – 65 années dans les murs des Sépulchrines, jusqu'à ce qu'un incendie éclate le mardi 29 avril 1873 à midi[6]. Dans son histoire de la chapelle Saint-Lambert, Jean-Baptiste Thibaux a fait revivre le sinistre : « Des cris d'affolement éclatent dans la rue du Collège. Un violent feu de cheminée vient de se déclarer. Se propageant rapidement de toiture en toiture, les flammes ont tôt fait d'embraser et de détruire les bâtiments de l'ancien couvent où s'était installée l'école. Le toit de la chapelle n'est déjà plus qu'une torche. La lutte contre le feu s'engage pour sauver Saint-Lambert. Elle est atroce : quatre personnes sont grièvement blessés, victimes de leur dévouement. Contre toute attente, l'église survit au terrible incendie : les dégâts sont néanmoins considérables, le feu dans les combles anéantissant les orgues et la cloche par la chaleur qu'il dégage »[7].

Venues en renfort des douze pompes à eau de la ville, celles de Hodimont et des usines Peltzer et de Grand' Ry n'avaient pu sauver que le rez-dechaussée de l'édifice mais toutes les toitures avaient brûlé et le rectangle de 40 mètres de large sur 37 mètres de profondeur constitué par les bâtiments était totalement à découvert. Le feu avait été communiqué par

ATHENEE R V.indd version PM 34 13/09/07 11:48:53

le poêle de la classe de dessin, dont le tuyau en tôle traversait le plafond et le grenier[8].

Vingt ans après l'événement, Ymart admettra avoir jubilé, en bon potache, lors de l'incendie de l'école : « lorsqu'un bel après-midi du mois de mai 1873 le feu se mit au vieux collège, le tout flamba comme un feu de paille à la plus grande joie – je suis honteux de l'avouer – des élèves qui voyaient dans ce sinistre un supplément de vacances. Les ruines furent abattues et les terrains vendus à des particuliers ; l'église seule fut réparée et sert maintenant de temple à notre nombreuse colonie allemande »[9]. Tel fut en effet le destin

de l'ancien couvent des Sépulchrines : les restes du collège détruit furent vendus par la ville à un certain Detiffe et plusieurs maisons furent édifiées à leur emplacement[10], cependant que l'église, dépendant de la fabrique de St-Remacle, devenait le lieu de culte des immigrés germanophones, alors présents en masse à Verviers au XIXe siècle. L'architecte Charles Thirion avait entretemps doublé la superficie de l'église vers le nord[11], en étendant celle-ci, assez malencontreusement, sur l'emplacement de l'ancien cloître du couvent qui avait fait fonction, sans doute, de cour de récréation aux élèves du collège depuis le début du siècle.



1 SAUMERY, *Les délices du païs de Liège,* tome III, Liège, Kints, 1743, p. 258.
2 Henri HANS, *Notice sur le couvent des Sépulchrines,* 1934, p.19.
3 Lettre du 8 brumaire An XIV (AEL, Fond français, dossier 454/5).
4 F. YMART, *Le vieux Verviers,* Verviers, Vinche, 1894, p. 62.
5 *Notre Trait d'Union,* 1933, p. 21-22.
6 Dans son *Histoire succincte de l'Athénée royal de Verviers,* septembre et non du 29 avril. Et F. YMART, *op.cit.,* situe Fernand HAKIN, p.15, parle du 29 l'incendie, lui, au mois de mai.
7 THIBAUT, *La chapelle St-Lambert,* 1992, p. 51.
8 F. HAKIN, *op.cit.*, p. 15.
9 F. YMART, *op.cit.*
10 THIBAUT, *op.cit*. Le n°1 de la rue Masson est sans doute un vestige des constructions initiales, et les maisons reconstruites sont les nos 3 à 11 rue Masson, présentant une façade uniforme, et les n°s 76 et 78 rue du Collège. Ce dernier, situé à l'emplacement précis de l'entrée de l'ancien Collège communal et doté d'une salle profonde, abrita plusieurs cafés successifs : l'Etoile d'or, le Café des six billards, le Café de la Renaissance (en 1880), le Café Anti-alcoolique (de 1885 à 1914), le Café colombophile (après 1918) puis beaucoup plus près de nous le Titanic et aujourd'hui l'Indiana Café, fréquenté par de nombreux étudiants (M. BEDEUR et P. ZAGAGLIA, *Cinémas verviétois,* Verviers, Irezumi, 1993, p. 21-23).
11 *Patrimoine monumental de la Belgique,* volume 11, *Verviers,* Liège, Mardaga, 1984, p. 180.

ATHENEE R V.indd version PM 36



11. Durant 65 ans, l'entrée du Collège communal se trouva à l'emplacement de l'actuel « Indiana Café »

13/09/07 11:49:00



12 ***et 13. En haut, la chapelle St-Lambert et, de part et d'autre, le Collège communal après l'incendie de 1873.***

En bas, une vue sous le même angle aujourd'hui



13/09/07 11:49:04



ATHENEE R V.indd version PM 38 13/09/07 11:49:05

14. Bâtiment arrière du Collège après l'incendie de 1873

4. Les vingt années du Collège

« Ce que les religieuses avaient fait pendant deux siècles, le pouvoir laïc réussit à le faire pendant vingt ans », observait, dans un raccourci trompeur, le chroniqueur de la chapelle St-Lambert[1]. Cela dit, il est un fait que, sous sa forme d'origine, le collège public ne vécut pas jusqu'à la révolution de 1830. Ses premiers mois avaient été agités puisque dès novembre 1808, le bureau d'administration avait dû reconnaître qu'il s'était lourdement trompé sur les mérites de l'abbé Dewez : le directeur était porté sur la boisson et négligeait ses obligations professionnelles. Il fut aussitôt démissionné par la mairie, le 22 novembre 1808, sept mois et dix jours après sa nomination, ce qui lui vaut d'être non seulement le premier dirigeant du collège verviétois mais aussi, à ce jour, le plus éphémère. C'est l'ancien directeur du collège de Herve, l'abbé Roland, qui fut choisi pour le remplacer, choix confirmé par le Grand-Maître de l'Université impériale le 21 janvier 1809. Roland ne dirigera l'établissement que durant deux années scolaires : tout en y conservant deux classes, il demande à être déchargé de sa fonction de directeur à la rentrée scolaire de l'été 1810. Un troisième directeur – et un troisième abbé ! – est installé en avril 1812 seulement, en la personne de l'abbé Vittu, professeur de mathématiques, qui apportera enfin un peu de stabilité à la tête de la nouvelle école.

En 1812, dans son *Mémoire statistique du département de l'Ourthe,* le préfet Thomassin soulignait que l'enseignement donné par les quatre professeurs du collège, dont le directeur, tous ecclésiastiques, et le maître d'écriture, était « conforme aux règlements de l'Université. Le traitement annuel du principal est de 1.200 francs, et celui de chacun des autres professeurs est de 900 francs. Le prix de la pension est de 400 francs, y compris une rétribution de 20 francs envers l'Université et une autre de 56 francs envers la caisse de la commune. Cette dernière rétribution est également payée par les élèves externes à l'exception de quelques uns qui en sont exemptés pour cause d'indigence par le bureau d'administration ».

« Ce collège a eu d'heureux commencements, poursuivait Thomassin ; pendant les années 1809 et 1810, il comptait 23 pensionnaires et 50 élèves externes. Les dépenses considérables faites par la ville, l'intérêt que prennent les autorités locales et la classe aisée des habitants, tout semblait

concourir à assurer la prospérité de cette école lorsqu'elle vint à déchoir par des circonstances malheureuses (c'est-à-dire l'absence de directeur sans doute) qui, en septembre 1811, réduisirent le nombre des élèves externes à 30, sans aucun pensionnaire. On a l'espoir que le changement qui s'est opéré dans 32

ce collège depuis le mois de janvier 1812 (l'arrivée du futur directeur Vittu, déjà pressenti comme professeur quatre ans plus tôt) lui feront reconquérir son premier lustre »[3]. C'était bien vu : dès la rentrée d'octobre suivant, l'école comptait à nouveau 50 externes payants, 2 gratuits et elle avait retrouvé 5 pensionnaires. A la rentrée de 1814, le nombre d'élèves était monté à 85, dont 66 externes (parmi lesquels 12 pris en charge par la ville) et 19 pensionnaires. Le corps professoral s'était accru de deux unités et comprenait, outre le principal, cinq régents. Le minerval des externes (2.409 francs) et les paiements des pensionnaires (7.400 francs) couvraient, ensemble, un peu moins de 70 % des frais du collège proprement dit (6.709 francs) et du pensionnat (6.902 francs) réunis[4].

De cette époque, l'auteur anonyme d'une précédente brochure parue voici un demi-siècle à l'occasion des 75 ans de l'Athénée avait pu retrouver une lettre d'un pensionnaire (le futur poète liégeois Charles Duvivier) à sa mère (la fille de l'architecte Renoz, constructeur du Waux-hall de Spa et de l'hôtel de ville de Verviers), datée du 13 décembre 1813. A mon tour, je ne résiste pas au plaisir de reproduire intégralement ce texte savoureux en en respectant l'orthographe et la synthèse très approximatives, tant le contenu semble nous parler vrai, à deux siècles de distance, quant au quotidien d'un des premiers étudiants du collège verviétois[5] :

« Chère Maman ! Je vous écris aujourd'hui ayant besoin de bien des choses 1° j'ai besoin de taffetas dangleterre car j'ai usé ce que j'en avais, non pas tant pour moi car jene me coupe guerre. Je vais vous dire quelque chose dont vous ne serez pas fâchée cest que j'ai retrouvé mes boucles d'oreilles que j'avais mises dans mon portefeuille pour ne pas les égarer et dont je ne me souvenais plus. Voudriez-vous bien m'envoyer des lassets pour mettre à mes bottines, j'ai usé toute mon encre par conséquent je n'en ai plus, j'avais renvoyé ma calotte de drap pour racomoder je ne sais si on la fait cependant je la voudrais bien. Je renvoie mon distionaire et ma grammaire pour relier car si on ni remediait ils tomberaient dans un état fort pauvres. Comme je n'ai pas de goût pour écrire et que cest jetter absolument son argent que de me le faire apprendre je vous prie de le dire à M. le principal. J'ai fort besoin d'un peigne pour faire partir les bêtes qui ne sont pas rares

dans ce pays-ci. Mais venons à un autre point que celui des pétitions. Ne sait-on rien de nouveau, n'a-t-on pas encore un peu cassé la gueule aux français, papa a déjà je supose monté la garde. Nous avons un autre domestique quon nomme Grégoire il est brabançon il a été soldat pendant 10 ans a eu une balle aureins et alestomat et une qui lui a coupé le doigt et pour sa récompense il n'a pas eu de pension. Envoyez moi du coton pour metre dans mon encrier. Vous savez que vous m'avez envoyé le 1er volume de l'hist. romaine mais 33

comme je l'ai fini. Mais je ne sais si je dois demander le 2e car le 1er a deja les couvertures toutes sales je l'avais prété a un de mes amis parcequ'il me l'avais demandé et il m'avait promis de le garder soigneusement mais cena été que pour un jour et alors il la laissé un peu trainer alors j'ai eu peur de le perdre c'est pourquoi je ne sais si je dois demander le 2d car s'il marrive malheur jen patirai mais envoyez le moi toujours je ne lui montrerai plus l'autre qu'il na lu qu'amoitié. Le principal a encore fait un nouveau professeur. Il en fait tant que j'ai peur qu'il ny en aye un jour autant que d'écoliers il ne sait plus ou les placer. Voudriez-vous bien me renvoyer du papier comme je vous en envoiye une feuille car il est fort bon pour faire des cahiers pour écrire mes thème et il est si doux. J'espère que vous ne vous estes pas ennuyé à lire une lettre qui est assez longue. Je vous souhaite beaucoup de plaisir au Noël. Ayez la bonté de me dire quelquechose touchant les affaires quand vous m'écrivez. Je suis votre très respectueux fils, Charles Duvivier ».

Lors de la rentrée de 1815, il n'est plus question de Collège « impérial » car, comme le souhaitait le petit Duvivier, « on a cassé la gueule aux Français » : l'empereur a abdiqué une première fois en 1814 à Fontainebleau (dans ce château d'où fut décrétée la création du collège verviétois sept ans plus tôt) ; évadé de l'île d'Elbe, il a été définitivement vaincu en juin 1815 à Waterloo par les vieilles monarchies coalisées ; celles-ci, réunies en Congrès à Vienne, ont rattaché au royaume de Hollande les départements belges et liégeois devenus français vingt ans plus tôt ; le souvenir de l'ancienne principauté liégeoise s'estompe encore un peu plus, et avec lui celui du Franchimont. A défaut d'encore partager le sort et les rêves de la France, les territoires francophones détachés de celle-ci devront désormais s'accommoder bon gré mal gré d'une cohabitation peu exaltante avec une culture différente et bientôt hostile dans les limites étriquées d'un pays sans unité, les Pays-Bas de Guillaume d'Orange d'abord, la Belgique ensuite.

ATHENEE R V.indd version PM 42 13/09/07 11:49:05

Sous le gouvernement hollandais, le contenu des humanités et leur mode d'organisation en un cursus de six années, rétablis sous Napoléon, ne sont pas remis en cause, tout comme l'article 226 de la loi fondamentale ne rompt pas avec la logique française lorsqu'il confère au gouvernement la direction suprême de l'enseignement secondaire. La priorité va toujours au latin et au grec, tout en accordant une place aux matières plus modernes comme la langue maternelle, l'histoire et la géographie. En vertu de l'arrêté royal du 15 septembre 1816, qui réorganise l'enseignement supérieur et moyen dans les anciens départements devenus les provinces méridionales des Pays-Bas, les collèges d'humanités placés sous la tutelle de l'Etat reçoivent déjà le nom d'athénées. Ceux-ci s'inscrivent dans la droite ligne des collèges royaux de l'époque autrichienne[5]. Désormais, les autres collèges, tels

celui de Verviers, étaient considérés comme formant le premier degré de l'enseignement supérieur et comme spécialement destinés à ceux qui, après avoir été préparés par l'instruction primaire, se destinaient à l'une ou l'autre carrière scientifique. Quant aux athénées créés par le gouvernement, leur organisation ne différait de celle des collèges que par la présence, dans les athénées, de cours publics qui manquaient dans les collèges, et par le nombre des professeurs : dans les athénées il devait y en avoir dix, dont huit pour l'enseignement des langues anciennes et modernes, l'histoire, la géographie et la mythologie et deux pour les sciences ; dans les collèges, le nombre des professeurs était variable et dépendait des besoins de l'enseignement et des ressources dont disposaient les villes[7].

En fait, la période hollandaise contribua à l'amélioration de l'enseignement dans nos régions. Conscient de son importance tant politique qu'économique, Guillaume Ier d'Orange avait fait de l'enseignement une des priorités du nouveau régime. Cet intérêt s'était concrétisé par les moyens financiers significatifs affectés à la construction, la transformation et l'équipement des infrastructures scolaires. Outre ses efforts pour les athénées d'Etat, le gouvernement nomma des jurys puis (en 1821) des commissaires de l'enseignement chargés de stimuler les administrations communales à prendre des mesures en faveur de l'enseignement. Les autorités accordèrent de plus en plus de subsides et de prêts à la construction ou la transformation de locaux, ainsi qu'à l'équipement en mobilier et en matériel didactique. Entre 1817 et 1828, les chiffres officiels annoncent la construction ou la rénovation de 1.146 locaux scolaires et de 608 logements d'instituteurs. Les méthodes pédagogiques changent profondément et, d'individuel, l'enseignement primaire devient collectif. Répartis en groupes, les élèves reçoivent désormais une instruction frontale simultanée et le tableau noir fait son entrée dans les classes. On élargit les matières traditionnelles : le calcul, le nouveau système des poids et mesures, l'histoire et la géographie viennent s'ajouter au catéchisme, à la lecture et à l'écriture. Parallèlement, l'église catholique développait son propre réseau scolaire : on vit alors réapparaître des collèges catholiques destinés aux élèves ayant dépassé le stade de l'école primaire. Cette montée en puissance de l'enseignement religieux inquiéta le Roi, qui ordonna la fermeture de nombreuses écoles et petits séminaires et créa à Louvain un collège philosophique destiné à former les prêtres, et donnant seul l'accès aux séminaires. La querelle que provoqua cette décision et les

ATHENEE R V.indd version PM 44 13/09/07
11:49:06

luttes scolaires qui s'ensuivirent furent un des motifs qui conduisirent finalement à la révolution[8].

Au début de la période hollandaise, expliquait en 1931 Fernand Hakin, le collège de Verviers comptait 97 élèves et comprenait les humanités anciennes, 35

une école élémentaire de deux années et quelques cours facultatifs ; un pensionnat y était annexé ; pour être admis à la première classe de l'école préparatoire, il fallait savoir lire et écrire. Le minerval des élèves était de 3 frs par mois pour les classes secondaires et de 2,40 frs dans les classes élémentaires. Les cours facultatifs d'allemand, d'italien et de dessin se payaient 1,20 frs par mois, le pensionnat 400 frs et la demi-pension 200 frs. A partir de 1824, seuls les externes payèrent la rétribution des cours qui, à partir de 1827, fut remise aux professeurs. Les cours d'humanités étaient donnés par trois professeurs ayant chacun deux classes ainsi que par un professeur de grec et un professeur de mathématiques. Ces professeurs étaient au début des ecclésiastiques mais au fur et à mesure des départs, ils furent remplacés par des professeurs laïcs. Le directeur, appelé principal, avait la direction du pensionnat et en touchait les bénéfices ; à partir du 1er septembre 1816, l'administration du pensionnat fut confiée à une personne étrangère à l'enseignement. L'année scolaire durait onze mois coupés par des vacances à Pâques et les cours reprenaient la première semaine d'octobre[9].

L'abbé Vittu continua à diriger l'établissement jusqu'à son départ en 1817, soit durant cinq ans, après quoi il fut remplacé comme principal par le régent de rhétorique et de poésie. Celui-ci – Monsieur Devin – n'était pas un ecclésiastique, pour la première fois depuis la création officielle du collège dix ans plus tôt. Mais, selon Hakin toujours, la concurrence d'une école privée sur la commune de Hodimont (l'Institut James Mannsbach) et d'une école catholique à Olne firent du tort au collège officiel, qui n'alignait plus que 37 élèves en 1824. L'établissement comptait pourtant des enseignants dévoués, tels le professeur de français, Jean-Nicolas Xhoffer, qui avait cette année-là convaincu son ami et collègue Thomas Joseph Angenot, instituteur privé, de publier une *Grammaire élémentaire de la langue française* pour remplacer les ouvrages surannés en usage dans les écoles[10].

Le peu de zèle des autorités locales et des notables du cru pour l'enseignement avait sans doute également contribué au déclin du collège,

ATHENEE R V.indd version PM 45 13/09/07
11:49:06

à en croire la description peu flatteuse faite en 1827 par le voyageur français Victor-Joseph Etienne de Jouy, qui mérite d'être citée dans toute sa caustique sévérité : « Cette ville étant essentiellement manufacturière et commerçante, et l'esprit de commerce tendant à rétrécir les idées, à comprimer les sentiments nobles et généreux, à envisager tout sous des rapports purement positifs et dans des vues intéressées, les sciences et les arts n'y sont guère en honneur ; l'éducation de la jeunesse y est extrêmement négligée ; voici à quoi elle se borne en général pour la classe opulente : on met les jeunes gens au collège ou dans une institution quelconque, jusqu'à l'âge de 12 à 14 ans ; après qu'ils y ont appris les premiers éléments de leur langue et l'arithmétique 36

commerciale, on les envoie en Allemagne pendant un ou deux ans, après lesquels ils reviennent chez eux, apprennent l'équitation, se livrent, soit au commerce, soit à la fabrique en général ou à quelqu'une de ses branches en particulier ; et bientôt, maniant adroitement un cheval, baragouinant quelques mots d'allemand, sachant fumer et faire une règle d'escompte et de société, croyant parler français quand ils ne font que revêtir le wallon d'un grossier vernis de cette langue, on se croit en droit de trancher des questions littéraires, on s'établit arbitre du goût et on regarde par dessus les épaules les gens qui n'ont pas eu le bonheur d'attirer un regard de l'aveugle déesse, et qui ne sont pas montés au haut de sa roue ».

« Il est sans doute d'honorable exceptions ; mais il n'en est pas moins vrai de dire que les jeunes gens instruits se rencontrent plutôt ici dans cette classe moyenne que l'état de sa fortune force à faire elle-même son éducation, que dans celle qui prodigue l'or pour en acquérir. Il faut convenir aussi qu'à Verviers l'instruction du peuple n'est nullement encouragée ; croirait-on que dans une ville manufacturière, qui compte plus de six mille artisans, il n'y a pas une seule école gratuite ! pas d'enseignement mutuel ! pas d'établissement qui familiarise les ouvriers avec les premiers éléments des sciences mathématiques ou physiques ! pas de bibliothèque publique !!! »

« Verviers possède pourtant un collège, mais pour lequel on ne fait pas les dépenses nécessaires ; cependant le nombre d'élèves et de pensionnaires qui le fréquentent prouve évidemment que cette institution, dirigée par un homme de mérite tel que M. Devin, le principal actuel, pourrait acquérir une importance majeure et propager le goût des sciences et des lettres, si la régence, secondant le zèle des administrateurs du collège, portait son attention sur cet objet, et savait se résigner aux légers sacrifices

ATHENEE R V.indd version PM 46 13/09/07
11:49:06

nécessaires pour élever cet établissement au degré d'importance que réclament les besoins de la ville ; mais bien loin d'encourager, de répandre l'instruction, de la rendre populaire, les chefs des premières maisons de commerce, guidés par des principes erronés, craignent que si l'ouvrier s'instruisait, il ne tentât bientôt de sortir de sa sphère, et, devenu raisonneur, ne se refusât à l'obéissance passive que l'on exige de ces machines agissantes et digérantes. Il y a longtemps que l'on sait à quoi s'en tenir sur ces craintes, que les hommes les plus instruits ont réduites à leur juste valeur ; mais ici certains préjugés sont tellement enracinés que le chef d'une des premières maisons, voire même un administrateur, ne voit plus la nécessité d'un collège à Verviers !!! »[11].

En 1829, en présence du discrédit croissant du collège, la commission administrative qui dirigeait celui-ci (comprenant le bourgmestre et quatre membres désignés par le ministre de l'Instruction publique) proposa aux

autorités communales (le Conseil de régence) de remplacer par une école moyenne le collège existant, reprenant ainsi à son compte, mais partiellement, la suggestion faite trois ans plus tôt par l'Inspecteur régional de l'enseignement de créer en plus du collège et des écoles primaires existantes une école moyenne à destination des artisans, manufacturiers et commerçants. Les autorités décidèrent que les enseignants qui allaient être remerciés toucheraient leur traitement pendant un an et que, pendant cette année, les cours seraient suspendus. On devait mettre l'année 1830 à profit pour procéder à des aménagements et à des transformations aux bâtiments tout en préparant l'ouverture du nouvel établissement scolaire qui succèderait au collège[12]. On en était là en septembre, quand éclata la révolution contre le régime hollandais.

1 THIBAUT, *op.cit.,* p. 34.
2 P. ISRAEL, *op.cit.,* p. 236.
3 Cité par Pierre GASON, *Ce qu'il faut savoir de l'Histoire de Verviers,* Verviers, C. Gason, 1951, p.33.
4 Tableau statistique contenu dans le dossier 454/5 du Fonds français aux A.E.L.
5 *L'ARV a 75 ans,* Verviers, 1957, p. 17-18. Le manuscrit de cette lettre avait été communiqué à l'auteur par le professeur Xavier Janne d'Othée, arrière-petit-neveu de Charles Duvivier.
6 D. GROOTAERS (dir.), *op.cit.,* p. 269.
7 F. HAKIN, *op.cit.*, p. 9.
8 *Le patrimoine civil public de Wallonie,* Namur, 1995, p. 206.

ATHENEE R V.indd version PM 47 13/09/07
11:49:06

9 F. HAKIN, *op.cit.*, p. 9-10.

10 Biographie de T.J. Angenot parue dans la revue *Verviana*, le 8-11-1891. La *Grammaire* d'Angenot connut une deuxième édition en 1827.

11 Etienne DE JOUY, *L'hermite en Belgique par une société de gens de lettres*, Bruxelles, Galand, 1827, p. 265-267. Reproduit dans *Verviana* du 13-9-1891 et dans *Le Jour* en avril 1895. 12 F. HAKIN, *op.cit.,* p.11.

5. Les débuts de l'Ecole industrielle et commerciale

Toutes les mesures restrictives de Guillaume Ier à l'égard de l'enseignement confessionnel relevaient d'une politique religieuse globale du roi, inspirée des exemples allemands, visant à créer une Eglise nationale mise sous son pouvoir exclusif de père de la patrie. On a vu que cette approche contribua à fomenter une résistance catholique qui se retourna à la fin des années '20 contre le régime hollandais en tant que tel, l'opposition catholique s'alliant à celle des libéraux dirigée, elle, contre la restriction des libertés publiques. Il n'est dès lors pas surprenant que la proclamation d'une Belgique indépendante ait été suivie presqu'aussitôt par l'affirmation d'une liberté absolue de l'enseignement, dont le principe sera établi dans la Constitution belge de 1831. Sous les premiers gouvernements belges, où cohabitaient libéraux et catholiques dans un « unionisme » hérité de leurs années d'opposition aux Hollandais, l'affirmation de la liberté de l'enseignement et sa traduction légale dans la Constitution eurent pour effet de désorganiser complètement l'enseignement organisé par les pouvoirs publics, autant l'enseignement primaire que l'enseignement moyen. Jusque là en effet, les autorités publiques dirigeaient d'une façon centralisée les établissements d'enseignement moyen ressortissant des communes, sans pour autant leur accorder de moyens financiers suffisants. Mais une fois libérées de cette tutelle, plusieurs communes décidaient de fermer leurs institutions, et remettaient leurs bâtiments scolaires à la disposition de l'évêché afin d'y installer un collège libre, auquel elles accordaient ensuite des subventions[1].

Mais toutes les communes ne suivirent pas ce chemin et certaines maintinrent leurs établissements d'enseignement moyen. Ce fut le cas à Verviers, où le changement de régime n'entraîna dans le chef des autorités locales aucune remise en cause du choix fait en 1829 de remplacer le collège par une nouvelle école officielle. Il faut dire au passage que l'opinion politique dominante dans la cité, telle qu'elle s'exprimait dans les

ATHENEE R V.indd version PM 48 13/09/07
11:49:06

colonnes du libéral *Journal de Verviers*, ne croyait guère à la viabilité du nouvel Etat. Au contraire, sous l'effet conjugué des industriels textiles (qui craignaient la perte de débouchés pour leur production) et des nostalgiques de la grandeur française, l'opinion et les élus verviétois militaient ouvertement pour le rattachement à la France, au moins des provinces francophones à défaut de toute la Belgique. Ce fort courant rattachiste mit plus de deux ans à s'incliner sans enthousiasme devant la nouvelle réalité institutionnelle[2].

Revenu à la tête de la ville, Pierre David, déjà à l'origine de la création du collège en 1807, avait remplacé à la faveur de la révolution le bourgmestre Rutten qui s'était maintenu durant toute la période hollandaise. Le 8 novembre 1830, le conseil communal confirma qu'une école moyenne, comprenant les branches d'études nécessaires aux professions industrielles et commerciales, serait organisée et il chargea de ce soin une commission spéciale[3]. Bien qu'une chaire de langue latine eût été prévue dans le projet, les langues modernes et les sciences formaient les parties les plus étendues de l'enseignement et l'institution reçut un nom qui rappelait sa destination : l'école industrielle et commerciale de Verviers fut ouverte le lundi 18 avril 1831. L'inscription des élèves eut lieu le lendemain et les jours suivants ; les cours commencèrent le 25 avril, sous la direction de A.C. Derote. Le Gouvernement accorda à l'école de Verviers un subside annuel de 3.000 frs sur le budget de l'Instruction publique, complété à partir de 1840 par un autre subside de 3.500 frs, accordé sur les fonds de l'Industrie. En 1842, les deux allocations furent réunies et le subside de 6.500 frs fut imputé sur les seuls fonds de l'Instruction moyenne. En 1835, la population était de 81 élèves.

Un arrêté du Gouvernement provisoire, en date du 22 octobre 1830, avait supprimé les bureaux d'administration ; les autorités communales pouvaient donc correspondre directement avec l'autorité supérieure pour le service de leurs collèges. Un arrêté royal du 31 mars 1837 leur imposa les conditions suivantes pour obtenir des subsides pour les établissements d'enseignement moyen : maintenir l'intégralité des subsides qu'elles donnaient elles-mêmes à leurs établissements et les augmenter même, si possible ; employer la totalité des subsides de l'Etat à l'amélioration de l'enseignement et du matériel de leur collège ; établir près de celui-ci une commission de surveillance de commun accord avec le Gouvernement.

ATHENEE R V.indd version PM 49 13/09/07
11:49:06

Outre le directeur Monsieur Derote, les noms de quelques-uns des premiers enseignants du nouvel établissement nous sont connus : Jean-Nicolas Xhoffer, déjà attaché à l'ancien collège, pour le français ; Philippe Bède, âgé de 28 ans lors de l'ouverture de l'école, professeur de littérature et d'histoire[4] ; Arthur Mahieux, professeur de langues, de calligraphie, d'arithmétique, de géographie et d'histoire[5] ; Henri-Michel Mauhin, 24 ans, professeur de rhétorique, de seconde et de troisième latines[6] ; Jean-Louis Lyon, professeur de dessin[7] ; enfin François Legrand, 21 ans seulement, futur conseiller communal et déjà par ailleurs auteur d'un opéra inédit (*Saint-Phar)* mis en musique et joué sur la scène du théâtre de Verviers en janvier 1830[8]. A partir de 1837, ce dernier prit la tête de l'Ecole du soir pour les ouvriers et artisans créée par la commune, qui fut une des premières écoles professionnelles officielles en Belgique. Une école privée similaire était tenue depuis 1832 par l'abbé 40

Heuvels et accueillait 230 adultes qui y recevaient des rudiments de lecture, d'écriture, d'arithmétique et de géographie, la religion y étant toutefois l'objet principal de l'enseignement [9].

Fortement impliquée dans la vie politique locale à l'époque, la Loge maçonnique verviétoise avait créé en 1838 un « prix des Maçons » pour les élèves de ces cours du soir et le *Journal de Verviers,* sans s'interroger outre mesure sur l'iniquité du système économique et politique, ne manquait pas de souligner l'importance de cet enseignement, dans des propos dont la lecture, aujourd'hui, permet surtout de cerner l'immense misère morale et matérielle de la masse anonyme des prolétaires verviétois : « Pour nous, ce qui nous a frappé en considérant ces ouvriers, (…) c'est ce levain de l'instruction (…) qui agit avec tant de puissance sur les ouvriers qu'elle leur fait préférer aux douceurs du repos les labeurs rebutants de l'école. C'est par dessus tout le changement heureux qui doit s'opérer dans la position de la classe ouvrière. Car si, jusqu'à aujourd'hui, les classes supérieures ont marqué de l'antipathie, ont affecté du dédain pour elle, si la société toute entière l'a considérée comme un ennemi qu'il faut contenir, c'est qu'elle s'est toujours montrée trop ignorante de ses vrais intérêts, trop ordonnée à ses instincts brutaux (…). Pour elle, il n'y a pas d'avenir : tel ouvrier dépense le lundi le gain de la semaine, brise ses enfants sous un travail forcé, les jette à la rue au vent de la corruption, ou, ce qui est pis, les rend témoins de son abrutissement ; la famille est pour les petits enfants une école de vice où leur tête se durcit ; voilà ce qu'il faut changer, si les ouvriers doivent prendre rang dans la société, s'ils veulent détruire le préjugé qui en fait une classe distincte, classes inférieures, prolétaires,

ATHENEE R V.indd version PM 50 13/09/07
11:49:06

masses (…). Que l'ouvrier s'instruise, qu'il apprenne à juger par lui-même, au lieu de se mettre à la disposition du premier agitateur qui s'en sert comme d'instrument, de levier à sa fortune ; qu'il se fasse moral, pratique le devoir et atteigne la dignité de chef de famille, et l'économie doublera son gain, et la considération viendra à lui, et l'estime publique lui donnera son importance » [10].

Si durant cette première décennie de la Belgique indépendante, l'Eglise catholique ne tente pas encore, à Verviers, de concurrencer l'enseignement moyen officiel, elle est particulièrement active en revanche sur le front du primaire, avec la puissante aide financière de la famille Biolley[11]. Celle-ci a déjà contribué en 1822 à l'ouverture d'une école ménagère place Sommeleville puis, cinq ans plus tard en Sécheval, à la création de l'école des sœurs qui deviendra l'Institut Ste-Claire. Les Biolley ont ensuite obtenu que quelques Frères de la Doctrine chrétienne puissent s'installer en ville, en mai 1831. Ces derniers (que le journal libéral local s'obstinera durant des années à appeler les « frères ignorantins ») vont aussitôt ouvrir les classes primaires – 41

longtemps itinérantes au gré des déménagements de l'école – du futur Institut St-Michel, au grand dam des nombreux instituteurs privés qui tentent en vain d'obtenir de la commune qu'elle restreigne la liberté d'enseigner des Frères aux enfants de familles pauvres[12].

Dès 1831, le *Journal de Verviers* déplore ce qu'il considère comme des effets pervers et pourtant prévisibles de la liberté illimitée d'enseignement. A ses yeux, « la liberté d'enseignement est devenue en Belgique, entre les mains de ceux qui ont eu l'art de s'en emparer, une arme funeste à la civilisation. Abrutir les masses, ou ne leur inculquer que les principes qui peuvent les rendre dociles à sa volonté, tel est le but du jésuitisme. Les hommes de ce parti, en la sincérité desquels nous avons eu foi nous-mêmes avec tant d'autres (illusions fatales !), ne déguisent plus aujourd'hui leurs intentions. Ils préméditent la ruine de l'enseignement primaire… ! »[13].

Le quotidien libéral ne manque pas de souligner qu'ailleurs dans le pays « la hache du vandalisme a atteint la plus grande partie de nos beaux établissements d'instruction publique, et aujourd'hui l'on menace d'une ruine complète les quelques débris que nous avons conservés », il s'indigne de voir « les établissements d'instruction publique aujourd'hui déserts » sous les coups du parti qui ne réclamait la liberté d'enseignement que pour pouvoir la monopoliser. C'est pourquoi, au moment où l'Etat décide de

ATHENEE R V.indd version PM 51 13/09/07
11:49:06

créer deux Universités officielles (à Liège et à Gand) aux côtés des Universités de Louvain (catholique) et de Bruxelles (libérale), le journal verviétois regrette que le pouvoir central néglige en même temps le soutien qu'il se doit d'apporter à l'enseignement officiel primaire et secondaire : « Si l'enseignement primaire et moyen reste abandonné, si, livrés à eux-mêmes, les établissements où se donne cet enseignement sont déserts et en ruines, comment peuplerez-vous vos universités ? Où trouverez-vous des élèves ? Où seront-ils formés ? Nous le disons franchement, il n'y a pas d'avenir pour les universités que la chambre veut créer, si préalablement on ne donne aux écoles des encouragements et aux études une meilleure direction ».

Le quotidien verviétois ajoutait cette remarque aujourd'hui étonnante mais bien digne de la cité essentiellement industrielle dénigrée par des observateurs à l'époque : « Ce n'est pas que nous attachions un grand prix à l'échafaudage des universités. Les sommités des sciences sont de peu d'usage dans la vie ordinaire, et ce n'est pas en multipliant dans les professions lettrées plus d'individus qu'elles n'en peuvent nourrir que vous rendez service à la Belgique. Quand on ne peut vivre de son état, on essaie de vivre aux dépens du public. On fait un besoin de l'intrigue et des places (…). C'est donc à répandre dans le peuple les connaissances élémentaires et applicables à la vie sociale ;

c'est à créer des établissements où l'on s'occuperait plus spécialement des connaissances favorables à certaines professions, à l'agriculture, aux arts et au commerce, que doivent tendre tous les véritables amis du pays »[14].

Faut-il préciser enfin que le quotidien libéral estimait dès 1835 que l'enseignement religieux donné à l'Ecole secondaire communale devait être facultatif ou au moins s'efforcer de n'être « ni catholique, ni protestant, ni saint-simonien » et avoir seulement pour objet des principes de morale, et non les préceptes d'un dogme quel qu'il soit[15] ? Bref, les luttes scolaires qui avaient contribué à la révolution de 1830 reprenaient, cinq ans plus tard, dans un autre contexte mais fondamentalement pour les mêmes motifs philosophico-politiques et les mêmes divergences de vues quant aux missions respectives de l'Eglise et de l'Etat en matière d'éducation. Elles n'allaient pas cesser ensuite d'empoisonner l'enseignement en Wallonie durant au moins 125 l'histoire de



1 D. GROOTAERS (dir.), *op.cit.,* p. 226-227.

2 Symbolisé ces dernières années par des personnalités telles que François Perin, Jean Defraigne, Robert Collignon et surtout Paul-Henry Gendebien, le courant rattachiste wallon ne représente plus à Verviers qu'une fraction infime de l'électorat. On est loin des années 1830 !

3 Je reviens à nouveau ici à l'exposé de F. HAKIN, *op.cit.,* p. 11-12.

4 D'après Armand WEBER, *Essai de bibliographie verviétoise*, Verviers, Féguenne, 18991912, t. I p. 36. Philippe Bède était né à Stavelot le 1-10-1803 et il mourut à Bruxelles le 15-2-1866.

5 D'après A. Weber, *op.cit.,* t. III, p. 6 et p. 80.

6 Né à Verviers le 5 mai 1807 et y décédé le 1er juin 1852. D'après Ulysse CAPITAINE, *Nécrologue liégeois pour 1852,* p. 64.

7 D'après Jean LEJEAR dans le *Bulletin de la Société verviétoise d'archéologie* et *d'histoire*, t. XI, 1910, p. 4. Né à Spa, Lyon mourut à Verviers le 29-4-1857.

8 D'après A. WEBER, *op.cit.,* t. II, p. 264 et le *Registre des habitants de Verviers pour 1845,* au n° 481.

9 *Le Nouvelliste de Verviers*, 6-1-1836, p. 2, col. 1.

10 *Journal de Verviers,* 6-7-1831, p.3, col. 2.

11 L. BECKERS, *op.cit.,* p. 193. Pour le soutien des familles Biolley et Simonis à l'enseignement catholique à Verviers, voir aussi le fort beau volume de Louis BECKERS et Léonard GARDIER, *Une école, une rue, un siècle,* Dison, Pierre de Lune, 2000, paru pour le centenaire de l'école Don Bosco.

12 *Journal de Verviers,* 8-12-1831, p. 2, col. 1.

13 *Idem,* 16-9-1831, p. 2, c. 2.

14 *Idem,* 23-8-1835, p. 2, c. 1-2. 15 *Idem,* 10-1-1835, p. 2, c.2.

16. Une école d'adultes au milieu du XIXe siècle (Le Monde illustré, 1858)

13/09/07 11:49:15



15. Ecole primaire St-Remacle (1848)

NEE R V.indd version PM 54

13/09/07 11:49:23



44

6. L'enseignement à Verviers au début des années 1840

« Notre ville peut se féliciter d'avoir un collège, athénée, école industrielle, n'importe le nom », écrivait le *Journal de Verviers* en février 1841. Quant à l'appellation précisément, le Conseil communal décida un an et demi plus tard, en septembre 1842, de modifier la dénomination initiale – Ecole industrielle *et commerciale* – en Ecole industrielle *et littéraire,* ce qui paraissait mieux indiquer le double but de l'établissement, à savoir dispenser à la fois un enseignement plus professionnel et un enseignement classique. Ce n'était pas le seul changement qu'avait connu alors l'école : en septembre 1840, Philippe Bède, qui y enseignait depuis 1831, en avait pris la tête, Derote ayant été nommé chef de division au Ministère de l'Intérieur à Bruxelles. Le sixième titulaire de la direction du collège officiel – après Dewez, Roland, Vittu, Devin et Derote – allait conserver celle-ci jusqu'en 1863, soit près d'un quart de siècle ! Un record de longévité qui ne serait battu que 122 ans plus tard, par le préfet Roger Mathieu…

Sous la direction de Bède, l'école commença à remporter de brillants succès[1]. Par une circulaire ministérielle en date du 4 juillet 1840, le Gouvernement avait institué entre tous les établissements recevant un subside de l'Etat un concours dit concours général des athénées et collèges. En 1840, 17 établissements y prirent part pour tout le pays et l'école de Verviers obtint les 2e et 3e prix et le 4e prix partagé en version grecque. En 1841, Verviers obtint le 1er et le 3e prix d'ensemble pour les mathématiques ; en 1842, le 3e prix et le 1er en mathématiques supérieures. A cette date, la population scolaire de

l'établissement était de 190 élèves pour 10 professeurs et son budget se chiffrait à 25.634 frs couverts par un subside du Gouvernement de 6.500 francs, le reste venant du subside de la Ville et d'autres ressources.

L'inspecteur chargé de l'examen des classes littéraires jugeait alors l'école de Verviers en terme élogieux : « Cette école, largement organisée, s'est montrée à nous sous l'aspect le plus avantageux. D'après sa destination principale, j'avais présumé que les études proprement classiques seraient, sinon sacrifiées, du moins fort subordonnées aux sciences mathématiques et physiques ; mais il n'en est pas ainsi. Le directeur a su faire marcher de front les deux enseignements. Il est secondé par un bon personnel de professeurs qui se tiennent au courant de la science. Les résultats sont satisfaisants pour le latin, peut-être plus encore pour le grec, proportion gardée. Ce qui m'a surtout frappé, c'est l'étendue des connaissances historiques, dans les cours supérieurs ; des élèves interrogés sur les parties confuses des annales du Moyen-Age (comme l'invasion des Barbares du Nord et de l'Asie, lors de la 45

chute de l'Empire d'Occident, et la conquête successive de la Grande-Bretagne par les Saxons, les Danois et les Normands) ont suivi le fil des événements, mêmes secondaires, de cette période embrouillée, avec un aplomb rare et une netteté extrême, avec une précision de noms, de faits et de dates qui ferait honneur à un bon étudiant d'université ».

Après cette appréciation officielle fort honorable, je ne résiste pas au plaisir de citer, comme en contrepoint et pour d'autres précisions, les souvenirs de Henri Poetgens. Dans ses *Coutumes et silhouettes de Verviers* (parus à la fin du XIXe siècle sous le pseudonyme de Joseph Krahli), celui-ci dressa le tableau sans retouches de ses années peu glorieuses de garçonnet pauvre dans les petites classes de l'école, en faisant une description fort vivante de la vie quotidienne de celle-ci et de ses potaches dans les années 1840[2] : « Vers l'âge de dix ans, on avait décidé de me placer au Collège dirigé par M. Bède. Je passai mon examen avec le professeur Pirard et je fus admis en septième. Il n'y avait pas de huitième. Ne pouvant fréquenter le premier établissement d'instruction en blouse, ma mère s'était recommandée à la Mayanne, troufulresse (fripière) de Herve, pour qu'elle passe chez nous lorsqu'elle aurait une bonne pièce. Ayant un jour fait l'achat d'un solde de vieux effets chez un fabricant de Sommeleville, elle vint m'offrir un paletotsac d'un garçon de 14 ans, dont on fit l'achat pour six francs, et ce fut affublé de cette enveloppe, dont les coutures ne couraient risque de crever, que je fis mon entrée au Collège : c'était inutile de balayer après mon passage. Le quatrième jour, l'ancien propriétaire de mon vêtement, qui fréquentait aussi le Collège, vint à reconnaître sa défroque, ce qui fut bientôt connu de plusieurs condisciples. Mais tous les enfants de bourgeois n'étaient pas mieux lotis que moi : je ne fus l'objet d'aucune critique. Lorsque je rentrais de l'école, le premier soin de ma mère était de me faire ôter ma bonne pièce pour endosser une blouse ».

NEE R V.indd version PM 56 13/09/07 11:49:23

« En sortant du Collège, j'allais trois fois par semaine au petit catéchisme. A onze ans, je passais en 6ème classe et je fréquentais tous les jours le grand catéchisme à l'église St-Remacle. L'époque de ma première communion étant arrivée, je m'en réjouissais comme tous ceux de mon âge, d'abord pour être dispensé d'aller à l'école pendant quinze jours afin de pouvoir suivre la retraite dans l'école des Frères, rue Coronmeuse, ensuite pour être bien habillé et enfin pouvoir une fois manger de la tarte au riz à discrétion ».

« La fréquentation du Collège était considérée comme un tourment. Ce ne fut qu'après mon départ que je m'aperçus qu'elle était la plus belle époque de ma vie. J'ai toujours conservé le meilleur souvenir de mes anciens professeurs : MM. Xhoffer, pour le français ; Pirard, géographie ; Lambinet, arithmétique ; 46

Könighaus, allemand ; Angenot, écriture ; Lyon, dessin, et enfin Baudrihaye, le surveillant des arrêts. Lorsqu'un élève avait commis une faute, le professeur adressait son rapport au directeur. L'après-midi, le vieux portier Jacques, avec son bout de pipe entouré d'une boule de fil, apportait un papier que le professeur lisait : les élèves tels et tels doivent se présenter chez le directeur. On se rendait à cette invitation pour présenter des excuses en balbutiant et en tortillant sa casquette. Après une semonce, on retournait dans sa classe où l'on ne tardait guère à voir réapparaître le vieux Jacques, porteur d'une nouvelle dépêche avisant des pénalités qui se composaient d'arrêts de 4 à 6 ou le jeudi de 1 à 4 heures. Pour des fait graves, il y avait le cachot, pièce sans jour d'environ deux mètres carrés, avec une fenêtre et une chaise. Cette place, située au fond de la cour, produisait une crainte énorme à la première condamnation, mais on s'y habituait… ».

« La distribution des prix de l'Ecole industrielle et littéraire avait lieu en l'église St-Remacle et la réouverture des cours était précédée d'une messe de St-Esprit, dite dans la même église et à laquelle assistaient professeurs et élèves. Chaque année, quinze jours avant la distribution des prix, on demandait des élèves de bonne volonté pouvant réciter une fable. Comme on était dispensé des cours pendant quinze jours, je me présentais chaque année pour réciter *Le Loup et l'Agneau*, que j'allais répéter avec M. Xhoffer. Je l'entends encore : « Forcez la voix quand vous faites le loup. Ayez une voix douce, timide, pour représenter l'agneau ». Le jour de la distribution des prix, on se rendait au Collège pour assister à la cérémonie qui se faisait à l'église Saint-Remacle, dans laquelle on voyait des écussons suspendus indiquant les lauréats du prix du Gouvernement. Les noms des Devigne, Delehaye et Vander Maesen y figuraient chaque fois. Comme on se réjouissait, à l'approche des vacances, pour profiter de cette liberté complète, exempte des récriminations des professeurs, des pages d'écriture à copier et des leçons à apprendre ! »

« Le directeur avait l'habitude de prononcer un discours. Comme on le souhaitait au diable, avec son oraison qu'on n'écoutait pas et dont on ne comprenait rien ! S'il essuyait ses lunettes, on insinuait qu'il ne savait pas assez son discours par cœur. S'il buvait un peu d'eau, on trouvait qu'il avait bien soif. Enfin, pour chaque cours séparément, on

prononçait le nom des heureux lauréats. Après chaque premier prix, un morceau de musique, ensuite 2e et 3e prix, 1er, 2e et 3e accessit. Arrivait la seconde édition pour les nominations des vétérans. Tous les mauvais élèves trouvaient que les opérations traînaient bien en longueur, ce qui me consolait, car il était toujours trop tard pour entendre ma fable. Les propriétaires des mains vides retournaient confus en longeant les murs, après avoir laissé sortir le monde 47

de l'église. Ah ! S'il y a avait eu des prix de batailleurs, quels brillants élèves ont eût trouvé dans le groupe ! Pour ma part, je n'ai jamais eu qu'un troisième prix de lecture. Comme c'était ma dernière année d'écolage, j'estime qu'il m'a plutôt été accordé comme souvenir que comme mérite».

Parmi les enseignants dont le petit Poetgens avait ainsi conservé, des décennies plus tard, un bon souvenir, le professeur de mathématiques, Lambinet, dirigeait aussi une école communale du soir pour artisans, subventionnée par la Chambre de commerce, où une trentaine de menuisiers, serruriers ou mécaniciens entre 14 et 30 ans venaient suivre après journée, durant un cursus de deux ans, des cours de géométrie pratique, de mécanique, de dessin de machines. Installée cour Pirard, là où prendrait place bien plus tard l'Institut St-Michel[3], cette école d'adultes était distincte de l'école communale du soir pour ouvriers dirigée par Legrand, autre enseignant du collège, qui accueillait, elle, durant quatre années, environ 180 jeunes adultes.

En ce milieu du XIXe siècle, il y avait en Belgique une école d'adultes pour cinq écoles primaires. Dans un premier temps, le rôle de ces écoles d'adultes se limitait à remplacer l'école primaire pour ceux qui n'avaient guère eu l'occasion d'y aller, ou du moins d'y aller régulièrement. Ce n'est que plus tard que les progrès de la scolarité diminuèrent progressivement l'utilité de cette fonction et qu'une autre mission gagna en importance, celle de compléter l'enseignement élémentaire. Comme institution de substitution à l'école primaire, l'école d'adultes avait, comme celle-ci, d'abord privilégié la moralisation de l'ouvrier. Lorsqu'elle évolua vers une institution complémentaire à l'école primaire, l'acquisition des connaissances passa au premier plan : un arrêté royal du 1er septembre 1866 inaugura une nouvelle phase marquée par le développement très rapide de l'enseignement pour adultes organisé par les communes. Le gouvernement exigea en effet à partir de ce moment que chaque commune ouvrit une école d'adultes dans les locaux de l'école primaire et que les cours y fussent confiés aux instituteurs primaires. Sinon, elle devait adopter une école libre[4].

Outre le collège et ces deux écoles du soir, la commune de Verviers, elle, entretenait encore deux écoles primaires communales, une pour garçon (244 élèves en 1843), l'autre pour filles (250 élèves) et elle subventionnait trois écoles gardiennes gratuites, en Saucy (242 enfants), aux Grandes-Rames (236 enfants) et place du Marché (201 enfants), dont la moitié des ressources environ provenait du subside communal, l'autre moitié de dons privés[5]. L'école primaire des garçons était située dans la halle rue du Collège, juste au-

NEE R V.indd version PM 58 13/09/07 11:49:23

dessus de l'abattoir d'où les enfants entendaient mugir les animaux qu'on égorgeait ![6] L'école communale de filles était tenue par les Sœurs de 48

Notre-Dame installées à Verviers depuis 1827, qui assuraient également, en Sécheval, les cours de quatre autres établissements pour filles : une école payante (150 élèves), une école gratuite (330), une école dominicale (60) et une école du soir (500 élèves). Quant aux Frères de la doctrine chrétienne, ils accueillaient 760 garçons dans leurs trois écoles primaires dispersées en ville et 165 adultes dans leur école du soir pour ouvriers[7].

Avant d'entrer au collège communal, Henri Poetgens avait fréquenté l'école des Frères. On peut revivre avec lui les classes primaires d'un petit Verviétois des années 1840 : « Je fus placé pendant deux ou trois ans à l'école des Frères, qui déménageait continuellement. C'est ainsi qu'à mes débuts j'allai rue des Grandes-Rames. Après quelques semaines on déménageait rue Derrière-leRhin (aujourd'hui Coronmeuse), pour venir s'abriter, après quelques mois, dans l'ancienne église, derrière l'Hôtel de Ville, et enfin se fixer définitivement dans l'école actuelle rue Saint-Remacle, donnée par M. Raymond de Biolley. En première année on faisait des jambages tortueux et des o bossus. Au jour fixé pour débuter dans les lettres à 3 pattes, comme m, w, surgissait tout un monde de difficultés ; on l'appréhendait avec horreur. Aussi, pauvres lettres, comme elles étaient massacrées. Dès la seconde année, on s'exerçait sur les majuscules en faisant une dizaine de pages de la même lettre, puis on passait aux chiffres, et la 3me année on faisait des mots liés et de l'arithmétique. Le jour où on possédait le premier livre de lecture appelé *Père l'Ami* on se croyait académicien. Le meilleur élève était décoré d'une croix en métal et nommé moniteur. Il commandait les élèves formés en rang pour le retour de l'école. Un capitaine n'était pas plus heureux. Ceux de la grande classe dédaignaient les élèves de la petite comme étant des nullités. L'école se terminait à 5 heures. En quelques minutes, on avait pris son goûter et l'on se rendait place Saint-Remacle pour jouer, après que les parents vous avaient fait ôter le grand col en toile qu'on mettait propre le dimanche et qu'on retournait le jeudi. Les chemises étaient toujours sans col et complètement molles, servant le jour et la nuit »[8].

Dans les colonnes du journal *Le Franchimontois* – le troisième quotidien verviétois, créé au début de la décennie – Gilles Nautet-Hans (dont le gendre Antoine Chesselet fonderait *Le Jour* un demi-siècle plus tard) commentait en octobre 1841 les remises de prix dans les écoles en soulignant les différences physiques entre les enfants des classes sociales réunies pour la circonstance : « Pendant le mois de septembre dernier, ce mois où les couronnes pleuvent sur la tête des enfants et de ces hommes qui se font enfants pour apprendre ce qu'enfants on ne leur pas enseigné, nous avons eu l'occasion de voir se grouper les classes aisées et les classes pauvres de la société. La plupart des enfants appartenant à la classe aisée portent sur la figure les caractères de 49

la force et de la santé. La plupart des enfants et des hommes de la classe pauvre, au contraire, ont la figure blême et maladive, ils sont comme des plantes qui manquent d'air.

ATHENEE R V.indd version PM 59 13/09/07 11:49:23

A l'école des frères, les enfants des pauvres et ceux des personnes qui jouissent de quelque aisance se trouvent confondus et l'œil les distingue moins à la différence de leurs habits qu'à celle de leur condition physique. Et comment en serait-il autrement ? Les enfants de nos ouvriers respirent un air infect dans leurs habitations où ils croupissent souvent dans l'ordure ; ils y souffrent le froid et l'humidité, et ils sont exposés à mille accidents ».

C'est pourquoi, en peignant pour la première fois dans la presse locale un tableau bien noir de la misère ouvrière dans la cité, le journal plaidait pour que la commune accroisse son subside aux écoles gardiennes de façon à les stabiliser en ne les faisant plus dépendre de la bienfaisance privée : « L'industrie exerce chez nous, comme partout, une influence funeste sur les mœurs et le bien-être des ouvriers : instabilité des salaires, confusion des deux sexes, agglomération de personnes dans des ateliers insalubres, travail long et pénible, pêle-mêle de familles dans des réduits infects. Les conséquences de cet état de choses sont des décès prématurés, des maladies, la débauche, l'ignorance. Les écoles gardiennes corrigent en partie ces vices en préparant pour la société de nos ateliers des hommes forts et moraux. De ces considérations résulte pour nous la nécessité de donner à ces écoles une existence assurée et de leur faire occuper au budget de la ville le rang tout au moins des écoles communales. L'administration communale devrait porter à son budget la somme nécessaire et la recouvrer à l'aide de centimes additionnels de la contribution directe. De cette façon, chaque membre de la cité paierait sa part du profit que la cité retire »[9].

Mais c'est l'école primaire qui fit l'objet de toutes les attentions du monde politique et de la presse locale l'année suivante, lors des débats qui précédèrent l'adoption, en septembre 1842, de la première loi belge organisant l'enseignement primaire. Le catholique *Nouvelliste,* comme l'ensemble de ses confrères de même tendance dans le pays, plaidait notamment pour une place garantie du clergé dans les écoles communales et pour un contrôle de l'Eglise sur les ouvrages utilisés dans celles-ci : « Les organes du faux libéralisme prétendent, dans la presse, que le projet de loi sur l'instruction primaire tend à donner trop d'étendue à l'intervention du clergé dans l'instruction de la jeunesse, ils font tout ce qu'ils peuvent pour empêcher que cette intervention, dont ils proclament cependant la nécessité et l'utilité, soit réelle, efficace, c'est à dire telle qu'elle doit être. Ils consentent, il est vrai, à ce qu'on donne gratuitement l'instruction à leurs enfants, mais à condition que cette instruction puisse être dangereuse, perverse, quand il plaira au

NEE R V.indd version PM 60 13/09/07 11:49:23

Conseil de la commune où elle se donne, et sans que les parents puissent en aucun cas arracher leurs enfants à une atmosphère immorale et impie, où il pourraient être enfermés de par l'autorité ou la coterie communale. Pour tous les hommes de bonne foi, la question qui se débat en ce moment dans la Chambre des Représentants est fort simple : nos législateurs admettent, avec tout le pays, que c'est au clergé qu'appartient naturellement la mission d'enseigner la religion et la morale qui en est une émanation nécessaire ; ils doivent donc assurer législativement cette mission au clergé, écarter de la loi tout ce qui pourrait en entamer l'exercice, et y faire entrer des dispositions formelles et précises qui offrent au clergé une garantie suffisante que son enseignement ne sera contrecarré d'aucune manière. Or, cette garantie n'existerait aucunement, par exemple, si tout en laissant le champ libre à l'enseignement du prêtre, on admettait dans les écoles n'importe quels livres contenant des opinions contraires à cet enseignement »[10]. Inutile de dire que ces articles du *Nouvelliste* lui avaient valu de vives répliques des libéraux dans les colonnes du *Journal de Verviers*[11].

Finalement, la première loi organique de l'enseignement primaire fut le dernier grand compromis conclu entre catholiques et libéraux sous la bannière de l'unionisme[12] : les libéraux étaient satisfaits parce que le pouvoir civil se voyait reconnu comme pouvoir organisateur de l'enseignement et les catholiques pouvaient souscrire à la loi parce que celle-ci faisait de la religion le principe de base de l'enseignement, que les écoles étaient tenues d'organiser les cours de religion et que le contrôle de ces cours était du ressort exclusif du pouvoir religieux. Chaque commune était tenue d'organiser au moins une école, dans un local adapté. Elle pouvait en être exemptée si les établissements libres suffisaient à répondre à la demande en matière d'enseignement primaire. Ces établissements libres étaient soumis aux mêmes règles que les écoles communales. Le financement de l'enseignement primaire ne dépendait plus des aléas et de l'arbitraire : chaque commune devait réserver un pourcentage fixe de la recette des impôts directs à l'enseignement primaire. Il fallut attendre encore huit ans, et la fin définitive de l'unionisme après « la grande peur de '48 », pour que l'enseignement moyen fasse à son tour l'objet d'une loi organique, vingt ans après l'indépendance !

ATHENEE R V.indd version PM 61

1 Pour les paragraphes suivants, je reviens à l'exposé de F. HAKIN, *op.cit,* p. 12-13.
2 Passages reproduits dans *Verviers-Chronique* du 11-1-1913.
3 Jean FOHAL, *Verviers il y a 85 ans,* Verviers, Leens, 1928, p. 76.
4 D. GROOTAERS, *op.cit.,* p. 148-149. Sur les écoles d'adultes mais aussi l'histoire de l'enseignement en général dans nos régions, voir l'excellent ouvrage de Nicole CLOSE publié par le Musée d'Eben en 2003, *Tableaux noirs et bancs de bois.*
5 *Le Franchimontois,* 3-10-1841, p. 2, col. 1-2.
6 J. KRAHLI, *Verviers ancien, op.cit.*
7 J. FOHAL, *op.cit.,* p. 76-77. Sur les premières écoles des Frères, voir *Temps jadis,* n° 94, 2007, p. 15 à 17.
8 J. KRAHLI, *op.cit.*
9 *Le Franchimontois, op.cit.*
10 *Le Nouvelliste de Verviers,* 14 et 21-8-1842, p. 2, col. 3 et 21-8-1842, p. 2, col. 3.
11 *Journal de Verviers,* 16-8-1842, p. 3, C. 2.
12 D. GROOTAERS, *op.cit.,* p. 132-133.



17.
Intérieur de l'église St-Remacle, où se déroulaient les cérémonies de l'Ecole industrielle
52

7. L'Ecole industrielle et littéraire sous Philippe Bède

Le Stavelotain Philippe Bède, alors âgé de 28 ans, était devenu professeur de littérature et d'histoire à l'Ecole industrielle dès l'ouverture de celle-ci en 1831 et avait donc neuf ans d'ancienneté dans l'établissement lorsqu'il en prit la direction en 1840 pour plus de deux décennies. C'est lui qui y engagea Jean-François Berleur, dans la seconde moitié des années '40 probablement, comme professeur de grec, de latin et d'histoire, poste que l'intéressé occupa sans doute au plus tard jusqu'en 1852, date à laquelle il devait entrer chez les Jésuites[1]. Voilà un parcours pour le moins étonnant et en tous cas inhabituel pour un enseignant du collège officiel, à une époque où l'opinion libérale, dominante au sein de l'école comme de la classe politique verviétois, était fort remontée contre la Compagnie de Jésus qui projetait depuis plusieurs années d'ouvrir un collège catholique à Verviers[2].

Ce projet avait été conçu au début des années 1840 déjà, avec le soutien de l'évêque de Liège Monseigneur Van Bommel, par l'épouse de Raymond Biolley et d'autres membres de cette puissante famille d'industriels engagés de longue date dans le soutien à l'enseignement catholique. Aussitôt, le *Journal de Verviers* avait manifesté son

opposition : « Nous combattons l'érection de nouveaux établissements qui seraient sous la direction des évêques, parce que nous sommes convaincus que ces établissements ne sont pas fondés dans le but de répandre l'instruction et la science dans toutes les classes, mais bien pour exploiter la liberté d'enseignement en l'accaparant complètement, et pour pouvoir arrêter à volonté l'extension de l'instruction, la propagation des Lumières. Nous combattons particulièrement l'érection d'un collège de jésuites à Verviers, parce que nous avons à cœur la prospérité de la ville. Notre école industrielle et commerciale suffit à nos enfants ; l'instruction qu'ils y reçoivent est bonne, elle peut et doit présenter aux parents de toutes les opinions des garanties suffisantes et pour leur croyance et pour leur morale, tandis que l'instruction qui serait donnée dans un collège de jésuites ne peut pas présenter les mêmes données ni pour la morale ni pour les sciences »[3].

« L'école industrielle serait-elle si mal organisée que la moindre concurrence pourrait amener sa ruine ? » C'est ce que répondait pour sa part le catholique *Nouvelliste de Verviers*, tout en vantant les mérites d'une saine émulation entre deux établissements secondaires[4]. L'affaire en resta là jusqu'à ce que le projet ressurgisse au début de 1844, suscitant encore l'indignation des libéraux devant les velléités des catholiques d'ouvrir de nouvelles écoles non pas là où il n'en existait pas, mais dans des localités « où il y a des établissements prospères et bien dirigés par une administration qui ne veut 53

pas subir d'influence »[5]. Six mois plus tard, à la fin juin 1844, le bruit courut à nouveau de l'arrivée prochaine des premiers Jésuites. Sous le pseudonyme collectif de Gilles Potaie, un groupe de libéraux radicaux, par ailleurs tous francs-maçons, entreprit dans le *Journal de Verviers* une campagne de presse violente contre les Jésuites mais aussi leurs protecteurs locaux, qui déboucha en septembre sur trois journées d'émeutes populaires « spontanées » dirigées conte la famille Biolley. Il s'agit là de la manifestation la plus spectaculaire (on en parla jusque dans les journaux anglais et russes) d'une véritable lutte de classes (dont les Jésuites n'étaient plus que le prétexte) entre l'aristocratie industrielle et financière locale et le peuple entraîné par quelques leaders radicaux appartenant à la petite bourgeoisie.

Les événements de septembre 1844 n'empêcheront pas l'arrivée du premier Jésuite à Verviers au début de 1845. Celui-ci s'installe dans une maison attenante à la chapelle St-Lambert rue du Collège et a donc pour voisin un de ses adversaires en la personne de Philippe Bède, à qui il s'empresse de rendre une visite de courtoisie. Dans les mois qui suivirent, trois des enseignants de ce dernier rejoindront le collectif anonyme de rédacteurs militants qui continue à animer sous le nom de Gilles Potaie, dans un sens de plus en plus radical, les colonnes du *Journal de Verviers* : Christian Beck, Parisien d'origine, professeur de mathématiques alors âgé de 25 ans, qui ne collaborera cependant pas longtemps au groupe ; Jean-Joseph Humblet, 24 ans, architecte de formation ; et surtout Joseph Goffin, 26 ans, professeur de commerce à l'Ecole industrielle depuis 1841[6]. Peu à peu, les écrits de « la Potaie », comme disent ses adversaires, prennent un ton de plus en plus socialisant (« Le régime d'abnégation et de soumission dans lequel doit se

NEE R V.indd version PM 64 13/09/07 11:49:27

tenir la classe ouvrière envers ses maîtres constitue le joug le plus humiliant et le plus absurde »[7]) au point que l'équipe sera chassée des colonnes du *Journal de Verviers* en 1847 et créera son propre journal et sa propre association politique de tendance progressiste, L'Union Constitutionnelle : Beck, Humblet et Goffin sont à nouveau de l'aventure.

Vient la révolution de 1848 en France, la grande peur des possédants en Belgique et, au printemps, une recomposition du paysage politique verviétois : une partie des progressistes de L'Union constitutionnelle, parmi lesquels Christian Beck, quitte celle-ci pour rejoindre une Union libérale antirépublicaine à laquelle se rallieront même, momentanément, les catholiques ; a contrario, les deux autres professeurs engagés dans le combat politique, Goffin et Humblet, figurent parmi les fondateurs en mai 1848 de la Société des Droits et des Devoirs de l'Homme : le premier en est vice-président, son collègue est secrétaire. Cela suscitera la première affaire d'interdit professionnel dans l'enseignement officiel verviétois (!) et vaudra aux deux militants républicains de perdre leur poste d'enseignant !

Lui-même élève de l'Athénée jusqu'en 4e latines, Claude Desama a relaté voici 35 ans cette affaire Goffin-Humblet qui secoua fortement à l'époque l'Ecole industrielle : « à la suite de certaines plaintes émises par des parents d'élèves, le bourgmestre Vandresse convoqua séparément Humblet et Goffin pour leur dire combien pouvait être dommageable au renom et au… financement de l'Ecole industrielle leur activité démocratique. A cela les intéressés avaient répondu que l'on caricaturait leurs intentions et qu'il était parfaitement honorable d'enseigner à la classe ouvrière ses droits et ses devoirs. Vandresse et l'échevin Mullendorf s'étaient rendus à Bruxelles et quelques jours plus tard arriva de la capitale une dépêche enjoignant au Conseil communal de prendre des sanctions contre les deux professeurs. Le 7 juillet, le Conseil communal décidait de convoquer Goffin et Humblet et de leur proposer l'alternative suivante : la démission de la Société des droits et des devoirs de l'homme ou leur destitution comme professeurs. Goffin refuse de démissionner. Humblet accepte car sa profession est pour lui le seul moyen de subsistance. Malgré cela, ils sont tous les deux révoqués le 28 juillet 1848. Pour Goffin, l'affaire est terminée (et il s'installera comme professeur de cours particuliers puis comme journaliste) mais Humblet dont la situation sociale empire adresse au Conseil une lettre où il déclare avoir démissionné de la Société des droits et des devoirs de l'homme et demande sa réintégration comme professeur. Sa requête sera acceptée en septembre »[8].

La presse de tendance démocrate ne manqua pas de s'indigner de cet interdit professionnel sélectif puisque dans le même temps Christian Beck, lui, n'avait pas été inquiété. Tout en prenant la direction du *Journal agricole* en 1866, celui-ci poursuivit sa

ATHENEE R V.indd version PM 65 13/09/07 11:49:27

carrière d'enseignant à l'Ecole communale jusque 1869 en publiant successivement un *Traité d'arithmétique* qui connut deux rééditions, un *Traité d'algèbre* et un *Cours de géométrie.* Selon le témoignage de ses anciens collègues, « il savait développer avec lucidité les théories mathématiques les plus abstraites et résoudre avec élégance les problèmes d'application les plus difficiles »[9].Tout en demeurant actif dans le monde maçonnique et dans la société d'éducation libérale « Les Soirées Populaires », Beck continua à s'impliquer dans la politique locale, son chemin recroisant alors celui de Humblet. Celui-ci, après avoir quitté l'enseignement pour exercer son métier d'architecte semble-t-il, fut une des chevilles ouvrières de toutes les dissidences progressistes au sein de la famille libérale verviétoise[10] de 1850 jusque dans les années '70, son parcours idéologique recoupant par intermittences celui de son ancien collègue Goffin[11].

Cela dit, l'Ecole industrielle était décidément un foyer de journalisme militant puisqu'en 1850, on retrouve son directeur Philippe Bède parmi les fondateurs 55

et les six membres du comité directeur du nouveau quotidien *L'Union libérale* qui succède à cette date au *Journal de Verviers.* Mieux, à partir de l'été 1852, c'est un de ses fils, Alfred, qui apparaît comme rédacteur en chef du quotidien, mais dans les faits c'est le directeur de l'Ecole qui assure cette fonction, de plus en plus ouvertement au fil du temps. Philippe Bède sera le rédacteur politique de *L'Union libérale* pendant plus de dix ans en même temps qu'il collabore au *Journal de Liège* d'ailleurs, jusqu'en octobre 1863. Et s'il renonce alors à cette responsabilité en même temps qu'à son poste de directeur de l'Ecole, c'est parce qu'il abandonne l'enseignement pour le journalisme, et quitte Verviers pour Bruxelles où il est appelé à diriger l'*Echo du Parlement.*

Bède n'avait pas pour autant négligé sa charge de directeur durant les années '50 et au contraire, il est alors fort présent dans toutes les initiatives de défense de l'enseignement public. Dès 1848 il collabore activement à la rédaction du *Moniteur de l'Enseignement* édité à Tournai et en décembre 1856, en tant que dernier président de l'Association professorale de Belgique, il fonde pour succéder à ce périodique les *Annales de l'Enseignement public.* Cette revue mensuelle[12] d'envergure nationale paraîtra durant deux ans, traitant dans chaque numéro de diverses questions pédagogiques, scientifiques et littéraires. Parmi ses collaborateurs réguliers, on retiendra un jeune enseignant en philosophie à l'Université de Liège, Otto Duesberg[13] ; un autre fils du directeur, Emile Bède, jeune ingénieur[14] ; et un futur enseignant au collège de Verviers, Edouard Barlet (dont on reparlera), qui entame alors sa carrière comme professeur à Bouillon. Toujours dans les années '50, l'Ecole industrielle voit arriver dans son corps professoral comme professeur de 3e latines Hyppolite Tainturier en 1851, vers 1855 comme professeur de musique Dieudonné Goffin, également professeur au collège de Herve et compositeur[15], en 1857 Jean-Simon Renier[16] qui, après avoir été son suppléant durant trois ans, succède alors à Louis Lyon décédé, et en 1859 sans doute[17] Edouard Barlet comme professeur de lettres.

NEE R V.indd version PM 66 13/09/07 11:49:27

Enfin, on ne peut clôturer ces années Bède sans rappeler que la fin de l'unionisme politique dans les années '40 et le retour en force des libéraux au pouvoir central avaient permis, à l'initiative du Liégeois Charles Rogier, la promulgation le 1er juin 1850 de la première loi organique sur l'enseignement secondaire[18]. Elle est dans la continuité des héritages antérieurs puisque les humanités anciennes, en particulier gréco-latines, restent la voie royale. Mais elle introduit aussi deux ruptures radicales. La première réside dans le dédoublement des humanités par la création d'une filière alternative, plus utilitaire, visant à la préparation aux carrières industrielles et commerciales. La création de la « section professionnelle » qui recevra à partir de 1887 le

nom d' « humanités modernes » dans les établissements de l'Etat y apparaît en totale rupture par rapport à la tradition, mais on peut observer que cette dualité était déjà organisée au sein de l'Ecole industrielle et littéraire de Verviers. L'autre innovation est la création dans l'enseignement moyen d'un cursus de type court. Pour le reste, la loi de 1850 est marquée par une réaction des libéraux concernant la loi organique de l'enseignement primaire de 1842 qui tolérait dans son application une interprétation cléricale. La loi de 1850 attribue nettement plus de pouvoir à l'autorité centrale. En effet, elle confie à l'Etat la tâche d'organiser dix athénées (un par province, deux en Hainaut) et cinquante écoles moyennes. Elle prévoit que le pouvoir central est chargé d'organiser l'inspection et de nommer le personnel selon des critères de professionnalisme explicités par la loi. Les communes ne reçoivent plus qu'un rôle secondaire, via leur forte représentation au sein d'un bureau local d'administration et leur contribution à la prise en charge matérielle de l'enseignement moyen de l'Etat. La loi définit encore les conditions à remplir par les collèges et écoles moyennes communales, comme celle de Verviers, pour recevoir les subventions de l'Etat : le programme d'études de l'Etat doit y être accepté ; les manuels scolaires, les règlements intérieurs, les programmes des cours, les budgets et les comptes doivent être approuvés par le pouvoir central.

Sur le plan local, l'année 1850 avait vu également[19] la création par la ville d'une école professionnelle agricole annexée à l'Ecole industrielle et littéraire, qui fut supprimée quatre ans plus tard faute de succès. L'année suivante, en 1855, la Chambre de commerce créait une école du soir de tissage et de dessin puis, en 1857, une école de mécaniciens-chauffeurs pour compléter l'école des artisans et ouvriers qu'elle avait mise sur pied en 1842. La ville reprendra et fusionnera ces trois écoles techniques du soir en 1862, sous le nom d'Ecole professionnelle. Enfin et surtout, le 30 octobre 1855, les Jésuites avaient ouvert leur collège St-François-Xavier en créant deux classes dans les immeubles qu'ils occupaient rue du Collège (à l'emplacement de l'actuelle rue Masson, dont le percement entraîna la destruction). Dès l'année suivante, des classes sont ouvertes dans des bâtiments donnés par Madame Biolley place Verte avec les terrains derrière ceux-ci (le long de la ruelle Manguay, à l'emplacement de l'actuelle rue de Rome). En 1857, la première pierre d'un bâtiment neuf est posée sur ce terrain et celui-ci est inauguré à la rentrée de Pâques 1858. Une nouvelle aile est disponible dès 1861 et en 1862, les trois premiers rhétoriciens achèvent le premier cycle complet d'humanités. Quand Bède quitte Verviers en 1863, son Ecole a désormais un solide concurrent catholique bien installé dans des murs neufs.

ATHENEE R V.indd version PM 68

13/09/07 11:49:28

1 D'après A. WEBER, *op.cit.,* t. I, p. 41. Berleur était né à Verviers le 6-6-1828 et mourut, dans le courant du XIXe siècle, après avoir été ordonné prêtre en 1860.

2 Pour les débuts du Collège St-François-Xavier, on se reportera aux pages de Thomas LAMBIET dans l'ouvrage anniversaire *Saint-François-Xavier, Verviers, un collège, une tradition jésuite 1855-2005,* p. 16 à 23.

3 *Journal de Verviers,* 4-10-1841, p. 1, col. 3.

4 *Nouvelliste de Verviers,* 1-10-1841, p. 2, col. 1.

5 *Journal de Verviers,* 6-1-1844, p. 3, col. 3.

6 On trouvera des détails biographiques sur la carrière politique ou journalistique de ces trois enseignants tout comme d'ailleurs de Philippe Bède dans mes deux ouvrages sur *La presse verviétoise de 1818 à 1850* et *de 1850 à 1914* (Louvain-Paris, 1978 et 1982).

7 *Journal de Verviers,* 30-10-1844 (c'était le premier article de ce genre dans la presse locale depuis sa création en 1818).

8 Claude DESAMA, « Note sur le mouvement démocratique à Verviers en 1848 » in *Bulletin de l'Institut archéologique liégeois,* t. 84, 1972, p. 260-261.

9 Eloge funèbre prononcé par Thil Lorrain : voir *Union libérale,* 27-9-1877. Né à Paris le 20-12-1820, Christian Beck mourut à Liège le 4-9-1877. Il était encore professeur en 1869 (cfr. *L'ARV a 75 ans,* p. 24) mais n'eut jamais Thil Lorrain comme directeur (celui-ci le devint en 1871). Un autre Verviétois du nom de Christian Beck (1879-1916) fut élève de l'Athénée et plus tard écrivain reconnu à Paris. Sa fille Béatrice Beck, née en 1914, obtint le prix Goncourt en 1952 pour *Léon Morin, prêtre.*

10 Né à Verviers le 30-3-1821, J.J. Humblet mourut à Dison le 13-11-1888.

11 Né à Liège le 28-1-1819, Goffin quitta Verviers en 1859 pour Seraing, Spa puis Laeken où il mourut le 15-9-1882.

12 Dont la Bibliothèque communale de Verviers et l'Université de Liège possèdent chacune une collection complète.

13 Né à Moselkern le 10-11-1835, il mourut de la fièvre typhoïde le 27-10-1857 en vacances à Bern-Cassel.

14 Né à Stavelot le 9-5-1828 et décédé à Bruxelles en mars 1914, Emile Bède dirigea dans les années 1870 la firme Houget (un des ancêtres de l'actuel HDB), qui portait alors le nom de « Société anonyme verviétoise pour la construction de machines » .

15 Né à Herve le 22-7-1807 et décédé à Verviers le 6-2-1875 ou 1876, il enseigna vingt ans à l'Ecole industrielle. Voir *Notre Trait d'Union,* 1938, p. 45 et Georges CARDOL, *Compositeurs au pays de Verviers,* Verviers, Nostalgia, 1997, p. 56.

16 Voir note biographique en IVe partie de l'ouvrage.

17 Puisqu'il collabore à cette date à un périodique progressiste, *Le Journal de Verviers.*

18 Je présente cette loi, comme les précédentes, en résumant D. GROOTAERS, *op.cit,* p. 228-231.

19 D'après Henri BAIVERLIN et al., *Documents d'archives relatifs à Verviers,* Bruxelles, 2003, page 303.

ATHENEE R V.indd version PM 69

13/09/07 11:49:28



ATHENEE R V.indd version PM 70
13/09/07 11:49:30

18. Prix délivré par l'Ecole industrielle en 1859



19. Hyppolite Tainturier

8. Les années d'Hyppolite Tainturier

Hyppolite Tainturier fut appelé à succéder à Philippe Bède lorsque celui-ci quitta en 1863 l'établissement où il avait officié durant trente-deux ans dont vingt-trois comme directeur. « Grand, sec, avec des lunettes investigatrices, longue redingote lui battant les jambes, parole brève, impérieux et rêche » : entré à l'Ecole industrielle comme professeur de latin en 1851 en venant du collège de Bouillon, Tainturier, né à Liège en novembre 1825, approchait donc de la quarantaine et avait douze ans d'ancienneté dans l'établissement où il continua à assurer treize heures de cours hebdomadaires pour les rhétoriques en histoire, latin, grec, français et droit commercial[1]. L'Ecole comptait alors quinze autres professeurs : cinq pour le français, le latin et le grec ; deux pour l'anglais et l'allemand ; un pour le commerce et la géographie, un autre pour la chimie, la physique et l'histoire ; trois pour la section préparatoire ; un de dessin, un de musique, un de gymnastique (auxquels s'ajoutaient un préparateur et un surveillant) : Dehan et Leclercq pour les langues anciennes, Gillet pour le français, Votion sont quelques noms d'enseignants de cette époque qui nous sont parvenus[2], en sus des Beck, Renier, Barlet ou Dieudonné Goffin déjà cités.

L'école compte 222 élèves[2] lors du départ de Bède, 276 un an plus tard[3]. Ceux-ci paient un minerval variant de 9 à 17 francs par trimestre, selon la classe d'études, et ont 30 à 32 heures de cours par semaine, réparties sur cinq jours, le jeudi étant jour de congé. Les périodes de vacances sont réduites : quelques jours à Pâques, six semaines entre la remise des prix à la mi-août et la rentrée début octobre[4]. Parmi les gamins qui entamèrent leur scolarité dans les classes préparatoires durant l'ère Tainturier, on retiendra le nom d'Albert Bonjean, futur avocat et grand écrivain régional, qui sera bien plus tard un des administrateurs de son ancienne école devenue Athénée[5], ou encore celui d'Henri Fonsny sorti de rhétorique en 1869, futur scientifique et auteur semblerait-il d'une étude de la flore des environs de Verviers[6] qui en fera un lointain (et modeste) successeur du grand botaniste verviétois Richard Courtois, ancien élève, lui, du premier collège communal verviétois sous le régime hollandais[7].

Parmi les souvenirs qu'Albert Bonjean gardait de son ancienne école, bien des années plus tard, outre les murs des Sépulchrines et les souris de la classe de Renier, figurait aussi la distribution des prix, qui avait déserté

ATHENEE R V.indd version PM 72 13/09/07
11:49:30

l'église St-Remacle pour le théâtre communal de la place Verte : « Le jour de la distribution des prix, l'orchestre communal venait prendre les élèves et les maîtres à l'établissement, pour les conduire à la cérémonie. Et c'était au 60

son des marches triomphales – les habitants, pour voir, accouraient sur les seuils – que s'allongeait, drapeau en tête, jusqu'au théâtre de la place Verte, le cortège des jeunes étudiants heureux et presque libres. Sur les lèvres des professeurs s'esquissait un sourire discret, à la perspective aguichante des vacances toutes proches. Cérémonie qui manquait peut-être du décorum glacial des solennités officielles mais combien joyeuse, pour les têtes folles qui depuis plusieurs jours déjà, fredonnaient en sourdine les couplets transmis de génération en génération où l'on parlait audacieusement de maîtres à la potence, de cahiers au feu et de livres au milieu »[8]. Rien de nouveau sous le soleil…

Au milieu des années 1860, l'Ecole industrielle connaît une nouvelle crise fort similaire à l'affaire Goffin-Humblet de 1848, liée cette fois à l'activité journalistique d'Edouard Barlet. Celui-ci est le fils de Charles-Henri Barlet, professeur à l'Athénée de Liège depuis 1851. Dès son arrivée à Verviers en 1859, venant du collège de Bouillon, à l'âge de 25 ans, Edouard Barlet avait rallié le groupe des libéraux progressistes verviétois au sein duquel gravitait Jean Humblet depuis plus de dix ans. Joseph Goffin ayant quitté Verviers à ce moment, ce dernier avait lancé en février 1859 un nouvel hebdomadaire, le *Journal de Verviers*, dont Barlet, devenu enseignant à l'Ecole industrielle, devint responsable de la rédaction à partir de novembre mais qui ne parut plus longtemps ensuite. Cinq ans plus tard, en octobre 1864, on retrouve Barlet comme rédacteur politique d'un autre journal progressiste, quotidien celui-là, *L'Echo de Verviers,* créé trois mois plus tôt. Fortement opposé aux libéraux dits doctrinaires au point de prôner des alliances électorales ponctuelles avec les catholiques, ce journal se prononce contre le suffrage censitaire, ouvre ses colonnes aux premiers militants ouvriers verviétois, critique le régime de Napoléon III mais aussi, et de manière répétée, la gestion de la ville par le bourgmestre Ortmans-Hauzeur et son collège, ce qui l'amène même le 2 décembre 1866 à s'en prendre vertement à l'échevin de l'Instruction publique, Vander Maesen. L'empereur de France, passe encore, mais l'échevin de tutelle, c'en est trop pour le pouvoir communal : le 15 décembre 1866, « considérant que des attaques de l'espèce se sont fréquemment produites dans *L'Echo de Verviers,* et que depuis longtemps, Monsieur Barlet, son rédacteur en chef, dénigre systématiquement les membres de l'administration locale et qu'à

ATHENEE R V.indd version PM 73 13/09/07
11:49:30

diverses reprises il a méchamment et gravement injurié l'honorable échevin de l'Instruction publique », le collège décide de destituer Barlet de ses fonctions de professeur à l'Ecole industrielle. L'intéressé a beau protester, le Conseil communal du 22 décembre confirme son éviction et Barlet s'en va rejoindre Goffin et Humblet au martyrologue de la liberté d'expression[10].

Barlet ne quitte pas seul l'Ecole industrielle : sous la pression de *L'Echo* relayé par toute la presse radicale du pays, son collègue Votion a démissionné spontanément le 18 décembre car lui-même se charge depuis 1865 de la rédaction politique de *L'Union libérale*[11]. L'affaire aura pour autre conséquence, deux mois plus tard, sur proposition de la commission administrative de l'Ecole, de clarifier le règlement de celle-ci en stipulant que la rédaction d'un quotidien politique est incompatible avec une fonction d'enseignant dans l'établissement[12]. Mais cela ne se fait pas sans difficultés, car le bourgmestre Ortmans-Hauzeur plaide, lui, pour que la liberté soit laissée aux professeurs d'assumer le cas échéant la direction politique d'un journal, à charge pour l'autorité locale de sanctionner les dérapages éventuels. Ainsi que le résume de manière pertinente le *Nouvelliste de Verviers,* cela revenait à laisser à l'autorité communale le soin « de tolérer les Votion et frapper les Barlet futurs ». C'est le chef de file des libéraux progressistes, l'industriel Henri Pirenne[13] (dont le fils Henri, âgé de cinq ans, sera bientôt élève de l'Ecole industrielle), qui plaida avec succès pour une incompatibilité seule garante, en l'occurrence, de l'équité.

Lui-même futur échevin de l'Instruction, Pirenne voit aussi l'intérêt de l'Ecole dans cette interdiction spécifique de cumul d'un poste d'enseignant avec celui de rédacteur politique appointé d'un journal local. Il souligne que le journalisme « est de toutes les professions la plus absorbante : le professeurjournaliste qui doit fournir chaque jour un article de fonds à son journal, répliquer, attaquer, discuter tout à tour les sujets les plus divers, doit se livrer sans cesse à des études, la plupart du temps laborieuses, s'il tient à rédiger sérieusement son journal. Ce sera là son principal souci ». Pirenne estime que des disputes entre deux collègues attachés chacun à un journal adverse peuvent nuire à l'établissement, il souligne que le nombre d'élèves de l'Ecole communale est resté stationnaire depuis trois ans malgré la création d'une nouvelle classe tant à la rentrée d'octobre 1864 qu'à celle de 1865, et il voit dans cette stagnation anormale un effet possible

ATHENEE R V.indd version PM 74 13/09/07
11:49:30

de la présence dans le corps professoral de professeurs hostiles l'un envers l'autre. Ce dernier point est peu convaincant, mais la majorité du Conseil suit néanmoins Pirenne et met le bourgmestre en minorité dans ce dossier.

Cette clarification réglementaire et déontologique, mettant un terme à un débat délicat qui avait surgi près de vingt ans auparavant, ne fut pas le seul changement organique de l'Ecole durant ces années 1860. La ville était réellement soucieuse de son enseignement. Elle avait ouvert en octobre 1865, après d'âpres polémiques suscitées par la presse catholique, sa première
Ecole moyenne communale pour filles, futur Lycée[14]. Quatre ans plus tard,
62

elle réorganisait son enseignement pour garçons[15]. Il apparaissait en effet que les élèves de la section professionnelle ne constituaient plus que 6,5 % de la population totale de l'établissement. On se demanda donc s'il ne convenait pas de créer pour ces jeunes une école moyenne. Un projet fut élaboré par Tainturier et transmis par la Commission administrative à la Commission de l'Instruction. Les conclusions en furent favorables, et le Conseil communal décida, en sa séance du 15 octobre 1869, de créer une école moyenne du 2ème degré. Le Gouvernement donna son approbation : l'établissement formerait donc deux écoles distinctes sous la même direction, d'une part le collège comprenant trois classes pour la section professionnelle et six classes pour la section des humanités ; d'autre part l'école moyenne du 2ème degré comprenant, avec les classes de la section préparatoire, sept années d'études. Peu après, le 4 novembre, le Conseil communal, tenant compte de la vétusté des locaux des Sépulchrines et de l'accroissement du nombre de classes ainsi organisées, décida la construction d'un nouveau bâtiment. Cette option capitale pour le développement de l'école avait été prise à l'instigation d'Hyppolite Tainturier et il s'apprêtait à s'investir dans ce projet (tout comme, quatre ans plus tôt, il avait épaulé l'Ecole des filles en y créant les cours d'histoire) mais le destin ne lui en laissa pas le temps : il mourut, victime d'une épidémie de variole, à 45 ans à peine, le 28 janvier 1871, et un autre que lui, Thil Lorrain, mènerait ce projet – et bien d'autres – à bien.

1 Description par Albert Bonjean dans *Notre Trait d'Union,* 1938, p. 63 ; biographie dans *Verviers-Chronique,* 2-5-1914, p. 177, repris dans *Notre Trait d'Union,* 1937, p. 140 ; liste des cours dans *L'ARV a 75 ans.*

ATHENEE R V.indd version PM 75 13/09/07
11:49:30

2 Via *L'ARV a 75 ans,* p. 24 à 28, excepté le nom de Votion, épinglé lors de mes recherches dans la presse verviétoise de l'époque.

3 *Le Nouvelliste*, 16-2-1867, p. 2, c.1.

4 *L'ARV a 75 ans,* p. 19, 21, 25.

5 Albert Bonjean, né à Verviers le 28-2-1859 et décédé à Henri-Chapelle le 6-9-1939. *Notre Trait d'Union,* 1934, p. 133 et 1948, n°2.

6 Henri Fonsny, né à Verviers le 7-7-1853 et y décédé le 19-8-1936. Voir *Trait d'Union,* 1948, n°2.

7 Richard Courtois (Verviers, 17-1-1806 ; Liège, 1835), bien que décédé prématurément, fut un des plus grands botanistes belges. Voir *Trait d'Union,* 1937, p. 61 et Vincent DEMOULIN dans *Le XIXe siècle verviétois,* Verviers, CTLM, 2002, p. 315.

8 *Notre Trait d'Union,* 1933, p. 22.

9 Barlet était né à Bruxelles le 28 mai 1834 (d'après A. WEBER, *op.cit,* t.I, p. 24). Pour sa famille, qui donna cinq générations de professeurs à l'Athénée de Liège, voir *L'Athénée de Liège,* Liège, 1980, notes p. 67.

10 Voir mon étude sur *La presse verviétoise de 1850 à 1914, op.cit.,* pour cette affaire. Edouard Barlet se consacra ensuite exclusivement à son journal, devenu *Le Progrès,* jusqu'à la fin de 1867 puis il quitta Verviers pour Huy (où il fut nommé professeur au Collège communal le

1er novembre 1867), ensuite pour Bruxelles (où il enseigna à l'Athénée à partir de septembre 1870) et enfin pour Liège où il fut nommé professeur de français à l'Athénée, de 1871 à 1880. Barlet est l'auteur d'au moins six ouvrages dont un sur *Les rues de Liège* paru en 1874. Il mourut en 1891 (informations communiquées par son arrière petit-fils Jacques Barlet, ancien professeur à l'Institut d'architecture Lambert Lombard et aujourd'hui expert auprès de l'Institut du Patrimoine wallon).

11 Votion, sur lequel je n'ai pas d'autres détails, continua ensuite à assurer la rédaction de *L'Union libérale* jusqu'à son remplacement par Isidore Ritte en 1871.

12 Pour ce débat, je suis le compte rendu du Conseil communal du 15-2-1867 dans *Le Nouvelliste* du 16-2-1867, p. 2-3.

13 Henri Pirenne (Theux, 13-11-1837 – Verviers, 21-7-1909) eut huit enfants, dont Henri et Maurice dont nous reparlerons. Il fut échevin de 1872 à 1878.

14 Voir *Le Lycée de Verviers a 100 ans*, 1965, p. 18-20.

15 Je suis maintenant F. HAKIN, *op.cit.*, p. 13.



20. Edouard Barlet

13/09/07 11:49:31

9. Les tournants des années ’70

« Nos » années ’70 – si bien évoquées par le Préfet dans sa préface – ce furent voici trente ans l’introduction des maths modernes, de la mixité, du rénové, de la semaine de cinq jours, du poste de proviseur, *La Virgule,* le ravalement de la façade… Un siècle plus tôt, la même décennie avait également été celle de nombreux tournants : nouveau directeur, nouveau style, nouveau périodique, nouveau bâtiment, nouveau nom et, pour couronner le tout au tournant des années ’80, nouvelle tutelle !

Né à Virton en 1826, Michel Materne Lorrain dit Thil Lorrain[1], déjà écrivain talentueux, enseigne le dessin, la géographie et l’histoire au collège de sa ville natale lorsque la place de directeur de l’Ecole industrielle et littéraire de Verviers devient vacante. Il est parmi les vingt-trois postulants à la succession de Tainturier et, malgré les doutes émis par *L’Union libérale* dont le rédacteur, Votion, lorgne le même poste, c’est lui que le Conseil communal choisit le 5 mai 1871. Il s’installe à Verviers et restera à la tête de l’établissement durant près de deux décennies. « Après Tainturier », écrira plus tard Albert Bonjean, « M. Lorrain. Quel contraste ! Exubérant, fougueux, tumultueux, tout en dehors. Je le revois, les flancs de sa capote flottant en capricieux éventail, sa main nerveuse tiraillant avec frénésie une barbe indisciplinée, mouvements brusques, saccadés, heurtés ; parole roulant en tonnerre dans les escaliers et les carrefours, de bas en haut, de haut en bas, de gauche à droite, de droite à gauche »[2].

Le changement ne se limite pas au physique et au tempérament, insiste Bonjean, il est aussi dans la méthode d’enseignement puisque le nouveau directeur, comme son devancier, est également chargé du cours de rhétorique : « Chez nous, jusqu’alors, et malgré certains efforts isolés, l’enseignement de la langue française se traînait lourdement dans les ornières d’une routine et d’une somnolence que rien ne pouvait secouer. Piétineur, essoufflé, piteusement conforme, il ne s’inspirait que de traditions surannées, de lieux communs, de répétitions revêches, de jugements clichés et désuets. Le temps avait beau passer. Rien ne changeait dans les classes, à part les générations, qui, chaque année, s’y bousculaient, et les vides que creusait la Mort dans les cadres professoraux. Toujours et toujours le même cortège, glacé et monotone, des mêmes méthodes et des mêmes théories, toujours la même analyse des mêmes œuvres, soigneusement étiquetées, classées, chloroformées, momifiées. Un vieux bâtiment qui serait devenu tabou. Thil Lorrain secoua l’édifice,

IEE R V.indd version PM 78

renversa les colonnes, abattit les toitures, sapa les fondations. Et, petit à petit, sur l'emplacement de cette ruine s'éleva, sous

13/09/07 11:49:31

la clarté du ciel, une construction nouvelle, solide, claire, engageante »[3].

L'image est belle, et de surcroît ce n'est pas une image : la décision d'édifier de nouveaux bâtiments, prise en 1869, avait trouvé un début de concrétisation à l'été 1871 par l'achat d'un terrain, l'architecte avait été désigné en décembre, les plans et le devis des travaux approuvés en mai 1872. L'incendie de l'ancien couvent des Sépulchrines, en avril 1873, hâta le début du chantier et, après deux années d'installation partielle provisoire dans un autre couvent désaffecté, le Collège communal prit possession de ses nouveaux locaux[4] à la rentrée d'octobre 1875. Le Collège communal, et non plus l'Ecole industrielle et littéraire : la nouvelle appellation, entrée en vigueur au 1er janvier 1874, avait été décidée par la ville en septembre 1873.

On reviendra plus loin sur les murs, restons-en aux études pour l'heure. Dès 1872, afin de susciter l'émulation entre ses étudiants, Thil Lorrain innove en créant le « Cahier d'honneur », qui sera imité dans d'autres établissements du pays[5] et que poursuivait encore, un siècle plus tard, à l'Athénée royal de Verviers, l'excellent André Rouffin. Ecoutons à nouveau les souvenirs d'Albert Bonjean : « pour le Livre d'or, les élèves inscrivaient eux-mêmes – et quelle fierté pour ces petits hommes ! – dans un beau registre très décoré et très solennel – qu'est-il devenu depuis ? – les rédactions que le maître avait tout spécialement remarquées. Cette récompense, aussi rare que flatteuse, n'était pas facile à décrocher. Aussi, que d'émulation, que d'enthousiasme, que de labeur dans le monde estudiantin afin d'essayer de conquérir de telles palmes »[6]. Trois ans plus tard, en octobre 1875, et avant de créer aussi une « école de conférences », le directeur innovait encore en entamant l'édition de la *Mosaïque littéraire* : cette revue, comprenant dix-huit puis vingt livraisons par an, publierait onze ans durant les meilleures rédactions des élèves du Collège.

Thil Lorrain ajouta peu à peu au contenu de sa revue ses propres cours et les résultats obtenus par ses étudiants aux concours organisés par le gouvernement. Ceux-ci sont éloquents, comme se plaît à le souligner le directeur à la fin de l'année scolaire 1876 : « La plus forte moyenne des points pour la langue maternelle a été remportée, au concours du gouvernement, dans la section des humanités, par le Collège communal de Verviers. Pour les élèves de seconde latine, elle est de 49,25. Liège, qui vient immédiatement après nous, n'a qu'une moyenne de 47,55. Quant au grec, au latin, à l'allemand, sur quatre

ATHENEE R V.indd version PM 79 13/09/07 11:49:32

élèves concurrents, trois ont obtenu des prix, des accessits ou des nominations dans toutes les branches de concours relatives à ces matières. L'ensemble des élèves concurrents a obtenu 22 nominations. Ajoutons à ces résultats une prospérité qui n'a cessé de croître chaque année depuis

IEE R V.indd version PM 80

quatre ans, au point que nous avons maintenant 380 élèves inscrits et nous aurons l'explication de bien des attaques et de bien des haines »[8]. A la fin de la décennie, les résultats du concours de 1878 restent du même niveau : « Pour le français, on compte à Verviers 10 élèves sur 16 concurrents qui ont obtenu plus de la moitié des points en 4e latines, et 4, plus du quart ; à Liège, 10 sur 29, et 17 plus du quart ; à Bruxelles, 16 sur 31 et 14 plus du quart. Tous les autres établissements du royaume ont obtenu des résultats très inférieurs. Verviers reste donc au premier rang » [9].

Au fil des ans, les centaines de pages de *La Mosaïque littéraire* sont alimentées par les rejetons de bien des notables verviétois. Le fils de l'échevin Pirenne, prénommé Henri comme son père et futur historien national, voit publier en 1876, alors qu'il est en troisième latine, sa rédaction sur *Un Spartiate échappé au combat des Thermopyles* et deux ans plus tard, en rhétorique, sa dissertation sur *L'ouvrier au XIXe siècle* où se reflètent les opinions progressistes paternelles[10]. Jean Tasté, futur dirigeant de la grande entreprise textile « La Lainière » et futur bourgmestre de Heusy, évoque à son tour en 1877, en 5e latine, *Leonidas aux Thermopyles*[11]. En 1879, William Zurstrassen[12], dont le frère aîné Louis est sorti premier de rhétorique devant Albert Bonjean quatre ans plus tôt[13], fils d'un conseiller communal libéral et issu d'une grande famille d'industriels lui aussi, est plus original, en 3e latine, en osant une description fort critique de sa ville sous forme d'une lettre à un ami[14].

Le nouveau Collège, depuis 1875, offre également les services d'un « demiinternat », c'est-à-dire la possibilité pour les élèves d'y prendre leur dîner ou leur goûter, voire les deux, et d'y étudier de dix-sept à dix-neuf heures, moyennant 250 à 300 frs. l'an payables en trois fois. Grâce à l'atout incontestable des nouveaux locaux et surtout au dynamisme du nouveau directeur, l'établissement ne cesse alors de progresser : Thil Lorrain était arrivé alors que l'Ecole comptait 272 élèves ; ils étaient 380 cinq ans plus tard, 441 fin 1877, et 470 fin 1881 à la veille de la reprise du collège par l'Etat. Fêtant alors ses dix ans de direction, Thil Lorrain peut être fier de ses résultats : « en dix ans, les 16 élèves des classes d'humanités sont devenus 130. Aux concours du gouvernement, depuis sept ans, le collège n'a cessé de remporter de brillants succès et, l'année dernière, le nombre des élèves mentionnés au *Moniteur* s'est élevé à 18. Bruxelles seul nous fut supérieur dans la section des humanités et, si l'on considère les nominations dans leur ensemble, personne ne peut se flatter de l'avoir emporté sur nous. Parleronsnous de la moralité des jeunes gens qui nous sont confiés ? Il n'est peut-être pas un seul établissement, en Belgique, où elle ne soit maintenue avec plus d'intégrité. Maintenant le tout est de ne pas déchoir. Il nous faut désormais travailler à maintenir l'établissement à la hauteur où il est arrivé »[15]. Il 67

est loin le temps où le nouveau directeur, fraîchement débarqué à Verviers, déplorait la tendance des parents à justifier les absences ou les retards de leurs fils, plaie mortelle de

ATHENEE R V.indd version PM 81 13/09/07 11:49:32

l'établissement : « Dans aucune autre ville de Belgique, cette plaie n'existe à un égal degré ! »[16].

Outre les Renier, Goffin, Dehan, Leclercq et Gillet déjà présents aux côtés d'Hipployte Tainturier, ces années '70 avaient vu arriver dans le corps professoral du Collège J. Ledent[17] pour les mathématiques, Emile Gens[18] pour les sciences naturelles, Victor Tourneur[19] pour la dernière année préparatoire et probablement déjà Joseph Baudenelle pour la gymnastique[20], un Anversois d'origine venu à Verviers pour diriger la société « La Franchimontoise » (dont le local faisait face au Collège) et qui amena celle-ci parmi les premières du pays. Donnant cours également à l'Ecole des filles ainsi qu'à l'Ecole normale pour instituteurs créée par l'Etat en 1879 place Sommeleville, Baudenelle devait publier en 1881 un remarquable manuel de *Gymnastique pédagogique* illustré par François Funcken et réédité en 1890. Tous ces professeurs seront conservés dans le corps professoral de l'Athénée lors de la reprise du Collège communal par l'Etat en 1881, mais avant d'aborder ce second chapitre de l'histoire de l'établissement, il est temps d'en évoquer les murs.

1 Voir sa biographie dans la IVe partie du présent ouvrage.

2 *Notre Trait d'Union,* 1938, p. 63.

3 *Idem,* 1934, p. 137 (discours du 2 mai 1926 lors du centenaire de la naissance de Thil Lorrain).

4 Nous reviendrons en détail sur cet aspect dans la IIe partie de l'ouvrage.

5 *La Mosaïque littéraire,* volume IV (1878-1879), n°4, p. 4 de couverture.

6 Cfr. note 3 ci-dessus.

7 Les onze volumes annuels de la collection de *La Mosaïque littéraire* sont conservés à la Bibliothèque communale de Verviers.

8 *La Mosaïque littéraire,* 1ère année, 1875-76, dernière livraison.

9 *Idem,* 4e année, 1878-79, troisième livraison.

10 *Idem,* 2e année, p. 245 et 4e année, p. 40. Pour Henri Pirenne, voir IVe partie.

11 *Idem,* 3e année, p. 125. Né à Verviers le 24-4-1864, il mourut à Heusy le 4-4-1956 (Paul LEON, *Dictionnaire des rues de Verviers,* tome II, 1977, p. 125).

12 Né en 1862 et mort en 1945, ce William Zurstrassen eut pour neveu Louis Zurstrassen (18921971) qui fut sénateur de 1946 à 1961 (André ZUMKIR, *La genèse des partis politiques dans l'arrondissement de Verviers,* Liège, 1997, tome IV, tableau V).

13 *L'ARV a 75 ans*, *op.cit.,* p. 28.

14 *La Mosaïque littéraire,* 4ère année, p. 275.

15 *L'ARV a 75 ans*, *op.cit.,* p. 32.

16 *Idem,* p. 25.

17 *Idem,* p. 26.

18 *Idem,* 1935, p. 58. Emile Gens (Arlon, 23-8-1845 ; Troyes, au début de 1935) était le fils d'un enseignant, Eugène Gens, qui fut préfet à l'Athénée d'Anvers. Emile Gens enseigna à l'Athénée de Verviers jusqu'à sa retraite vers 1905. Il avait présidé le cercle littéraire « Le

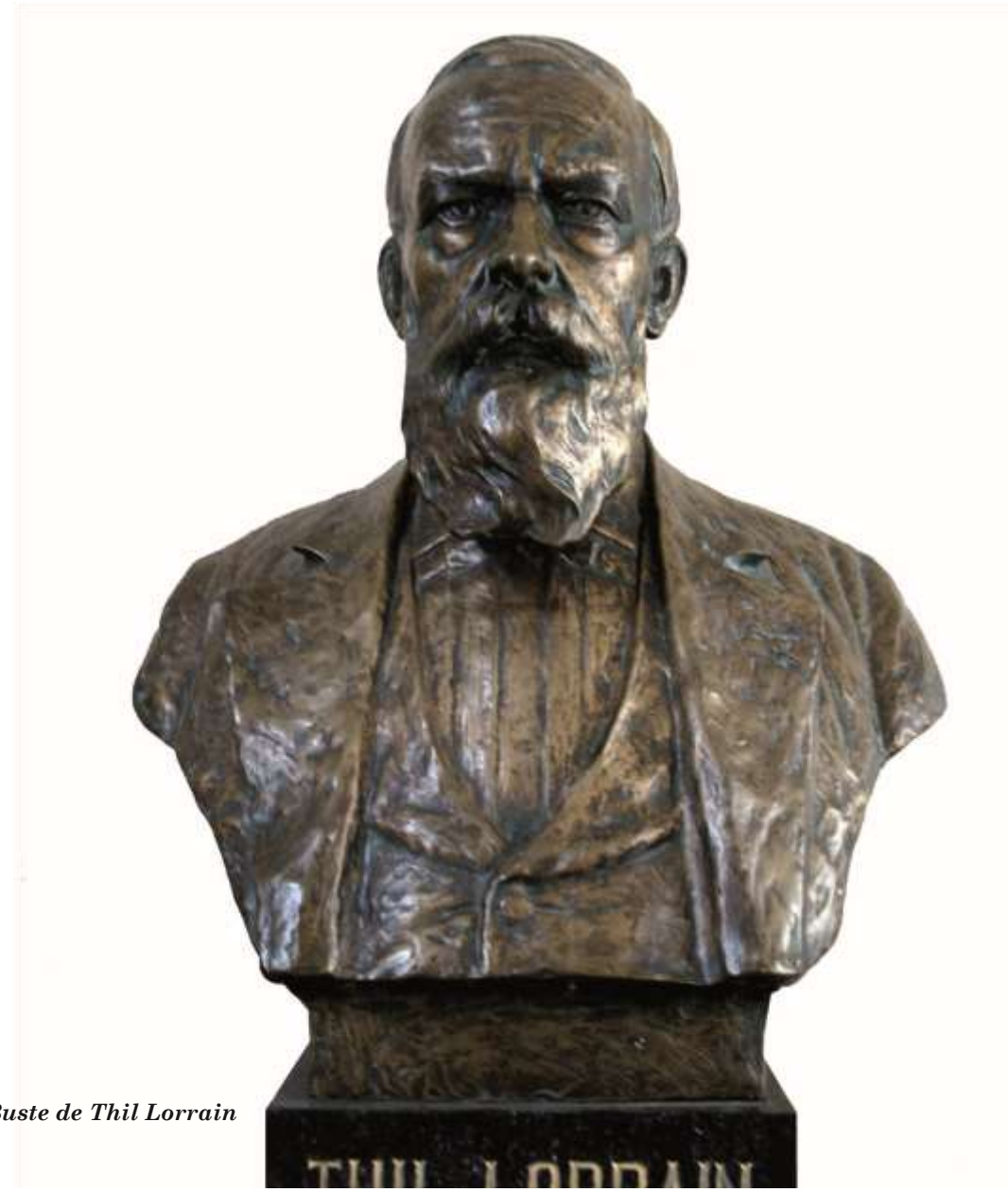
caveau verviétois ».

19 *Notre Trait d'Union,* 1957, n°3, p. 7. Le fils de Victor Tourneur, prénommé Victor lui aussi, ancien de l'Athénée, devint secrétaire perpétuel de l'Académie royale.

20 Né à Anvers le 7-12-1852, Baudenelle mourut à Verviers le 14-12-1928 après avoir enseigné à l'Athénée jusqu'en 1913. Il publia à Verviers la revue *Le gymnaste belge* de 1884 à 1899. Voir mon étude sur *La presse*

NEE R V.indd version PM 82

verviétoise de 1850 à 1914 et Georges SCHMITS, *François et Armand Funcken,* Verviers, La Dérive, 1988, p. 96-100.



21. Buste de Thil Lorrain

13/09/07
11:49:34

ATHENEE R V.indd version PM 83 13/09/07 11:49:32



22 et 23. Vers 1874, une classe (en haut) et le corps enseignant (en bas) du Collège communal

IEE R V.indd version PM 84



13/09/07 11:49:36

ATHENEE R V.indd version PM 85



24. Deux architectures de qualité

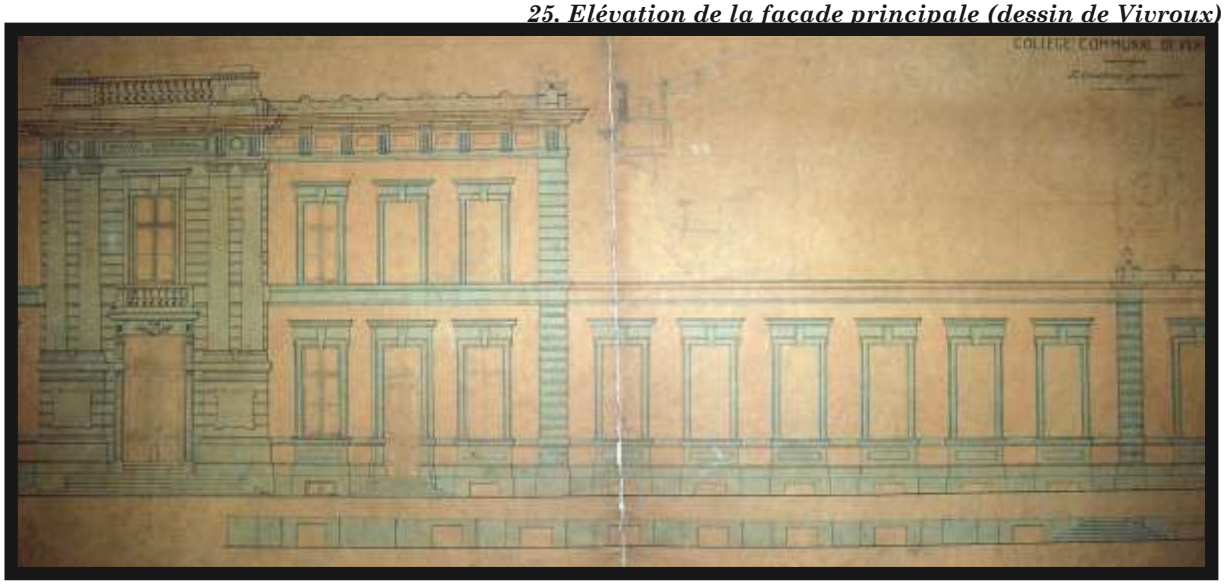
13/09/07 11:49:41

IEE R V.indd version PM 86

IIe PARTIE

DES MURS ET DES HOMMES

25. Elévation de la facade principale (dessin de Vivroux)



13/09/07 11:49:43

ATHENEE R V.indd version PM 87



26 et 27. Deux classes d'autrefois : dessin anonyme non daté (en haut) et aquarelle de Goetsbloets de 1797 (en bas)

IEE R V.indd version PM 88



13/09/07 11:49:53



1. La naissance de l'architecture scolaire

L'architecture scolaire a connu une histoire particulièrement dense depuis le milieu du XIXe siècle : partie alors de presque rien, elle a évolué de façon spectaculaire et les formes qu'elle a revêtues témoignent de l'évolution de valeurs aussi fondamentales que la transmission du savoir, le développement de l'intelligence et l'émancipation de l'esprit, écrivait Anne Norman[1]. L'émergence d'une architecture spécifiquement scolaire est donc tardive dans l'histoire de l'architecture, contrairement aux architectures militaire et religieuse notamment, et cela aussi bien chez nos voisins que dans nos régions[2]. Ce caractère s'explique bien sûr par l'histoire de l'enseignement lui-même et de sa lente extension. A l'échelle de l'Histoire, l'idée même d'architecture scolaire est relativement récente. Pendant de nombreux siècles, l'enseignement s'est déroulé simplement là où se trouve le maître : dans l'antiquité, Platon et ses élèves n'avaient besoin que d'un jardin et au moyen-âge, l'école appartient à un ensemble plus vaste, le monastère. Ce n'est qu'au XVe siècle qu'elle commence à investir peu à peu des lieux autonomes, mais leur architecture n'a rien de spécifique : elle reprend celle des couvents. Quant à l'éducation primaire, elle se déroule longtemps dans le logement du maître, ce qui en fait un locataire peu recherché, car ses jeunes visiteurs sont jugés trop bruyants. Pierre Bruegel l'Ancien a dessiné en 1556 un enseignant entouré de gamins et Adriaan Van Ostade a fait de même un siècle plus tard en peignant son *Maître d'école* : ces témoignages iconographiques sont édifiants.

Lorsque la République française, en 1795, préconise de multiplier les écoles primaires officielles, y compris donc dans les départements annexés, celles qui voient le jour ou qui sont reconnues offrent rarement des locaux conçus à cette fin. Une aquarelle de Goetsbloets donne une bonne illustration de leur mobilier rudimentaire : trois bancs sans dossier pour neuf enfants, un pupitre pour l'enseignant, un matériel didactique sommaire affiché sur les murs[3]. Un demi-siècle plus tard, quand la loi de 1842 fait obligation aux pouvoirs locaux d'ouvrir des écoles, les communes belges étaient certes propriétaires d'un peu plus de 2.000 locaux scolaires mais souvent, ils étaient affectés à divers autres usages. Il arrive qu'on y expose les morts découverts hors de chez eux, qu'on y pratique des opérations chirurgicales,



HENEE R V.indd version PM 90 13/09/07
11:50:00

voire qu'ils servent de salle de bal[4]. A Verviers, l'école communale dite de la Halle, située rue du Collège (à l'emplacement approximatif de l'actuel C&A), se trouvait au dessus de l'abattoir et, selon un témoin, « on entendait mugir les animaux et bêler les pauvres agneaux qu'on égorgeait. On pouvait se repaître à la sortie de la vue du sang inondant la cour »[5].

Un premier programme officiel pour la construction des écoles primaires en tous cas, diffusé à titre d'information aux communes, date du mois de juin 1852. Il précise que le terrain choisi doit être sec, bien aéré, pourvu d'eau de bonne qualité, séparé des habitations voisines, isolé des bruits extérieurs. Le programme précise ensuite les conditions d'exposition, la distribution intérieure, la séparation des sexes, la division et les dimensions des classes, la répartition de la lumière, la ventilation et le chauffage, la disposition des préaux et des cours d'exercices, les vestiaires, lavoirs et lieux d'aisance, ainsi que l'arrangement intérieur et l'ameublement. En 1874, un nouveau programme détaillé des règles à observer pour la construction d'écoles reprend l'essentiel des directives de 1852. On y prône alors la modestie architecturale pour les bâtiments du primaire : « on ne fera pas admettre dans notre pays que les bâtiments d'écoles doivent ressembler à des palais et à des théâtres et que les classes ne doivent contenir que vingt élèves comme cela a lieu en Suisse »[6]. Il en est tout autrement des bâtiments du secondaire. Ici aussi, chez nous comme dans les pays voisins, rien n'est laissé au hasard et l'architecture scolaire doit refléter dans sa disposition intérieure les objectifs qui consistaient à enseigner, surveiller, hiérarchiser, récompenser, selon ce que la Suissesse Simone Forster qualifie de « modèle prussien » connaissant alors une grande vogue : classes regroupées autour d'un hall central utilisé pour les enseignements communs et les rassemblements, avec des fenêtres donnant sur cet espace pour permettre une surveillance aisée, nombre limité d'entrées, murs de clôture isolant les élèves de l'extérieur, position centrale des locaux de la direction afin d'avoir une vue d'ensemble…[7] Mais à cela s'ajoute, au contraire des écoles primaires, une recherche dans la composition architecturale censée à la fois traduire une certaine austérité reflétant le caractère sévère de l'enseignement et une certaine monumentalité soulignant l'importance de l'établissement. En 1874, les nouveaux locaux du Collège communal de Verviers en seront une remarquable illustration.

ATHENEE R V.indd version PM 91 13/09/07
11:50:00

Les auteurs ayant traité de l'histoire de l'architecture scolaire en Belgique estiment que l'Ecole Modèle bâtie en 1875 à Bruxelles, boulevard Lemonnier, par l'architecte Ernest Hendrickx (aujourd'hui Ecole normale Charles Buls) « servit de prototype à toute l'architecture scolaire laïque des trois décennies suivantes : la disposition des classes autour d'un préau central s'élevant sur plusieurs niveaux se généralisera en effet », écrit ainsi Pierre Loze[8]. De même, les spécialistes ne manquent pas de souligner que, derrière ses allures d'hôtel de ville flamand, l'école bâtie de 1878 à 1880 place Anneessens, toujours à Bruxelles (abritant aujourd'hui des départements de la Haute Ecole Francesco Ferrer), par Charles-Emile Janlet, « se voulait une application des idées les plus modernes en matière d'architecture scolaire : tous les locaux donnent sur un préau central couvert, la couverture est assurée par une grande 75

verrière soutenue par de solides charpentes en fer ouvragé, les classes, situées dans les ailes latérales, reçoivent la lumière à la fois du préau et de la rue »[9]. Dernier exemple souvent cité, l'Athénée d'Ixelles, bâti en 1883 : « le bâtiment développe à l'intérieur le principe d'un préau central à deux niveaux, majestueux et fort agréable »[10]. 1875, 1878, 1883 : l'actuel Athénée de Verviers, que l'on croirait reconnaître dans chaque description ci-dessus, est antérieur d'un an à ces trois édifices bruxellois remarquables. Comme plus tard le Grand-Théâtre, la Banque nationale, le Manège, la Grand-Poste ou la Gare centrale, son architecture témoigne de la position importante et avancée que Verviers occupait alors – et alors seulement – dans le pays. Et, dans l'histoire de l'architecture scolaire en Wallonie cette fois, le bâtiment de la rue Thil Lorrain est donc un jalon majeur dans l'évolution que l'on vient de retracer. Certes, le bâtiment de l'ancien Lycée des filles, achevé en 1875 rue des Ecoles par les architectes bruxellois Benoît et Vanderstraeten comporte lui aussi hall et verrière, mais postérieurs (de peu), de bien moindre ampleur et de surcroît sans usage scolaire aujourd'hui[11] . Dans ces conditions, l'absence de protection patrimoniale pour le hall de l'Athénée de Verviers, qui ne compte pas encore parmi les quatorze écoles classées de Wallonie[12], est une lacune étonnante.

On observera au passage que dans la naissance au XIXe siècle de cette architecture scolaire spécifique, l'enseignement officiel et l'enseignement libre n'usèrent pas du même vocabulaire stylistique[13]. Comme l'a observé Anne Delahousse, « dans le domaine de l'architecture scolaire, les écoles catholiques ont suivi un programme assez complexe, relativement difficile à cerner, dans la mesure où les pouvoirs organisateurs, indépendants,

ATHENEE R V.indd version PM 92 13/09/07
11:50:00

laissaient la voie ouverte à un libre choix en matière de style. Néanmoins une orientation architecturale domina nettement : le style néo-gothique, largement diffusé par les écoles (d'architecture) Saint-Luc, jouant un rôle essentiel dans l'impulsion donnée au retour à une tradition nationale. Lignes ogivales, voûtes aiguës et fenêtres lancéolées battent le rappel national »[14]. C'est bien le cas, à Verviers, dans les façades sur cour du collège Saint-François-Xavier ou de l'Institut Saint-Michel ou encore dans l'allure générale de l'école primaire St-Remacle construite en 1848 face aux Grandes Rames.

1 Anne NORMAN, *Architectures en Brabant wallon 1850-1950,* Centre culturel du Brabant wallon, 1999, p. 45.

2 La revue *Histoire de l'éducation* a consacré son numéro 102 à ce thème : Anne-Marie CHATELET et Marc LE CŒUR (ss. la dir. de -), *L'architecture scolaire. Essai d'historiographie internationale.*

3 Dessin du milieu des années 1790 conservé à la Bibliothèque Royale à Bruxelles (ms. II,

ATHENEE R V.indd version PM 93 13/09/07
11:50:00

1492) et reproduit dans Nicole CLOSE et Eugène DEVUE, *Tableaux noirs et bancs de bois,* Bruxelles, Labor et Musée d'Eben-Emael, 2003, p. 16.

4 F. JURION – de WAHA, *La mémoire des pierres : découvrez l'architecture scolaire à Bruxelles,* Bruxelles, Fondation Roi Baudouin et RTBF, 1987, p. VII.

5 Henri POETGENS (ss. le pseudo de Joseph KRALI), *op.cit.,* in *Verviers-Chronique*, 111-1913, p. 13.

6 Cité notamment dans Pierre PAQUET et Catherine DHEM (coordinateurs), *Le patrimoine civil public de Wallonie,* Namur, Région wallonne, 1995, p. 208. En ce qui concerne la Suisse voir Simone FORSTER, « Architecture scolaire : regard historique tourné vers l'avenir » in *Bulletin du CIIP,* n° 15, décembre 2004.

7 S. FORSTER, *op.cit.*

8 Pierre LOZE (ss. la dir. de -), *Guide de Bruxelles, XIXe et Art nouveau,* Bruxelles, 1985, p. 26.

9 Texte publié à l'occasion des Journées du Patrimoine 1997 dans la région de BruxellesCapitale.

10 P. LOZE (dir.), *op.cit.,* p. 198.

11 *Le lycée de Verviers a cent ans, op.cit.,* p. 23. Hall et verrière viennent de bénéficier des honneurs du classement, dans le cadre du projet de réaffectation en locaux pour la Société publique de gestion de l'eau (SPGE).

12 Parmi lesquelles beaucoup d'anciens collèges jésuites ou d'anciens bâtiments religieux antérieurs au XIXe siècle et réaffectés.

13 Anne NORMAN, « Charles Buls, l'initiateur de l'Ecole Modèle » dans *Les Nouvelles du Patrimoine,* n° 43 de mai 1992 (spécial Architecture scolaire), p. 8.

14 Anne DELAHOUSSE dans *Les Nouvelles du Patrimoine,* idem, p. 10-11.



28. Ecole primaire de la rue des Hospices édifiée par Emile Lebens

2. Un choix controversé

Après avoir décidé la construction du nouveau collège et acquis auprès des Hospices civils (ancêtres de notre CPAS), face à la toute nouvelle rue Masson, un terrain en friche le long de la Vesdre (sans doute une partie de l'ancien verger des Sépulchrines laissé à l'abandon), la Ville avait tout naturellement confié au début de 1871 à son ingénieur-directeur des Travaux, Emile Lebens, le soin de dresser les plans ou en tous cas le schéma du nouvel édifice. Celui-ci, qui deviendrait dix ans plus tard professeur d'architecture à l'Académie des Beaux-Arts à Liège, n'en était pas à son coup d'essai. En 1869, il avait édifié rue des Hospices, à proximité des Grandes Rames, une école primaire de filles dotée d'une étonnante façade entièrement élevée en calcaire et construite suivant un modèle repris dans certains traités définissant les écoles idéales[1]. Le 10 août 1871, Lebens présente au Collège un projet de construction qui aurait compris cinq classes préparatoires, cinq classes moyennes, trois classes professionnelles,

ATHENEE R V.indd version PM 95 13/09/07 11:50:04

six classes latines, des salles d'études, de tissage, de chimie, de physique, de dessin, de gymnastique, une habitation pour le directeur, un pensionnat, un préau, une loge de portier et un emplacement convenable pour la bibliothèque. D'après une estimation approximative, le coût de la construction devait s'élever à 280.000 francs. La Commission administrative de l'école avait donné ses indications quant à l'aménagement intérieur. Mais le 10 novembre, Auguste Vivroux, architecte privé et conseiller communal appartenant au groupe libéral progressiste, offre gratuitement un projet de bâtiment à la Ville, qui le renvoie à la Commission des Travaux chargée de l'étude du projet de Lebens. La discussion des deux projets eut lieu, en l'absence de Vivroux, pendant les séances du Conseil communal des 22 et 29 décembre au cours desquelles de très longs échanges de vue portèrent sur l'orientation des bâtiments, la construction de un ou deux préaux (l'un pour l'athénée, l'autre pour l'école moyenne et la section préparatoire) l'emplacement de l'école de tissage et de l'habitation du directeur, la situation des classes, etc…[2]

Si les débats sont tellement longs[3], c'est que les avis des futurs utilisateurs, dont Thil Lorrain, sont hésitants, que le bourgmestre Ortmans-Hauzeur, lui, signale d'emblée sa préférence pour le projet Lebens, et que le projet Vivroux trouve par contre un vigoureux défenseur dans le chef de file des libéraux progressistes, Henri Pirenne. Le bourgmestre reproche au bâtiment projeté par Vivroux tout à la fois d'être mal orienté, trop vaste, trop difficile à surveiller vu la présence de deux préaux, trop peu prestigieux car n'offrant sur sa majeure partie qu'une façade à simple rez-de-chaussée, et trop cher aussi ! Pirenne au contraire vante chez Vivroux l'agencement des lieux et 78

notamment du bureau directorial, qui a séduit Thil Lorrain : « Le bureau du directeur est au 1er étage, au-dessus de l'entrée et tout en face du préau couvert ; cette disposition inappréciable au point de vue de la surveillance permet au directeur d'embrasser d'un seul coup d'œil tout l'ensemble de l'établissement, puisque du palier sur lequel s'ouvre son bureau il découvre le préau couvert, toutes les entrées des classes et tout l'étage ; du même point il domine les deux préaux extérieurs et peut les parcourir dans toute leur étendue. Si l'on se rend bien compte de l'importance extrême d'une surveillance incessante, on attachera le plus grand prix à toute disposition qui rendra cette surveillance facile et efficace ; or il me semble difficile d'imaginer une disposition de bâtiments plus parfaite sous ce rapport que celle que nous devons à M. Vivroux. Toutes les classes du plan de M. Vivroux sont calculées à raison d'une contenance cubique de 6 mètres par élève et sont exactement proportionnées au nombre d'écoliers qu'elles sont

ATHENEE R V.indd version PM 96 13/09/07 11:50:04

appelées à réunir ; elles sont éloignées des bruits de la rue, condition dont chacun appréciera l'importance ; elles réunissent au plus haut degré toutes les qualités de salubrité, de tranquillité, de dimensions que l'on peut désirer ; elles sont groupées de la façon la plus parfaite ; on chercherait en vain un recoin, un couloir, un cabinet inutile ».

Un vif incident opposera même le futur bourgmestre Eugène Mullendorff et Pirenne pendant ces discussions, au cours desquelles Vivroux fait savoir par écrit, en réponse aux critiques à l'encontre de sa façade à rue, que l'on pourrait si on le souhaite décider d'emblée d'y ajouter un étage sur chaque aile pour abriter d'un côté l'internat (dont la construction a été différée) et de l'autre la bibliothèque communale alors en projet. Finalement, le vote sera serré : mis le premier aux voix, le projet Lebens est rejeté par parité de votes et celui de Vivroux n'est adopté que par neuf voix contre sept, un libéral, Mali, après avoir voté pour Lebens, s'étant rallié à Vivroux pour sortir de l'impasse. Peut-être celle-ci et les fortes divergences de vues qui y avaient conduit étaient-elles dues à des motifs d'ordre politique ? Tous les libéraux doctrinaires en effet avaient appuyé le plan du fonctionnaire communal, alors que les quatre élus progressistes (dont les trois industriels Henri Pirenne, Jean Tasté et Jacques Henrion, Vivroux ne participant pas) ainsi que les élus catholiques (dont Joseph de Biolley) avaient soutenu Vivroux… En fait, il n'est pas exclu que le projet de ce dernier ait failli être victime des disputes entre les deux fractions libérales locales, qui avaient eu pour conséquence dans les trois années précédentes une percée catholique au Conseil communal, ce que les libéraux doctrinaires ne pardonnaient pas[4]. Ces considérations jouèrent-elles ou non dans ce dossier ? En tous cas, l'œuvre majeure d'Auguste Vivroux faillit bien ne pas voir le jour…

ATHENEE R V.indd version PM 97 13/09/07 11:50:04

1 Catherine BAUWENS, *Le patrimoine civil public de la région verviétoise,* Dison, Fondation Hardy, 1995, p. 74.

2 F. HAKIN, *op.cit.,* p. 14.

3 Ils dureront deux fois deux heures trente et sont reproduits en détail dans *L'Union libérale* des 23, 26 et 30-12-1871.

4 André ZUMKIR, *op.cit.,* t. III, p. 158-163. Ce n'est qu'à partir de 1872 que libéraux doctrinaires et progressistes referont un « front commun » lors des scrutins électoraux.

ATHENEE R V.indd version PM 98 13/09/07
11:50:07



29. Auguste Vivroux

ATHENEE R V.indd version PM 99 13/09/07
11:50:07

3. La dynastie des Vivroux

Auguste Vivroux (1824-1899) est le troisième architecte d'une lignée de cinq[1]. Originaire de Liège, le premier, Jacques-Joseph (1765-1835), fut notamment l'auteur des plans du premier théâtre de Verviers, place Verte (démoli en 1895), et de la chapelle Ste-Anne rue de Limbourg en 1827. Son fils AugusteMarie (1795-1867) édifia le premier château des Mazures à Pepinster en 1834 et, à Verviers, l'église St-Remacle en 1838. Le pavillon d'entrée des Mazures, qui subsiste encore, fut construit par son fils Auguste en 1854, vingt ans avant qu'il n'édifie le collège communal qui nous occupe ici. Viendront ensuite Auguste-Charles (1859-1920), à qui l'on doit notamment à Verviers l'agrandissement et l'extension de la façade du Manège en 1909, puis Charles (1890-1985), auteur du premier « building » verviétois, rue de France, en 1938 et dont l'ultime œuvre, combien symbolique, fut le monument en hommage à Charles de Gaulle, au parc de la Tourelle, en 1980, édifié à l'initiative de trois anciens Résistants membres de la « Wallonie libre clandestine », Jules Nissenne, Joseph Gélis et un ancien élève de l'Athénée pendant l'occupation, Robert Moson. On peut ajouter que le frère du fondateur de la dynastie, Joseph Vivroux (1776-1851), fut coauteur du Théâtre royal de Liège et que le frère d'Auguste, le sculpteur Clément Vivroux (1831-1896), eut à son actif à Verviers les monumentales fontaines David (1883) et Ortmans (1893).

Parmi une très abondante production architecturale édifiée à Verviers et dans sa région sur un siècle et demi, pas moins de quarante œuvres des Vivroux furent soit reprises dans les années '80 à l'Inventaire du Patrimoine monumental de Belgique, soit évoquées dix ans plus tard dans les trois incontournables répertoires de Catherine Bauwens sur le patrimoine verviétois, soit encore, plus récemment, citées dans le *Dictionnaire de l'architecture en Belgique*[2] ou le *Répertoire des architectes wallons*[3]. Plusieurs sont classées : la chapelle Ste-Anne aujourd'hui menacée, l'église St-Remacle, la façade du Manège (prolongeant celle de Charles Thirion). D'Auguste Vivroux, on épinglera dans le quartier des Boulevards la superbe maison d'angle construite au carrefour des rues de la Colline et du Centre ou, datant de 1871, la remarquable maison Marcotte dominant la place Albert Ier et abritant actuellement le restaurant « Chez Paul » après avoir longtemps été le local du Cercle littéraire ; dans un registre plus monumental, le château de La Louveterie à Limbourg (1880), l'hospice d'Andrimont (1881) et, rue de Séroule, l'impressionnante Ecole supérieure des Textiles (1892), exceptionnelle par ses dimensions et ses matériaux, et dont le classicisme n'est pas sans rappeler celui de l'Athénée vingt ans plus tôt. Enfin, la vaste usine textile de « La Lainière »

ATHENEE R V.indd version PM 100 13/09/07
11:50:07

aujourd'hui disparue et, toujours debout mais moins connue des Verviétois, la grande 81

filature de laine de Schio, dans le nord-est de l'Italie : érigée par Vivroux en 1862 pour le compte de l'industriel Francisco Rossi, cette ancienne filature (la *Fabrica Alta*[4]) est aujourd'hui monument historique, comme pourrait le devenir à Verviers l'usine Hauzeur-Gérard de Thirion !

Peu avant d'entamer le chantier du collège, Auguste Vivroux avait racheté en vente publique, en mars 1873, la maison de la rue des Raines qu'occupait jusque là Henri Pirenne, son collègue au Conseil communal où Vivroux siégeait déjà depuis 1864. Le mois suivant, un incendie détruisait l'ancien couvent des Sépulchrines et contraignait les élèves du collège verviétois à émigrer vers des locaux provisoires, dans un autre ancien couvent désaffecté, derrière l'Hôtel de Ville. Des locaux « pittoresques mais ruineux » dont se souviendra plus tard, avec un peu de confusion dans la chronologie, Henri Pirenne junior devenu historien : « Je suis entré à l'Athénée aux temps lointain où il venait de se substituer au vieux collège communal détruit par un incendie dont les Verviétois ont longtemps conservé le souvenir. J'ai connu les classes improvisées où on avait tant bien que mal casé les élèves dans un ancien couvent adossé à l'antique église du vieux cimetière, et qui a disparu en même temps qu'elle »[5]. Cet événement allait avoir pour effet d'accélérer la construction du nouvel édifice conçu par Vivroux.

1 Voir le mémoire en histoire de l'art de Yolande ZURSTRASSEN-VAN DER STRAETEN, *Les Vivroux : cinq générations d'architectes verviétois,* U. Lg, 1989 et l'ouvrage posthume de Charles VIVROUX, « Biographie des Vivroux » dans *Bulletin des Archives verviétoises,* t. XV, 1985, p. 7 à 90.

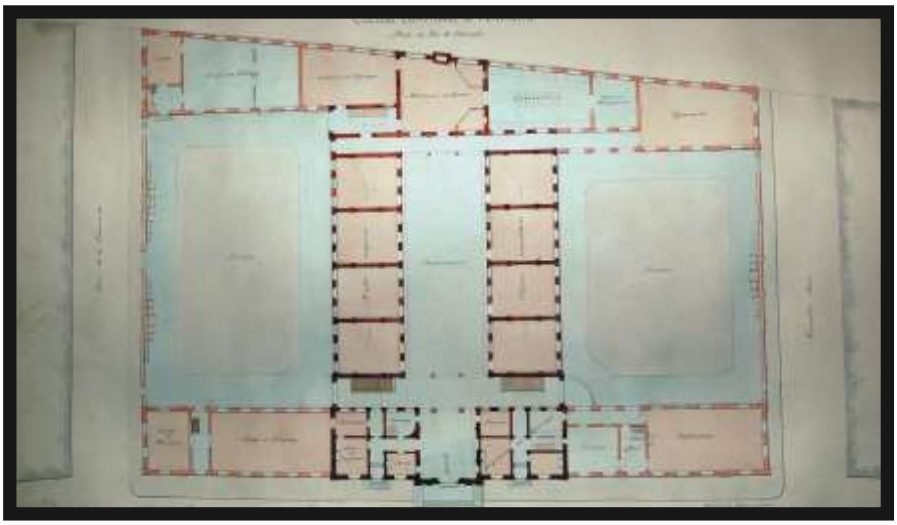
2 Sous la direction de Anne VAN LOO, Anvers, Fonds Mercator, 2003.

3 De Anne-Françoise GOFFAUX et Bernard WODON, paru en 1999 (Namur, DGATLP).

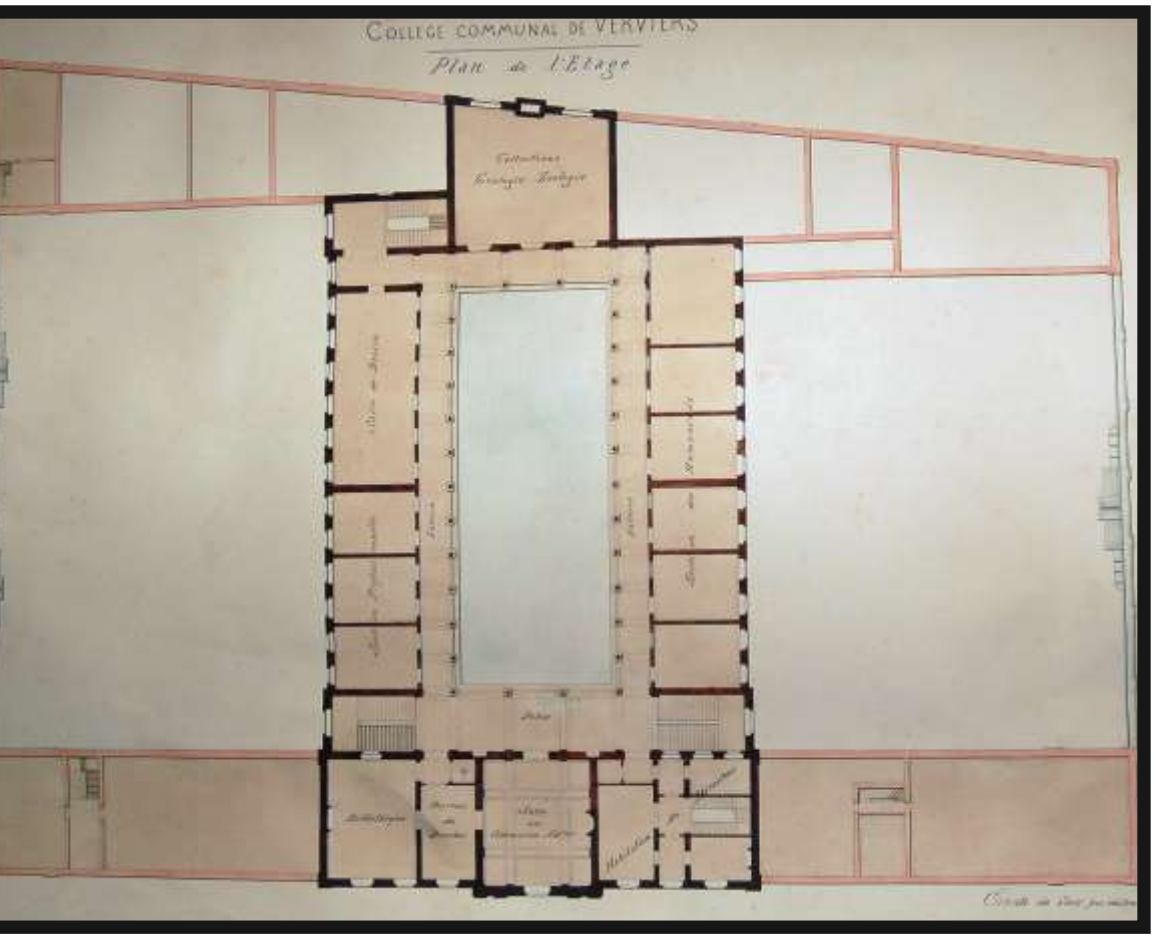
4 La Fabrica Alta est présentée notamment dans le dernier numéro de la revue *L'Archéologie industrielle* éditée par le CILAC, n°49, décembre 2006, p. 76.

5 Cité dans *L'Athénée de Verviers a 75 ans, op.cit.,* p. 36 (extrait du n° 3 de *Notre Trait d'Union,* 1933). La première église de Verviers disparut dans les années 1880, en même temps que le cimetière et l'ancien couvent St-Paul, pour faire place aux maisons fermant la place du Marché derrière l'Hôtel de Ville.

ATHENEE R V.indd version PM 101 13/09/07
11:50:07



30 et 31. Plans du rez-de-chaussée (en haut) et de l'étage (en bas)



83

4. Le projet architectural

A Liège, le Centre d'Archives et de Documentation de la CRMSF (Commission royale des Monuments, sites et fouilles) conserve parmi un important fonds de plans confiés aux soins vigilants de Monique Merland, la totalité des plans du projet d'Auguste Vivroux pour le collège de Verviers. Elévations de chaque façade, plans du rez-de-chaussée, de l'étage, des colonnades de la galerie, élévations et épures des portes d'entrées et des portes de classes, lampadaires du perron, luminaires d'applique de l'intérieur, etc. : en grand format et souvent à très grande échelle, tout, jusqu'au moindre détail, est dessiné de la main de l'auteur et bien souvent aquarellé.

ATHENEE R V.indd version PM 103 13/09/07 11:50:12

Vue du dessus, la construction est destinée à former un I. Un préau occupera la partie centrale, le montant du I, flanqué de part et d'autre d'une rangée de classes sur deux niveaux[1]. Derrière, le long de la Vesdre, et sur un seul niveau, des locaux plus grands : école de tissage (pour les cours du soir), cabinet de physique, auditorium, laboratoire et gymnase. En façade, de gauche à droite, une salle de musique et une grande salle d'étude. L'entrée monumentale sera flanquée à gauche d'un pavillon qui abrite le parloir, la conciergerie, les salles des professeurs et des surveillants ; à droite se trouveront l'habitation du directeur, puis la cuisine, l'office et le réfectoire. Entre les barres du I, deux grandes cours de récréation. Le montant du I mesurera 65 mètres, tandis que la façade principale s'étendra sur 89 mètres de long ; 18 mètres de haut pour l'avant-corps central percé d'une porte monumentale (de 4,80 mètres sur 2,50 mètres) en menuiserie sculptée et fer forgé. Toutes les fenêtres extérieures auront 3,60 mètres de haut. Le hall central fera 36 mètres sur 12, bordé au deuxième niveau d'une galerie donnant accès aux classes et dont la balustrade porte trente colonnes en fonte à chapiteau composite, pour soutenir le vitrage. Elles seront présentes déjà dans les murs du premier niveau et supporteront chacune 20.000 kg de maçonnerie. A l'intérieur également, tous les détails seront soignés : le soubassement de l'entrée sera en marbre, les portes seront sculptées et flanquées de pilastres engagés, une frise courra sur l'entablement des colonnes en fonte. La grande verrière en double pente couvrant le vaste hall repose sur des arcs métalliques courbes qui donnent à la toiture toute sa légèreté, au préau sa clarté et au projet sa modernité.

Au XIXe siècle, le métal commence à prendre une part éminente dans la construction des pavillons d'expositions universelles (que l'on songe au Crystal Palace de Londres en 1851) sans guère de réticences car les passéistes considèrent que ces édifices ne constituent pas de l'architecture, puis il 84

permet d'innover dans l'édification des serres botaniques (celles de Laeken, construites par Alphonse Balat, sont contemporaines du collège de Vivroux) et dans les halles de gares. Mais les résistances culturelles à l'innovation sont pesantes et souvent, des architectes audacieux assumeront franchement la mise en œuvre d'une structure métallique à l'intérieur d'un édifice mais ils conservent pour ses façades une expression et des matériaux traditionnels[2]. C'est dans ce registre que se situe le collège édifié par Vivroux, où la façade néoclassique en briques et calcaire, surmontée à l'origine d'éléments décoratifs, ouvre sur un hall lumineux dont la couverture de verre et de fer témoigne des progrès techniques de l'architecture au XIXe siècle[3].

Tout cela a un coût et là où le projet Lebens nécessitait selon son concepteur 280.000 francs, le devis de Vivroux (hors honoraires puisqu'il travaille cette fois gratuitement) atteindra 352.000 francs lorsqu'il dépose ses plans d'ensemble et de détail devant le Conseil en mai 1872. Le gouvernement catholique refusant d'intervenir dans la construction de l'édifice et la province n'accordant qu'une aide de 30.000 francs couvrant à peine l'achat du terrain, c'est sur fonds propres que la ville assumera le chantier. Les travaux seront adjugés aux entreprises Rouvroy pour le gros œuvre, Closset pour les menuiseries et les plafonnages, Lahaut pour l'éclairage, Piteau et Caudron pour l'ameublement[4].

Les travaux sont menés rapidement et l'inauguration de l'édifice a lieu le 6 octobre 1875. Pirenne et Mullendorff sont tous deux devenus échevins, et le premier, ayant l'Instruction dans ses attributions, contrebalancera le discours maïoral (qui ne fait aucune allusion aux qualités du nouvel édifice) par un vibrant éloge de l'œuvre architecturale de Vivroux, capable d'après lui d'inspirer aux étudiants le sens de la beauté comme le voulait la ville : « elle a voulu réunir dans cet édifice toutes les conditions de salubrité, d'hygiène, d'aisance et de surveillance revêtues du cachet de la beauté qui, par elle seule, élève l'âme, lui donne un plus haut sentiment de sa dignité morale et la prépare aux conceptions de l'esprit, aux œuvres de l'imagination, à l'impression du sentiment tout en contenant la volonté sous la règle d'une discipline facile et légitime. Honneur à l'architecte, M. le conseiller Vivroux, qui a su réaliser à ce point un vœu qui était depuis longtemps au fond de tous les cœurs ! Plus que nos paroles, l'approbation générale doit le convaincre qu'il a réussi. Nous avons un des plus beaux collèges de la Belgique »[5]. « Quelle impression de fraîcheur et de renouveau nous avons ressentie en nous installant dans l'édifice actuel, si clair, si commode et si bien compris », avouera un demi-siècle plus tard le fils de l'échevin[6]. Sentiment partagé par Laurent Dechesne, devenu, lui, professeur à l'Université de Liège : « partout des peintures claires, de la lumière et de l'air à profusion. Rien de

ATHENEE R V.indd version PM 105 13/09/07 11:50:12

l'aspect sombre et rébarbatif de ces tristes collèges dont on trouve partout la description. Celui de Verviers, promu plus tard au rang d'Athénée Royal, figure encore parmi les établissements les mieux réussis de notre pays »[7]. Il faut souligner ici que cet édifice dont chacun salue la qualité accueille aussi à ses débuts, dans son aile arrière le long de la Vesdre, les cours de l'école professionnelle. Mais l'entrée de ceux-ci se fait par le côté gauche du bâtiment, non par la grande porte. M. Havrez, le directeur, y donne un cours de physique industrielle tous les mardis soir, après celui sur le lavage des laines. Son collègue Ledent se charge d'un cours de mécanique le lundi soir, de construction le mardi soir et d'économie industrielle le même jour dans la foulée. Enfin, le cours de tissage se donne tous les jours à 8 heures du matin et un cours pratique de teinture a lieu tous les dimanches matins. Le coût de ce dernier est de 20 francs par an, et celui du tissage de 100 francs par an. Le gymnase est également installé dans l'aile arrière du bâtiment et il accueille, lui, les cours donnés alors par Charles Dressen (auquel succèdera Joseph Baudenelle), qui est « maître de gymnastique » pour toutes les écoles communales à l'époque[8].

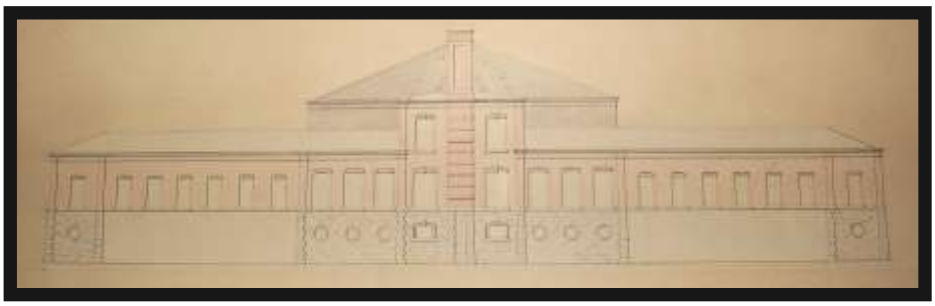
1 J'emprunte la description qui suit à Y. ZURSTRASSEN, *op.cit.,* p. 99.
2 D'après Jean JENGER, *Architecture, un art nécessaire,* Paris, Monum, 2006, p. 67.
3 C. BAUWENS, *op.cit.,* p. 54.
4 F. HAKIN, *op.cit.,* p. 14-16.
5 *L'Union Libérale,* 7-10-1875.
6 Henri Pirenne junior dans sa lettre au *Trait d'Union* en 1933.
7 Laurent DECHESNE (1870-1955, élève à l'Athénée de 1876 à 1887), dans un courrier à *Notre Trait d'Union* publié dans le n°4 de 1948.
8 *L'Union Libérale*, 7-10-1875.

EE R V.indd version PM 106



32. Applique d'éclairage du hall

13/09/07 11:50:14



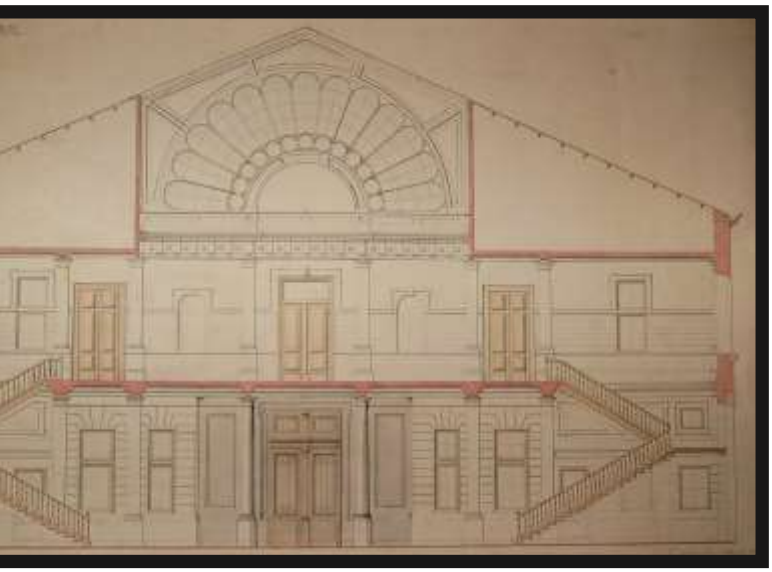
33. Façade arrière

ATHENEE R V.indd version PM 107

34. Façade latérale



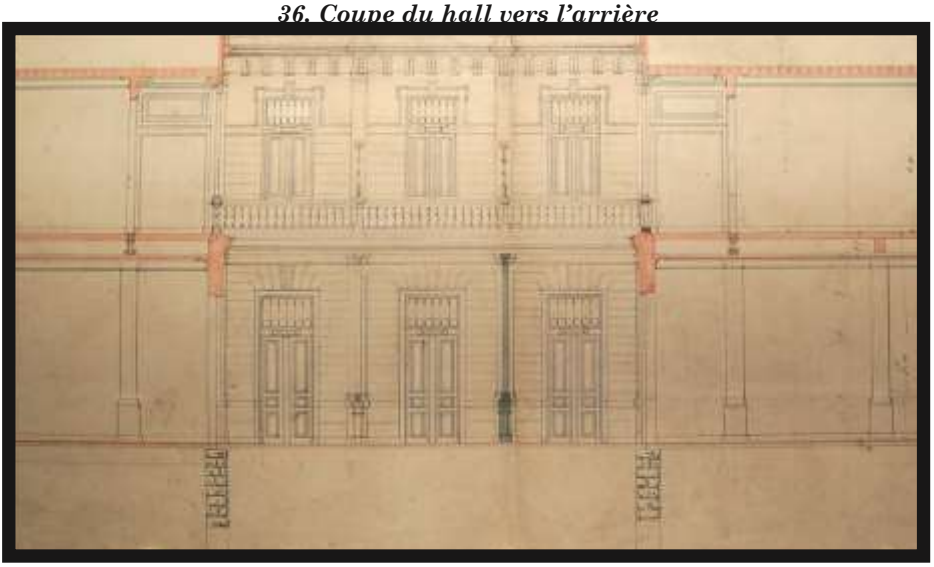
13/09/07 11:50:17



35. Coupe du hall vers l'entrée

EE R V.indd version PM 108

36. Coupe du hall vers l'arrière



13/09/07 11:50:22

ATHENEE R V.indd version PM 110 13/09/07
11:50:27





38. Lampadaire

37. Colonne de la galerie

5. L'évolution du bâtiment de Vivroux

Si l'on excepte la reconstruction – contrainte et forcée – des deux ailes arrières suite à leur destruction par un bombardement fin 1944, l'œuvre architecturale de Vivroux nous est parvenue quasi intacte après 132 années d'existence. Fondamentalement, la façade principale n'a pas subi de modifications majeures. Certes, les balustres décoratives qui surmontaient l'avant-corps et les extrémités des deux ailes ont disparu, de même que les acrotères en forme de boules qui surplombaient chaque angle de la façade. En revanche, toutes les ouvertures et les châssis sont, sinon d'origine, en tous cas identiques, et la porte principale, remplacée en 1972, ne fait pas exception. Seule la physionomie du perron d'accès a été modifiée lors de sa reconstruction en 1972 également[1], alors que les lampadaires d'origine avaient, eux, disparus depuis longtemps. Peu après le centenaire du bâtiment, au début de 1976, la façade fut débarrassée du lierre qui la recouvrait intégralement depuis des décennies[2] et bénéficia d'un ravalement complet : sablage des briques et de la pierre de taille et rejointoiement intégral. L'année suivante, l'opération fut complétée par la reconstruction des murets délimitant des parterres végétaux le long du bâtiment[3].

Une fois la porte franchie, le grand hall, sa colonnade, sa galerie et sa verrière restent aussi lumineux qu'à l'origine. La destruction de la fin de la guerre et la reconstruction au début des années '60 ont certes entraîné une nette modification dans la physionomie de la partie arrière du hall, mais l'intégration de la nouvelle construction s'est faite de manière harmonieuse. La verrière avait dû être remplacée une première fois après qu'elle se soit effondrée, le 14 août 1906, brisée par des trombes de grêle d'une intensité exceptionnelle[4]. En 1959, les planchers de plusieurs classes avaient été remplacés, des plafonnages refaits, des peintures renouvelées et fin '60, le dallage du hall fut remplacé à son tour, tout comme la vénérable cloche des débuts fit place alors à une sonnerie électrique proche de la sirène d'alarme. En 1969, la direction faisait installer sur la galerie les bacs de fleurs restés en place depuis et trois ans plus tard, on procédait au remplacement partiel des lambris en bois du hall par… du marbre. Durant l'année scolaire 75-76 enfin, parallèlement au ravalement de la façade, la totalité des murs des deux niveaux du hall, la colonnade et surtout la grande armature métallique de la verrière furent remises en

ATHENEE R V.indd version PM 112 13/09/07
11:50:27

peinture dans les tons beiges d'origine[6], une nouvelle restauration de cette dernière intervenant encore tout à la fin du siècle.

Si les murs de clôture des deux cours ont disparu et si les locaux affectés initialement au logement du directeur puis du préfet ont fait place depuis longtemps à des services administratifs, par contre l'emplacement, la volumétrie intérieure et les accès du bureau directorial et des classes disposées de part et d'autre du hall central n'ont pas été modifiés depuis la construction de l'édifice. La chose est assez rare pour être soulignée car d'autres établissements ont parfois été trop remaniés. Ainsi l'Athénée d'Ixelles au milieu des années '80 : « De façon inexplicable, alors que cette architecture avait fonctionné à merveille depuis un siècle exactement, et nous était parvenue dans un état de conservation irréprochable, voilà qu'on se met aujourd'hui à découvrir la nécessité de rabaisser le plafond de l'entrée, de boucher les hautes portes vitrées pour les remplacer par d'horribles petites portes coupes-feu opaques, exigence des pompiers vraisemblablement. Mais tout cela ne tient guère compte de l'harmonie architecturale, de la luminosité auxquelles les architectes du XIXe siècle, et après eux des générations d'élèves, ont été très sensibles. Il faut souligner ici, avant que l'irréparable ne soit commis, l'intérêt et le respect que mérite l'architecture scolaire du XIXe siècle, généralement d'une très grande beauté. Avec un peu d'ingéniosité et d'esprit, il doit d'ailleurs être possible de l'adapter à nos exigences actuelles sans la défigurer complètement »[6].

L'Athénée de Verviers a été, jusqu'à présent, pour l'essentiel préservé de ces hérésies. Tout demeurant néanmoins permis dans un bâtiment sans protection, on doit espérer que le dossier de classement initié par un membre de la Commission des Monuments, Sites et Fouilles[7] en avril 2007 aboutira pour le grand hall et la façade principale comme ce fut le cas voici trois ans pour celle du Manège. De l'avis du dr. Pierre Dechesne qui rédigeait alors *Notre Trait d'Union*, la façade conçue par Vivroux aurait d'ailleurs pu être fondamentalement remaniée, à la fin des années '50, lorsque les solutions pour la reconstruction des deux ailes arrières n'étaient pas encore arrêtées – quinze ans après la catastrophe : « on se demande pourquoi, étant entendu que notre situation centrale est idéale et immuable, on ne pourrait construire en hauteur faute d'étendue en surface. Quelles objections majeures y aurait-il à édifier deux ou trois étages sur les deux bâtiments d'aile à front de rue ? Seule une raison technique majeure autoriserait un rejet pur et simple, mais qu'on ne vienne pas avancer des

ATHENEE R V.indd version PM 113 13/09/07
11:50:27

questions de mauvaise orientation comme on le fit naguère pour d'autres situations au centre de la ville ou un argument d'esthétique, voire de classification historique de la façade actuelle »[8].

Heureusement, après bien des années d'attente et bien des tergiversations, bien des articles enflammés dans le *Trait d'Union* qui mobilisa toutes les forces vives de l'Athénée à partir de fin '58, bien des interventions du préfet 91

Limage, la décision de reconstruire de nouveaux locaux à l'emplacement des deux ailes détruites le long de la Vesdre fut prise le 26 novembre 1959. Hélas, « Monsieur X, fonctionnaire obstiné » entendait, depuis son bureau bruxellois, rebâtir trois niveaux de classes sur la partie droite de l'édifice mais un seul niveau (le gymnase convertible en salle de fêtes) sur la partie gauche ! Dans ce projet étriqué, l'Athénée ne gagnait que quatre classes alors que neuf (installées vaille que vaille dans les locaux endommagés) avaient été déclarées insalubres, et qu' il y en avait encore douze à l'Ecole des Textiles[9] ! Vu la virulence des réactions verviétoises, le Fonds des constructions scolaires de l'Etat autorisa la construction de deux niveaux au-dessus du nouveau gymnase en janvier 1960, le bâtiment neuf devant donc avoir la forme que nous lui connaissons encore aujourd'hui. L'aile arrière Est endommagée fin '44 commença à disparaître sous le pic du démolisseur le 13 janvier 1960. Ironie du calendrier : au moment où était entamé ce grand chantier, des classes provisoires en préfabriqué, réclamées depuis des années, étaient enfin installées rue Kestchgès[10] !

La nouvelle aile Est fut achevée au milieu de 1961, et occupée par les classes préparatoires dès la rentrée scolaire de '61. La démolition des vestiges de l'ancienne aile Ouest suivit peu après, mais ce n'est qu'à la Toussaint 1964, vingt ans exactement après le bombardement, que la nouvelle aile Ouest et ses quelque quinze nouvelles classes furent investies, permettant notamment le retour au bercail, après 24 ans d'exil, des classes de 6ème d'humanités toujours abritées jusque là à Séroule[11]. En briques rouges, dotés de vastes fenêtres, les nouveaux bâtiments étaient enfin fonctionnels. La construction d'un nouveau réfectoire dans la cour Ouest en 1971 fut le dernier changement majeur apporté à l'édifice. « Evidemment », écrivait Mme C. Vanloubbeck en 1981, « les esthètes pourront reprocher à l'Athénée son style classique, d'autres lui trouveront un caractère trop austère en ces temps de libéralisation pédagogique, mais au moins, tout ce bâtiment gardera le mérite de l'originalité à une époque où les

ATHENEE R V.indd version PM 114 13/09/07
11:50:27

constructions scolaires sont conçues et réalisées en grande série industrielle »[12].

1 *Notre Trait d'Union,* 1972, n°3, p. 6.
2 Il est parfaitement visible sur une photo prise depuis la rue Masson en 1944.
3 *Notre Trait d'Union,* 1975, n°5, p. 17 ; 1976, n°1, p. 16 et 1977, n°5, p. 13.
4 Cfr. mon ouvrage sur *1906*, Verviers, Editions des Champs, 2006, p. 137, pour le récit de cette catastrophe naturelle.
5 *Notre Trait d'Union,* 1959, n°4, p. 1 ; 1960, n°5, p. 1 ; 1969, n°3, p. 14 ; 1972, n°2, p. 15 ; 1976, n°1, p. 6.
6 P. LOZE, *op.cit.,* p. 198.
7 Mon collègue historien et ami Philippe George, conservateur du trésor de la Cathédrale de

Liège, sensibilisé aux qualités architecturales du bâtiment par son épouse Sonia Raschévitch (Ulg).
Notre Trait d'Union, 1959, n°3, p. 2.
Idem, 1959, n°6, p. 6-7. *Idem,*
1960, n°1, p. 2-3.
Idem, 1965, n°1, p. 17.
In *L'Athénée royal de Verviers a 100 ans,* 1981, p. 50.



39 et 40. La passerelle et l'aile arrière de l'Athénée avant 1944 (en haut) et aujourd'hui (en bas)

EE R V.indd version PM 116



16

17

13/09/07 11:50:31

6. L'extension à l'est : l'Ecole du Centre et la Bibliothèque

Une bibliothèque publique existait à Verviers depuis 1844, à l'initiative de quelques particuliers qui avaient concrétisé un projet initié quatre ans plus tôt par le directeur de l'Ecole industrielle et littéraire, A.C. Derote, peu avant son départ pour Bruxelles[1]. En 1884, la Ville, qui avait repris à sa charge la bibliothèque, décide d'installer celle-ci dans de nouveaux locaux qu'elle partagera avec les classes de l'école communale gardienne et primaire dite du Centre installée jusque là au dessus de la halle rue du Collège[2]. L'ingénieurdirecteur des Travaux, Emile Putzeis, qui vient d'achever l'aménagement de l'ancien hospice pour y accueillir le musée de Jean-Simon Renier[3], conçoit un projet dès mai 1884. Celui-ci prévoit, derrière une façade assez austère, cinq classes pour l'école au rez-de-chaussée, trois habitations respectivement pour le concierge, le chef d'école et le bibliothécaire Jules Mathieu, et pour la bibliothèque au premier étage une salle de 40 mètres de long sur 8 de large et 7,8 de hauteur, parcourue sur son pourtour par une galerie en fer forgé courant donc sur une longueur de 90 mètres. « Son ampleur, sans être exagérée, permettra de faire face pendant de longues années aux développements de notre bibliothèque publique », note la Commission des travaux deux ans plus tard, lorsque le projet est effectivement lancé le 31 mai 1886.

Les choses sont rondement menées : sur base des plans sommaires dressés par Putzeys, les travaux sont adjugés en juillet à l'entrepreneur Joseph Detaille-Degive[4] pour 96.000 francs, entamés aussitôt et censés se terminer en mai 1887. L'entrepreneur sous-traite les ferronneries de la galerie à Laurent Fraigneux de Liège et les peintures intérieures à Felterre-Lenain, ancêtre de la maison Klinkenberg rue de la Colline. Tant les épures que les plans de détail pour exécution sont dressés par l'entrepreneur adjudicataire qui les soumet pour approbation à Putzeis. La rue du Gymnase ayant été prolongée pour la circonstance jusque derrière les jardins de l'orphelinat des filles (aujourd'hui échevinat des Travaux) et de l'hôtel particulier des Simonis rue du Collège (aujourd'hui remplacé par le bâtiment Belgacom), la nouvelle construction est édifiée à côté de l'Athénée et elle est mitoyenne à ce qui était jusque là l'unique édifice de la rue du Travail, le temple de la Loge maçonnique des libéraux progressistes qui avait donné son nom à cette artère en cul de sac.

L'école du Centre et la Bibliothèque ouvriront avec un léger retard sur le calendrier prévu, en septembre 1887, au terme d'un chantier difficile nécessitant 8% de supplément divers. 120 ans plus tard, cet édifice massif,

E R V.indd version PM 118

dont le sous-sol recèle un abri de la seconde guerre[5], est toujours bien debout

13/09/07 11:50:31

mais a été progressivement et intégralement récupéré par l'Athénée. Dès fin 1959, au début de ce que le *Trait d'Union* appellera plus tard « la guerre des Bâtiments », le dr. Dechesne avait suggéré le rachat du complexe scolaire voisin appartenant à la ville. Après de longs pourparlers, le principe de cette transaction fut accepté en septembre '61, mais elle ne devait se concrétiser complètement qu'en août 1968, après des années « de palabres, d'interventions parfois orageuses, de démarches combien multipliées » et c'est à la rentrée de '68 que la section préparatoire put occuper seule les classes de l'ancienne Ecole du centre, permettant aux humanités de récupérer dans le bâtiment central toute la nouvelle aile Est jusqu'alors réservée aux primaires[6].

Restait l'étage occupé par la Bibliothèque communale que dirigeait un ancien de l'ARV, André Blavier. Il fallut attendre l'été 1974 et l'achèvement de la construction (entamée en 1969 !) de la médiocre « Maison de la Culture » édifiée en face de l'Hôtel de Ville pour que les collections de livres quittent la rue du Gymnase pour s'installer dans de nouveaux locaux dès le départ mal calibrés et trop exigus de l'avis de Blavier. La salle de lecture et la grande réserve de livres de l'ancienne bibliothèque seront alors cloisonnées pour créer une série de classes supplémentaires. Dans l'une d'elles subsiste l'escalier métallique permettant d'accéder à la galerie désormais inutile, qui ne surplombe plus que les plafonds de locaux scolaires.



1 J. FOHAL, *op.cit.,* p. 78.

2 Sauf mention contraire, tous les détails qui suivent proviennent du dossier relatif à la construction de la bibliothèque centrale conservé aux archives (cote 293), dont l'existence m'a aimablement été signalée par Mme Muriel Neven.

3 C. BAUWENS, *op.cit.,* p. 100.

4 Installé rue de Heusy, il construira aussi trois ans plus tard le Grand Hôpital.

5 Qui fut présenté au public par les élèves de l'Athénée lors des Journées du Patrimoine de 1995 consacrées au patrimoine civil public au cours desquelles d'autre parties de l'ARV furent ouvertes au public.

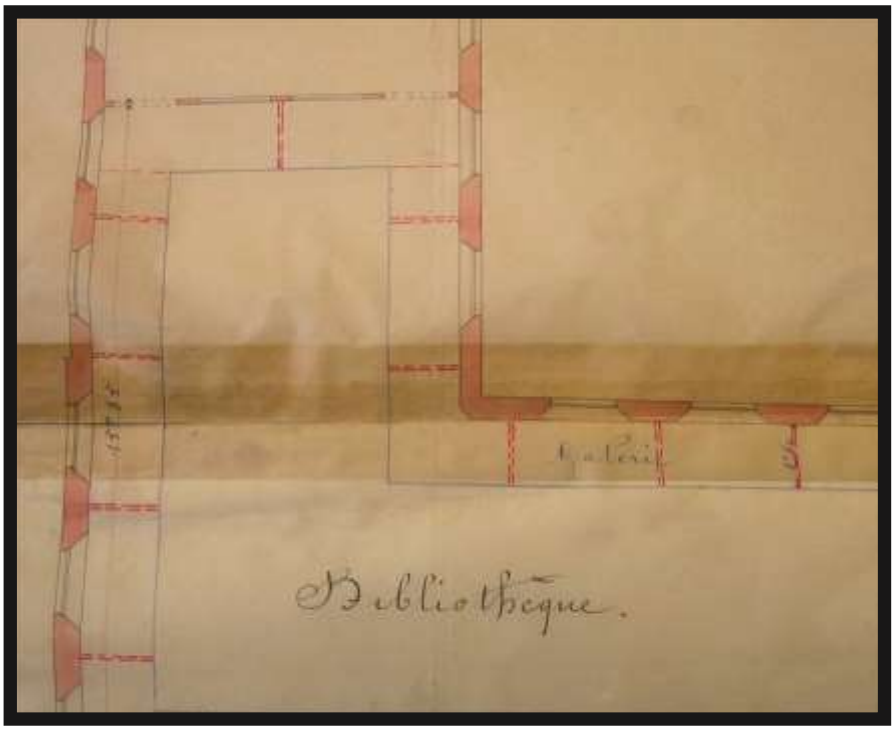
6 *Notre Trait d'Union,* 1959, n°3, p. 2 ; 1961, n°4, p . 6 ; 1968, n°3, p. 10 et n°4, p. 12.

ATHENEE R V.indd version PM 119




13/09/07 11:50:34


E R V.indd version PM 120

41 et 42. Plan de la Bibliothèque dessine Putzeis en 1885 (en h et vue de la salle et d galerie (en bas



ATHENEE R V.indd vers

13/09/0



43 et 44. En haut, les bâtiments détruits en 1983 pour faire place au hall sportif (en bas)



7. Le hall omnisports de Bruno Albert

En février 1961, le préfet Roger Mathieu avait pris ses fonctions dans un bâtiment en chantier, où la reconstruction attendue depuis la fin de la guerre venait enfin de commencer. Durant son quart de siècle à la tête de l'établissement, le nouveau préfet ne cesserait de veiller à l'amélioration du bâtiment central et à son extension vers l'Ecole du Centre, avant de s'atteler à doter l'Athénée d'un hall de sports adapté à l'accroissement considérable de la population scolaire en un siècle et à la diversification des cours d'éducation physique. Coïncidant avec la fin de carrière de Roger Mathieu, l'inauguration du hall de sports, fruit de cinq années de démarches et de deux ans de travaux, eut lieu le 26 avril 1986 en présence du Ministre de l'Education nationale francophone André Damseaux. Pour la première fois, ce poste avait été confié à un Verviétois, élève à l'Athénée au tout début de ses études secondaires, dont le père avait lui-même été diplômé de l'Athénée en 1916 à l'issue de ses humanités modernes[1].

Le premier gymnase de l'Athénée, dans le bâtiment conçu par Vivroux, était installé dans une des ailes arrière du bâtiment. Durant la seconde occupation des lieux par l'armée allemande entre '40 et '44, la garnison y remisait les fourrages et les bottes de paille et un incendie détruisit le local peu avant la libération. Le bombardement de décembre 1944 paracheva la destruction. La salle d'étude qui occupait une des ailes à front de rue fut transformée en 1946 en salle d'éducation physique et ce n'est qu'en 1964 que l'établissement put bénéficier d'un nouveau gymnase conçu à cet effet au rez-de-chaussée de la nouvelle aile Ouest en bord de Vesdre. Pour compléter l'équipement dont devaient disposer 1.200 jeunes, le hall du bâtiment central et les deux cours de récréation étaient eux aussi transformés régulièrement en aires de jeux et d'éducation sportive. En 1972, le professeur de dessin Maurice Demil (qui devait mourir accidentellement l'année suivante) avait d'ailleurs imaginé, dans un dessin humoristique pour *La Virgule*, comment le hall aurait pu être reconverti en piscine[2]… Heureusement, le projet architectural de Bruno Albert, qui remporta onze ans plus tard le concours pour l'édification du nouveau hall sportif, n'avait, lui, rien d'hérétique.

L'Etat avait acquis, face à l'Athénée, trois maisons de la rue Masson (dont une de fort belle facture), le café à l'angle de cette dernière et de la rue du Gymnase (qui vit dans son expropriation une vengeance personnelle du préfet Mathieu, lequel n'avait jamais vu d'un bon œil la proximité de ce

sympathique petit établissement avec le sien) et les premières maisons de la rue du Gymnase en ce compris l'immeuble de « l'Elysée » qui abritait dans ses

13/09/07 11:50:39

étages depuis le XIXe siècle le siège de plusieurs Fédérations patronales et du parti libéral, et au rez-de-chaussée une vaste salle servant alors de salle de bal après avoir été salle de gymnastique pour la société « La Franchimontoise ». C'est ce gymnase-là qui avait inspiré le nom de la rue. La démolition de ce vaste pâté de maison libérait un terrain de quelque 40 mètres sur 30 sur lequel l'entreprise Wust de Malmedy édifia en 361 jours ouvrables et pour 70 millions de francs le hall conçu en 1983 par l'architecte Bruno Albert avec l'appui du bureau de René Greisch. Le programme comprenait une grande salle omnisports de 28 sur 42 mètres et deux petites salles polyvalentes de 6 sur 25 mètres et 11 sur 25 mètres ainsi que des services annexes (cafétéria, vestiaires, parking de 70 places en sous-sol, locaux techniques et sanitaires).

« Plus beau que lui tu meurs ! » écrivit un journaliste local après avoir visité la nouvelle construction. Et de fait, à l'instar de ce que Vivroux avait réalisé jadis, la recherche de fonctionnalité s'est ici parfaitement mariée avec les soucis de l'esthétique et de l'intégration dans le tissu urbain. Contrastant avec les lamentables constructions autorisées peu auparavant rue du Collège pour le C&A, le Sarma et le parking couvert (et auxquelles la Grand-Poste elle-même aurait dû céder la place sans l'opiniâtreté de quelques « passéistes » plus lucides que les autorités), le hall sportif commandé par l'Education nationale dans le cadre pourtant étroit d'une adjudication-concours illustre ce que peut être un urbanisme contemporain respectueux d'un centre-ville quand le maître d'ouvrage public, jouant son rôle, ose poser des exigences de qualité et qu'il confie le travail à des architectes de talent plutôt qu'à de vulgaires bâtisseurs. Ce n'est pas un hasard si, à l'instar d'Auguste Vivroux, de son père et de son fils, Bruno Albert et René Greisch figurent tous deux dans le *Dictionnaire de l'architecture en Belgique* publié en 2003 par Anne Van Loo : or ils ne sont que quelques centaines dans ce cas parmi plusieurs dizaines de milliers d'architectes belges depuis 1830.

E R V.indd version PM 124

La prestigieuse revue belge d'architecture *A plus* fit largement écho au hall sportif de l'Athénée, et le recueil *Architectura Belgica* le reprit parmi les meilleures réalisations de l'année[3]. Dans son mémoire en histoire de l'art consacré à l'œuvre de Bruno Albert, Anne-Françoise Barthélémy décrit comme suit la réalisation : « le site d'implantation était plein de contraintes, à l'angle d'un îlot urbain, face à l'Athénée et dans l'alignement d'habitations bourgeoises entre mitoyens. Le gabarit, l'alignement, la couleur et le rythme ont été retenus comme facteur d'intégration. A l'angle des deux rues, face à l'Athénée, une certaine liberté et un sens de la monumentalité dans le traitement des formes fournissent l'accent indispensable pour évoquer le caractère public du hall des ports. C'est incontestablement un projet

13/09/07 11:50:40

exemplaire, car il répond avec intelligence et sensibilité à un problème d'intégration difficile dans le cadre d'un budget limité »[4]. Il n'est pas certain que les milliers d'utilisateurs du hall depuis vingt ans soient conscients de ces qualités architecturales qui en font un digne pendant du bâtiment principal, tant il est vrai que les halls sportifs, piscines, stades « font à ce point partie de notre paysage et de notre imaginaire que, bien souvent, nous ne prêtons plus guère attention à leur valeur architecturale. Pourtant, ici comme ailleurs, certaines réalisations sont de véritables perles »[5].

1 Voir le discours d'André Damseaux dans *Notre Trait d'Union,* 1986, n°3. Né à Verviers le 5 mars 1937, André Damseaux est décédé le jeudi 29 mars 2007. *L'Athénée de Verviers a 75 ans, op.cit.,* p. 41.
2 Dessin reproduit dans *Notre Trait d'Union,* mai 1985, n°2.
3 Revue *A plus,* n° 90, 1986, p. 11 et *Architecture Belgica 1986,* Bruxelles, Vokaer, p. 6477.
4 Anne-Françoise BARTHELEMY, *Bruno Albert,* mémoire UCL, 1990, p. 104.
5 Paula DUMONT et al., *Corps et esprit,* Région de Bruxelles-Capitale, 2006.

45. Le hall de Vivroux reconverti en piscine (dessin de Maurice Demil pour La Virgule)

ATHENEE R V.indd version PM 125



13/09/07 11:50:42

8. Une urbanisation tardive et bouleversée

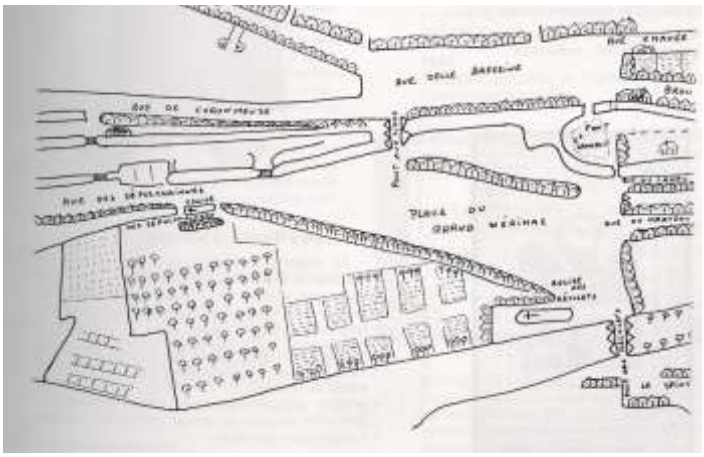
Si l'on excepte l'internat et les localisations provisoires de l'après-guerre, toute l'histoire de l'Athénée et de ses devanciers s'est déroulée, depuis deux siècles, d'un bout à l'autre de la rue Masson et rue du Gymnase, la partie de celle-ci devant l'Athénée et l'école du Centre n'étant rebaptisée rue ThilLorrain qu'à l'été 1933, au moment où la ville envisageait la création d'une nouvelle artère (l'actuelle rue des Sottais) pour relier entre elles la rue Ortmans-Hauzeur et l'extrémité en cul-de-sac de la rue du Gymnase[1]. D'abord appelée rue du Nord, cette dernière avait été tracée en 1868 et achevée en 1870 (à l'exception du raccordement à la place du Martyr, plus tardif) en même temps que la rue Masson (qui reliait la nouvelle rue à celle du Collège). Ensuite s'ajouteraient deux voies en cul-de-sac, de part et d'autre du nouveau collège. Ces nouvelles voiries avaient été construites dans le vaste terrain broussailleux qui tenait lieu de jardin du Collège communal après avoir été celui du couvent.

E R V.indd version PM 126

En dépit de son orientation nord-sud inversée, le plan de Verviers dressé en 1764 par Simonon montre bien, rue des Sépulchrines (devenue rue du Collège au XIXe siècle), l'église et le couvent et, s'étendant derrière ceux-ci jusqu'à la Vesdre, le vaste verger des religieuses ainsi que, à sa droite (à gauche sur le plan), un autre terrain important en partie occupé semble-t-il par des rames destinées à mettre sécher les draps confectionnés. Lorsqu'un peu plus d'un siècle plus tard, la ville fait bâtir son nouveau collège à cet endroit légèrement à l'écart du centre, une seule autre construction publique d'importance existe déjà alors à proximité, bien visible sur le plan Popp de 1858 : au bout du chemin dit « enclos des Récollets », la ville avait autorisé en 1834 l'installation d'une usine à gaz qui alimenta les lanternes de l'éclairage public avant d'être progressivement remplacée à partir de 1862 par de nouveaux gazomètres installés en Gérarchamps[3]. La proximité de l'usine à gaz, dont les cheminées carrées sont nettement visibles sur la seule photo montrant le collège en construction, avait d'ailleurs été regrettée lorsqu'il s'était agi en 1871 de choisir l'emplacement du nouveau collège. La construction des deux murs de clôture des préaux de celui-ci entraîna ipso facto la naissance d'une voirie à droite de l'édifice. C'est au bout de celle-ci que la Loge maçonnique « Le Travail » (regroupant les libéraux progressistes tandis que les doctrinaires restaient fidèles à la loge des « Philadelphes », quai des Maçons) fit construire son temple en 1878, tout de grès rouge derrière une façade égyptienne.

13/09/07 11:50:42

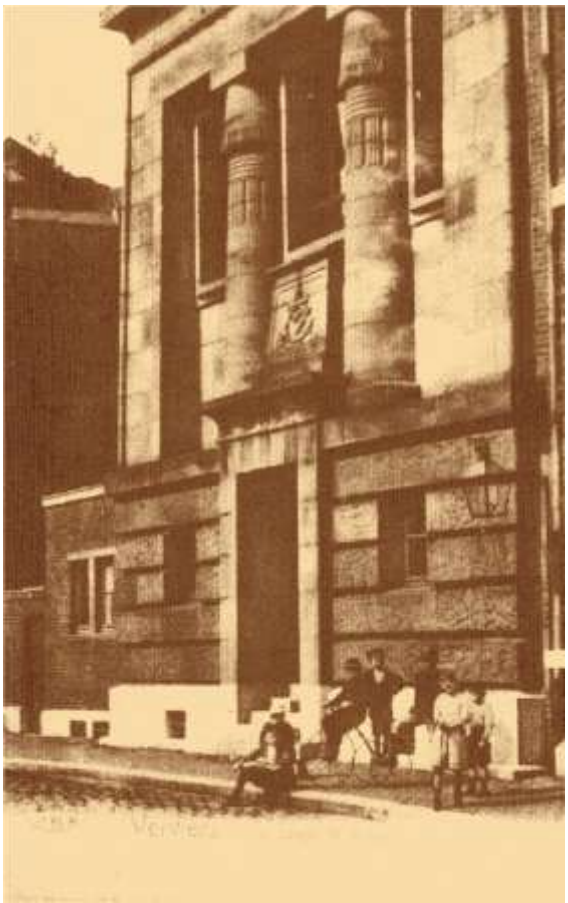
ATHENEE R V.indd version PM 127



46. Plan Simonon (1764)



47. Plan Popp (1858)



48. La loge « Le Travail »

13/09/07 11:50:51

ATHENEE R V.indd version PM 129



49. Rue du Gymnase avant le parking…







Au bout de la rue du Gymnase, le bâtiment abritant l'école du Centre et la Bibliothèque prit place en 1887. De l'autre côté de la rue et de l'Athénée, les socialistes verviétois inaugurèrent six ans plus tard une haute et vaste Maison du Peuple, face à l'extension de l'Institut St-Michel par laquelle on accède aujourd'hui à la piscine « Le Tremplin » au cœur de celui-ci. Les locaux socialistes n'étaient donc guère éloignés des sièges patronaux et libéraux installés sur le trottoir d'en face, à « la Franchimontoise ». Dans les années '20, le mouvement syndical socialiste fit construire à son tour sa « Maison syndicale » non loin de la Maison du Peuple et la rue devenait un symbole du microcosme verviétois[4] : une école de l'Etat, une école communale, une école libre, les locaux socialistes et syndicaux, les bureaux patronaux et libéraux, une bibliothèque et, face à l'Athénée, … une maternité à l'angle de la rue Masson, où naquirent bien des générations de Verviétois avant le transfert de ses services à l'hôpital. En 1953, le vieil hôtel particulier de la famille Simonis rue du Collège, face à la Grand-Poste, est détruit pour faire place au vaste bâtiment de la R.T.T. qui s'étend, le long de la rue des Sottais, jusqu'à la rue du Gymnase, achevant complètement l'urbanisation de cette partie de la cité. Même un petit espace encore vierge à l'est de l'école du Centre est bâti : on y a édifié un local pour l'Armée du salut et l'œuvre charitable de la Bouchée de pain alors qu'à la fin du XIXe siècle, celle-ci disposait d'un petit édifice le long de la cour ouest de l'Athénée au fond de la rue de la Passerelle.

C'est en septembre 1931 que la ville rebaptisa la rue de la Passerelle en rue Emmanuel Kestchgès (du nom d'un échevin socialiste récemment décédé) et fit installer, sans doute à la place d'un ouvrage antérieur, une imposante passerelle permettant de gagner la rive nord de la Vesdre et la promenade des Récollets[5]. Quarante ans plus tard, l'énorme masse métallique était passablement rouillée et le passage fut autorisé seulement sur un étroit couloir de bois, avant d'être totalement interdit durant des années, vu le danger. Ce n'est qu'à la fin des années '80 que la passerelle fit place à un pont de béton[6] permettant de retrouver l'accès direct à la promenade que le maire Pierre David avait fait arborer de 153 tilleuls en 1800. Les Récollets, la Vesdre, deux éléments presqu'immuables du décor du Collège puis de l'Athénée depuis 1874. J'emprunterai leur description il y a un demi-siècle à un ancien de SFX, l'avocat Michel Graindorge : « La Vesdre coule, brune et grise, souvent poisseuse, abandonnant le long de ses maigres berges des petites graines qui donnent au printemps d'étonnantes fleurs d'Australie. La Vesdre lave depuis des décennies la laine des Peltzer et des Simonis.

C'est une rivière honteuse, délavée, égouttée d'elle-même, étrangement rapide, souvent basse. C'est une rivière tolérée, indispensable, ancrée en ville pour le meilleur et pour le pire. Derrière l'église, un chemin surplombe la 104

Vesdre de trois à quatre mètres. D'emblée, ce chemin pénètre sous quelques frondaisons. D'un côté la rivière, de l'autre un escarpement de taillis qui va vers Andrimont. Il y fait vite sombre et, au soir tombant, la nuit y devient plus noire. Il faut s'aventurer avec hardiesse et marcher de longs mètres avant d'être happé faiblement par la lumière d'un réverbère qui vous abandonne tout aussitôt. Des bancs, à intervalles réguliers, permettent de s'asseoir, d'observer, d'attendre. Il y a quelque temps, revenant de la bibliothèque communale, je décide de m'y aventurer. A trois reprises, je vois, sur les bancs, des couples d'amoureux qui s'embrassent goulûment. Deux jeunes femmes, fumant de longues cigarettes, debout contre un arbre, me regardent avec ironie. Je hâte le pas. Je dégringole une volée d'escaliers qui mènent à la passerelle. Je l'ai échappé belle. J'ai échappé à quoi ? »[7].

Nous sommes alors au milieu des années '50, la crise du textile va bientôt frapper Verviers et permettre à la Vesdre – piètre consolation – de retrouver en l'espace d'une génération une limpidité que nulle station d'épuration n'aurait pu lui donner. Les longues fleurs de la balsamine des Indes que tant d'élèves ont décortiquées au cours de biologie de José Jacob pourront, au fil des ans, s'épanouir derrière l'Athénée en risquant de moins en moins de virer à quelque couleur suspecte au gré des rejets des teintureries en amont. La rue du Gymnase entame elle aussi, à cette époque, une moins heureuse mutation. En décembre 1958, les socialistes verviétois quittent leur Maison du Peuple pour s'installer à Floréal en Crapaurue. Le bâtiment est vendu treize plus tard à la RTT qui envisage de construire à sa place un parking à étages. Il n'est finalement démoli, en 1983, que pour laisser l'espace vierge – une hérésie urbanistique fréquente à Verviers – pour le parking à ciel ouvert de Belgacom. Entre celui-ci et l'Athénée, la Maison syndicale et les immeubles voisins disparaissent la même année (la FGTB gagnant la galerie des Deux Places) pour le même désolant résultat, cette fois au bénéfice de l'Athénée. De l'autre côté du bâtiment, la Loge (désaffectée depuis la réunification de la maçonnerie locale) avait été détruite dès 1968, malgré ses qualités architecturales indéniables, pour permettre une communication latérale entre les deux édifices scolaires, leur intégration aboutissant à la disparition de la rue du Travail. En face, une extension du bâtiment de la RTT, dont l'entrée permettait de voir l'arrière de l'ancien orphelinat de la rue du Collège, prit place en 1978. Une nouvelle extension suivit vers l'ouest et jusqu'à la rue

ATHENEE R V.indd version PM 132 13/09/07 11:50:57

Masson, au détriment de la clinique, le gabarit de cette dernière construction de Belgacom « écrasant » quelque peu l'avant-corps de l'Athénée face à lui. En 84-85 enfin, c'était la disparition des édifices situés de l'autre côté de la rue Masson et au début de la rue du Gymnase pour faire place au hall sportif.

L'environnement immédiat de l'Athénée a donc subi une évolution radicale dans les années '80, pas toujours heureuse si on songe aux terrains occupés jadis par la Maison du Peuple, la Maison syndicale et leurs voisines. Ceuxci auraient pu recevoir plutôt le hall sportif de l'Athénée en évitant ainsi la destruction de plusieurs immeubles de valeur rue Masson surtout[8].

1 *Notre Trait d'Union,* 1933, p. 102.
2 Marie-Paule MAGNEE, *Verviers, naissance et développement d'une ville,* mémoire en histoire de l'art, Ulg, 1977, p. 74.
3 A l'emplacement des actuels établissements Boutet et Vandenborre. Voir *Temps jadis,* n°75, 2002, p. 3 - 5.
4 Paul LEON, *Dictionnaire des rues de Verviers,* Dison, Lelotte, 1976, p. 132.
5 *Idem,* p. 161 et *Temps jadis,* n° 38, 1992, p 7-9.
6 *Notre Trait d'Union,* 1987, n°4, p. 9.
7 Michel GRAINDORGE, *La promenade des Récollets,* Bruxelles, Vie Ouvrière, 1987, p. 79. Voir aussi page 216 du présent ouvrage.
8 Ces immeubles de forte valeur architecturale ou de valeur d'accompagnement étaient signalés comme tels, en 1984, dans l'Atlas architectural du centre ancien protégé de Verviers, dont les limites ne furent hélas jamais avalisées par les autorités locales.



51. Quatre phases de construction (de gauche à droite) : la nouvelle aile arrière (1964), le bâtiment de Vivroux (1874), le nouveau réfectoire (1971) et le hall sportif (1986)

13/09/07 11:50:58

9. L'internat de Heusy

En 1962, l'Etat fit l'acquisition de deux villas voisines, avenue du Chêne à Heusy, pour y ouvrir un internat pour l'Athénée, qui accueillit ses premiers pensionnaires (une trentaine de garçons) dès la rentrée de septembre. Il s'agissait, au n° 128, de l'ancienne villa Springuel datant de 1870, occupée par Charles Springuel-Zustrassen dans l'entre-deux-guerres puis par le baron Willy Simonis, et au n° 132 de la villa de l'industriel Edmond Chapuis transformée dans les années '30 en style normand, qui avait été réquisitionnée durant l'occupation pour y loger le major allemand commandant Verviers. L'année suivante, l'Etat y adjoignit le n° 130, c'est-à-dire la villa Leclercq du nom du négociant en laines qui la fit construire dans les années '30. Au n° 134, la villa Hans puis Crahay fut rachetée à son tour par l'Etat en 1984. Ces quatre propriétés contiguës forment ainsi un ensemble arboré de cinq hectares[1]. Nicolas Tombeur, Paul Forthomme, Julien Bertrand, Jean Cornet, Pierre Loncelle… se sont succédés pour administrer l'Internat – devenu mixte en 1980 – avant Janique Dethier aujourd'hui.

Catherine Bauwens a souligné à propos des nombreuses villas construites avant '40 dans le quartier des boulevards et sur les hauteurs heusytoises que « les riches capitaines d'industries qui les ont fait édifier ne lésinaient ni sur la qualité des matériaux, ni sur les nouveautés et progrès réalisés en la matière, et faisaient appel à des maîtres d'œuvre et artisans de qualité »[2]. Chacune d'époque et de style différents, les quatre bâtisses hébergeant l'internat de l'Athénée étaient effectivement de bonne facture et leur environnement exceptionnel autant que leur diversité confèrent à cet internat (en tous cas vu de l'extérieur, mais peut-être d'anciens internes me démentiraient-ils ?) des allures aux antipodes d'un bâtiment de logement collectif : une belle réaffectation publique de demeures privées.

1 Julien GILLET et Léon PETERS, *Heusy-Mangombroux d'hier à aujourd'hui,* 1993, p. 149-151 et (sur la villa Chapuis) Temps jadis, n°61, mars 1999, p. 5-6.

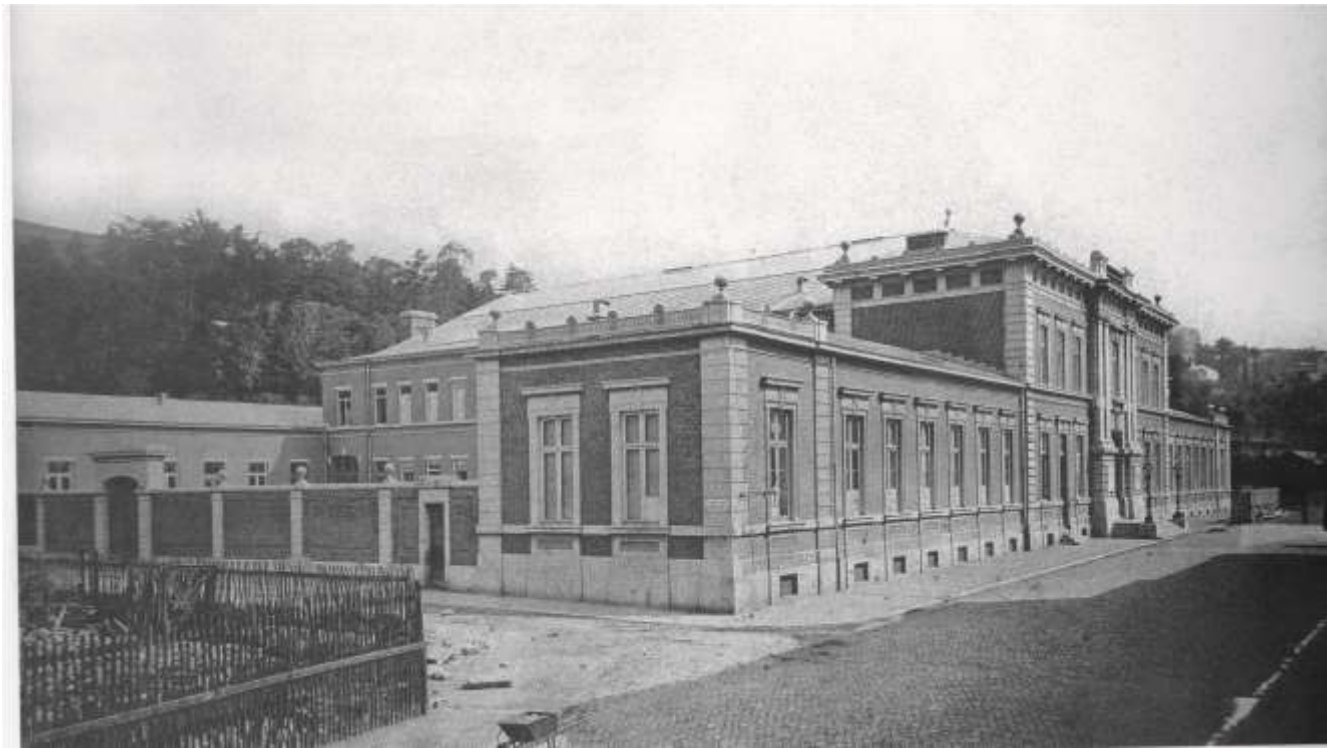
2 C. BAUWENS, *Le patrimoine privé de la région verviétoise,* Dison, Fondation Hardy, 1999, p. 46.

ATHENEE R V.indd version PM 135

ène



13/09/07 11:51:08



56 et 57. Vues extérieure et intérieure du bâtiment de Vivroux en 1875



13/09/07 11:51:16

IIIe PARTIE

ATHENEE R V.indd version PM 139





58 et 59. Couvertures des plaquettes du 75e et du 100e anniversaires

13/09/07 11:51:32

ATHENEE R V.indd version PM 140



60. Dessin publié lors des premiers conflits scolaires



ATHENEE R V.indd version PM 141

61. « L'ordre religieux règne dans les cerveaux » : caricature parue dans L'Assiette au beurre

1. La période Thil Lorain

Dans la composition du gouvernement de l'Etat, l'unionisme politique avait pris fin au milieu du siècle pour céder la place, durant une trentaine d'années, à une alternance de ministères tantôt libéraux, tantôt catholiques, jusqu'à ce que ces derniers occupent seuls le pouvoir de manière ininterrompue de 1884 à 1914. Avant cette période, un dernier gouvernement libéral – sept ministres conduits par le Liégeois Frère-Orban – avait dirigé le pays durant six ans à partir de juin 1878 et créé pour la première fois en son sein un poste de ministre de l'Instruction publique (que les gouvernements catholiques s'empresseront de supprimer ensuite pour le rattacher, comme auparavant, au département de l'Intérieur). Son titulaire, le Bruxellois Pierre Van Humbeeck, avait toute l'énergie d'un juriste de 49 ans et à peine un an après son entrée en fonctions, il faisait adopter par le Parlement une nouvelle loi sur l'enseignement primaire, promulguée le 1er juillet 1879. « Modérément laïque, profondément pédagogique et nettement centralisatrice » selon l'historien Jacques Lory[1], cette législation fut à l'origine de la première guerre scolaire déclenchée par l'épiscopat belge contre les « écoles sans Dieu », ces écoles communales abusivement présentées par le clergé comme athées et donc inacceptables.

C'est pourquoi deux ans plus tard, après l'expérience éprouvante d'une lutte acharnée autour de l'école primaire, le cabinet Frère-Orban adopta une position plus pragmatique concernant l'enseignement secondaire : la nouvelle loi sur l'enseignement moyen du 15 juin 1881 ne modifia pas les dispositions de 1850 concernant l'instruction religieuse dans le réseau de l'Etat, ce qui provoqua d'ailleurs le mécontentement des libéraux radicaux, qui auraient voulu amender le projet de loi afin d'exclure les cours de religion des écoles de l'Etat ou, du moins, les rendre facultatifs. En fait, la question de l'instruction religieuse n'occupa qu'une place très limitée dans la politique d'enseignement moyen de Van Humbeeck, qui s'appliqua plutôt ici à moderniser le réseau de l'Etat et à en assurer l'expansion en prévoyant un nombre d'établissements de l'Etat nettement supérieur à celui de 1850 : deux athénées par province, trois en Hainaut, au moins cent écoles moyennes pour garçons et cinquante pour filles[2]. C'est dans ce cadre et pour cet objectif que l'Etat reprendra à sa charge en 1881 les deux écoles secondaires communales verviétoises de filles et de garçons. L'exposé administratif de la Ville de Verviers pour 1880, faisant allusion à la

THENEE R V.indd version PM 142 13/09/07 11:51:57

transformation éventuelle du Collège communal en Athénée[3], ajoute : « Il est juste de dire que la Ville a beaucoup fait dans ces dernières années pour placer notre Collège au niveau des Athénées royaux et nous pouvons affirmer, sans crainte d'être contredits, qu'il figure 112

au premier rang par son organisation intérieure et par son personnel ». Dès la publication de la loi organisant l'enseignement moyen, augmentant le nombre des athénées et des écoles moyennes pour garçons et pour filles et prévoyant la reprise de certains établissements communaux par l'Etat, le Conseil communal approuva le 4 juillet 1881 la cession éventuelle à l'Etat du Collège communal et des écoles moyennes de la Ville. Le ministre Van Humbeeck fit connaître les conditions de la reprise par courrier du 26 juillet 1881. Le futur Athénée royal serait combiné avec la future Ecole moyenne de l'Etat, comme le prévoyait la loi, sous une même direction et « il y aurait donc à Verviers un préfet des études, cinq professeurs pour les classes latines, un professeur de rhétorique française, un second professeur de français, un professeur de mathématiques, un professeur de sciences naturelles, un professeur de sciences commerciales, trois professeurs de langues modernes, trois professeurs ou maîtres de dessin, gymnastique et musique et deux surveillants ». La Ville devrait continuer à assumer environ un tiers du coût annuel du personnel (de l'ordre de 57.000 francs) et elle resterait associée à la gestion de l'établissement par sa présence dans le bureau administratif comprenant, outre le Collège des bourgmestre et échevins, six membres désignés par le Gouvernement mais sur proposition du Conseil communal, dont la moitié choisie en dehors de celui-ci.

La décision de transfert fut prise le 29 août 1881 par le Conseil communal. Passons sur le conflit qui opposa ensuite la Ville et, à partir de 1884, le gouvernement catholique de l'Etat concernant l'ampleur de leurs contributions financières respectives : il ne fut résolu qu'en décembre 1906, soit un quart de siècle après la reprise ! Pour l'école par contre, ce changement d'appellation et de tutelle n'avait eu que peu d'effets à la rentrée scolaire d'octobre 1881. Moyennant pour certains d'entre eux (dont le vieux Jean-Simon Renier, à quelques semaines de sa retraite) la réussite d'un examen, la plupart des enseignants de l'ancien collège avaient été confirmés dans leur fonction et le septième directeur (depuis 1807) de l'école secondaire communale, Thil Lorrain, était devenu le premier préfet de l'Athénée royal de Verviers. Thil Lorrain marquera longtemps ceux qui l'eurent pour professeur dans les classes supérieures – les Pirenne, Bonjean, Wisimus…[4] – mais aussi les élèves les plus jeunes, tels François

ATHENEE R V.indd version PM 143 13/09/07 11:51:57

Duckers en sixième latines au milieu des années 1880 : « Je le vois encore – comme si cela datait d'hier – entrant dans la classe en coup de vent, se campant fièrement devant les élèves, redressant sa chevelure d'un geste nerveux et rapide puis, bourru, l'œil en feu et la barbe en bataille, admonestant d'une voie de tonnerre un *puni*, qui, je vous assure, n'en menait pas large. Tout le monde se tenait coi. Et moi, je l'avoue, j'avais un peu peur. C'est qu'il avait une façon si énergique de *houspiller* les paresseux, de redresser les apathiques, de réveiller les endormis ! Il aimait

aussi à pincer une oreille, en traitant la victime de *niguedouille*. Une fois – il m'en souvient fort bien – il avait saisi par l'épaule un de mes condisciples, qui était doté d'un superbe embonpoint, et l'avait secoué en lui lançant cette virulente apostrophe : *Allons ! Du nerf grosse doudouille !…* Et, quand il était sorti de la classe, pendant quelque temps encore, on entendait le tonnerre gronder. Ah ! C'était un terrible homme, mon préfet ! »[5].

Les qualités pédagogiques et littéraires du préfet, unanimement louées par « ses » derniers anciens un demi-siècle plus tard dans les premiers numéros du *Trait d'Union,* ne doivent pas occulter que même alors face à un Thil Lorrain tout comme un siècle plus tard face à un Roger Mathieu, de futures personnalités locales osent parfois sécher les cours. Ainsi Jean Wisimus et Louis Pirard utilisent une « carte de sortie » non signée pour quitter le bâtiment un beau jour de mai '86, ou mènent une fronde, l'année précédente : « 1885. Toutes troisièmes réunies, Thil Lorrain, en fin de leçon, nous a jeté le titre d'un devoir de rédaction sans y ajouter le moindre commentaire. Le travail est au-dessus de notre entendement. Les jours passent sans que nul d'entre nous puisse trouver le fil conducteur. Nous décidons, à l'unanimité, de remettre une feuille blanche. Le jour fatal arrive. Le préfet, qui ne s'attendait pas à cette résistance, entre dans une de ces colères bruyantes dont tout l'établissement retentissait et qui nous faisait replier les épaules : *Vous resterez tous aux arrêts de quatre à cinq !* »[6].

Sous la direction de Thil Lorrain, on peut citer parmi les plus anciens professeurs du nouvel Athénée dans les années 1880 Jacob, Lacroix, Morren, Stiénon, de Verrière et déjà un Mathieu (tous les six retraités en 1882), Sydow, Dehan, Ghaye et Novent jusqu'en 1884, un deuxième Mathieu, prénommé Auguste, retraité en 1887, Juncker et Ledent (retraités en 1895), Leclercq (retraité l'année suivante), Cleybens (retraité en 1901), Emile Gens (jusqu'en 1905), Emile Bels (1907), Martin Fastré et

ATHENEE R V.indd version PM 144 13/09/07 11:51:57

E. Gillet (1911), Joseph Baudenelle (retraité en 1913). De 1881 à la fin de sa carrière, Thil Lorrain accueillit seize nouveaux enseignants, au fur et à mesure des départs, parfois pour une année, parfois pour plus de trois décennies : Rens (1882-1884) , Van Oirbeek (1882-1896) , Marzorati (1883-1884) , Lapaille (1883-1891) , Dumoulin (1884-1885) , Crutzen (1884-1887) , Dumont (1884-1887) , Kiesel
(1884-1890) , Jacques (1884-1897) , Maréchal (1885-1886) , Jackson (188594) , Feller (1885-1919) , Remacle (1888-1889), Speder (1888-1890), Wittman (1889-1893) et Lequarré (1889-1902)[7].

A cette époque, les examens de fin d'année ont lieu au début du mois d'août, à raison d'une ou deux journées par classes d'études, tous les étudiants défilant l'un après l'autre devant un jury comprenant l'ensemble de leurs professeurs,

le préfet, des membres du bureau administratif et, parfois, une personnalité extérieure à l'école, comme en 1886 Henri Pirenne junior, sorti du Collège en 1879, et alors professeur à l'Université de Liège, qui préside cette année-là le jury pour les 3èmes latine[8]. Les élèves sortant de rhétorique ne sont pas nombreux : huit par exemple en 1889. Les meilleurs d'entre eux participent au concours général organisé ensuite chaque année par le gouvernement, et l'Athénée de Verviers comme auparavant le Collège communal se classe toujours dans les premiers rangs : l'établissement est troisième du pays tant en 1885 qu'en 1884. Cette année-là, sur 38 établissements (comprenant 25 athénées et 13 collèges), Verviers se classait en tête avec Gand 1er ex æquo pour le français. Une manifestation eut lieu le 12 octobre : un cortège comprenant de nombreuses sociétés partit de la rue de la Station et se dirigea vers l'Athénée pour y prendre les lauréats, les conduire à l'Hôtel de Ville pour y recevoir des prix puis les ramener à la « Franchimontoise »[9]. Toujours en 1884, Albert Tasté, sorti premier de 1ère latine, fut le seul de tous les rhétoriciens du pays à répondre aux trois questions de l'épreuve de mathématiques… qui fut annulée ensuite en raison de sa trop grande difficulté et malgré l'intervention du prof' de maths' verviétois, J. Ledent, qui s'était déplacé en vain jusqu'à Bruxelles pour protester[10] ! Malheureusement, ces concours généraux du Gouvernement ne permettaient pas aux élèves de l'Athénée de se mesurer avec leurs homologues de l'enseignement libre, d'une part les élèves du Collège St-François-Xavier et d'autre part, à partir des années '90, ceux de l'Institut St-Michel puisque les Frères de la doctrine chrétienne établirent à partir de 1886 un enseignement moyen d'humanités modernes dans leurs locaux de la rue du Collège, en plus des classes primaires existant de longue date[11].

Les brillants résultats des premiers élèves de l'Athénée font évidemment honneur à leurs professeurs et, bien plus tard, l'Académicien Laurent Dechesne saluera, comme d'autres, les talents d'un Lorrain, d'un Gens, d'un Feller – « un as celui-là, qui savait nous intéresser par sa science profonde, claire et enthousiaste ». Mais ce professeur émérite de l'Université de Liège et des HEC, âgé de 68 ans en 1948, n'avait pas conservé que de bons souvenirs des ses années d'Athénée et son témoignage discordant, avalisé par sa parution dans le *Trait d'Union*[12], jette un autre éclairage sur la vénérable maison : « L'enseignement m'y a paru de valeur assez inégale, meilleur dans les classes inférieures. J'ai su depuis que c'était alors un fait général. Quoi qu'il en soit, je pus constater que, dans

ATHENEE R V.indd version PM 146 13/09/07
11:51:58

l'enseignement préparatoire ou primaire, je savais mes leçons en sortant de l'école, tandis que, dans les classes supérieures, la charge des travaux à domicile devenait accablante. Après les quatre heures de leçon de la matinée et les deux heures de l'après-midi, venaient deux heures d'études, où l'on faisait ses devoirs sous 115

la férule d'un gros surveillant qui ne cessait de se curer les oreilles. Puis, après le repas du soir, il fallait encore travailler chez soi jusque bien tard dans la nuit, pour recommencer le lendemain à huit heures du matin. Cet excès d'occupations imposées à des êtres jeunes, pleins de vie et qui avaient besoin de mouvement, nous faisait prendre en grippe notre prison, que nous appelions le coffre. Il me semblait que la mémoire jouait un rôle excessif dans l'enseignement. Il nous fallait chaque jour apprendre par cœur de longs passages de français, de latin, de grec, d'allemand ou de flamand ».

Et Dechesne de poursuivre en épinglant sévèrement quelques professeurs des années 1880 tout en leur laissant le bénéfice de l'anonymat : « l'enseignement moyen que je reçus au Collège ne me parut pas d'une qualité aussi généralement élevée que celui des années préparatoires. Cette qualité variait avec les professeurs. Certes, on ne trouvait pas alors facilement des candidats d'une valeur suffisante. Certains professeurs n'étaient vraiment pas à la hauteur, tel celui qui enseignait l'anglais, Américain qu'on disait avoir fait la guerre de la Sécession. Il connaissait si peu de français que ses élèves lui suggéraient des traductions d'une bouffonnerie très amusante, mais qui compromettaient gravement la discipline de la classe. Voulant sévir contre un élève, il le poursuivait à travers la salle, menaçant de le boxer. Je lui en veux parce que son incapacité me fit préférer un flamand inutile à un anglais indispensable. D'autres professeurs étaient capables, mais s'intéressaient trop peu à la tâche. L'un deux, cherchant à économiser ses peines, avait imaginé de greffer, sur la leçon de mémoire latine ou grecque, la traduction et les commentaires ou explications. Ce procédé appliqué aux examens, entraînait pour moi un véritable désastre, car je ne pouvais m'astreindre à consacrer une peine et un temps infinis à des efforts de mémoire verbale. Ce professeur, un vieux célibataire sceptique, scandalisait par son ironie voltairienne mon enthousiasme juvénile. Plus tard, il devait, en se mariant, retourner sa veste politico-religieuse afin de courtiser le nouveau Gouvernement, et obtenir en récompense une place de préfet des études. Son manque de tenue me déplaisait aussi. Prisant beaucoup, il se mouchait abondamment dans un grand mouchoir rouge qu'il faisait sécher devant le poêle. Contraste lamentable entre la noblesse et l'élévation des grands

ATHENEE R V.indd version PM 147 13/09/07
11:51:58

penseurs de l'antiquité dont il nous entretenait et la vulgarité de son attitude. De cette expérience, je devais conserver plus tard le souci constant de me présenter à mes élèves sous un aspect décent, estimant que la vérité perd beaucoup à se montrer sous l'aspect d'un vieillard répugnant ».

« Les professeurs se contentaient trop souvent de distribuer leurs connaissances sans se soucier de l'effet qu'ils produisaient sur de jeunes intelligences ; ils s'adressaient trop à la mémoire, insuffisamment à la raison, et ils ne se 116

préoccupaient guère du côté moral ni de la formation du caractère. Mais leur plus grand défaut, surtout dans les classes supérieures, était de ne pas savoir nous intéresser aux matières qu'ils enseignaient, de ne pas nous montrer la place importante qu'elles occuperaient plus tard dans notre vie. Eux-mêmes ne paraissaient pas d'ailleurs s'y intéresser beaucoup. Manquant de cet enthousiasme propre à susciter le zèle des disciples, ils s'acquittaient de leur tâche sans y manifester d'empressement. Ne pas éveiller ni entretenir l'intérêt et le goût des élèves, tel était le grand défaut de l'enseignement. Cette lacune regrettable m'empêcha de déployer le moindre zèle pour des sciences dont je devais plus tard ressentir le plus grand besoin, comme la géographie, l'histoire, les mathématiques, y compris l'algèbre ». Enfin, avant de saluer heureusement les qualités de Feller, Gens et Lorrain, Dechesne livrait encore cette remarque sur un de ces professeurs de latin surnommé Le Bœuf : « il conseillait à l'un de nos camarades, lorsqu'il serait à l'Université, de se limiter strictement au texte de son cours sans jamais en lire d'autre. Au fait, je pus constater plus tard que ce conseil pouvait s'appliquer utilement à certains bonzes universitaires : ceux qui consignaient dans leurs cours, non le minimum, mais le maximum de leurs connaissances. Ajouter quelque chose à ce qu'ils avaient enseigné, c'était courir le risque de ne pas être compris. Quoi qu'il en soit, Le Bœuf ne faisait certes pas figure d'un aigle. Il avait besoin de toutes ses notes pour traduire *La guerre des Gaules* ».

En ce qui concerne l'organisation des cours, la loi de 1881 avait tenté une diversification audacieuse en créant à côté des deux variantes d'humanités modernes, prévues dès 1850, quatre variantes d'humanités anciennes ouvrant chacune sur un type d'études universitaires, mais cette expérience – qui coïncida avec les études secondaires de Laurent Dechesne – fut interrompue à partir de 1887. De ce moment et jusqu'au milieu du XXe siècle, les humanités anciennes sont d'abord conçues comme des gréco-latines à la seule exception de la section « latin-math » dont l'existence fut

ATHENEE R V.indd version PM 148 13/09/07
11:51:58

confirmée en 1887. Dans le programme de 1887, l'horaire des gréco-latines comprenait treize heures de langues anciennes par semaine, en moyenne, pour les trois années supérieures des humanités, qui suivaient aussi trois heures par semaine de langue maternelle et à peu près autant de seconde langue. Quant aux mathématiques et aux sciences, elles occupaient cinq heures hebdomadaires. Mais, contrairement à jadis, les mathématiques n'étaient plus étroitement associées à la physique et à l'astronomie (ce qui rappelait le programme des classes de philosophie relevant de la tradition des collèges jésuites). En 1887, une place spécifique et autonome est faite aux sciences naturelles qui sont désormais distinguées des mathématiques. Enfin, la spécificité du programme de la section latine-mathématique par rapport à la section gréco-latine tenait au fait que le grec y était remplacé par des heures supplémentaires 117

consacrées aux mathématiques et au dessin scientifique[13].

Tout au long de la décennie, l'Athénée compta autour de 200 élèves[14] :

Année	Humanités anciennes	Classes professionnelles	Cours communs	Total
1881-82	90	59	68	217
1882-83	92	53	80	225
1883-84	69	47	68	184
1884-85	69	44	63	176
1885-86	60	46	81	187
1886-87	55	52	93	200
1887-88	103	59	60	222
1888-89	75	99	47	221

L'établissement devait remporter encore plusieurs succès au concours général[15], notamment dans les langues modernes où il se classa premier du pays en 1889. Ce furent là les derniers succès de la période Thil Lorrain : après avoir dirigé l'école secondaire officielle de Verviers durant près de deux décennies, le premier préfet de l'Athénée fut contraint de prendre sa retraite le 1er octobre 1889.

1 Cité in D. GROOTAERS, *op.cit,* p. 137.
2 *Idem*, p. 232-233.
3 Pour les circonstances du transfert, je suis le travail de F. HAKIN, *op.cit,* p. 17 et suivantes.
4 Voir le portrait de Thil Lorrain par Guy Derooz dans la IVe partie.

ATHENEE R V.indd version PM 149 13/09/07
11:51:58

5 *Notre Trait d'Union,* 1933, p. 43.

6 *Idem,* 1934, p. 89. Louis Pirard (1868-1948) devint avocat, parlementaire puis, de 1927 à 1937, le premier Gouverneur socialiste de la Province de Liège. Jean Wisimus (1868-1953), négociant et poète wallon, fut le premier rédacteur en chef du *Trait d'Union* en 1933.

7 *L'Athénée (…) a cent ans*, p. 78 ; *Registre des diplômes* de 1881 à 1889 conservé à l'Athénée ; et surtout F. HAKIN, *op.cit,* p. 58.

8 *Registre des diplômes* de 1881 à 1889.

9 F. HAKIN, *op.cit*, p. 25.

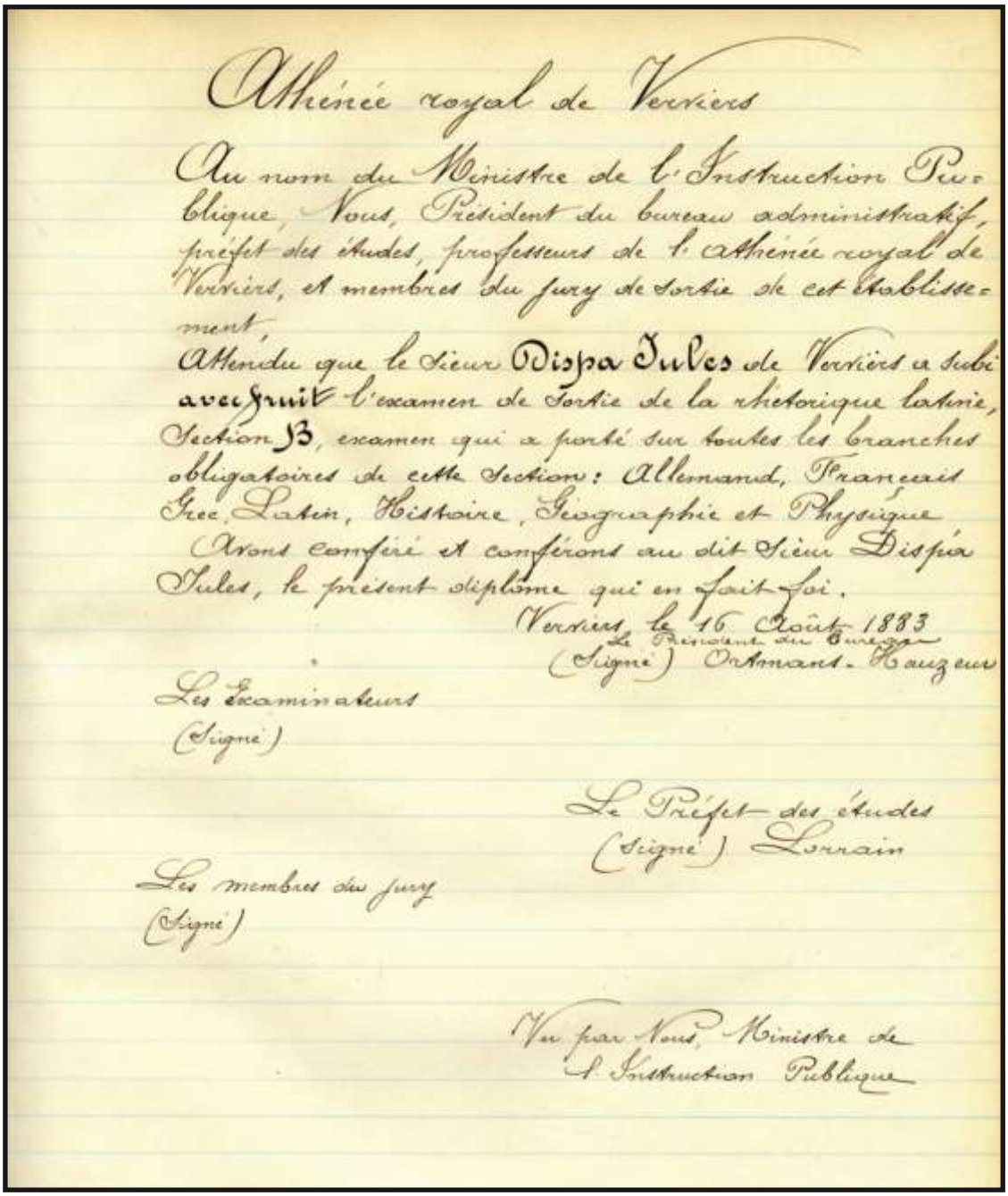
10 Souvenirs de Emile Tasté dans *Notre Trait d'Union,* 1957, n°3, p. 7.

11 H. BAIVERLIN et al., *op.cit,* p. 304.

12 *Notre Trait d'Union,* 1948, n°4, p. 1 à 3.

13 D'après D. GROOTAERS, *op.cit*, p. 275-276 et 278-279.

14 F.HAKIN, *op.cit,* p. 44. 15 *Idem,* p. 26.



Athénée royal de Verviers

Au nom du Ministre de l'Instruction Publique, Nous, Président du bureau administratif, préfet des études, professeurs de l'Athénée royal de Verviers, et membres du jury de sortie de cet établissement,

Attendu que le Sieur Dispa Jules de Verviers a subi avec fruit l'examen de sortie de la rhétorique latine, Section B, examen qui a porté sur toutes les branches obligatoires de cette Section: Allemand, Français Grec, Latin, Histoire, Géographie et Physique

Avons conféré et conférons au dit Sieur Dispa Jules, le présent diplôme qui en fait foi.

Verviers, le 16 Août 1883

Le Président du Bureau
(Signé) Dethmant-Hauzeur

Les Examinateurs
(Signé)

Le Préfet des études
(Signé) Lorrain

Les membres du jury
(Signé)

Vu par Nous, Ministre de l'Instruction Publique

62. Extrait du premier registre

2. La valse des préfets

Après le départ à la retraite de Thil Lorrain, cinq préfets vont se succéder en vingt-trois ans, entre 1889 et 1912. C'est d'abord Léopold Struman, qui prend ses fonctions le 1er octobre 1889 et parvient à maintenir l'école au niveau où l'avait amenée son prédécesseur, décédé en 1893 : « Homme grave, aux traits nobles, à la barbe rousse et touffue » selon les souvenirs d'anciens[1] recueillis en 1956, il excelle dans sa fonction lorsqu'il est appelé, au bout de six années, à prendre la direction de l'Athénée de Liège en septembre 1895. C'est un professeur de ce dernier établissement qui le remplace à la tête de l'Athénée de Verviers : Jules Derousseaux. « Du préfet, je me souviens très peu », dira plus tard Emile Molinghen : « de ce temps là, on ne le voyait jamais »[2]. Derousseaux dirigea l'école durant deux années et demi seulement. En janvier '98, il devenait inspecteur de l'enseignement moyen et cédait la place à Arthur Drumaux, jusque là préfet à l'Athénée de Hasselt, qui partit à son tour officier à la direction de l'Athénée de Liège dès avril 1900. C'est à nouveau de Flandre que vint son successeur : Georges Aloïs Wets était préfet de l'Athénée de Hasselt avant son transfert à l'Athénée de Verviers où, à l'instar enfin de Thil Lorrain, il termina sa carrière, mais… trois ans plus tard déjà. Enfin, le 21 septembre 1903, Philippe-Auguste Mathieu, premier du nom, jusque là préfet à l'Athénée de Tournai, était nommé à Verviers et allait y apporter neuf années bienvenues de stabilité directoriale.

Jacques et Bels étaient toujours professeurs de mathématiques, « l'extraordinaire Mr. Jackson » était remplacé en 1895 comme professeur d'anglais par Michel Evens, « le grand Gens », professeur de sciences, restait impressionnant autant par sa taille que par son originalité, le surveillant Largefeuille « sec, en lame de couteau, barbe en bouc » faisait éclater des colères mémorables à l'encontre des indisciplinés depuis qu'il épaulait son collègue Paquot[3]. Entre 1889 et 1912, trente-six nouveaux enseignants allaient passer par l'Athénée[4] ou rejoindre celui-ci parfois pour plus longtemps. Vingt d'entre eux y restèrent en effet plus de vingt ans, et quelques-uns près de trente ans voire davantage : Alphonse Lambrette (de 1890 à 1919), Louis Cloots (de 1890 à 1926), Lucien Foulon (de 1891 à 1920), Jean Riquire (de 1898 à 1926), René Sluse (de 1902 à 1930), Alexandre Poskin (de 1908 à 1937), Florent Pirard (de 1909 à 1937), Adolphe Listray et Victor Quoilin (tous deux de 1912 à 1937). Ce dernier

ATHENEE R V.indd version PM 152 13/09/07 11:52:14

avait remplacé Joseph Baudenelle comme professeur de gymnastique. Outre ces neuf titulaires dont la longévité rue du Gymnase égala, précisément, celle d'un Baudenelle, d'un Constant Simon ou d'un Jules Feller, on épinglera aussi parmi les nouveaux enseignants désignés durant cette période à l'Athénée Ernest Weisgerber, professeur 120

de langues qui y fut nommé à l'âge de 37 ans en 1897 et y enseigna jusqu'à sa retraite en 1920, représentant ses collègues au comité du Syndicat des Professeurs d'Athénée[5].

Professeur honoraire à l'ULB et secrétaire perpétuel honoraire de l'Académie royale, Victor Tourneur, fils d'un enseignant des classes primaires, gardera, lui, au contraire de son collègue Laurent Dechesne, un excellent souvenir de ses humanités classiques dans les années 1890 : « En septième et sixième latines, je fus initié aux mystères de la langue des Romains par Victor Wittman, un professeur né. En cinquième et en quatrième, S. Leroy qui avait été surveillant à l'Ecole normale des humanités, nous apprit à travailler ferme. Malheureusement, en cinquième, le professeur de grec, qui n'avait fait que des études moyennes, fut cause de ce que je n'ai jamais bien connu l'accentuation grecque qui, disait-il, ne regardait pas les élèves. Je le crus à tort. En troisième latine, notre maître fut E. Gillet, bon professeur aux cheveux noirs le lundi et blancs le samedi. En seconde, L. Cloots, grand admirateur de Lamartine, nous amenait à partager son goût pour la poésie romantique, à côté de celle de Virgile. En rhétorique, triomphait Jules Feller, maître à la vaste érudition, aussi bon philologue qu'exégète littéraire, qui nous ouvrait de vastes horizons sur toutes les épopées. Je m'en voudrais d'oublier les excellents professeurs de langues germaniques : V. Jacques (allemand), H. Jackson (anglais) et G. Van Oirbeeck (flamand). Grâce à eux, je me suis trouvé à même plus tard de faire face dans l'administration aux nécessités d'un bilinguisme de plus en plus envahissant. Voilà pourquoi j'ai conservé un profond attachement à l'Athénée royal de Verviers »[6].

Pas de professeur de religion dans ces souvenirs : ce n'est qu'à partir de septembre 1897 que le gouvernement catholique, qui s'était attelé à freiner dès 1884 l'extension de l'enseignement moyen officiel[7], institua ce cours et nomma un professeur à l'Athénée de Verviers. Le Conseil communal mit peu d'empressement à voter le crédit nécessaire à la prise en charge partielle du traitement de cet enseignant particulier. L'abbé Cordonnier fut le premier titulaire de cette charge. Il fut remplacé à partir de 1904 (et jusqu'en 1928) par l'abbé Rouen, après un intérim d'une année assuré par

ATHENEE R V.indd version PM 153 13/09/07 11:52:14

l'abbé Joisten[8]. Le rôle de ces ecclésiastiques au sein de l'Athénée ne devait pas être facile, à une époque où les tensions politico-idéologiques entre les catholiques d'un côté, les libéraux et socialistes de l'autre, étaient particulièrement vives, notamment autour de l'enseignement et de la religion. Au début du XXe siècle, le père Jésuite Milcamps, professeur à St-François-Xavier, signait régulièrement dans le catholique *Courrier du Soir*, sous un pseudonyme, des articles violemment hostiles aux partis laïcs. « Maçonnerie, libéralisme et socialisme sont le triple pouvoir exécutif de la juiverie, première et dernière

incarnation du satanisme », écrivait le *Courrier de la Vesdre*[9]. Le *Courrier du Soir,* de même, dénonçait « la presse gueuse, rédigée par les maçons, commanditée par la juiverie » et combattait l'égalité des droits politiques[10]. Aux antipodes de ces discours, libéraux et socialistes – qui iraient ensemble, en cartel, aux élections législatives de 1912 – regardaient avec envie la République française décréter la séparation radicale de l'Eglise et de l'Etat, expulser les congrégations religieuses (qui trouvaient refuge en Belgique…), soutenir sans réserve et exclusivement l'enseignement public. Il faut se plonger dans la presse de cette période, regarder les caricatures de *L'Assiette au beurre* ou les dessins des affiches électorales pour percevoir aujourd'hui ce climat qui déboucha à Verviers, en mars 1903, rue de Rome, sur des batailles rangées autour des toques des élèves du collège jésuite, entre ces derniers et ceux de l'Ecole textile appuyés par de Jeunes gardes libérales[11] !

Plus prosaïquement, à l'Athénée, les premières années du XXe siècle virent la modernisation du laboratoire de physique, la création (pour les sections professionnelles) d'un cours de travaux manuels, le remplacement d'une partie du matériel du gymnase, le début de cinq années de démarches, en 1907, pour obtenir la création d'un garage pour vélos… Mais aussi, après un bel accroissement de la population dans les années '90 jusqu'à près de 300 élèves, une longue tendance à la baisse[12] pour revenir, en 1912, en dessous des chiffres de 1881.

63. Carte postale électorale du cartel libéral-socialiste en 1912



13/09/07 11:52:18

Année	Humanités anciennes	Humanités modernes	Total
1889-90	91	130	221
1890-91	96	124	220
1891-92	118	133	251
1892-93	116	137	253
1893-94	114	151	265
1894-95	118	149	267
1895-96	110	184	294
1896-97	108	182	290
1897-98	94	189	283
1898-99	96	192	288
1899-00	84	190	274
1900-01	92	194	286
1901-02	84	173	257
1902-03	85	159	244
1903-04	99	165	264
1904-05	105	145	250
1905-06	97	122	219
1906-07	105	121	226
1907-08	109	114	223
1908-09	116	127	243
1909-10	99	121	220
1910-11	87	115	202
1911-12	85	119	204

Atteint par la limite d'âge, Auguste Mathieu prit sa retraite en juillet 1912. Lors de son départ, on souligna le soin qu'il avait accordé à redonner leurs lettres de noblesse aux cours de dessin, de musique, de gymnastique et de travaux manuels, son intérêt permanent pour l'hygiène, l'éclairage, la ventilation et la décoration du bâtiment et des classes, son souci d'éviter trop d'achats obligatoires de livres dont le budget pesait sur les familles modestes, sa volonté de multiplier les excursions scolaires et d'inciter à « la spontanéité » chez les élèves : bref, s'il faut lire entre les lignes (mais le faut-il ?), un profil étonnamment moderne pour l'époque mais qui ne put enrayer le déclin des effectifs entamé depuis le départ du préfet Struman en 1895, et passé sous silence lors de celui de Mathieu en 1912.

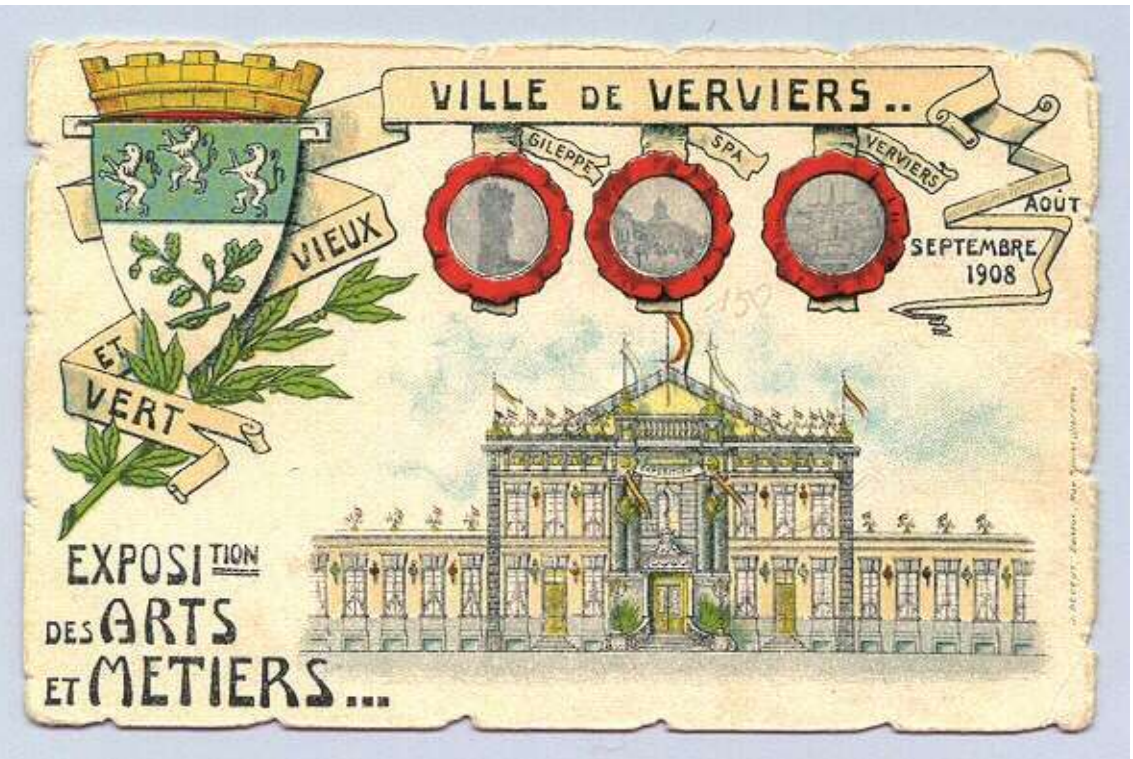
EE R V.indd version PM 156

13/09/07 11:52:18

1 *L'Athénée (…) a 75 ans,* p. 37.
2 *Idem*. Devenu ingénieur, Emile Molinghen eut une fille qui devint préfète du Lycée de Verviers.
3 *Idem* et souvenirs de Emile Tasté dans *Notre Trait d'Union,* 1957, n°3, p. 7.
4 Liste complète dans F. HAKIN, *op.cit,* p. 58-59.
5 *Notre Trait d'Union,* 1952, n°2, p. 10.
6 *Idem,* 1958, n°2, p. 4.
7 D. GROOTAERS, *op.cit,* p. 234.
8 F. HAKIN, *op.cit,* p. 27 et 58.
9 *Courrier de la Vesdre,* 29-11-1891, p. 1.
10 *Courrier du Soir,* 1-10-1909, p. 1 et 30-6-1911, p. 1.
11 Voir T. LAMBIET, *Saint-François-Xavier, op.cit,* p. 31-32.
12 F. HAKIN, *op.cit,* p. 29-31 et 45.

64. Carte éditée à l'occasion d'une exposition des Arts et Métiers organisée par la Ville à l'Athénée en 1908

ATHENEE R V.indd version PM 157



13/09/07 11:52:19

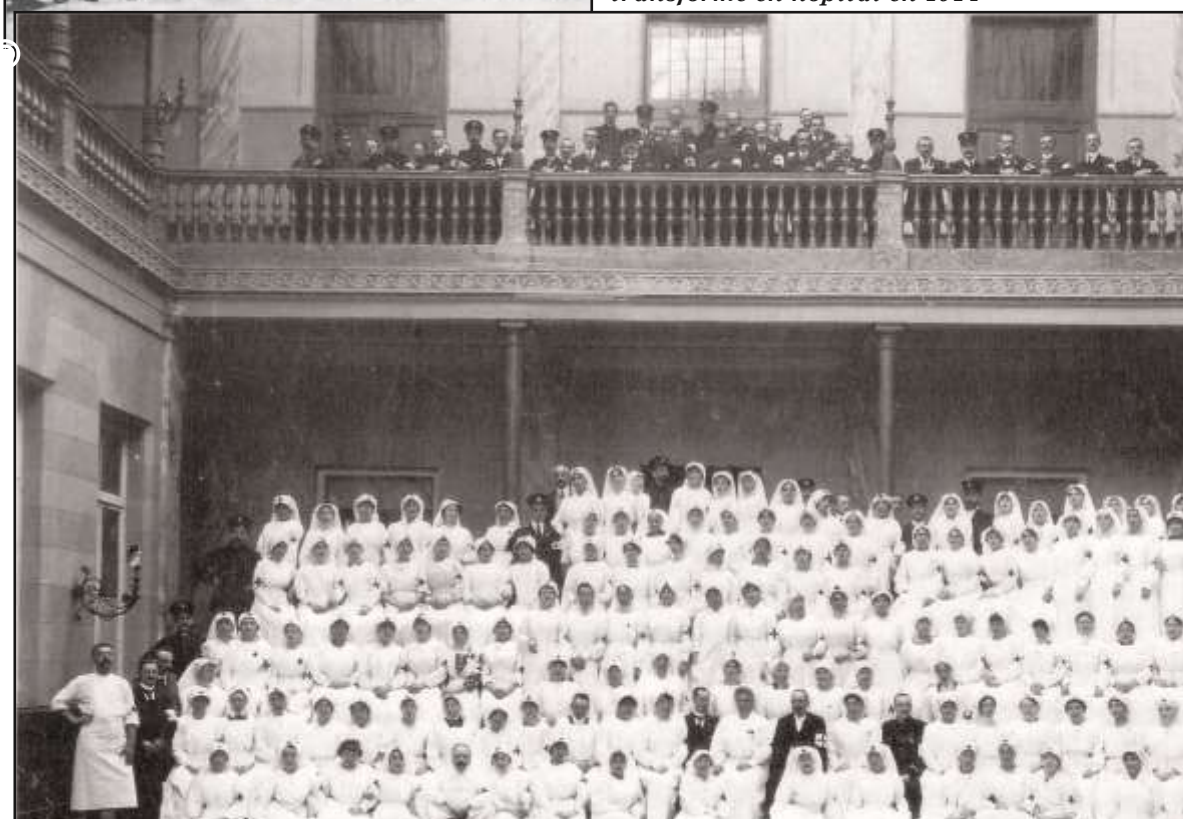
EE R V.indd version PM 158







65. Clichés pris dans l'Athénée transformé en hôpital en 1914



3. D'une guerre à l'autre

Après la rotation des cinq préfets de 1889 à 1912, le quart de siècle suivant sera marqué, à la tête de l'établissement en tous cas, par une stabilité de bon aloi : deux préfets seulement se succèdent de septembre 1912, à la veille du premier conflit mondial, à décembre 1938, au moment des prémisses du second. Jules Bertrand, qui remplaça Auguste Mathieu le 19 septembre 1912, fut le premier préfet verviétois lui-même ancien élève de l'Athénée. Né à Hodimont le 27 juillet 1867, il avait terminé ses humanités en 1885 et était entré à l'Université de Gand, où il avait obtenu, le 3 août 1888, avec grande distinction, le diplôme de professeur agrégé de l'enseignement moyen du degré supérieur pour les sciences physiques et mathématiques. Sa carrière pédagogique l'avait conduit d'abord comme surveillant à l'Athénée royal de Verviers puis à celui d'Arlon ; ensuite comme professeur de mathématiques à Hasselt en 1893-1894 et à nouveau à l'Athénée de Verviers mais en tant que professeur, de 1894 à 1907. Il était devenu préfet des études à Arlon de 1907 à 1912, avant de revenir définitivement à Verviers, de 1912 à 1927. Selon ses collègues arlonais, que ne démentiraient pas les Verviétois, Bertrand était « méthodique, laborieux, connaissant à fond ses instructions, uniquement préoccupé de sa gestion, pratique avant tout, toujours prêt à seconder les professeurs dans leur pénible tâche, sachant au besoin les défendre contre n'importe qui, d'une raideur de mathématicien sans doute, mais d'une franchise familière et d'une impartialité scrupuleuse, judicieux dans ses appréciations, bienveillant mais ferme envers les élèves, indifférent aux commérages de la petite ville, réussissant sans ostentation, mais avec une belle indépendance, à rétablir une forte discipline chez la jeunesse, à stimuler l'une ou l'autre défaillance, à donner à l'ensemble une forme nette et solide. Si d'aucuns l'ont trouvé un peu rêche, plus d'un élève et d'un jeune professeur doivent à ses conseils sages et paternels d'avoir évité maint écueil regrettable »[1].

Moins de deux ans après son entrée en fonction, le monde de l'enseignement en Belgique avait connu une révolution réclamée depuis longtemps, avec la loi du 19 mai 1914 sur l'instruction primaire obligatoire, dont les effets indirects sur l'enseignement secondaire devaient se faire sentir par la suite. Le gouvernement catholique avait enfin consenti à cette réforme pour des motifs assez particuliers. Il faut savoir qu'au tournant du siècle, la plupart des élèves allaient à l'école jusqu'à leur première communion, or celle-ci avait lieu alors à 11 ou 12 ans ; le nombre d'enfants qui ne suivaient pas ou

ATHENEE R V.indd version PM 160 13/09/07 11:52:47

très irrégulièrement l'enseignement primaire ne s'élevait plus alors, pour l'ensemble du pays, qu'à
6 %. Dès lors, on craignit les conséquences désastreuses du décret de Pie X
126

du 8 août 1910, qui abaissait l'âge de la première communion à 7 ans : un grand nombre d'enfants des classes populaires risquaient en conséquence de se trouver, très jeunes, définitivement perdus à la fois pour l'école et… pour le catéchisme. En augmentant les subsides de l'Etat, la loi de 1914 réalisa la gratuité de l'enseignement dans toutes les écoles primaires, communales ou libres[2].

Dix semaines après l'adoption tardive du principe de l'instruction obligatoire (dont le champ ne ferait que croître ensuite), c'est tout le pays qui subissait un bouleversement d'une toute autre nature, le 4 août 1914, avec l'invasion allemande. Dans la région, Soiron, Sclessin sur la crête de Wegnez, Olne, Cornesse, Battice, Herve, Dolhain, Baelen subirent des incendies, des pillages et des massacres de civils qui allaient laisser longtemps des traces dans la mémoire collective[3], que les atrocités de la seconde occupation, un quart de siècle plus tard, allaient raviver pour longtemps. A Verviers même, le 8 août, une fusillade avait éclaté lors d'un défilé de troupes rue de Limbourg et entraîné la mort de plusieurs soldats et de civils. Amplifiant les faits comme à son habitude, la rumeur avait couru en ville de deux cents soldats allemands blessés dans l'escarmouche et transportés à l'ambulance de l'Athénée[3]. Dès la déclaration de guerre en effet, une antenne médicale de cent lits avait été installée à l'Athénée de Verviers grâce aux apports de la population en matériel, linges et vivres. Dès le 6 août 1914, les premiers blessés de la bataille des forts de Liège, Belges et Français, y reçurent des soins avant d'être emmenés en captivité, et jusqu'en 1915, 495 soldats y seront soignés. De nombreux ambulanciers et ambulancières de la toute jeune section verviétoise de la Croix-Rouge, fondée en 1906, se présentèrent volontairement pour servir sous la direction du docteur Armand Wéber – un ancien de l'Athénée sorti en 1894, et un des quatre fondateurs de la Croix-Rouge locale. Un autre service d'ambulance était installé à la gare de Verviers-Est pour le passage des trains de prisonniers vers l'Allemagne. La section locale de la Croix-Rouge possède encore un carnet de souvenirs, rassemblés en 1914 par une jeune infirmière volontaire de 21 ans, souvenirs rédigés à l'Athénée par des soldats belges et français, prisonniers de guerre, soignés dans cet hôpital militaire improvisé[4].

Le bâtiment de la rue du Gymnase n'était donc pas disponible pour les cours lors de la rentrée scolaire, qui eut lieu le 8 octobre[5]. Ceux-ci se donnèrent à

ATHENEE R V.indd version PM 161 13/09/07 11:52:47

l'Ecole supérieure des Textiles jusqu'aux vacances de Pâques, avec pour inconvénient la suppression du cours de gymnastique, faute de local convenable, ainsi que du cours de musique. Les résultats obtenus pendant cette année scolaire furent néanmoins satisfaisants, si l'on tient compte des circonstances. Bien sûr, la difficulté des communications faisait perdre beaucoup de temps 127

aux élèves de la campagne, obligés de faire, chaque jour, de longs trajets à pied, au moins pendant les premiers mois. L'absence d'éclairage empêcha aussi, pendant l'hiver, un assez grand nombre d'élèves de se consacrer à leurs devoirs en soirée, si bien que dans les classes terminales, le résultat ne fut pas aussi bon que les années précédentes, tandis que dans les classes inférieures, l'influence des événements fut moindre. Durant l'année scolaire 1915-1916, alors que les étudiants avaient regagné leurs murs, la cherté de la vie s'accentua : les élèves, surtout ceux dont les parents étaient modestes, n'étaient plus nourris comme ils auraient dû l'être et il en résulta, pour eux, une moins grande résistance aux fatigues intellectuelles. Mais la seconde moitié du conflit serait plus pénible encore.

En 1917 en effet, l'établissement fut fermé par ordre des autorités d'occupation, du 18 février au 17 avril. Les cours se donnèrent clandestinement, aux élèves des classes supérieures, dans l'habitation du préfet et chez quelques professeurs. Après un bref retour à un semblant de normale, c'est enfin l'autorité militaire qui occupa les locaux de l'Athénée en janvier 1918. Les cours se donnèrent alors au Conservatoire de musique. Il fallut supprimer les leçons de l'après-midi en les condensant sur la matinée et en réduisant à 45 minutes la durée de chacune d'elles. Les cours de gymnastique et de musique furent supprimés. Le cours de dessin se donna aux Textiles. La direction demanda, afin de parer à l'insuffisance d'alimentation dont souffraient bien des élèves, que les étudiants de l'Athénée et de l'Ecole moyenne, au même titre que les enfants de 9 à 14 ans fréquentant les écoles primaires, puissent obtenir une soupe scolaire payante, concurremment avec la « miche » qu'ils recevaient déjà. Mais il ne fut pas possible, faute de moyens, d'exempter du payement les élèves admis à la gratuité des cours…

Ce n'est que le 10 février 1919, soit trois mois après l'Armistice du 11 novembre 1918, que l'Athénée put enfin rentrer dans ses locaux à peu près en état. A cette occasion, le préfet organisa une fête à laquelle furent invités les élèves ayant fait la guerre. M. Bochoms, professeur de dessin, avait calligraphié les noms de ceux morts au combat ou en captivité, sur un tableau provisoire accroché dans le préau. A la fin de cette année scolaire, on put aussi reprendre, au Grand-Théâtre, la cérémonie de distribution des

ATHENEE R V.indd version PM 162 13/09/07 11:52:47

prix qui, pendant les années précédentes, avait été réduite à la proclamation clandestine des résultats des concours et des examens. Le provisoire a parfois la vie longue : ce n'est qu'en 1930 que le mémorial en carton installé en 1919 dans le préau fut remplacé par deux plaques de bronze sur fond de marbre rouge, installées de part et d'autre de l'entrée principale, à l'emplacement des deux panneaux d'affichage initiaux. Ces deux plaques portent les noms des 226 anciens élèves de l'Athénée qui combattirent durant 14-18. Trente-huit noms y sont 128

suivis d'une croix, comme par exemple celui de l'artiste peintre Georges Le Brun (volontaire à 41 ans), pour signaler ceux qui ne revinrent pas de la campagne de '14 ou des tranchées de l'Yser, et qui représentaient environ 15 % des soldats verviétois tués pendant le conflit[6].

Après la tourmente, Jules Bertrand dirigera encore l'école durant huit années scolaires, jusqu'à l'été 1927. Sous sa direction, et notamment pendant l'occupation, la chute des effectifs avait été enrayée et, progressivement, le nombre d'élèves s'était élevé jusqu'à atteindre 262 à la fin de la guerre, pour se stabiliser autour de 220 en moyenne ensuite[7] :

Années	Humanités anciennes	Humanités modernes	Total
1912-13	80	101	181
1913-14	81	115	196
1914-15	70	115	185
1915-16	89	142	231
1916-17	105	138	243
1917-18	103	153	256
1918-19	109	153	262
1919-20	115	129	244
1920-21	111	120	231
1921-22	105	119	224
1922-23	98	118	216
1923-24	96	119	215
1924-25	93	94	187
1925-26	108	96	204
1926-27	117	104	221
1927-28	107	127	234

Malgré les mauvais souvenirs qu'elle rappelait et rappellerait encore à beaucoup, les autorités de l'école, pragmatiques, obtinrent pour les élèves de l'Athénée la possibilité de choisir en « deuxième langue » (donc première langue étrangère étudiée) l'allemand (comme à Arlon) et non le flamand comme dans le reste du pays, choix que les autorités de l'établissement avaient déjà posé en 1902 mais le préfet de l'époque, Drumaux, avait

obtenu alors la possibilité pour les parents des gréco-latines seulement d'opter entre le flamand et l'allemand. A défaut, soulignait-il à juste titre, ceux-ci risquaient de n'avoir aucun rudiment de l'autre langue nationale, ce qui pouvait les handicaper pour une carrière dans les services publics notamment[8]. Les 129

années '20 virent également l'installation d'un réfectoire, l'instauration du service de prêt des livres, l'inauguration du buste de Thil Lorrain, l'augmentation du minerval annuel porté à 100 francs en 1922, et, *last but not least,* une première tentative politique de modernisation de l'enseignement secondaire dans un contexte que la guerre puis l'abolition du vote plural avaient fortement modifié : le système des coalitions gouvernementales, dont le parti catholique restait l'élément central, obligeait les partis à un *modus vivendi* pour l'enseignement s'apparentant à un *statu quo.* Certes, la politique de l'instruction ne dépendait plus du ministre de l'Intérieur mais de celui « des Sciences et des Arts », tantôt socialiste, tantôt libéral, mais elle restait corsetée par des principes du XIXe siècle et, en ce qui concerne l'enseignement de l'Etat, par l'attention vigilante des ministres catholiques en faveur de l'enseignement libre. Toute avancée significative s'avérait donc extrêmement difficile.

Le premier bond en avant dans ce domaine est réalisé par le socialiste Camille Huysmans entre 1925 et 1927. Il retire aux bureaux locaux, au profit de son Ministère, la confection du budget des établissements publics en ce compris la fixation du montant de la part communale, il harmonise les cours de telle sorte que les sections préparatoires attachées aux écoles moyennes deviennent de vrais écoles primaires (son successeur, le libéral Vauthier, poursuivra le mouvement en veillant à ce que les cours des écoles moyennes soient équivalents au premier cycle des Athénées), enfin il homogénéise le minerval des établissements de l'Etat en associant à celui-ci toute une série de déductions et d'exonérations de telle sorte que l'enseignement moyen de l'Etat devienne relativement peu coûteux pour les parents - ce qui se traduit par une croissance réelle de la population des Athénées et des écoles moyennes dans l'entre-deux-guerres. Par contre, un verrou ne saute pas : le nombre d'établissements de l'enseignement moyen de l'Etat est soumis à un plafond depuis le retour des catholiques au pouvoir en 1884. Pour ce qui est des Athénées, ce maximum est atteint au tournant du XXe siècle. Dès le début des années 1920, les ministres des Sciences et des Arts tentent de contourner ce blocage, grâce à la création de sections d'athénée auprès d'un certain nombre d'écoles moyennes, notamment pour filles, mais cela ne constitue pas une solution structurelle, qui ne viendra qu'avec la loi Vanderpoorten en 1937.

ATHENEE R V.indd version PM 164 13/09/07 11:52:47

A l'Athénée de Verviers, le préfet Jules Bertrand part à la retraite après la cérémonie de remise des prix de 1927 – qui a lieu désormais en juillet[10]. C'est un Namurois qui le remplace, Fernand Pierre, né à Vodecée le 24 août 1881. Cet homme de 46 ans est un modèle d'opiniâtreté[11] : après avoir terminé ses études d'instituteur et commencé à enseigner en primaire, il a obtenu le

ATHENEE R V.indd version PM 165 13/09/07 11:52:47

diplôme de régent puis s'est inscrit à l'Université libre de Bruxelles qui l'a consacré, en 1910, docteur en Sciences physiques et mathématiques. Il fut donc d'abord nommé instituteur à Ledinne en 1901 puis à Liège. En 1902, on le désigne comme régent à l'Ecole moyenne de Virton et en 1911, il est chargé à l'Athénée d'Arlon du cours de mathématiques. De 1919 à 1926, il est professeur à l'Athénée d'Anvers. Il devient enfin préfet à Stavelot le 15 septembre 1926 et un an plus tard exactement, il prend la succession de Bertrand à l'Athénée de Verviers. Fernand Pierre va s'atteler immédiatement à rendre un nouvel éclat au bâtiment, maintenant plus que cinquantenaire, et à l'amélioration du matériel didactique. Il fait repeindre toutes les classes, installer l'éclairage électrique, réparer tous les bancs, créer de nouveaux laboratoires de physique et de chimie ainsi qu'une salle de projection. Il obtient l'acquisition d'une bibliothèque scientifique et la mise en dépôt de collections ornithologiques, achète des disques pour l'enseignement des langues, des machines à écrire pour un nouveau cours de sténo-dactylo. Il collabore à la relance d'une association d'anciens élèves, mise sur pied en octobre 1928 et, la même année, lance l'excursion scolaire annuelle des rhétoriques à Paris, qui deviendra vite une tradition[12]. S'ajoutant aux effets des réformes ministérielles en faveur de l'enseignement officiel, mais aussi aux conséquences de la reprise de la natalité après la grande guerre, le dynamisme du nouveau préfet se traduit dans les chiffres. A la rentrée scolaire de 1927, les humanités totalisaient 234 inscrits. Avec les élèves de l'Ecole moyenne, l'établissement comptait 350 élèves environ. Dix ans plus tard, ce chiffre avait plus que doublé[13]. En ce qui concerne l'Athénée seule, le nombre d'inscrits était passé de 221 élèves en 1932 à 635 en 1939.

ATHENEE R V.indd version PM 166 13/09/07 11:52:49



66. Jules Bertrand



67. Fernand Pierre

Années	Humanités anciennes	Humanités modernes	Ecole moyenne	Section préparatoire	Total
1932	127	104	82	91	404
1933	170	123	83	98	474
1934	206	149	94	115	564
1935	242	190	62	117	611
1936	278	222	65	107	672
1937	304	229	67	105	705
1938	351	248	85	93	777
1939	360	275	82	86	803

Courbes statistiques à l'appui, Madame Vanloubbeeck a bien démontré en 1981, lors du centenaire de l'Athénée, que l'évolution de la population scolaire avait été fortement liée à l'évolution démographique depuis la fin du XIXe siècle, mais que d'autres causes jouèrent aussi dans les années '30 : « Après une brève période de croissance qui dure jusqu'en 1895, les effectifs de l'établissement sont en baisse puisque nous n'avons que 180 élèves en 1912. La baisse continue de la natalité, dès la fin du 19ème siècle, explique largement la stagnation des effectifs. Celle-ci se serait même révélée plus grave si l'élargissement de la base sociale du recrutement scolaire n'était venu compenser le phénomène démographique. En 1932, débute une première et courte période de forte croissance : de 210 élèves en 1932, on passe à 635 en 1939. L'influence démographique apparaît clairement à travers les graphiques. La croissance des effectifs, au niveau du secondaire,

enregistre, avec douze ans de retard, les conséquences du *baby-boom* de 1919-1921. Mais l'explication est partielle : la croissance de la population scolaire est beaucoup plus forte qu'on ne l'attendait. Ensuite, l'essor de 1934-1939 qui n'a pas de cause démographique reste inexpliqué : peut-être est-ce là le résultat d'un début de démocratisation des études »[14]. C'est en effet l'explication la plus plausible, jointe sans doute à la qualité de l'offre pédagogique sous une direction dynamique, à en croire Marcel Vanbockestal, alors professeur de rhétorique[15].

Lorsqu'en 1931, l'Athénée – oubliant ses antécédents communaux – fête son cinquantenaire (plutôt que le centenaire de l'Ecole industrielle et commerciale par exemple), notamment par la publication d'un excellent travail de Fernand Hakin publié par l'Administration communale, le corps professoral comprend, outre le préfet, vingt-trois professeurs, auxquels il faut ajouter quatre surveillants. Sur ces vingt-trois enseignants, parmi lesquels l'abbé Leusch a remplacé l'abbé Rouen en 1928 pour les cours de religion, cinq sont alors en poste depuis avant '14 et parfois depuis vingt ans ou presque : François 132

Duckerts, professeur de 4e latines depuis 1911, ancien de l'école sorti en 1892 ; Alexandre Poskin[16], originaire de Liège, professeur de commerce à l'Athénée depuis 1908 ; le professeur de mathématique, Listray, enseignant à l'Athénée depuis 1912 ; Ernest Bochoms, ancien de l'Athénée sorti en 1899, professeur de dessin depuis 1913, et Victor Quoilin, autre ancien, prof' de gym depuis la même année. Outre Duckerts, Bochoms et Quoilin, trois autres professeurs sont des piliers de l'établissement : Alphonse Dehalleux, professeur de sciences depuis 1920 (sorti en 1908) ; Gustave Dehalleux, prof' de math depuis 1919 (sorti en 1907) et Nicolas Fauconnier, sorti en 1900, professeur de musique depuis 1922. On compte donc, sur vingt-trois enseignants, cinq professeurs ayant débuté à l'Athénée avant la guerre. Huit de leurs collègues y enseignent depuis l'immédiat après-guerre ou le début des années '20, dix autres sont des recrues récentes, arrivées à l'école postérieurement au préfet[17].

André Molitor, futur chef de Cabinet du roi Baudouin, fit ses humanités à l'Athénée de Verviers durant ces années '20 : « Ce furent sept années d'études fortes comme on les fait dans une école de province. Nous étions relativement peu nombreux (douze en rhétorique), peu distraits par de multiples appels extérieurs. L'Athénée était une grande baraque carrée au bord de la Vesdre, entourant un préau couvert et flanqué de deux cours de récréation. L'atmosphère y était assez studieuse, le corps professoral sérieux, de qualité variable comme partout, mais dans l'ensemble valable et

ATHENEE R V.indd version PM 168 13/09/07 11:52:49

nous devions avoir le privilège, à partir de la Seconde, d'avoir durant deux ans un titulaire de classe exceptionnel. La chance suprême qui nous fut réservée, ce fut d'avoir pour nous un jeune et grand professeur, René Fohalle. Il sortait de l'Ecole Normale Supérieure de Paris où il s'était spécialisé en sanscrit et grammaire comparée, et deux ans plus tard il allait être nommé à l'Université de Liège où il a fait une belle quoique trop discrète carrière scientifique. Il fut notre titulaire de classe en seconde et en première, c'est-à-dire qu'il cumulait l'enseignement du français et des deux langues anciennes, ce que j'ai toujours considéré comme un excellent système pour les étudiants. D'emblée il conquit la plupart d'entre nous, et ceux – peu nombreux – qui s'étaient montrés réticents au début lui rendirent vite les armes. Il sut vraiment nous donner un enthousiasme pour les lettres, une ouverture à la lecture, qui devaient nous marquer pour la vie. Si le français et les langues anciennes se situaient au centre de notre programme, les autres branches n'étaient pas pour autant négligées. Les mathématiques et les sciences étaient fort convenablement enseignées. Notre professeur d'histoire et de géographie – le même durant sept ans – était encyclopédique et exigeant. En citant pour mémoire la musique et le dessin (dans les petites classes) et un cours d'éducation physique donné par un maître dont le souvenir a longtemps survécu dans le folklore de l'école, il me reste à parler des langues vivantes. L'allemand était obligatoire à partir

de la septième. Il avait la préférence sur le néerlandais parce que nous étions proches de la frontière. Le néerlandais et l'anglais étaient enseignés depuis la quatrième. J'ai eu un grand professeur d'allemand : M. Huypens, qui nous avait donné à la fin du cycle, non seulement une connaissance courante (un peu rouillée depuis) de la langue parlée et écrite, mais nous introduisit en seconde et en première dans la littérature allemande ».

« Oui, c'étaient de solides études, conclut Molitor, avec naturellement les défauts du système : intellectualisme excessif, sens insuffisant du concret, part réduite faite aux exercices physiques, à l'expression corporelle, etc. Telles quelles, elles m'ont formé et je dois non pas tout mais beaucoup à ces longues années de travail. Evidemment, le climat général restait très provincial : je veux dire que les grands courants immédiats de la pensée la plus actuelle ne nous parvenaient guère à travers cet enseignement comme ils peuvent atteindre et profondément impressionner l'élève d'un des grands lycées de Paris. Par exemple, M. Fohalle était encore très traditionaliste : les symbolistes étaient pour lui une avant-garde – en 1925. Il levait des yeux interrogateurs sur Claudel et ne nous a jamais parlé du dadaïsme et du surréalisme. Pourtant, Breton et Cocteau figuraient dans la grande

ATHENEE R V.indd version PM 169 13/09/07 11:52:49

Anthologie de la poésie française de Van Dooren qui était à l'époque notre manuel et mon livre de chevet. Mais c'est ainsi. Ce n'est qu'à l'université que je suis vraiment entré en contact direct avec la pensée et la littérature du moment, celles qui étaient à la mode et aussi celles des précurseurs »[18]. Mais Molitor, qui rédigera trente ans plus tard le projet de Pacte scolaire, admettait aussi avoir retiré une grande ouverture d'esprit de la fréquentation de l'enseignement officiel.

Au terme de son premier demi-siècle d'existence en tant qu'établissement de l'Etat, l'Athénée se plaît déjà à aligner une liste impressionnante de quelque 220 anciens élèves – en y annexant ceux des dernières années du Collège communal – ayant fait honneur ensuite à sa réputation. Des politiques, tels le sénateur libéral Edouard Peltzer de Clermont, ses collègues socialistes Jules Lekeu et le Gouverneur Louis Pirard, le bourgmestre de Verviers Lucien Defays, le député libéral Pierre Forthomme, qui fut en 1923 le premier ancien de l'Athénée à devenir ministre[19]. Des juristes en grand nombre, dont Joseph Jamar qui deviendra en 1939 Premier Président de la Cour de Cassation ; Prosper Herla qui sera bourgmestre de Verviers en 1956, succédant à un autre ancien de l'Athénée, Adrien Houget ; les juges Gustave Garot et Jean Baguette. Des industriels bien sûr, dont les noms rappellent les heures glorieuses de l'industrie locale : Emile Tasté, Emile Hauzeur, Louis Linon, Justin Despa, Léon Lobet, Clément, Alphonse et Paul Bettonville, Georges et Pierre Zurstrassen, Emile Peltzer, Jules Nissenne… Des ingénieurs en 134

rangs serrés : Edmond et Emile Molinghen, Alfred Bels, Sébastien Polis, Walthère Kaiser, Adolphe Fassotte, Victor Héroufosse, Joseph Piqueray, René Delhougne, Henri Faniel et, parmi tant d'autres encore, Max Nokin, sorti en 1923, qui deviendra Gouverneur de la Société Générale de Belgique en 1961. Des médecins, des hommes de lettres, des professeurs d'Université, une belle brochette d'historiens et d'archivistes (dont Dieudonné Brouwers, sorti en 1892, qui dirigera les Archives générales du Royaume ou son collègue Emile Fairon qui régnera sur celles de Liège), des militaires aussi (Louis Snoeck, Freddy Hotermans) et même des hommes d'église, dont le futur vicaire général André Meunier, sorti en 1923 en même temps que Fernand Litt qui terminera, lui, vice-recteur de l'Université catholique de Louvain en 1962. Des artistes enfin : Maurice Pirenne (le frère cadet de l'historien) et Georges Le Brun, figures de proue de l'école de peinture des intimistes verviétois[20].

A partir de 1933, grâce au bulletin périodique édité par leur amicale sous le titre *Notre Trait d'Union*[21], il sera plus facile de suivre les traces des anciens

ATHENEE R V.indd version PM 170 13/09/07 11:52:49

de l'Athénée (dont le nombre ne fera que croître parallèlement à l'expansion de l'école), de même que l'évolution du corps professoral, mais sa croissance, parallèle à celle des effectifs estudiantins, ne permettra plus bien sûr dans les pages qui suivent un regard aussi rapproché sur les noms et la carrière de chaque professeur contrairement aux périodes antérieures. On notera toutefois qu'à la rentrée scolaire de septembre 1934 trois enseignants rejoignent l'établissement pour y rester jusqu'en… 1970 : Jules Kiehm, Alfred Chavagne et Albert Grisart (qui ne prendra sa retraite qu'en 1973, près de quarante ans après avoir commencé à y enseigner). Trois de leurs collègues entrés à l'Athénée dans les dernières années de l'entre-deux-guerres, Raoul Henrard (1936), Victor Depaire (1937) et Léo Junius (1939) y resteront eux aussi jusque dans les années '70. Parallèlement, une dizaine de membres du personnel en place à Verviers depuis plus de vingt ans quittent la rue du Gymnase[22] dans les années '30 : Louis Gaillard (en 1930), Auguste Cleda et Jules Merten (1931), François Duckerts (1934), Julien Krins (1935), Arthur
Willame (1936), Florent Pirard, Alphonse Poskin, Adolphe Listray et Victor Quoilin (1937), Ernest Bochoms en 1938.

1938, c'est aussi, fin décembre, le décès subit du préfet Fernand Pierre, à l'âge de 57 ans à peine. Un professeur de rhétorique, Marcel Vanbockestal, assure un bref intérim jusqu'à la désignation, le 19 janvier 1939, d'Oscar Jacob[23], qui était depuis quatorze ans professeur de latin et de grec en rhétorique à l'Athénée de Liège. Né à Theux le 20 février 1894, il avait commencé ses études moyennes à Verviers en 1906, au Collège semble-t-il et non à l'Athénée, entamé son cursus universitaire à Liège en 1912 et poursuivi celui-ci à la Sorbonne en
1923 parallèlement à ses premières armes dans l'enseignement, à Malmedy

et à Verviers avant sa nomination à Liège en 1925. Auteur d'un ouvrage sur *Les esclaves publics à Athènes* couronné par l'Association des études grecques de Paris, collaborateur régulier de plusieurs revues scientifiques, Oscar Jacob a à peine débarqué comme préfet à l'Athénée que la guerre éclate à nouveau en Europe et c'est sur fond de « drôle de guerre » – quand Léopold III et son gouvernement font jouer au pays la carte de la neutralité entre les démocrates et les nazis – que se déroule sa première rentrée scolaire, en septembre 1939, avec pour effet (pervers ?) imprévu l'arrivée d'enseignant*es* intérimaires à l'Athénée. Le professeur de latin et grec Jules Hinnisdaels, nommé à Verviers depuis 1933, s'en souviendra plus tard : « C'était l'époque où le corps professoral, amputé de ses jeunes membres mobilisés, voyait surgir pour les remplacer un véritable essaim d'accortes et sémillantes licenciées qui, tout en parant de leur charme juvénile l'austérité de notre vieille école, n'en constituaient pas moins, par leur inexpérience, un danger sérieux pour la bonne marche des études et le maintien de la discipline. Il fallut maintes interventions et une surveillance redoublée pour franchir ce cap difficile »[24].

La fin des années '30 voit également la reprise des bâtiments de l'Athénée par l'Etat, dans le cadre de l'application de la loi Vanderpoorten adoptée en 1937. Trois ans plus tôt, le ministre Victor Maistriau était enfin arrivé à faire sauter le plafond d'un nombre maximal d'établissements secondaires de l'Etat malgré les réticences puis les manœuvres de retardement catholiques. Mais si l'Etat disposait de la possibilité d'organiser de nouveaux athénées et écoles moyennes, il restait confronté au problème de l'intervention communale dans l'installation matérielle de ces établissements, prévue par la loi de 1850. Les petites villes de province, supposées accueillir les nouveaux établissements de l'Etat, ne se montraient pas très enthousiastes devant les frais que cela leur imposerait, dans les communes à majorité catholique surtout. Il fallait donc revoir fondamentalement les attributions relatives aux infrastructures de l'enseignement moyen officiel, et la solution préconisée consistait en une reprise pure et simple par l'Etat de toute l'infrastructure de son propre enseignement moyen. Ce fut la loi Vanderpoorten, pas décisif pour débloquer l'expansion de l'enseignement secondaire officiel, du moins sur papier. Pour des motifs budgétaires en effet, et compte tenu des compromis des coalitions successives, le nombre d'établissements n'augmentera que faiblement après 1937, la construction de bâtiments pour les nouvelles écoles se fera attendre et l'aménagement ou l'agrandissement des écoles existantes n'avancera que très lentement, alors que l'accroissement des effectifs se poursuivait avec de sérieux problèmes d'accueil. Libéraux et socialistes verront dans cette situation un sabotage et commenceront à revendiquer un autre système de financement, dont on ne reparlera qu'après la guerre[25].

EE R V.indd version PM 172

13/09/07 11:52:50

1 *Notre Trait d'Union,* 1939, p. 115.
2 D'après D. GROOTAERS, *op.cit,* p. 141.
3 *Les atrocités allemandes dans les environs de Verviers,* Verviers, Vinche, s.d., p. 123.
4 N° spécial de *Temps jadis* consacré au centenaire de la Croix-Rouge de Verviers, septembre 2006, p. 4, 8-90 et 20-21.
5 Pour les détails de la première occupation et de ses suites, je suis F. HAKIN, *op.cit,* p. 34-35 et 41-42.
6 Voir Michel BEDEUR, « Le livre d'or et le mausolée 14-18 », in *Temps jadis,* n° 92, 2006, p. 12-16.
7 F. HAKIN, *op.cit.*
8 *Idem,* p. 28 et 36.
9 D'après D. GROOTAERS, *op.cit,* p. 235-240, pour les réformes des années '20 traitées ci-après.
10 Retraite hélas assez brève, puisqu'il meurt à Ixelles le 21 mars 1939 à l'âge de 72 ans.
11 *Notre Trait d'Union,* 1939, p. 3-5.
12 F. HAKIN, *op.cit,* p. 40.
13 *Notre Trait d'Union,* 1939, p. 4.
14 *L'Athénée (…) a 100 ans, op.cit,* p. 22.
15 *Notre Trait d'Union,* 1939, p. 4.
16 *Notre Trait d'Union,* 1957, n°3, p. 6. Alexandre Poskin était en 1957 le doyen des anciens enseignants encore vivants. Il avait pris sa retraite en 1937.
17 F. HAKIN, *op.cit,* p. 46-54 (liste d'anciens élèves), 58-59 (liste de professeurs, anciens ou en fonction) et 61-62 (liste du corps professoral de 1931).
18 Né en Iran en 1911 d'un père belge devenu fonctionnaire dirigeant des Douanes perses (qui revint en Belgique en 1928 et s'installa à Bruxelles) et décédé en juin 2005, André Molitor vécut dans la famille de sa mère, à Verviers, de 1919 à 1929. Devenu fonctionnaire et professeur à l'UCL, il collabora à *La Cité Chrétienne* et après la guerre, fonda *La Revue Nouvelle.* Il fut le chef de cabinet du ministre PSC de l'enseignement, Pierre Harmel, de 1951 à 1954, et chef de cabinet du roi Baudouin de 1961 à 1977. Citation extraite de A. Molitor, *Souvenirs,* Duculot, 1984, p. 59-62.
19 Né à Verviers le 24-5-1877, sorti de l'Athénée en 1896, il sera ministre de la Défense de 1923 à 1925, des P.T.T. de 1929 à 1931, des Transports de 1932 à 1934 et des Travaux publics en 1934. Il mourut à Bruxelles le 2-12-1959.
20 On trouvera des détails sur certains de ces anciens de l'ARV dans la collection du *Trait d'Union,* notamment pour Pierre Forthomme (1934, p. 5 et 1959 n°6), Edouard Peltzer de Clermont (1934, p. 51), Louis Pirard (1934, p. 89), Dieudonné Brouwers (1936, p. 14 et 1949, n°1), Joseph Jamar (1936, p. 51 et 1939, p. 15), André Meunier (1955, n°1 et 1961, n°5, p. 20), Max Nokin (1961, n°5, p. 20) et Fernand Litt (1965, n°1, p. 18).
21 Dont l'Athénée conserve une collection complète jusqu'en 1997 (reliée en quatre volumes jusqu'en 1976), avec quelques lacunes pour les années 1977 à 1986.
22 D'après le tableau dans *L'Athénée (…) a 100 ans,* p. 78.
23 *Notre Trait d'Union,* 1954, n°3 1968, n°3. Les articles présentant Oscar Jacob lors de sa désignation ou les discours prononcés lors de sa mise à la retraite ou à son décès ne le présentent aucun comme un ancien élève de l'Athénée. Par contre, son ancien condisciple Fr. Bissot, commissaire d'arrondissement honoraire, écrit : « nous étudiions ensemble sur les bancs du Collège ».
24 *Notre Trait d'Union,* 1954, n°3, p. 8.
25 D'après D. GROOTAERS, *op.cit*, p. 241-242.

ATHENEE R V.indd version PM 173 13/09/07 11:52:52

13/09/07 11:52:50



68. Classe de rhétorique de 1928-29, autour de René Fohalle

EE R V.indd version PM 174

Les vertus de l'enseignement officiel

Je fus donc enrôlé pour dix ans dans l'enseignement officiel. Je dois à ce passage d'avoir connu les deux familles spirituelles qui se partagent ce pays, d'avoir ainsi peut-être une vue moins unilatérale et moins absolue sur les problèmes à propos desquels elles s'affrontent, de ne m'être jamais entièrement intégré à la communauté sociologique que forment les chrétiens dans ce pays et d'avoir toujours gardé à son égard, tout en y agissant et même en y militant parfois, une relative indépendance du jugement. Je dois peut-être aussi à ce fait d'avoir été moins imprégné de l'esprit de secte qui tend à modeler si fâcheusement dans les deux camps les esprits et les cœurs (…) Lorsque de 1950 à 1954 j'ai été chef de Cabinet de Pierre Harmel au Ministère de l'Instruction publique, je crois que le fait d'être passé par l'enseignement officiel m'a permis d'avoir une vue plus réaliste de la situation et plus d'estime pour une grande institution que trop de catholiques avaient tendance à injustement mépriser.

Je ne voudrais pas que l'on interprète ceci comme une déclaration de relativisme. Mais en même temps que mes attaches familiales, mon passage à l'école officielle m'a permis de toucher du doigt les vertus et les valeurs que l'on peut rencontrer dans des milieux non chrétiens et de saluer avec respect ce qu'il y a de vraie grandeur chez des hommes et des femmes qui mènent une vie droite et parfois héroïque sans l'appui de la foi. C'est l'impression que, confusément, je ressentais et qui aujourd'hui se confirme dans mon souvenir, au contact de personnalités éminemment attachantes et respectables comme certains de mes professeurs et de mes camarades.

André MOLITOR,
Souvenirs, p. 84

ATHENEE R V.indd version PM 175 13/09/07 11:52:52

4. L'Athénée dans la tourmente

L'Athénée de Verviers, son corps professoral, ses anciens élèves, ses bâtiments paieront un lourd tribut à la seconde guerre mondiale[1]. Le 10 mai, quand l'Allemagne envahit le pays, le préfet Jacob rejoint l'armée en qualité de lieutenant de réserve. Après la campagne des 18 jours et la capitulation, il est blessé dans une attaque aérienne et ne rejoindra Verviers qu'en début juin[2]. Un de ses professeurs a eu moins de chance : Léon Karelle, professeur de commerce, est tombé face à l'ennemi à Wanfercée-Baulet le 14 mai, à l'âge de 33 ans. Dix anciens élèves sont également morts au combat en ce mois de mai '40. Trois étaient officiers de réserve, âgés respectivement de 43 ans (commandant Léonard Scharès) et 33 ans (lieutenants Léon Lewalle et François Pasquasy). Soldats miliciens ou militaires de tous grades, les sept autres avaient entre 19 et 32 ans : Mathieu Cormeau, Louis Demoulin, Antoine Lejeune, François Lemarchand, Pierre Poncelet, Gaston Tomsin, Louis Vanderghen. Deux encore, Maurice Barbette et René Pitsch, décéderaient durant l'été des suites d'affections contractées durant la campagne. A Verviers même, le docteur Hubert Delrez, directeur de la Croix-Rouge, avait été tué par un éclat d'obus dès le 10 mai en allant soigner des blessés. Enfin, parmi les élèves ou anciens élèves qui avaient répondu à l'appel du Gouvernement invitant les jeunes à gagner l'arrière pour rejoindre l'armée, deux étaient morts également : Henri Brayeur, 17 ans, et Hubert Falla, 19 ans. Soit dixhuit victimes, mais les cinq années d'occupation allaient encore en faire plus du double !

La guerre va faire subir à l'établissement un fameux bouleversement en le coupant en quatre ou cinq morceaux. Dès le 11 mai 1940 en effet, les Allemands le choisirent pour y loger des troupes de passage et, par après, pour y fixer une garnison. Si bien que les bâtiments vont être occupés pendant toute la durée des hostilités. Seuls demeureront libres le bureau du préfet et l'appartement du concierge parce qu'ils donnent sur la rue et sont susceptibles d'être isolés de tous les autres locaux où sont installés les soldats. Pauvres concierges : Jules Hurard et son épouse (qui resteront en place jusqu'en 1962) avaient remplacé Charles Depouhon en 1939 sans se douter qu'ils allaient devoir partager cinq ans durant la vie d'une garnison allemande[3] ! Environ la moitié de la population de la ville avait fui l'invasion et les retours furent très lents : fin juin, le quart des habitants n'avait pas encore regagné Verviers[4]. Quand la plupart des élèves furent « revenus d'évacuation », le Lycée royal ne fut plus à même d'accorder l'hospitalité à ceux de l'Athénée. L'échevin de l'Instruction publique, Henri

ATHENEE R V.indd version PM 176 13/09/07 11:52:52

Tiberghien, qui avait mis spontanément à leur disposition, dès le début de juin, une 140

partie des locaux de l'Ecole supérieure des Textiles, convoqua les directeurs de l'enseignement communal des différents degrés, pour leur demander de procurer à leur collègue Jacob expulsé de son école toute l'aide nécessaire à l'achèvement des deux cycles d'études : cycle inférieur (4ème moderne et 3ème moyenne) et cycle supérieur (rhétoriques anciennes et modernes). C'est ainsi que, grâce à l'aide d'Antoine Masson, directeur de l'Ecole supérieure des Textiles, d'Albert Dupuis, directeur du Conservatoire de musique, d'Achille Simon, directeur des écoles communales, de Marcel Donnay, chef à l'Ecole du Centre, le préfet Jacob put terminer l'année scolaire 1939-1940, puis réorganiser les cours de l'année scolaire 1940-1941, avec toutes les difficultés que laisse facilement deviner un tel éparpillement de centaines d'élèves aux quatre coins de la ville, répartis en 36 classes, certaines se partageant en deux ou même trois groupes pour les cours de langues modernes ou pour les cours simultanés de religion catholique ou protestante et de morale.

A cela s'ajoutait bien sûr l'absence de certains professeurs, emmenés en captivité. Quelque 1.400 familles verviétoises ont eu au moins un prisonnier de guerre[5]. Si certains seront libérés au cours de l'occupation, beaucoup passeront plus de cinq années derrière les barbelés, soumis à un régime de plus en plus sévère pour les audacieux tentant de s'évader. Les immenses *stalags* IA, en Prusse orientale, et VIII A, en Silésie, bien loin à l'est, sont des camps abritant des dizaines de milliers de soldats belges et français puis russes. Ils seront le décor quotidien de centaines de Verviétois à l'époque[6]. L'un d'eux, Willy Godard, qui enseignera à l'Athénée à partir de 1945 et en sera plus tard le premier proviseur, fut choisi comme « homme de confiance principal » par ses compagnons du stalag VIII A – dont il présida l'Amicale des Anciens par la suite. Dans ce rôle, « sa première mission consistait à veiller à l'observance des dispositions de la Convention de Genève par les autorités militaires du camp, qui avaient une tendance répétée à en transgresser les règles. Il eut aussi à distribuer équitablement les dons de la Croix-Rouge, à promouvoir l'organisation des loisirs, à intervenir auprès de certaines familles en Belgique, à aider les plus déshérités, à être en contact régulier sinon permanent avec tous les services du camp et les Kommandos de travail extérieurs. Il eut encore à défendre des prisonniers devant le Conseil de guerre. Il était celui qui rendait des comptes et qui en demandait. Il était le représentant de tous auprès des instances internationales qui avaient un droit de regard sur les

Stalag. Lourde tâche, en effet, que Willy Godart mena avec le plus grand mérite. Grâce à sa connaissance approfondie de la langue allemande, et grâce, surtout, à son sens du devoir, à sa détermination, à son calme, à sa ténacité et à son amitié pour ses compagnons »[7]. Un ancien élève, Edmond Uyttendael, fait prisonnier à Eben Emael, deviendra, lui, l'homme de confiance des Belges du stalag XI B jusqu'à son retour à Verviers en janvier 42 vu son 141

état de santé : entré en résistance, c'est cependant des suites de sa captivité qu'il mourra en mai '45. Ailleurs en Allemagne, en Bavière, au stalag XIII A, Albert Grisart – qui logeait avec deux autres Wallons au milieu de vingt Français – se mit à la poésie wallonne en 1943 pour le plaisir de ses amis de chambrée, après avoir traduit du français en wallon liégeois des pièces de théâtre pour un auditoire bien bigarré : vingt Belges, dix Serbes, trente Italiens, vingt Russes et trois cents Français. Ses cinq « sonnets liégeois », composés en captivité pour la Noël 1943, furent publiés six ans plus tard dans le *Trait d'Union*.

Pendant qu'à 30 ans, dans le froid bavarois, Albert Grisart s'essaye à versifier en captivité, à Verviers son collègue Gaston Defresnes, entré dans le corps enseignant de l'Athénée un an avant lui, en 1933, fonde un journal clandestin – *Pourquoi pas Nous ?* – qui tirera à plusieurs milliers d'exemplaires. Il organise une filière qui permettra de mettre à l'abri près de deux cents prisonniers de guerre évadés, tout en participant à deux groupes de résistance, un de renseignements (la Ligue Bayard), l'autre de sabotage (le groupe G)[9]. Quant au préfet Jacob, il doit alors multiplier des trésors d'ingéniosité, de patience et d'astuce pour sauvegarder la vie de son établissement, échapper aux tracasseries de l'occupant, aider et protéger les élèves anciens et nouveaux qui viennent le supplier d'intervenir en leur faveur, déployer toute son habileté pour les soustraire à l'exigence menaçante de l'occupant qui lui demande des listes de noms. A ce moment, en effet, les élèves recommencent deux ou trois fois la rhétorique et même la classe de seconde pour échapper aux déportations en Allemagne[10].

Pour organiser les cours, les locaux prêtés par la Ville de Verviers ne furent pas suffisants : il fallut installer la section préparatoire, d'abord dans des bureaux de laine, puis dans une maison particulière de cinq pièces dite maison Maegen, place du Martyr, que le Ministère des Travaux publics loua aux Magasins de la Vierge noire. En 1944, comme les bombardements ne faisaient que croître en intensité, multipliant chaque jour les dangers pour les enfants, les cours avaient été suspendus. Mais le secrétaire

ATHENEE R V.indd version PM 178 13/09/07 11:52:52

général de l'Instruction publique, Nyns, décida que les professeurs donneraient à leurs élèves des travaux à domicile pour une semaine entière. La maison Maegen, malgré son exiguïté, le permit. Elle se remplissait comme un œuf le lundi, des cinq classes de 6es latines et modernes ; le mardi des cinq classes de 5es, le mercredi, des 4es et ainsi de suite jusqu'au samedi inclusivement, de 8h30 à 13h, à raison de huit courtes leçons de vingt minutes chacune, afin de permettre à chaque professeur de fournir à ses élèves, pour la matière enseignée, les indications strictement indispensables à ces travaux personnels. Et les classes d'humanités avaient à peine quitté les lieux que les élèves de 142

la section préparatoire à leur tour, tous les après-midi de 14 à 16 heures 30, venaient se serrer sur ces mêmes bancs, que les femmes de peine devaient ensuite entasser les uns sur les autres, jusqu'au plafond et sur les paliers, pour pouvoir procéder aux travaux de nettoyage et d'aération, plus nécessaire que jamais. Ce fut un véritable tour de force. Mais il ne dura que quelques semaines, alors que celui qui s'accomplit à l'Ecole du Centre, sans être aussi spectaculaire, ne cessa, lui, de toute la guerre et longtemps après. Les cours s'y donnaient de 8h30 à 13h. et de 13h30 à 18h., pour laisser la place, à partir de ce moment, aux élèves de l'Ecole commerciale du soir jusqu'à 21h. Les classes inférieures venaient le matin, les classes supérieures l'aprèsmidi, alternativement. Il n'était possible de nettoyer les classes qu'avant l'ouverture des cours. Aussi, pour faire laver un local de plus, l'économe s'empressait-il de profiter de toute heure rendue libre par l'absence d'un professeur, dont les élèves allaient grossir l'effectif d'un collègue au prorata des places disponibles[11].

Si l'enseignement avait repris dans ces conditions très spéciales, le combat contre l'occupant continuait lui aussi. Outre Gaston Defresnes, un jeune professeur de langues germaniques, Jean Kurtz, était entré dans la résistance. Caporal en '40, prisonnier au stalag II C, il était rentré en septembre '41 avec un train de malades et de blessés mais s'était réengagé clandestinement dans l'Armée Secrète. Il allait y perdre la vie, tout comme deux anciens professeurs de l'Athénée eux aussi résistants : Nicolas Garsou (régent en langues germaniques également), mort à 28 ans en février '45 au camp de concentration de Neuengamme et Louis Pirlet (professeur d'éducation physique), mort à Liège à l'âge de 35 ans des suites d'une blessure de mai '40. Seize anciens élèves de l'Athénée, âgés de 22 à 70 ans (!), parmi tous ceux qui connurent la sinistre géographie de l'Allemagne nazie, moururent dans les camps : quatre à Gross-Rosen, trois à Esterweghen, deux à BergenBelsen, deux à la prison d'Aix-la-Chapelle,

ATHENEE R V.indd version PM 179 13/09/07 11:52:52

les autres à Bautzen, Mauthausen, Flossenburg, Buchenwald et – dans le cas d'Isaac Chemd, jeune citoyen juif déporté en 1942 – à Auschwitz. Les quinze autres assassinés avaient été tous déportés pour faits de résistance : Jean Baguette, substitut du Procureur du Roi et fondateur de l'Armée Secrète, Joseph Collard, le gendarme Fernand Dereppe, Alphonse Doyen, le prêtre André Duesberg, le docteur en droit Alphonse Fonsny, René Hans, Victor Haucis, le bourgmestre de Francorchamps Emile Jamar, Georges Lambrette, le docteur Albert Lebeau[13] (qui avait aidé des évadés), Adrien Parisis, Jean Polis, l'industriel Octave Tiquet et le jeune communiste Georges Xhayet.

D'autres anciens élèves résistants meurent en Belgique durant l'occupation : Paul Simon à l'âge de 19 ans et Noël Coutelier à 23 ans, tous deux en 1942 ; 143

Hubert Keutiens, à 19 ans encore, en 1943 ; Jean Collard, du groupe des Partisans Armés, à l'âge de 21 ans en avril 1944. Mais les journées de la libération seront encore plus meurtrières : les 5 et 6 septembre, au château de Sohan près de Pepinster ou dans les environs, ce ne sont pas moins de trois anciens de l'Athénée qui trouvent la mort, abattus ou fusillés aux côtés du professeur Jean Kurtz durant un engagement entre résistants et forces allemandes : Robert Cleeren, Robert Lermuniaux et Albert Seluse. Deux autres, Edmond Gustin et Albert Jacob, meurent au même moment à Forêt-Trooz. Dans les jours qui suivent, c'est un élève de 17 ans, Jean-Marie Leclercq, qui est fusillé par les Allemands, Jacques Mottart qui meurt au maquis, et Jacques Letesson qui est tué à Andrimont. De l'avis même de Jacques Wynants, meilleur connaisseur de cette période tragique[12], interrogé par mes soins, le nombre d'anciens de l'Athénée morts en raison de leur engagement dans les rangs de la résistance est impressionnant. A tous ces noms s'ajoutent encore ceux de deux combattants tués dans les rangs des forces alliées : le capitaine Gaston Smolders, mort en mer dans les Antilles en 1942 et Pierre Hauzeur, soldat de la brigade Piron, tombé en Hollande en avril 1945. Avec deux victimes civiles pendant l'occupation (Charles Luts et Georges Zurstrassen) et deux autres au cours de l'offensive Von Rundstedt (Georges Bodson et Jean Massaux), on arrive à une soixantaine d'enseignants, d'élèves et surtout d'anciens élèves de l'Athénée morts des suites du conflit.

Pour clôturer cette page émouvante, on citera un extrait du journal intime d'un élève de l'époque, Marcel Monville, qui écrivait le 14 septembre 1944 : « Mon professeur de flamand de 6e latines, Mr Kurtz, a été fusillé par les

Allemands à Banneux, à l'âge de 28 ans. C'était un type fort sympathique et qui sera certainement regretté de tous ses élèves ». Marcel Monville aurait dû rentrer en classe le 11 septembre. « Mais à cause de la Libération », écrit-il aussi dans son journal, « et vu que les Américains occupent tous nos locaux, la rentrée est remise à une date ultérieure »[14]. La Libération n'allait donc pas permettre de récupérer immédiatement les bâtiments de la rue Thil Lorrain[15]. Le préfet Jacob lui-même en avait été banni au mois de février 1944, lorsque la garnison allemande commença à craindre l'action de ceux qu'elle appelait des « francs-tireurs » et que l'occupant croyait voir surgir de tous les côtés ; le commandant de la garnison installa son corps de garde dans le bureau préfectoral pour que les sentinelles puissent mieux surveiller la rue Masson et tirer en enfilade sur d'éventuels assaillants. L'armée allemande fit même de l'Athénée un véritable blockhaus qu'elle entoura de fil de fer barbelé, mais qu'elle dut bien se résigner à évacuer le 6 septembre. Pourtant l'Athénée n'était pas au bout de ses tribulations. De caserne il devint prison, une prison où les patriotes amenèrent des inciviques 144

– il y en eut 1500 à un moment donné et jusqu'à 100 dans la salle de dessin dont le parquet donna un jour des signes avant-coureurs d'effondrement : on le consolida au moyen de colonnes de soutènement. De prison, l'Athénée se transforma ensuite en hôpital de campagne pour les troupes américaines qui s'y trouvaient encore en décembre 1944, au moment de l'offensive de Von Rundstedt. Pour comble de malheur, une bombe vint le démolir en grande partie le 27 décembre, tuant onze soldats américains, éventrant des murs, arrachant portes et fenêtres, réduisant en miettes le toit vitré du préau et même les douches que les Allemands avaient fait construire à grand frais dans le laboratoire de chimie. Le gymnase, où les soldats de la garnison remisaient les fourrages et les bottes de paille, avait déjà été détruit par un incendie dû à l'imprudence de l'un d'entre eux : des inciviques l'avaient réparé grosso modo et muni d'une toiture ; la bombe du 27 décembre le démolit une nouvelle fois entièrement.

Dans son journal de guerre, le directeur du *Courrier du Soir*, Joseph Bronckart, écrit ce jour-là : « A l'Athénée, où se trouve installé l'hôpital militaire américain protégé par une énorme croix rouge peinte sur les toits, une bombe est tombée sur le bâtiment du gymnase, du côté de la rue du Travail, faisant d'énormes dégâts et une véritable hécatombe de vies humaines : on estime à une trentaine le nombre de malheureux blessés et d'infirmières dont on n'a plus retrouvé que des restes informes jusque sur le toit, où ils avaient été projetés »[16]. En fait, l'hôpital avait été évacué peu

ATHENEE R V.indd version PM 181 13/09/07 11:52:52

auparavant et il n'y restait que les grands blessés intransportables. Le *9th Field Hospital* de l'armée américaine – une unité de 185 hommes – était arrivé à Verviers le 9 octobre 1944, venant de Cerfontaine, et partit ensuite pour Tirlemont. Durant la présence de l'hôpital à l'Athénée, tous les bureaux et les chaises avaient été empilé dans le gymnase, les classes à droite et à gauche du hall étaient utilisées comme salles d'opérations et salles d'hôpital. La cour à droite contenait des tentes utilisées comme cuisines et salle de mess. Le 27 décembre, les Américains avaient évacué les blessés transportables à Liège, vers 11 heures du matin. La bombe frappa l'Athénée vers minuit quart. Un jour plus tôt, l'hécatombe eût été pire[17].

Finalement ce n'est que le 1er mars 1946, sous la neige, qu'une partie des élèves seulement put franchir le perron de l'Athénée, plus heureux d'ailleurs que certains de leur aînés qui avaient terminé leurs études sans y avoir jamais mis les pieds. Vingt locaux avaient été remis plus ou moins en état et pourvus d'un matériel scolaire minimum. Il fallut plus de quinze ans pour que les dégâts de 1944 soient effacés. En attendant, les années terribles de la guerre s'éloigneraient peu à peu, sauf dans les mémoires.

ATHENEE R V.indd version PM 182 13/09/07 11:52:52

1 Sauf mention supplémentaire, le présent chapitre repose sur la combinaison de deux sources : le récit d'un témoin reproduit aux pages 39 à 41 de la brochure *L'ARV a 100 ans*, qui me sert de fil conducteur et est très largement reproduit ici ; et le n° du *Trait d'Union* consacré à l'inauguration du mémorial (1953, n°4, p. 9-15).
2 *Notre Trait d'Union,* 1954, n° 3, p. 8.
3 *Idem*, 1962, n°2, p. 11.
4 Jacques WYNANTS, *Verviers 1940,* Bruxelles, Crédit communal, 1981, p. 123 et 228.
5 *Idem*, p. 235.
6 Voir notamment les articles sur le stalag I A parus dans les n°s 88 et 89 de *Temps jadis* en 2005 et 2006.
7 Témoignage de Joseph Tomsin à l'occasion du décès de Willy Godard.
8 *Notre Trait d'Union,* 1949, n° 2, p. 1 et suivantes.
9 *Idem,* 1952, p. 11. Gaston Defresnes enseigna à l'Athénée de 1945 à 1960 et mourut en 1964 à l'âge de 62 ans (*Notre Trait d'Union,* 1964, n° 4, p. 15).
10 *Idem,* 1954, n°3, p. 8.
11 Ces deux derniers paragraphes reproduisent le texte de *L'ARV a 100 ans*, p. 40.
12 Jacques WYNANTS, *op.cit* et *Verviers libéré,* Verviers, La Dérive, 1984.
13 Dont le fils, le docteur Jean-Marie Lebeau, que je salue ici, fut aussi élève de l'ARV.
14 Manuscrit aimablement communiqué par M. Marcel Monville.
15 Les lignes qui suivent reproduisent le texte de *L'ARV a 100 ans,* p. 41.
16 Joseph BRONCKART, *Bombes, obus et robots,* Verviers, 1945, p. 36.
17 Témoignage écrit du médecin militaire Robert Knox.



69. Mémorial aux victimes de 40-45

13/09/07 11:52:53



70 et 71. La Libération : un soldat américain rue Masson, et des soldats allemands prisonniers entrant à l'Athénée



EE R V.indd version PM 184







72. Clichés de l'Athénée transformé en hôpital militaire fin 1944, pris par le



attaché au 9th Field Hospital

13/09/07 11:52:59

EE R V.indd version PM 186



73. Après le bombardement :
photos d'Armand Ruwet (en haut)
et de Robert Knox (en bas)





13/09/07 11:53:03

5. Un long après-guerre

On l'a vu dans la deuxième partie, l'immobilier fut un des grands soucis des préfets successifs de l'Athénée durant plus de quinze ans après la Libération. Nous n'y reviendrons pas. Mais indépendamment de cet aspect, l'établissement retrouve peu à peu un rythme de croisière. Ses effectifs avaient été quelque peu « gonflés » durant l'occupation. Ils se situèrent autour de 600 élèves en moyenne annuelle[1] entre 1945 et 1957, toutes sections confondues, ceux-ci se répartissant grosso modo en trois tiers, le premier et le plus important quantitativement pour les humanités modernes, le troisième pour les primaires. Le mouvement de la population, après une chute dans les premières années de l'après-guerre, connut ensuite une ascension continuelle durant dix ans, de 1948 à 1957 :

Années	Humanités classiques	Humanités modernes	Ecole moyenne	Primaires	Total
1940	343	263	98	79	773
1941	311	254	79	79	723
1942	303	236	68	94	701
1943	296	221	69	89	675
1944	320	231	79	96	726
1945	265	177	67	99	608
1946	242	148	82	139	611
1947	226	157	87	149	619
1948	200	117	69	146	532
1949	209	121	58	149	537
1950	208	188	-	153	549
1951	216	197	-	175	588
1952	221	182	-	153	556
1953	218	170	-	183	571
1954	238	184	-	212	634
1955	233	199	-	215	647
1956	246	204	-	218	668
1957	249	217	-	223	689

En 1924 déjà, des mesures ministérielles avaient établi l'équivalence des horaires et des programmes entre les trois années d'école moyenne et les trois premières années des humanités modernes si bien que la filière courte et l'une des deux filières longues d'humanités correspondant aux humanités

EE R V.indd version PM 188

13/09/07 11:53:03

ATHENEE R V.indd version PM 189



74. La classe de rhétorique gréco-latine en 1952-53, autour de Marcel Vanbockestal (qui fut trois fois préfet ad interim).
Le futur proviseur Maurice Corne est au 2e rang, 2e par la gauche



75. Affiche électorale du PSC en 1958 exploitant le conflit scolaire

modernes n'en constituaient alors déjà plus qu'une seule.

Allant plus loin dans cette voie, l'arrêté du Régent du 20 juin 1949 redessina l'architecture de l'enseignement moyen : pour la première fois, aux filières parallèles dont l'une, courte, correspondait à un enseignement « du premier degré » se substituaient deux cycles superposés : un cycle inférieur et un cycle supérieur. A partir de cette disposition, les écoles moyennes devinrent « cycle inférieur » de l'enseignement moyen[2]. Durant cette période d'immédiat après-guerre, les ministres socialistes et libéraux successifs ont cherché à soutenir financièrement une vaste expansion de l'enseignement moyen de l'Etat, ce qui n'avait pu être réalisé avant 1940. De la Libération jusqu'en 1950, l'Etat crée soixante-cinq écoles moyennes et athénées nouveaux. Ces créations ont visiblement un effet considérable sur les effectifs du réseau : le nombre d'élèves s'accroît très rapidement, surtout à partir de 1947, mais l'enseignement libre connaît une croissance parallèle de ses effectifs[3].

Alors que durant l'entre-deux-guerres, les coalitions gouvernementales avaient trouvé des compromis pragmatiques sur l'enseignement, en 1950, la mise en place d'un gouvernement catholique homogène (le premier depuis 1914) et les mesures prises par celui-ci en faveur de l'enseignement libre furent l'occasion d'une nouvelle guerre scolaire qui allait durer jusqu'au Pacte scolaire de 1958. Ces mesures étaient elles-mêmes une réaction à l'expansion des sections primaires de l'enseignement officiel, dont le nombre était passé de 166 en 1946 à 221 en 1949 grâce à la politique du ministre Camille Huysmans. Au début des années '50, le social-chrétien Pierre Harmel lui succède. Il choisit comme chef de cabinet un ancien élève de l'Athénée de Verviers devenu directeur général de l'Administration de l'Etat, André Molitor, rédacteur de *La Revue Nouvelle,* et il aura aussi pour secrétaire de Cabinet en 1954 un conseiller communal PSC verviétois mais aussi ancien de l'Athénée, le futur bourgmestre Marcel Counson[4]. Pierre Harmel augmenta considérablement les

ATHENEE R V.indd version PM 191 13/09/07 11:53:08

dotations destinées à l'enseignement libre et créa des « commissions mixtes » qui devaient donner un avis lors de la création et de la reconnaissance des écoles libres mais aussi des écoles de l'Etat. Aux yeux des socialistes et des libéraux, cette intervention des catholiques dans l'organisation de l'enseignement de l'Etat était inacceptable. Après les élections d'avril 1954, leur coalition gouvernementale prit des mesures afin d'annuler celles du gouvernement précédent.

La politique du ministre de l'Instruction publique Léo Collard entraîna à son tour un concert de protestations : les organisations du pilier catholique multiplièrent différentes actions de protestations, dans les écoles et dans les rues, ce qui n'empêcha pas l'adoption de la loi du 27 juillet 1955 qui 152

reconnaissait à l'Etat le droit de dispenser un enseignement primaire là où le besoin s'en faisait sentir en créant des écoles primaires autonomes ou en ajoutant des sections préparatoires aux écoles secondaires de l'Etat existantes. La deuxième guerre scolaire déboucha finalement sur un compromis : les libéraux et les socialistes perdirent leur majorité lors des élections législatives de juin 1958 et sous le gouvernement minoritaire catholique de Gaston Eyskens, les représentants des trois grands partis politiques signèrent un accord tendant à la pacification idéologique, le « Pacte scolaire », dont la première version soumise aux négociateurs était l'œuvre d'André Molitor. Le Pacte fut ensuite coulé en forme de loi en 1959. Les partis conclurent ainsi une trêve durable, organisant avec l'argent des pouvoirs publics la pilarisation de l'enseignement. Le droit d'initiative de l'Etat en la matière, parallèlement à celui des provinces et des communes, était maintenu et les établissements qui dépendaient de ces pouvoirs publics s'appelaient dorénavant des « écoles officielles ». Les écoles non officielles étaient rassemblées sous l'appellation d' « écoles libres » mais elles étaient subsidiées de la même façon que les école publiques, pour autant qu'elles répondent à un certain nombre de conditions[5].

A l'Athénée de Verviers, la décennie des années '50 avait été marquée à la fois par la croissance continue des effectifs et par la succession de trois préfets à la tête de l'établissement. Après avoir assuré la conduite de l'établissement durant sept années scolaires extrêmement particulières (la mobilisation des jeunes enseignants en '39, l'invasion de '40, les années d'occupation, les bombardements de '44, le retour des professeurs prisonniers en '45 et l'exode hors les murs jusqu'au printemps '46), Oscar Jacob put encore diriger l'Athénée durant huit ans, de la rentrée de 1946 jusqu'à la fin de l'été 1954, où il lui fallut prendre sa retraite. Entré à

l'Athénée en sixième primaire en 1946, Maurice Corne se souvient : « En tant qu'étudiant, j'ai fréquenté un athénée marqué par les séquelles de la guerre : une aile détruite, l'hébergement des 5es, 4es et 3es latines à l'école des Textiles, ce qui me valut d'y connaître une atmosphère familiale, bon enfant : professeurs déjà ouverts au dialogue, surveillants plus tolérants que ne le laissait supposer leur voix de stentor »[6]. Dans le corps professoral, sept enseignants ou éducateurs en poste à l'Athénée depuis trois décennies quittent alors l'école : Gustave Dehalleux en 1947, Alphonse Dehalleux et Henri Huypens deux ans plus tard, Armand Lelotte en '50, Marcel Reners en '52, Edmond Penders en '53 et, après 35 années rue Thil Lorrain, François Halleux en '54. Une génération s'en va, une autre arrive : Willy Godard en 1945, Léon Wolfertz en 1947, Henri Xhonneux et Maurice Maréchal en '48, Félix Guillot en '52 et Raymond Starck en '53 entament tous leur carrière à l'Athénée sous la direction d'Oscar Jacob et y resteront chacun, eux aussi, quelque trente années et plus[7].

Sur la scène nationale, un ancien élève de l'Athénée[8], le Heusytois Marcel Grégoire, qui avait été directeur de *La Cité chrétienne* avant guerre et membre du bureau national du Front de l'Indépendance dans la Résistance, est, à 38 ans, ministre de la Justice d'août 1945 à février 1946 sous l'étiquette de l'Union démocratique belge (UDB). Mais cette tentative de type travailliste de renouveler la vie politique en dépassant les clivages idéologiques et philosophiques traditionnels reste sans lendemain. A la fin des années '40, les trois grands partis politiques traditionnels, certains rebaptisés (le POB en PSB, le parti catholique en PSC), ont retrouvé leurs marques et bien des espoirs de la Résistance se sont évanouis, même si on continue à rendre l'hommage qu'ils méritent aux courageux idéalistes qui s'y engagèrent quand d'autres, et non des moindres parfois, semblaient s'accommoder de la victoire allemande. *Notre Trait d'Union,* le journal des Anciens qui reparaît à partir de 1948, salue ainsi la figure de Jean Brasseur, qui avait rejoint les Forces françaises libres de De Gaulle sous le nom de Kermadec, celle de Fernand Houget, décoré à Biarritz pour avoir sauvé de la Gestapo 80 Basques français, de l'industriel Victor-Alfred Voos et de ses fils Victor et René, « résistants de la première heure », des professeurs Gaston Defresne et Henri Xhonneux, ce dernier lors de l'hommage rendu aux défenseurs du fortin 305 à Battice[10].

Enfin c'est, le 10 novembre 1953, l'inauguration du Mémorial aux morts de 40-45 dans le hall de l'Athénée, un monument portant les noms de 61

ATHENEE R V.indd version PM 193 13/09/07 11:53:08

anciens morts au cours des cinq années de guerre et ceux des 11 Américains décédés pendant le bombardement de décembre 1944. Les bas-reliefs sont l'œuvre du sculpteur Louis Gérard et c'est un ancien de l'école, l'entrepreneur Léon Beaupain, qui a réalisé le projet dessiné par un autre ancien, l'architecte Jean Lejaer, sorti de l'Athénée en … 1888 et alors âgé de 81 ans. Créateur talentueux, ce dernier a notamment édifié en 1903 deux des forts belles constructions du bas de la rue de la Concorde (la deuxième et la troisième maisons de la rue) dont une présentant une façade tout à fait remarquable. Trois ans plus tard, il conçoit, dans le même style, le n° 125 de la rue Simon Lobet, dont plusieurs éléments décoratifs prennent les formes élégantes de l'Art nouveau[11]. Dans les années '20, Lejear s'est fait une spécialité de la réalisation de grandes salles de spectacles : il aménage le Casino à Bruxelles, construit le Coliséum à Charleroi, le Forum à Liège en 1922 (aujourd'hui classé « patrimoine exceptionnel de Wallonie ») et le Coliséum de Verviers en 1924, là où se déroule, dès les années '50 au moins, chaque fin d'année scolaire, la cérémonie de remise des prix de l'Athénée[12]. Le Mémorial aux morts de l'Athénée, où figure, parmi ceux-ci, le nom du gendre de Jean Lejaer, sera la dernière œuvre de cet architecte verviétois, qui décède quelques semaines plus tard[13].

Un autre « grand Ancien » de l'ARV disparaît en décembre 1953 : Jean Wisimus[14], qui allait avoir 86 ans. Entré au Collège communal en 1880, il y avait fait ses humanités modernes et, suite à celles-ci, travaillait comme courtier en laines, alors qu'il était avant tout un homme de plume, grand poète wallon mais aussi collaborateur littéraire de nombreux périodiques. Wisimus n'était pour rien dans cette curieuse orientation professionnelle, due aux choix totalement arbitraire opéré d'autorité par Thil Lorrain lors de son entrée au Collège ! Dans son recueil en wallon *Des Rôses èt dès Spènes,* Wisimus avait raconté – en un savoureux wallon verviétois – comment le préfet, de fort mauvaise humeur ce jour là, avait réparti les nouveaux élèves indécis entre latines et commerciales après avoir constaté qu'aucun de ceux-ci ne savait exprimer un choix : « *Adonc, çu fout vite fait. Dj'èstinda mossieû l'Préfèt nos traîtî d'niquedouilles, pwis, nos apougnant onc après l'aute, i nos hère, onc a gauche, èt l'sûhant a dreûte, tot d'hant :* Latines ! Commerciales !Latines !Commerciales ! *Qwand m'toùr veûne, dj'èsteû toumé d'vins lès comèrciales. S'on toûr du brès', mu sôrt vinéve du s'djower. Su dj'aveû stu one plèce duvant ou bin one plèce pus lon, dj'intréve*

ATHENEE R V.indd version PM 194 13/09/07 11:53:08

è lès latines ètdj'fouhe téle fêye oûy on avocat sins câses ou bin on docteûr sins pratiques. Mektoub ! I-èsteût s'crit quéque pârt, è grand lîve du Mahomet, quu dju d'vinreû-t-on djoû martchand d'plokètes. Et l'pwète dèl prumî moyène su r'clapa sor mi ». Jean Wisimus devait publier en 1928, en collaboration avec Jules Feller, une *Anthologie des poètes wallons verviétois* et, en 1947, un *Dictionnaire populaire wallon-français en dialecte verviétois*. Fidèle à son ancienne école, il avait été dans l'entre-deux-guerres parmi les fondateurs de l'Association des Anciens (en 1928) puis le créateur du *Trait d'Union* en 1933, dont il fut le premier animateur. Le professeur Marcel Vanbockestal lui avait succédé dans ce rôle à la fin des années '30 et jusqu'au sabordage du périodique en 1940. C'est un autre enseignant, Albert Grégoire, qui avait assuré cette mission de 1948 à 1952, après quoi son collègue Robert Thonon avait repris le flambeau.

Vint donc, en août '54, l'âge de la retraite pour Oscar Jacob, qui allait profiter de celle-ci quatorze ans[15]. Son successeur, Roch Nève, Lessinois d'origine et auparavant professeur à l'Ecole moyenne de Péruwelz, ne resterait en fonction qu'un peu plus de trois ans : fin '57, il devait quitter Verviers pour poursuivre à l'Athénée d'Auderghem sa carrière préfectorale[16], après avoir notamment contribué à un rajeunissement radical du style du *Trait d'Union*, relancé en '56 et '57 le bal des Anciens dans le hall de l'Athénée et surtout orchestré les cérémonies du 75e anniversaire de l'ARV. Celles-ci se déroulèrent lors de la journée du 18 mai 1957 et prirent la forme d'une séance académique au Grand-Théâtre en présence du ministre Léo Collard (c'était la première visite 155

d'un ministre de l'Instruction publique à l'Athénée) suivie d'une réception à l'Hôtel de Ville (où un ancien de l'Athénée, Prosper Joseph Herla, succèderait bientôt comme bourgmestre à un autre ancien, Adrien Houget) puis d'un banquet à l'Athénée. Président de l'association des Anciens élèves depuis le décès de Victor Quoilin deux ans auparavant, l'avocat Jean Massaux – dont la fille Diane serait plus tard une des premières étudiantes de l'ARV – prit la parole après le préfet Nève et Emile Bonmariage au nom du Conseil scolaire, juste avant le discours ministériel. Ayant judicieusement entamé son discours par l'annonce… d'un jour de congé exceptionnel de nature à réveiller l'attention des élèves, et après avoir évoqué le défi de l'enseignement officiel face à la croissance prévisible des effectifs scolaires, Léo Collard avait conclu en appelant les étudiants à avoir « le souci de leur dignité morale et intellectuelle, le respect de votre propre esprit, l'orgueil et la fierté de votre propre foi, ce qui vous apporte l'obligation d'un devoir qui est d'essayer toujours de

ATHENEE R V.indd version PM 195 13/09/07 11:53:08

comprendre la foi et l'opinion d'autrui. Et si vous n'avez pas le devoir de la partager parce que vous avez le devoir de maintenir la vôtre si vous êtes sûr qu'elle est la bonne, vous avez le devoir, essayant de comprendre la foi et l'opinion d'autrui, de la respecter »[17]. Un beau message de dignité et de tolérance en ces temps de guerre scolaire. Outre les doléances légitimes du préfet quant à l'état des bâtiments sinistrés, le ministre avait également reçu un exemplaire de la plaquette historique de 80 pages publiée à 250 exemplaires seulement, à destination des membres du Comité d'honneur du jubilé. Maurice Demil, professeur de dessin entré à l'Athénée deux ans plus tôt (et qui devait mourir dans un accident de voiture en 1973), avait signé le dessin de couverture.

Le corps enseignant, que l'on fit poser au grand complet pour la circonstance, avait vu, depuis l'entrée en fonction de Nève, le départ de trois « piliers » de l'école : Jules Hinnisdaels (devenu Inspecteur) en 1954, Maurice Maréchal l'année suivante et Georges Henneffe en 1957. Parmi leur nouveaux collègues arrivés durant cette période, sept resteraient attachés à l'Athénée plus d'un quart de siècle : Fernand Lessent, Jean Buys et Victor Legrand, entrés en 1954, Jacques Pirotte et Emile Lelarge en 1955, Yvan Kerckx et Eudore Lemaire en 1957. Sur la photo de groupe, au premier rang, une dame, une seule : si l'on excepte un intérim de quelques semaines assuré par une demoiselle Doinof-Dimitrof fin '57 en remplacement du professeur d'histoire Germain Catoul, Odile Leblanc-Ruwet, institutrice dans la section préparatoire, ne sera rejointe par une consoeur qu'en février 1958, lorsque Melle Nonneman (future Mme Van den Bosche) deviendra le premier professeur féminin dans le secondaire, chargée du cours de géographie[18]. Dans les rangs des élèves, le fils d'un immigré bulgare se fait alors remarquer par ses qualités littéraires. Avant de se classer premier, en 1958, au concours annuel de 156

rédaction organisé depuis 1952 par l'Union de la Résistance (comme le fera Jean-François Istasse dix ans plus tard exactement)[19], un certain Yvan Ylieff, alors élève de 3e gréco-latine, voit une de ses rédactions publiées dans le *Trait d'Union,* dans laquelle le futur ministre de l'Enseignement imagine d'une plume alerte Musset écrivant sa *Nuit de Mai*[20].

L'Athénée compte alors 752 élèves au total, dont 486 en Humanités. Le chiffre de 800 sera atteint et même dépassé en 1959, sous la direction du préfet Gaston Limage. Ce Liégeois, romaniste de formation, avait d'abord enseigné à Ostende jusqu'en 1940, à Wavre durant la guerre, puis avait été préfet à Bouillon. Nommé à Verviers début '58, il prendra sa retraite

trois ans plus tard, fin 1960, non sans avoir consacré toute son énergie à remuer ciel et terre pour obtenir – enfin – que soit entamée la reconstruction des parties sinistrées de l'école, grâce à une campagne de pressions constantes vigoureusement épaulée dans le *Trait d'Union* par le docteur Pierre Dechesne, qui avait succédé au professeur Robert Thonon en '58 à la tête du périodique. Comme l'observa plus tard Mme Vanloubeeck, logiquement, la reprise de la croissance scolaire n'aurait dû se faire sentir à l'Athénée de Verviers qu'à partir de la fin des années cinquante suite à la reprise de la natalité après 1945 qui devait entraîner en 1959 l'arrivée au secondaire des élèves nés en 1946. En réalité, à l'ARV, la croissance avait commencé avec une dizaine d'années d'avance. La prolongation spontanée de la durée des études n'expliquait que partiellement le phénomène. Jusqu'en 1948, le 4e degré primaire absorbait un grand nombre d'élèves (issus presque tous de milieux peu aisés et peu cultivés) et peu d'entre eux entraient dans le degré moyen. Mais à partir de 1957-58, on constate bien une nouvelle accélération de la hausse des effectifs telle qu'on pouvait la prévoir à partir de la natalité d'après-guerre[21]. Il n'était donc absolument plus possible d'encore différer la reconstruction des bâtiments de l'école, qui commença début '60.

La fin des années '50 vit également d'autres changements non négligeables. Ce fut la création d'un restaurant scolaire, qui distribuait chaque jour en 1959 plus de 150 dîners ; l'instauration la même année par la STIV d'une ligne de bus spécifique pour transporter les élèves entre l'Ecole des Textiles et l'Athénée ; le début de cours d'espéranto comme activité complémentaire à l'initiative de Georges Vanbreuse ; et, surtout, la création à la rentrée de septembre 1960 d'une section de latin-sciences, preuve de ce que l'établissement savait adapter et moderniser son offre pédagogique spontanément. C'est l'époque où l'enseignement commence à faire l'objet d'une politique scolaire dite d'égalité des chances et d'égalité des acquis : en 1957, une première tentative va dans le sens d'une flexibilité plus grande des passages entre des systèmes d'enseignement restés jusque-là cloisonnés : le

ATHENEE R V.indd version PM 197 13/09/07 11:53:08

30 avril, sont promulguées des lois coordonnées organisant l'enseignement moyen et l'enseignement technique selon un schéma commun qui prévoit dès lors des passerelles possibles entre l'enseignement technique inférieur et l'enseignement moyen à condition de réussir un examen de réorientation. Puis, toujours sous l'impulsion du ministre Collard, l'Etat crée à titre expérimental les premières classes de sixième concrétisant, dans six établissements officiels (dont l'Athénée d'Auderghem, où le préfet Nève devra faire face à une très vive opposition des parents), un tronc commun de 30 heures avec une formation complémentaire de 4 heures en latin prévue pour les élèves qui le désirent. L'expérience du « tronc commun » est étendue à dix-sept autres écoles en 1960[23].

A l'Athénée de Verviers, on débat abondamment de cette réforme dans les pages du *Trait d'Union*. Albert Grisart notamment, qui avait déjà publié en 1954 un long article (tous les siens le sont) consacré à défendre les bienfaits des cours de latin et de grec, développe en 1960 huit pages de réflexion solidement charpentées sur l'expérience du tronc commun au moment où on dresse un bilan de l'expérience. Son jugement est sévère : « Il faut dire les choses comme elles sont : si on estime que le latin et le grec sont des disciplines efficaces, à la fois formatives, informatives et sélectives, il faut les cultiver sérieusement, à fond et dès le début ; si, au contraire, on les juge inutiles, il faut les supprimer complètement, sans remords, sans demi-mesures, mais non pas, tout en conservant le nom prestigieux d'humanités, les saboter consciemment, consciencieusement et officiellement pour les accuser ensuite de n'être pas efficientes et de laisser, au bout du compte, les élèves mal formés, mal informés, mal sélectionnés, afin de les remplacer finalement par des humanités purement nominales, baptisées technologiques, qui n'auraient plus alors qu'à éliminer leurs derniers concurrents, accusés à leur tour, de « bourgeoisisme » : les humanités appelées modernes et les humanités dites techniques. En définitive, sous prétexte de défendre l'enseignement officiel et de le mettre à l'avant-garde du progrès, ce sera faire le jeu de l'enseignement libre : celui-ci n'aura qu'à consolider le caractère formatif de ses humanités authentiques et fortes ».

Professeur à l'Athénée depuis plus d'un quart de siècle déjà, puisqu'il y est entré en 1934, Albert Grisart vient alors de voir sept de ses collègues quitter l'établissement où ils étaient arrivés, comme lui, dans les années '30 : Georges Patureaux et l'abbé Pierre Monville en '58, le pasteur Robert Collinet en '59, Henri Berben, Gaston Defresnes et Olivier Michel en '60. Sept départs, mais aussi sept nouveaux professeurs ou éducateurs arrivés en '58 et '59 : Aimé Livin, Pierre Loncelle, Jean-Marie Lemarchand, André Baiverlin, Joseph

EE R V.indd version PM 198

13/09/07 11:53:09

de service à l'Athénée en 1981 (tout comme leurs collègues Gaston Davenne, André Rouffin et Roger Lecloux entrés en '61), lorsque l'école fêtera son centenaire autour d'un préfet d'exception, Roger Mathieu.

1 Voir tableau ci-dessous, repris de *L'ARV a 75 ans, op.cit.,* p. 70.
2 D. GROOTAERS, *op.cit.,* p. 296.
3 *Idem,* p. 243.
4 *Notre Trait d'Union,* 1954, n°1, p. 13, concernant Counson et Vincent DUJARDIN, *Pierre Harmel,* Bruxelles, Le Cri, 2005, p. 67-68, ainsi que les *Souvenirs* de Molitor concernant ce dernier et l'action de Harmel à l'Education nationale.
5 *Idem,* p. 151-152.
6 *L'ARV a 100 ans*, p. 54.
7 *Idem,* p. 78.
8 *L'Athénée a 75 ans,* p. 73.
9 Xavier MABILLE, *Histoire politique de la Belgique,* Bruxelles, CRISP, 1986, p. 307 et *Le Nouveau Dictionnaire des Belges,* Bruxelles, Le Cri, 1992.
10 *Notre Trait d'Union*, 1949, n° 3 (Brasseur) et 4 (Houget, Voos, Xhonneux) et 1952, n°2 (Defresnes).
11 Catherine BAUWENS, *Le patrimoine privé de la région verviétoise,* Dison, Fondation Hardy, 1999, p. 132 et 157.
12 Voir Michel BEDEUR et Paolo ZAGAGLIA, *Cinémas de Verviers,* Verviers, Irezumi, 1993, p. 42 à 77.
13 Voir *Le patrimoine exceptionnel de Wallonie* (ss. la dir. de Jacques DEVESELEER), Namur, 2004, p. 341 (notice sur le Forum de Liège).
14 *Notre Trait d'Union,* 1954, n°1. Wisimus était né le 27 mars 1868.
15 Oscar Jacob mourut en 1968 à l'âge de 74 ans. *Notre Trait d'Union,* 1968, n°3.
16 Roch Nève mourut trente ans plus tard, en 1987 (*Notre Trait d'Union,* 1987, n°2).
17 *Notre Trait d'Union,* 1957, n°4.
18 *Idem,* 1957, n°5 et 1958, n°2.
19 *Notre Trait d'Union,* 1958, n°3 et 1968, n°2. Beaucoup d'autres élèves de l'Athénée bien sûr se sont distingués dans ce concours annuel depuis plus d'un demi-siècle en se classant parmi les lauréats.
20 *Idem,* 1957, n°3.
21 Je cite ici la brochure *L'ARV a 100 ans,* p. 23.
22 *Notre Trait d'Union,* 1959, n°5 et 6 et 1960, n°3.
23 D. GROOTAERS, *op.cit.,* p. 310-311.
24 *Notre Trait d'Union,* 1954, n°2 et 1960, n°3.

ATHENEE R V.indd version PM 199



76. Hommage au préfet Jacob (au centre) lors de son remplacement par Roch Nève (à sa gauche). A sa droite, Adrien Houget



77. Oscar Jacob et Albert Grisart



78. Gaston Limage




13/09/07 11:53:10


ATHENEE R V.indd version PM 201




79. Cérémonie du 75e anniversaire : discours de Jean Massaux devant le ministre Collard (assis au centre) et le préfet Nève (à sa gauche)



80. Le préfet et les professeurs de l'Athénée lors du 75e anniversaire.
Au 1er rang, de g. à dr. : Louis Delhez, Marcel Xhaufflaire, Fonsny, J. Lairesse, Roch Nève, Marcel Vanbockestal, Mme Leblanc-Ruwet, Marcel Beaujean, x, J. Hinnisdaels et G. Vanbreuse.
Au 2e rang : Raymond Nyst, Penders, Maréchal, abbé Lesenfans, Jules Kiehm, abbé Monville, x, x, Fernand Lessent, Jean Buys.

Au 3e rang : Henri Berben, Léon Mostert, x, Léon Wolfertz, Willy Godard, Alfred Chavagne, x, Marcel Junius, x,Otten, Maurice Maréchal, x, Raymond Starck,
x. Au 4e rang : x, Xhonneux, Germain Catoul, x, x, x, Emile Lelarge, Jean Gabriel, ensuite x. Source : A. Joris

161

6. Le quart de siècle du préfet Mathieu

Alors que Marcel Vanbockestal assumait pour la troisième fois à titre intérimaire la charge préfectorale, l'année 1961 avait débuté à l'Athénée par l'arrivée d'un nouveau professeur d'histoire, Gaston Davenne, qui avait auparavant enseigné onze ans à Léopoldville. Celui-ci remplaçait Henri Berben, retraité, qui avait été formé en 1918 à l'Université de Gand par Henri Pirenne en personne[1] ! Le 22 février suivant, l'établissement accueillait son nouveau préfet – le douzième depuis 1881 – en la personne de Roger Mathieu, licencié en philologie classique. Né à Spa en 1921, ce dernier a à peine 40 ans et il avait achevé ses humanités à l'Athénée de Verviers en 1939. Pour la deuxième fois depuis la désignation de Jules Bertrand en 1912, c'est donc un ancien élève qui prend les rênes de l'établissement. Jusque là, il a exercé comme professeur à l'Ecole complémentaire d'Eupen, à partir du 10 mai '45, et contribué avec d'autres, dans un contexte psychologique très difficile, à faire passer celle-ci de 40 à 700 élèves[2]. Mathieu mettra maintenant la même énergie au service de l'ARV : dès ses premières semaines, le nouveau préfet s'attelle à renforcer la discipline et édicte un nouveau règlement d'ordre intérieur, qui provoque quelques remous chez certains étudiants[3].

La première rentrée scolaire de Roger Mathieu, à l'automne '61, se clôture avec 824 élèves. Elle voit le départ à la retraite de deux professeurs en poste depuis longtemps, Joseph Fonsny (arrivé trente ans plus tôt) et Edouard Lambrette (vingt-cinq ans dans l'établissement), qui sont respectivement remplacés par deux futures grandes figures de l'ARV, André Rouffin et Léopold Comblain. Un nouveau professeur de mathématiques intègre aussi l'Athénée pour longtemps, Roger Lecloux. Parmi les jeunes enseignants, José Jacob, professeur de sciences, est alors appelé sous les drapeaux tandis que trois éducateurs, MM. Havard, Pallage et Willot, en reviennent. Du côté des anciens, le professeur de français de rhétorique, Albert Grégoire, en poste depuis 1940, s'apprête, lui, à prendre sa retraite en même temps que son collègue le professeur de mathématiques Joseph Lairesse[4], au début de 1962. Lors du décès d'Albert Grégoire en 1969, à l'âge de 68 ans, son ancien élève Maurice Corne rendra un bel hommage à ce « maître de clarté, un esprit avide de simplification pédagogique, une mémoire riche de sept mille vers », en soulignant « quel frisson, quelle passion, le nom et le souvenir d'Albert Grégoire ne manqueraient jamais de faire vivre » chez ses anciens[5]. Ce départ d'Albert Grégoire

ATHENEE R V.indd version PM 203 13/09/07
11:53:13

entraîne l'arrivée dans le corps professoral de l'Athénée en ce début '62 d'un autre ancien élève, Guy Derooz.

Les premières années de direction de Roger Mathieu sont celles de la reconstruction des ailes de l'Athénée le long de la Vesdre, mais elles voient aussi, en 1962, la création de l'Internat à Heusy : un premier bâtiment est acquis en juin, un deuxième durant les vacances, si bien que 26 internes peuvent y être accueillis dès la rentrée de septembre. On en profite pour ouvrir aussi dans une des deux villas une section… maternelle, qui devra toutefois être rattachée à l'école primaire autonome de Heusy trois ans plus tard[6]. En centre-ville, la croissance des effectifs se poursuit, avec 861 inscrits à la rentrée de '62. Un mois plus tard, c'est un des « grands Anciens » de l'établissement qui disparaît, le 1er octobre 1962, à 83 ans : le physicien et homme de lettres disonais Henri-Jacques Proumen, dont l'œuvre littéraire avait été primée par l'Académie Française en 1949, qui était resté fidèle à l'Athénée au point d'être un des piliers de la rédaction du *Trait d'Union* au cours des premières années de celui-ci et au début de sa relance après guerre[7].

Le cap des 900 inscrits est presque atteint, à quelques unités près, lors de la rentrée de 1963, où on note un redressement de la section préparatoire qui, pour la première fois, dépasse à nouveau 200 élèves. Après l'internat, les classes de neige : cette autre innovation du préfet Mathieu est une première dans les Athénées francophones du pays, comme le souligne le *Trait d'Union* en juin '63 ; les premiers bénéficiaires partiront à Samnaun, dans les Grisons en Suisse, à Noël[8]. C'est alors que Marcel Vanbockestal prend sa retraite, après presque trente années de service à l'ARV. Au même moment, un trio de Jean fait son entrée dans le corps professoral : Thielen en gymnastique (octobre '63), Evrard en romane et Gaspars en latin et grec (janvier '64). L'année scolaire 64-65, elle, voit la fin des travaux des nouvelles ailes et le retour au bercail des classes installées « provisoirement » depuis… 24 ans (mai 40) rue de Séroule, le départ pour un an d'Albert Grisart comme chargé de cours à l'Université Laval au Québec, et la mise à la retraite de trois enseignants arrivés à l'établissement dans les années '30 : Germain Catoul (1935), impressionnant professeur d'histoire (il fut à l'origine des vocations d'André Joris et Pierre Lebrun), auquel succède Yvan Ylieff, Jacques Léon Mostert (1935 aussi), professeur de gymnastique, qui sera remplacé par Jean Thielen, déjà en place à mi-temps, et Marcel Beaujean (1936), romaniste, remplacé par Willy Greimers, Malmédien venant de l'Athénée d'Eupen. Poète de talent, peintre également, ce dernier sera aussi le biographe de l'écrivain Paul Gérardy (1870-1933) dont il fera redécouvrir les œuvres au public cultivé mais, à l'Athénée, ses étudiants ne seront guère conscients de ces facettes attachantes de sa rugueuse personnalité.

ATHENEE R V.indd version PM 204 13/09/07
11:53:13

Durant cette première moitié des années '60, le lent processus de réforme des humanités initié en 1957 se poursuit : en juin '63, le ministre socialiste Victor Larock officialise le cycle d'une année d'observation-orientation au début du secondaire, innovation controversée sous le nom de « tronc commun ». Une autre étape importante est franchie avec la loi d'équivalence des diplômes du 8 juin 1964, prévoyant la création d'un diplôme d'aptitude à l'enseignement supérieur universitaire (que l'on appellera l'examen de maturité) ouvrant l'accès de ces études aux étudiants sortant du cycle complet des humanités latines ou modernes et des sections techniques. Cette loi suscite les mêmes critiques que le tronc commun chez les mêmes adversaires. Mais le plus important sera pour le début de la décennie suivante, avec l'introduction du rénové.

En attendant, quelques années de calme ayant succédé au long chantier des nouvelles ailes (jusqu'à la construction du nouveau réfectoire, en 1971, dans la cour ouest), la vie semble s'écouler plus sereinement à l'Athénée, qui est près d'accueillir son 1.000e inscrit en 1966. Un an plus tôt, en juillet 1965, Paul Willot était devenu secrétaire du préfet, en remplacement de Henri Herve qui avait occupé cette fonction pendant quinze ans, Guy Derooz, après une éclipse sous d'autres cieux, avait rejoint l'établissement et Jean-Marie Boniver la corporation des profs' de maths'. Au sein de celle-ci, 1966 voyait le remplacement de Jean Halleux, retraité après 38 (!) années de présence à l'ARV, par M. Laplanche. Autre changement la même année, pour les cours de langue germanique : Raoul Lincé étant nommé inspecteur cédait sa place à Armand Libion, jusque là surveillant, lui-même remplacé par Georges Camus. Deux autres départs étaient à signaler à la rentrée de 1967, ceux de Joseph Delhez, entré à l'ARV en 1930, et de Pierre Xhaufflaire, qui l'y avait rejoint cinq plus tard. Firmin Simon, venant de l'Ecole moyenne de Welkenraedt, professeur de latin, et le germaniste S. Theissen (remplacé par M. Schiffers dès l'année suivante) leur avaient succédé. Départs et arrivées avaient été salués comme de coutume par le *Trait d'Union*. En revanche, l'arrivée de l'auteur de ces lignes en 6e latines (en compagnie de son compagnon de banc depuis la 1ère maternelle à Fonds-de-Loup, Orphal Colleye) était évidemment passée inaperçue…

La rentrée de '68 vit la pension de Charles Maréchal (entré en '39) et de Georges Vanbreuse, le professeur de physique qui animait avec José Jacob la section espérantiste de l'école et avait à ce titre représenté officiellement la Belgique au 50ème Congrès international de l'espéranto à Tokyo durant l'été 1965, où il s'était rendu via l'URSS en n'utilisant bien sûr que cette langue universelle[10]. Autre départ, mais pour le cabinet ministériel d'Abel
Dubois, celui d'Yvan Ylieff, qui reviendra à l'enseignement, comme ministre,

ATHENEE R V.indd version PM 205 13/09/07
11:53:13



81. Pierre Loncelle (à gauche) et Roger Mathieu examinant les plans du hall omnisports

82. De gauche à droite :

Maurice Corne, Jean-Marie Lemarchand, Pierre Loncelle, Joseph Simons, Raymond Starck, Jacques Pirotte, Mmes Starck et Lemarchand



vingt ans plus tard. Laffut, Deschampheleire, Van Laethem, seront les premiers d'une longue série d'intérimaires à se succéder à son poste au fil des ans. Peu à peu, il devient d'ailleurs de plus en plus difficile de suivre la valse des allers et venues des intérimaires à chaque rentrée scolaire : seize départs et autant de nouveaux noms en 1969, quatorze en '70, dix-sept en '71, quinze en '73, vingt et un en '74, trente en '75, quarante en '78 ! « Il semble que le statut nouvelle mouture des enseignants, avec ses temporaires, ses intérimaires, ses stagiaires, déclenche un fameux tourbillon dans la structure des différents établissements au détriment de l'harmonie des études », écrit le *Trait d'Union*[11] en 1970. Cette année-là, quatorze nouvelles têtes, dont celle de Serge Honnay pour le cours de physique, avaient suppléé au départ d'une dizaine d'intérimaires (parmi lesquels le futur chroniqueur littéraire Marc Baronheid arrivé un an plus tôt), à la mise en congé du professeur de géographie Mme Jeannine Genard (avant son départ en '72 pour Paris après douze ans d'ARV), aux départs à la retraite de l'abbé François Snels, gravement malade les années précédentes (arrivé en 1962), de Victor Depaire (1937) et de deux des plus anciens professeurs (entrés en 1934 en même temps qu'Albert Grisart), Alfred Chavagne et Jules Khiem, enfin à la promotion de Jean Gabriel (arrivé à Verviers en 1955) comme directeur de l'école d'hôtellerie de Spa (où l'avait suivi Paul Havard, qui n'accompagnerait donc plus les classes de neige dont il s'était fait une spécialité).

Juste avant cette série impressionnante de départs, l'Athénée comptait à l'époque quatre-vingt huit professeurs et éducateurs[12] dont huit femmes, les trois-quarts de celles-ci étant entrées en fonction dans la seconde moitié des années soixante seulement. Six enseignants avaient rejoints l'ARV

avant ’40 : outre Kiehm, Chavagne et Depaire retraités en 70, et le doyen Albert Grisart, il s’agissait de Raoul Henrard (qui prendra sa retraite en même temps que ce dernier en ’73) et de Léo Junius (retraité en ’71). Parmi les autres, la moitié était arrivée après Roger Mathieu. Sur les quarante-six membres du personnel plus ancien que celui-ci dans l’école, une moitié encore n’avait guère connu avant lui, entre ’57 et début ’61, que les directions assez éphémères de Nève ou de Limage. Si on excepte les enseignants engagés au début de l’année, l’ancienneté moyenne de leurs collègues au sein de l’école était d’un peu plus de onze années à peine, mais plus de la moitié des enseignants et éducateurs avaient connu au moins un autre établissement avant d’être affecté à l’Athénée de Verviers. 1970 fut aussi l’année de la désignation de Pierre Loncelle, après douze ans de fonction au réfectoire, à la responsabilité d’économe de tout l’établissement, et de la nomination comme secrétaire de la direction de Henri Leclercq, ancien élève, qui deviendra bourgmestre socialiste de Verviers[13] de 1978 à 1982.

Mais surtout, l’année scolaire 1969-70 est marquée par l’introduction progressive dans l’enseignement secondaire francophone du rénové, qui soulève des remous tant parmi les parents et les élèves que parmi les professeurs et les éducateurs. A la rentrée de septembre ’69, le nouveau type d’enseignement est introduit dans 125 établissements désignés par le Ministère, dont 80 de l’Etat[14]. Ils sont 132 un an plus tard, dont 92 de l’Etat, 26 des Provinces et Communes mais 14 seulement du réseau libre, soit 11 % du total, alors que celui-ci représente quelque 40 % des élèves du secondaire francophone (34 % en province de Liège). Puis la loi relative à la structure générale et à l’organisation de l’enseignement secondaire du 19 juillet 1971 organise officiellement l’enseignement secondaire de type 1, c’est-à-dire le rénové, l’enseignement traditionnel devenant (symboliquement ?) le type 2. Œuvre d’un gouvernement social-chrétien-socialiste où le socialiste montois Abel Dubois est le titulaire de l’Education nationale francophone, cette loi-cadre fixe les nouvelles structures mais laisse, conformément au Pacte scolaire, la liberté à chaque pouvoir organisateur de fixer ses horaires, ses programmes (sous réserve d’approbation ministérielle) et ses méthodes. Quatre ans plus tard, le rénové est généralisé par un gouvernement socialchrétien-libéral où le titulaire de l’Education francophone est le PSC Antoine Humblet : l’arrêté royal relatif à l’organisation de l’enseignement secondaire du 31 juillet

ATHENEE R V.indd version PM 208 13/09/07 11:53:16

1975 met fin à la période expérimentale de l'enseignement rénové. Il continue à faire la distinction entre l'enseignement de type 1 et de type 2 mais il soumet, dès 1976, les deux formes d'enseignement aux mêmes conditions d'admission aux études, de passage de classe et de sanction des études. Enfin, l'arrêté ministériel du 5 janvier 1976 contraint tous les établissements de l'Etat à entrer dans la rénovation au plus tard en 1978-1979, mais en fonction de la liberté pédagogique accordée par le Pacte scolaire aux réseaux, la réforme n'est toujours pas imposée aux réseaux libres, même si la direction de l'enseignement catholique invite ses écoles à l'adopter : « il y a donc une différence fondamentale entre, d'un côté, l'enseignement de l'Etat dont tous les établissements doivent entrer dans la rénovation, alors que certains y sont farouchement opposés et, à l'autre extrémité, l'enseignement libre au sein duquel seules les écoles convaincues de l'utilité de la réforme s'y engagent… »[15].

L'Athénée de Verviers sera le bastion et même le cœur d'une défense acharnée de l'enseignement officiel[16]. Selon les professeurs de Verviers, la pédagogie du rénové y était déjà de mise dans les faits et la modernité était inscrite dans les gènes de l'établissement (qui créa spontanément une nouvelle section dite « moderne scientifique B » en 1970, comme il avait créé les « latins-sciences » dix ans plus tôt), mais on s'insurgeait contre la suppression des examens 167

et des cotations, la non-directivité de l'enseignement, la remise en cause du caractère formatif et sélectif de l'apprentissage des langues anciennes, la déstructuration programmée des cours d'histoire, la perte des repères (vérifiée depuis) que cette dernière risquait d'entraîner, la dévalorisation possible (et vérifiée également je crois) des efforts des mieux doués, avec pour effet pervers de handicaper un peu plus, pour la suite, ceux d'entre eux qui n'avaient ni la fortune ni les relations familiales comme atouts futurs mais bien leurs seules capacités d'étude.

Dès avril 1971, Albert Grisart s'était exprimé avec vigueur : « Il y a là un risque de socialisme autoritaire, c'est-à-dire non démocratique, puisque le projet est socialiste (c'était en effet la prolongation de l'esprit du « tronc commun » initié par Collard et théorisé par le professeur Clausse dans la revue *Socialisme*) et qu'on veut l'imposer à tous contre la volonté des parents d'élèves et des professeurs ». Mais le *Trait d'Union* ouvre aussi ses pages à un jeune enseignant que la nouvelle méthode, d'après ce qu'il a pu en voir ailleurs, semble séduire[17]. Durant ces année au cours desquelles le rénové est ainsi controversé, il se trouve à deux reprises au moins un

ATHENEE R V.indd version PM 209 13/09/07 11:53:16

professeur de l'ARV dans le cabinet du ministre francophone de l'Education : c'est d'abord Yvan Ylieff chez le socialiste Abel Dubois de 1968 à 1971, ensuite Maurice Corne chez le libéral Michel Toussaint en 1973 dans l'éphémère tripartite dirigée par Edmond Leburton. Enfin le préfet Mathieu lui-même, libéral également, est nommé chef de cabinet adjoint auprès du ministre PSC Antoine Humblet en mai 1974. Il reste à ce poste jusqu'en juin 1977 : ironie des calendriers, Roger Mathieu gravite donc dans les sphères du pouvoir lorsque tous les enseignants et éducateurs de son Athénée, à l'unanimité, se prononcent publiquement le 26 janvier 1976 contre la décision ministérielle de suppression du « traditionnel ». Ils sont immédiatement appuyés par quantité d'associations de parents de la Province, à commencer par celle de l'ARV[18]. Yvan Ylieff au contraire, devenu député, fait savoir qu'il ne partage ni la déception ni les craintes de ses anciens collègues mais il ajoute pourtant, ce qui est piquant, qu'au vu des incertitudes quant à la valeur du rénové, il en réclame… l'extension obligatoire aux écoles libres, « sans cela la décision ministérielle équivaudra à une véritable duperie de l'enseignement de l'Etat »[19].

Durant cette première moitié des années '70, le désormais traditionnel carrousel des départs et des remplacements s'était poursuivi dans le corps professoral de l'Athénée. 1971 avait vu ainsi arriver notamment un nouveau professeur de chimie, Mme Jenny Michaux, et un nouvel ecclésiastique au style résolument non-conformiste, l'abbé Joseph Gerson, en remplacement de l'abbé Paul Tollet, nommé curé de Ste-Julienne après treize années à 168

l'ARV. Gerson fut le premier titulaire du cours de religion catholique à vouloir dépoussiérer celui-ci, comme il s'en expliqua dans les colonnes du *Trait d'Union*, et lui donner pour mission non d'endoctriner mais d'aider le jeune, à travers les remises en question de son adolescence, à *choisir personnellement* de continuer ensuite ou non à adhérer à la religion[20]. Fameuse réorientation. Avec la mise à la retraite, l'année suivante, du grand honnête homme qu'était Léopold Comblain, titulaire du cours de morale, elle ne fut pas étrangère au succès soudain du cours de religion auprès de certains élèves jusque là inscrits en morale. Il fallut bien des efforts à Madame Cormeau, désormais chargée de ce dernier, pour ramener au bercail ses « brebis égarées » avec l'appui du préfet. Tout cela avait un petit air avant la lettre de *Cercle des poètes disparus*…

ATHENEE R V.indd version PM 210 13/09/07 11:53:16

L'année suivante, '73, voyait, elle, le départ à la pension de Nicolas Tombeur (après onze années à l'ARV), de Henri Xhonneux (après un quart de siècle de présence) et d'un monument de l'école, Albert Grisart, alors recordman de longévité rue Thil Lorrain (dépassé depuis par Roger Lecloux) puisqu'il y était entré trente-neuf ans plus tôt ! En attendant la suppression de l'enseignement traditionnel trois ans plus tard, ce départ marquant s'inscrivait dans une ère d'autres lourds changements : l'introduction des « maths modernes » depuis la fin des années '60, de la mixité en 1971 (onze filles en tablier bleu entrèrent en 3e moderne scientifique B, dont Denise Wertz, aujourd'hui enseignante à l'ARV), de la semaine de cinq jours (avec suppression des cours du samedi matin) à la rentrée de '73 et du poste de proviseur (créé en 1974). Outre qu'il connurent au début de leurs humanités les ultimes cérémonies de remise des prix au Coliseum avant sa fermeture en 1970, les sept rhétoriciens qui sortirent de gréco-latines en juin '73 furent donc les derniers à n'avoir subi ni l'épreuve des maths' modernes, ni celle, plus douce, de la mixité, mais aussi à avoir bénéficié de l'enseignement d'Albert Grisart à raison de douze heures par semaine. Honneur aux héros malgré eux : Orphal Colleye, Jacques Domken, Bernard Jérusalem, Freddy Joris, le regretté Philippe Maron, Michel Pecquet et Jean-Paul Vargas. Fermez le ban ! Ces rhétos gréco-latines de 72-73, et surtout le tandem formé par un futur préfet et un futur chef de cabinet régional, avaient également pris la tête à Verviers du vaste mouvement de contestation estudiantine qui s'éleva dans le pays durant l'hiver contre le projet de réforme du service militaire annoncé en novembre 1972 par le Ministre PSC de la Défense Paul Vanden Boyenants. Celui-ci prévoyait la suppression de tous les « sursis » et l'obligation d'effectuer le service militaire immédiatement à la sortie des humanités. Une première manifestation, suivie d'incidents, avait eu lieu début décembre à Namur. D'autres avaient suivi. A Verviers, le comité des élèves de l'ARV organisa la coordination de toutes les écoles, qui déboucha 169

sur une manifestation de quelque 2.500 étudiants dans les rues de la ville. Au moment de la dislocation place de la Victoire, la manifestation dégénéra suite au blocage de la circulation : « elle l'était pendant une vingtaine de minutes » racontait le lendemain la presse locale « jusqu'à l'arrivée d'un peloton de gendarmes appelés à la rescousse pour rétablir l'ordre. Casqués, bottés, fusil et matraque au poing, ceux-ci entreprenaient de refouler les étudiants en dehors de la chaussée et de les maintenir sur les trottoirs. Aux quatre coins de la place, par groupes compacts, garçons et filles reprenaient les slogans de la journée, tout en les agrémentant de quolibets à l'adresse du service d'ordre. Celui-ci s'énervait alors quelque

ATHENEE R V.indd version PM 211 13/09/07 11:53:16

peu et réagissait plus vigoureusement à chaque nouvelle tentative de diversion. Finalement, après une heure, les derniers manifestants, regroupés à l'entrée de la rue aux Laines, s'y voyaient refoulés sans ménagement. Des coups de matraque se perdirent, des horions aussi. Mais la dernière résistance des manifestants était vite annihilée. Ceux qui restaient encore abandonnaient la place et se repliaient dans la propriété de l'I.P.E.T. Les gendarmes se repliaient alors à leur tour et la police communale achevait de faire place nette »[21]. Les comités étudiants unanimes protestèrent le lendemain contre ces excès répressifs[22] qui avaient dévoilé à certains un visage heureusement inhabituel des policiers locaux. Mais le plan VDB disparut avec la formation, au même moment, du gouvernement Leburton intégrant les libéraux.

L'époque était d'ailleurs à la contestation. Début '71, le personnel enseignant de l'Athénée s'était résolu, dans un malaise évident, à des mouvements de grève pour une revalorisation d'ordre moral et pécuniaire qui avaient laissé perplexe le grand public[23]. Trois ans plus tard, certains aspects de la politique du ministre social-chrétien Antoine Humblet (le premier PSC à ce poste depuis vingt ans) et de son *alter ego* flamand Herman De Croo furent eux aussi l'objet de vives oppositions de la part des syndicats d'enseignants[24]. Et pendant ce temps l'Athénée voyait son succès se confirmer d'année en année en même temps que son caractère mixte : le cap des 1.000 inscrits était largement dépassé à la rentrée de 1974 avec 870 élèves en humanités, dont 275 filles déjà, et 290 en primaire. L'année suivante, on comptait 966 élèves dans le secondaire dont 405 filles, ce qui nécessitait l'ouverture d'une dixième classe de 6e, et 337 en primaire. A la rentrée de '76 enfin, le cap des 1.000 élèves dans le secondaire était atteint[25], l'année où Léon Wolfertz quittait l'école après 29 ans pour devenir chef d'établissement à Welkenraedt, trois ans après le départ de Guy Pallage (entré en '58) pour Eupen et deux ans après la mise à la retraite de Raoul Henrard, professeur de gymnastique à l'école depuis 1936, qui était le dernier des enseignants entrés rue Thil Lorrain avant la guerre. L'Athénée, où le proviseur Willy Godard assure à ce moment l'intérim de Roger Mathieu, est alors au faîte de son développement.

ATHENEE R V.indd version PM 212 13/09/07 11:53:16



83. La manifestation du 16 janvier 1973. L'auteur de ces lignes tient le porte-voix sur la photo du haut. En bas, à droite, Philippe Maron



ATHENEE R V.indd version PM 213 13/09/07 11:53:17

L'encadrement est assuré par 106 personnes, enseignants et personnel d'éducation, dont un tiers de temporaires. A cela s'ajoutent les 35 membres du personnel d'entretien, dont tout visiteur étranger à l'ARV apprécie l'efficacité car peu d'écoles offrent un aspect aussi avenant via par exemple l'éclatante propreté du grand hall. Un travail forcené est effectué à échelon « intendance » pour la préparation et le service des repas. Elles sont dix dames à se partager cette tâche quotidiennement. Pas moins d'une moyenne de 600 dîners sont servis chaque jour sous les ordres de la cuisinière en chef Mme Voisin, sans compter le complément de service aux quelque 60 élèves qui usent du réfectoire pour consommer leurs tartines. Au total, le service ravitaillement traite ainsi mensuellement une tonne de viande ou de poisson, tandis que, quotidiennement, il passe 250 kilos de pommes de terre à l'éplucheuse, chiffre doublé lorsqu'on prévoit des frites au menu…[26].

Qu'il s'agisse de frites ou d'étudiants, quantité ne signifie pas nécessairement qualité, mais en l'occurrence elle est au rendez-vous, en tous cas rayon études : dans son plaidoyer pour le maintien d'un enseignement qui a fait sa réputation, l'ARV souligne en '76 qu'il recense bon an mal an parmi ses anciens élèves passés dans l'enseignement universitaire environ 75 % de réussites, chiffre qui s'élève à 95 % dans les écoles supérieures non universitaires. Beaucoup de professeurs s'engagent dans la vie de l'école au-delà de leurs obligations, qu'il s'agisse pour Emile Lelarge d'assembler et installer un nouveau matériel de sono, ou d'aider le ciné-club des étudiants comme le fait le professeur de musique Armand Siquet, de donner des conférences à la demande du comité des élèves comme Gaston Davenne sur la paix en '71 ou Albert Grisart en avril '73, à quelques semaines de sa retraite, sur l'oppidum des Atuatuques dont il poursuit la localisation depuis des décennies, ou encore d'organiser en '75 un tournoi d'échecs inter-écoles où s'investit Willy Greimers[27]. L'établissement se veut école sportive aussi, et est heureux d'aligner les résultats engrangés par ses équipes de natation, de football, de volley-ball et de handball notamment, tout comme en tennis dans les années '60 grâce au futur champion Bernard Mignot. Le *Trait d'Union* est fier de compter parmi les anciens de l'ARV le cycliste Georges Barras, qui court en 71-72 dans la mythique équipe Molteni d'Eddy Merckx, mais ce sont surtout les efforts des élèves qui sont soulignés. « Victoire physique, victoire morale ? » écrit ainsi Jean Thielen : « Si la compétition démontre les qualités physiques, la simple participation est un signe de caractère. Il faut plus de courage pour participer sans espoir que pour défendre une première place »[28].

ATHENEE R V.indd version PM 214 13/09/07 11:53:17

Roger Mathieu et Maurice Corne regagnent l'ARV en juin 1977 (après le retour des libéraux pour quatre ans dans l'opposition), au moment où René 172

Salmon et Eugène Blavier partent à la retraite et où José Jacob, qui avait réintégré l'école un an plus tôt, est nommé à Liège. L'année suivante, au moment où l'Athénée doit définitivement renoncer au traditionnel, c'est Guy Derooz qui quitte l'établissement pour devenir préfet à l'Athénée de Pepinster. En '79, alors qu'Albert Grisart effectue à 71 ans son premier voyage en Grèce (!), Joseph Jacquinet et Victor Legrand prennent leur pension eux aussi après vingt et vingt-quatre ans de maison, puis c'est au tour du professeur de travaux manuels, Emile Lelarge, de s'en aller en 1980 après un quart de siècle de présence dans les murs, en même temps que le proviseur Willy Godard, après, lui, trente-cinq années dans la maison. Ce dernier est remplacé à titre temporaire par Roger Baltus, 33 ans, jusque là professeur de français à l'Athénée de Soumagne. A ce moment, toutes les énergies sont mobilisées autour de l'organisation des manifestations du centenaire de l'Athénée, qui s'échelonnent tout au long de l'année scolaire 81-82. Maurice Corne et ses élèves présentent le 23 octobre un spectacle poétique et musical pétillant : *Les humanités, c'est du champagne*. Tournois sportifs, journée « portes ouvertes » en novembre et journée des élèves en février, banquet le 27 mars et séance académique le 15 mai sont également au menu. Madame Vanloubbeck, professeur d'histoire, coordonne une brochure dont la couverture est illustrée par un ancien, René Hausmann. Jouant le rôle de témoin privilégié de l'évolution de l'ARV depuis la Libération jusqu'au rénové, Maurice Corne trouve le fil conducteur de ces sept lustres dans la permanence d'un état d'esprit chez les enseignants, celui qui « électrise les âmes, tire le meilleur parti des structures, en corrige les imperfections », et il a cette phrase superbe, si je puis me permettre de porter un jugement sur l'écriture de mon ancien professeur : « Un établissement vit de ses maîtres, meurt de ses fonctionnaires ».

Un an plus tard, en 1983, Roger Baltus regagne Soumagne et Maurice Corne devient proviseur. C'est l'époque où l'Ecole moyenne de Herve est intégrée (depuis 1981) à l'Athénée et l'année où sont entrepris les travaux de construction du hall omnisport, trois ans après la création d'une option « éducation physique et sportive » mise en place à la rentrée de '80. L'Athénée est alors baptisé du nom de son premier préfet pour le distinguer de l'ancien Lycée pour filles devenu « Athénée de Verviers 2 ». Un certain Bernard Jérusalem, licencié en histoire, revient une première fois dans son école secondaire comme enseignant. La dénatalité commence à faire sentir

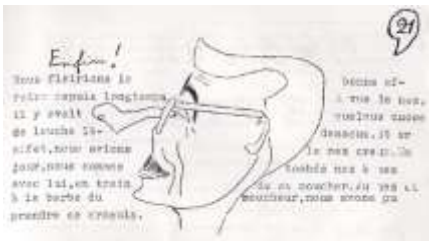
ATHENEE R V.indd version PM 215 13/09/07 11:53:17

ses effets avec une chute importante des inscrits dans la section préparatoire (ils ne sont plus que 142 à la rentrée de '84). L'équipement se modernise, et lors de la journée « portes ouvertes » de 1984, ce sont les cinq ordinateurs flambant neufs mis à disposition des étudiants qui remportent le plus grand succès. Les cours d'informatique arrivent, pendant que des anciens s'en vont :

à deux reprises, à la rentrée de ’83 et à la suivante, trois grandes pointures de l’établissement le quittent, soit pour une nouvelle carrière (André Baiverlin et Armand Libion en ’84, nommés respectivement préfet à Soumagne et directeur de l’Ecole d’hôtellerie de Spa), soit pour la retraite : Gaston Davenne, Willy Greimers et Maurice Maréchal en 1982, André Rouffin en 1984. Ce dernier n’a souhaité aucune manifestation pour son départ, mais le *Trait d’Union* souligne qu’il a permis aux multiples générations d’élèves qui ont parfois souffert sous son obstination d’apprendre à rédiger sinon en toute exactitude, du moins avec un maximum de clarté[30]. Quant à Maréchal, doyen de l’école où il enseignait depuis 1948, il venait de reprendre dans *Spirou* la publication des aventures de son héroïne Prudence Petitpas, qu’il avait créée en 1957 et dessinée pendant dix ans en toute discrétion par rapport à ses étudiants[31].



84. L'abbé Tollet (vu par La Virgule)



85. Gaston Davenne (vu par La Virgule)



86. André Rouffin



87. Prudence Petitpas (vu par La Virgule) par Maurice Maréchal

13/09/07 11:53:27

Vint enfin, peu après le départ à la retraite de l'excellent professeur de latin-grec Jean Gaspars, le printemps 1986 qui fut marqué, le 26 avril, par l'inauguration du hall omnisport, dernière grande réalisation du préfet Mathieu et, le 30, par une manifestation d'hommage à ce dernier, atteint par la limite d'âge à son tour. C'est un libéral verviétois qui préside à ce moment aux destinées de l'Education nationale francophone et il a tenu à être présent le 26. Le poste ministériel de l'enseignement est alors devenu à haut risque depuis que les coalitions chrétiennes-libérales de Wilfried Martens se sont engagées dans une politique d'économies. Les

EE R V.indd version PM 218

prédécesseurs de Damseaux, Michel Tromont (de fin ’81 à juin ’83) puis André Bertouille (jusqu’en novembre ’85) ont imposé des restrictions dans l’enseignement secondaire rénové, malgré d’importants mouvements de grève au printemps de 1982. En 1986, un rapport Mac Kinsey a fait apparaître que l’enseignement belge est le plus cher d’Europe et de nouvelles mesures d’économies (de l’ordre de 4,5 % !) seront programmées[32]. Elles susciteront des tensions telles qu’André Damseaux cédera son poste à Antoine Dusquesne en mars ’87, bien qu’il ait tenté de faire traîner ces assainissements comme le lui reprochera plus tard Wilfried Martens[33]. On n’en est pas encore là ce 26 avril ’86, lorsque le ministre verviétois salue en Roger Mathieu le novateur, le constructeur, « l’homme de mesure et de rigueur qui a combattu les excès et le mauvais goût. Seules les mauvaises langues ont affirmé qu’il s’était montré plus féroce dans sa lutte contre les cheveux longs que dans celle contre les jupes courtes », plaisante le ministre[34]. Quatre jours plus tard à l’Athénée, c’est le professeur de géographie Jacques Pirotte, présent dans l’école depuis 1955 et à ce titre doyen des enseignants après Raymond Starck (entré en ’53, ce dernier prendra sa retraite l’année suivante), qui rend hommage au préfet au nom du corps professoral. Il est suivi avec beaucoup d’humour par Maurice Corne devenu inspecteur[35] l’année précédente, à l’âge de 50 ans, après avoir remplacé quelques temps le préfet, victime d’un accident à l’été ’85. Maurice Corne avait donc quitté l’Athénée. Avec son départ et surtout celui de Roger Mathieu, c’était plus qu’une page qui se tournait, c’est un chapitre de vingt cinq années qui se fermait[36].

1 *Notre Trait d’Union*, 1961, n° 1 et 1962, n° 4.
2 *Idem,* 1961, n° 2.
3 *Idem,* 1961, n° 3.
4 *Idem,* 1961, n°s 4 et 5. Sauf indication contraire, toutes les « allées et venues » dans le corps enseignant signalées dans les pages qui suivent reposent sur le *Trait d’Union*, et, pour ce qui concerne la période 61-81 seulement, sur la liste publiée à la page 78 de la brochure *L’ARV a 100 ans*.
5 *Idem*, 1969, n° 3, p. 7.
6 *Idem*, 1962, n° 1, 4 et 5 et 1965, n° 4.

13/09/07 11:53:27

ATHENEE R V.indd version PM 219

Idem, 1962, n° 5, p. 14, nécrologie par Joseph Fonsny.
Idem, 1963, n° 3.
Idem, 1964, n° 1.
Idem, 1965, n° 4.
Idem, 1970, n° 5, p. 7.
Il s'agit de la situation à la rentrée de 1969 : *Trait d'Union* n° 4 de 1969.
Henri Leclercq quitta l'ARV fin 1984. Il mourut en
1994. *Notre Trait d'Union,* 1971, n° 1, p. 5. D.
GROOTAERS, *op.cit,* p. 325-328. *L'ARV a 100 ans,* p.
40-43.
Notre Trait d'Union, 1971, n° 1 et 2.
Notre Trait d'Union, 1976, n° 1.
Idem, n° 2, p. 7.
Idem, 1971, n° 2, p. 9.
Le Courrier, 27-1-1973, p. 5 et *Le Jour*, même date.
Idem, 29-1-1973.
Notre Trait d'Union, 1971, n° 2, p. 20.
Antoine Humblet, *Un entrepreneur en politique,* Bruxelles, 1994, p. 83.
Notre Trait d'Union, 1974, n° 4 ; 1975, n°s 2 et 4 ; 1976, n° 4. *Idem,*
1975, n° 2, p. 17.
Idem, 1971, n° 1 ; 1975, n° 2 et 5.
Idem, 1974, n° 1, p. 11 et 1970, n° 2, p. 14.
L'ARV a 100 ans, p. 55.
Notre Trait d'Union, 1984, n° 4, p. 5. *Idem,*
1986, n° 3, p. 14.
D. GROOTAERS, *op.cit.*, p. 352-355.
Wilfried MAERTENS, *Mémoires pour mon pays,* Bruxelles, Racines, 2006, p. 147. Lutte contre les cheveux longs qui déclencha même un mouvement de grève chez certains étudiants lors d'une rentrée scolaire.
Notre Trait d'Union, 1986, n° 4 (discours de J. Pirotte) et ci-après, quatrième partie. Maurice Corne était conseiller communal à Theux depuis 1971 et fut ensuite bourgmestre de sa commune durant dix-sept ans, de 1987 à 2004.

88. Photo non-officielle d'une des premières classes de rhétorique mixtes (1974)





89. Le préfet Derooz lors de l'hommage aux victimes du bombardement, en 1994



90. Le préfet Baltus (à gauche) et son futur successeur Jérusalem lors d'une fête de mises à la retraite, en 2003

7. Coup d'œil sur les vingt dernières années

Roger Mathieu ne fut remplacé que le 2 février 1987. Durant neuf mois, Joseph Taquet – qui enseignait à l'Athénée depuis 1965 – avait assuré un long intérim. Le nouveau préfet, Guy Derooz, né en 1939, approchait donc de la cinquantaine et avait déjà dirigé les Athénées de Pepinster (de 1978 à 1980) et de Chênée (depuis 1980). Ancien de l'école, ce romaniste y avait enseigné six mois en 1962 puis treize ans de 1965 à 1978. Développant dans le *Trait d'Union* sa philosophie de la vie scolaire, Guy Derooz place haut la barre : « Dans l'enseignement de l'Etat et spécialement à l'Athénée Royal Thil Lorrain, nous ne devons pas être bons, nous devons être les meilleurs. Tous ensemble nous aurons à cœur d'imprimer à la maison qui redevient la mienne une tenue souple et correcte. Je crois que c'est dans la force et la douceur d'une action discrète que nous ferons passer nos principes éducatifs »[1]. Le nouveau préfet comptait bien sur le soutien de plusieurs de ses anciens collègues, qui représentaient la pierre d'angle sur laquelle il voulait s'appuyer. Mais la roue du temps ne s'arrête jamais et au fil des ans, il lui faudra s'accommoder du départ à la retraite de nombre d'entre eux : le germaniste Raymond Starck en 1987 (après 34 ans à l'Athénée), Joseph Taquet, professeur de langues lui aussi, en juin 1988 (33 ans de présence) en même temps qu'Yvan Kerckx, instituteur, et Mme Debras , professeur de religion protestante, suivis de Jacques Pirotte et de Mlle Mors en décembre ; l'institutrice Mme Leloup en '90, ainsi que Joseph Simons, souriant professeur d'allemand entré à l'ARV en 1959 ; Mmes Pottier, Colla-Peters et Jacqueline Grutzeck-Remy respectivement en '91, '92 et '97, le directeur du primaire Henri Fromont en '93… Des promotions ont lieu également : Pierre Loncelle devient administrateur de l'Internat en 1988, Jacqueline Lemaire-Tombeur est nommée proviseur de l'Athénée 2 en '95.

Des disparitions tragiques affectent aussi le corps enseignant : le professeur Philippe Fransolet meurt à 35 ans en 1987, son collègue André Rohr décède accidentellement en mars '95. Dans ces circonstances, Guy Derooz trouve toujours des mots choisis pour exprimer une haute élévation de pensée, tout comme lorsqu'il lui faut saluer la mémoire d'anciens collègues lors de leur décès : Albert Grisart en '87, Léo Junius en '92, Germain Catoul en '89, Willy Greimers la même année, une belle

personnalité que Derooz dépeint en ces termes éloquents : « Epris d'effets de voix, de bravades, de râleries, prêt à partir à la croisade des injustices perdues et pénétré de rigueur, de silence, de retenue, disposé à revoir, lui, professeur chevronné, sa méthodologie, voilà ce personnage qui vient de déposer cape et apparence. Le regard plus ouvert que d'une âme d'enfant, il a revêtu l'éblouissant manteau définitif, 178

taillé dans une franche coupe humaine »[2]. C'est que, tout comme jadis Willy Greimers d'ailleurs (dont le *Trait d'Union* publie alors un émouvant poème de jeunesse), le préfet Derooz manie la plume avec talent et il contribue fréquemment à alimenter le *Trait d'Union*. Il s'attelle aussi à la rédaction d'une biographie de Thil Lorrain qu'il présente le 18 février 1993 lors d'une cérémonie à l'occasion du centenaire de la mort du premier préfet. Celleci a lieu en présence notamment de deux anciens de l'Athénée alors chefs de cabinet : Jean-Marie Cadiat qui prend la parole au nom du ministre de l'Enseignement Elio Di Rupo, et le chef de cabinet du futur ministre-président wallon Robert Collignon. Féru d'Histoire et de mémoire, Guy Derooz met aussi sur pied l'année suivante, à la veille des vacances de Noël, un bel hommage aux victimes américaines du bombardement du 27 décembre 1944. Deux ans plus tôt, le 10 novembre 1992, le préfet et l'association des anciens ont fait apposer aux côtés du Mémorial 40-45 une plaque en l'honneur de l'ancien élève devenu l'amiral de France Jean Brasseur-Kermadec, qui vient de disparaître et dont Bernard Jérusalem retrace l'étonnante destinée.

Mais qu'on ne se méprenne pas, l'Athénée des années '90 ne vit pas que dans son passé ! Chaque année, de nouveaux enseignants rejoignent l'établissement, dont le corps professoral se rajeunit et se féminise de plus en plus. Dans le secondaire, ce sont Mme Belly, Mlle Cherain et MM. Blavier et Bormann à la rentrée de 1988; Mlles Breulet et Frise, Mmes Bottin et Moulan, M. Jalois et le pasteur Evans en '89 ; Mlle Spirlet, Mmes Collignon et Guillet, MM. Charlier et Pauquay en '90 ; Mlle Jeunehomme, Mmes Pirlet (une des onze premières étudiantes à l'Athénée sous le nom de Denise Wertz), Vercheval et Meunier, MM. Ozdemir et Rothheuth en '91 ; Mlle Warny, Mmes Bertrand et Juilliams et M. Hayot en '92 ; quatre dames encore en '93 : Globen-Keimeul, Renard, Croughs et Fastré ; à nouveau uniquement des dames l'année suivante (qui voit aussi le retour de Bernard Jérusalem) : Mlles Frisch, Vanbreuse, Weerts et Mmes Pierre et Scaillet ; de même en '95, avec l'arrivée de Mlle Stenuit et de Mmes Pott, Korn et Florence ; cinq nouvelles enseignantes encore à la rentrée de 1996 (Mlles Charlier, Bastin et Vanberg et Mmes Reynier-Frère et Kupper) ainsi qu'un homme, le premier depuis '92, M. Lieben. Au total de dix

ATHENEE R V.indd version PM 224 13/09/07 11:53:36

rentrées scolaires depuis sa prise de fonction, Guy Derooz a ainsi accueilli dans le vieux bâtiment de Vivroux, entre '87 et '97, quarante-quatre nouveaux enseignants, licenciés ou régents, dont dix hommes seulement. La tendance est la même dans le primaire et chez les éducateurs, où le renouvellement est du même ordre.

Philippe Godart, qui a marché sur les traces de son père Willy en devenant à son tour professeur, organise durant plusieurs années à partir de 1988 un récital de musique où ne se produisent que d'anciens élèves dont certains 179

déjà engagés dans une brillante carrière artistique : Georges Cardol, Guido Jardon, Steve Houben, Charles Looz, Yves Dechevez, Christine Pirotton, Gérard Westphal. Pierre Rapsat, lui, se produit déjà à un autre niveau (mais il faut être de bon compte : selon son biographe, rien dans les études n'avait intéressé le futur chanteur vedette durant ses humanités à l'Athénée, entre 1960 et '67, pas même le cours de musique). Dans un tout autre registre, Bernard Jérusalem devient un des piliers de l'organisation annuelle du tournoi de whist, qui en est à sa onzième édition en 1997. Nombre d'élèves continuent à se distinguer dans leurs activités parascolaires, comme la future championne olympique de GRS Cindy Stollenberg par exemple ou les rhétoriciens de l'année scolaire 89-90 qui participent avec brio à la première expérience de « mini-entreprises » initiée par la Chambre de commerce de Verviers. Le *Trait d'Union* continue à saluer les succès des anciens dans leurs études supérieures ou dans la vie, qu'il s'agisse d'un André Tits expatrié aux USA et classé par le *Washington Post* en 1989 parmi les dix scientifiques ayant marqué l'année ; de Didier Chardez devenu dessinateur de BD sous le pseudo de Didjé ; du peintre Adelin Guyot ou de Fabienne Terwinghe, top-model à New York en 1994 à l'âge de 25 ans… [3]

Bref, l'Athénée bouge et vit, rien ne change à cet égard et pourtant tout change aussi, car l'enseignement est entré à ce moment dans une période de turbulences et de réformes qui n'est pas près alors de s'arrêter. Sur le plan des structures, le tournant a été la communautarisation de l'enseignement en 1989 : inscrite dans la Constitution dès 1970, puis freinée par les sociauxchrétiens francophones durant près de vingt ans, celle-ci est enfin concrétisée au 1er janvier 1989 en application de la loi de réforme institutionnelle d'août 1988. Un ancien élève et ancien enseignant de l'Athénée, Yvan Ylieff, qui est devenu un spécialiste incontesté de la matière au fil de quinze années de travail parlementaire, sera à la fois le

ATHENEE R V.indd version PM 225 13/09/07 11:53:36

dernier ministre de l'Education nationale francophone (en 1988) et le premier ministre communautaire de l'Education. Mais les milieux de l'enseignement officiel découvrent avec stupeur et amertume qu'il doit partager la matière avec le social-chrétien Jean-Pierre Grafé. Ceux qui ont éprouvé ce que peut être l'obstination têtue de ce dernier au service de ses intérêts partisans[4] peuvent craindre le pire, Ylieff étant lui-même fougueux et ferme dans ses engagements. Plus jamais d'ailleurs un seul ministre et un seul parti n'auront désormais seuls la responsabilité de la matière de l'enseignement dans la Communauté française, avec tout ce que cela implique comme lourdeurs et paralysies réciproques potentielles, le comble étant atteint lorsque trois ministres devront se partager les trois niveaux d'enseignement (primaire, secondaire et supérieur) en 1999 !

Pour s'en tenir au secondaire, la succession de six titulaires de la fonction ministérielle en dix-huit ans (de 1989 à 2006) ne favorisa pas non plus une certaine stabilité. La période restait aux économies et à la « rénovation du rénové ». Entre 1960 et 1970, le budget de l'enseignement avait augmenté, en moyenne, de 11,4 % par an[5]. Durant la décennie suivante, la croissance s'était encore accélérée : 14,6 % par an. Mais à partir de 1981, le budget n'avait plus augmenté que de 3,5 % par an, soit moins que l'inflation moyenne et on était passé d'une dépense publique qui avait atteint 6,9 % du PNB en 1981 à 5,1 % en 1990. Les 20 milliards d'économies du plan de Val Duchesse en 1986 (sur un budget de 280 milliards) y avaient été pour beaucoup. Mais en janvier 1989, la loi de financement de l'enseignement communautarisé planifia *de facto* une réduction supplémentaire de plus de 25 % (en dix ans et en termes relatifs) des moyens affectés à l'enseignement, toutes Communautés confondues. Pour la Communauté française, une augmentation annuelle des salaires de 2 % hors index, pendant dix ans, impliquait une diminution drastique du personnel à charge de la Communauté, ce qui représentait des milliers d'emplois en moins. Du côte flamand, le problème put être écarté par la fusion de la Communauté et de la Région, permettant de transférer des moyens financiers d'autres secteurs vers l'enseignement. Mais du côté francophone, tous les ingrédients d'une situation structurellement explosive étaient réunis : moyens réels en diminution régulière, besoins réels croissants à politique inchangée, impuissance fiscale et capacité d'emprunts sous haute surveillance[6].

ATHENEE R V.indd version PM 226 13/09/07 11:53:36

Yvan Ylieff et Jean-Pierre Grafé durent donc faire face en 1990 à d'importants mouvements de grève chez les enseignants. Ceux-ci étaient soutenus à l'Athénée de Verviers par le préfet et les parents d'élèves, le *Trait d'Union* diffusant même un numéro spécial pour la circonstance avec les avis des uns, les cris du cœur des autres, les réflexions de tous. Si, au niveau du secondaire, les successeurs d'Ylieff (Elio Di Rupo en 92-93 puis Philippe Mahoux en 9495) parvinrent à calmer le jeu (essentiellement en reportant à plus tard le défi budgétaire grâce à une aide financière régionale massive via une reprise théorique de la gestion des bâtiments), Laurette Onkelinx entreprit, elle, de l'aborder de front dès son entrée en fonction en 1995, ce qui devait déclencher de nouveaux grands mouvements de grève. Ceux-ci allaient durer plusieurs semaines pendant l'année scolaire 1995-96 et marquer durablement les étudiants de l'époque[7], mais sans faire fléchir la ministre. C'est également Laurette Onkelinx qui fit adopter l'année suivante le décret-cadre du 24 juillet 1997 redéfinissant les missions prioritaires de l'enseignement (secondaire comme fondamental) et organisant les structures de celui-ci. Selon l'exposé des motifs, « ce décret aurait dû être le premier de tous les textes législatifs organisant l'enseignement obligatoire. Définissant les missions de l'Education, 181

il est le texte fondateur de tous les autres. Pour la première fois de notre histoire scolaire, nous tentons de dire à tous ceux que l'école concerne, les élèves, d'abord, les parents, les enseignants mais aussi les milieux culturels, économiques, sociaux ce que nous attendons de l'éducation, quel genre de citoyen nous voulons former »[8]. Après le décret du 14 mars 1995 relatif à la promotion d'une école de la réussite dans l'enseignement fondamental, qui organisait ce dernier en cycles, celui de juillet 1997 déclinait les objectifs de l'enseignement et les référentiels légaux nouveaux : les socles de compétence, les compétences terminales et les profils de qualification.

De '87 à '97, les onze années de direction de Guy Derooz, marquées par les grèves de '90 et de '95-96, n'avaient donc pas été de tout repos. Certes, un même parti politique avait conservé en permanence l'enseignement secondaire à partir de '88. Le style des ministres avait beau avoir été un peu chaotique (« Du bûcheron, on est passé à la ballerine » avait ironisé un syndicaliste lors du passage d'Ylieff à Di Rupo[9] et le charme autoritaire de Laurette Onkelinx n'avait guère mieux opéré sur les leaders syndicaux), la ligne était restée la même, faite de la poursuite d'économies annoncées (Onkelinx ne fit qu'appliquer un plan déjà envisagé par Di Rupo) et de couches de réorganisations pédagogiques. Celles-ci étaient perçues par

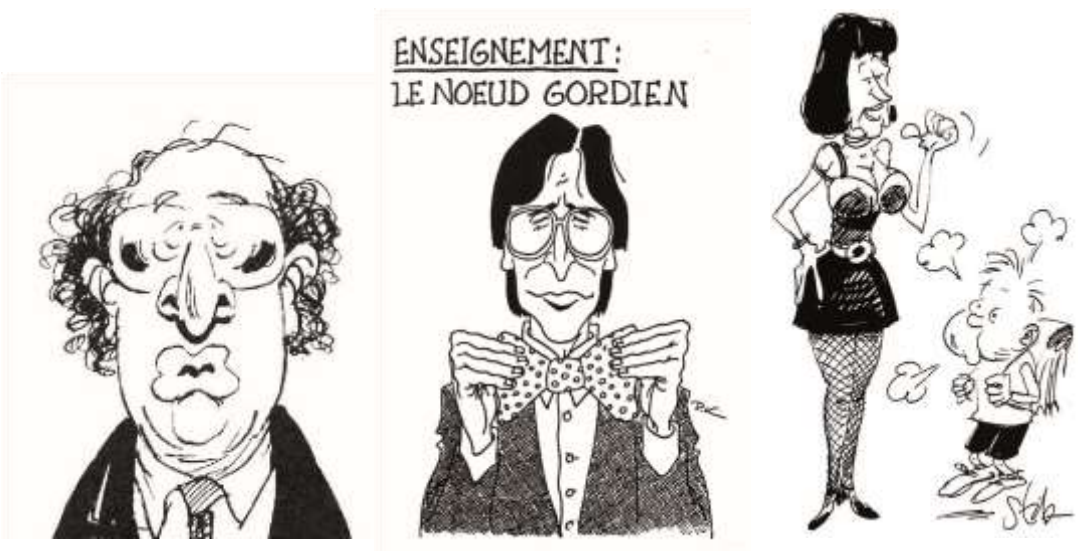
ATHENEE R V.indd version PM 227 13/09/07 11:53:36

beaucoup de professeurs comme « un sabir technico-pédagogique martelé aux enseignants par le haut, à coups de circulaires et de conférences, mal fagoté, trop théorique, exécuté sans entrain et *in fine* sans effet ni sur la qualité, ni sur le coût ou l'efficacité du système éducatif »[10]. Victime piétonne d'un grave accident de circulation, le treizième préfet de l'établissement dut être remplacé dans ses fonctions à la tête de l'ARV à partir de février 1998 et fut mis à la retraite à 60 ans, le 30 octobre 1999, quelques semaines après l'installation d'une coalition arc-en-ciel qui avait confié l'enseignement secondaire au libéral Pierre Hazette, le primaire à l'écolo Jean-Marc Nollet, le supérieur à la socialiste Françoise Dupuis et, tant qu'à faire, le statut des enseignants à son coreligionnaire Christian Dupont… Pierre Hazette mena un combat difficile sur la violence scolaire mais ne parvint pas à imposer une solution à ce problème[11]. En revanche, c'est sous cette législature que le climat social fut apaisé dans les écoles, grâce au refinancement des Communautés obtenu enfin en 2001, qui devait se traduire par 11 % de moyens supplémentaires en dix ans, essentiellement pour l'enseignement[12].

ATHENEE R V.indd version PM 228 13/09/07 11:53:36



91. Les ministres de l'enseignement par Pierre Kroll



92. Yvan Ylieff duBus *93. Elio Di Rupo par P.K.* *94. Laurette Onkelinx par duBus*

Sur le plan philosophique, le ministre Hazette fait adopter en 2003 un décret organisant la neutralité inhérente à l'enseignement officiel – rappel bienvenu en ces temps de (re)montée des discours et des signes extérieurs religieux. Mais en matière de fonctionnement des écoles, la période voit aussi la création du Conseil de participation et l'entrée en vigueur de la possibilité de recours contre les résultats des délibérations des conseils de classe, « véritable déni de confiance à l'égard des enseignants »[13].

Quant à l'Athénée de Verviers, où Roger Baltus a succédé à Guy Derooz, c'est de ces années que date son installation résolue dans l'ère informatique : l'ARV est choisi comme établissement pilote dans le cadre de la création des centres cybermédias et l'établissement est donc un des tout premiers à bénéficier de cet équipement très complet. Dans la foulée, les ordinateurs de tous les départements administratifs de l'école sont mis en réseau et le site Internet de l'ARV est créé. On est loin, très loin des cinq premiers ordinateurs exhibés lors de la journée « portes ouvertes » de 1984. En vingt ans, le paysage a véritablement été bouleversé à cet égard[14] : huit dixièmes au moins des élèves disposent d'un pc familial à la maison, ils y trouvent en quelques secondes mais dans un dangereux désordre le pire et le meilleur sur tous les sujets via Internet, tous ont un gsm parfois nanti de fonctions dépassant celles des ordinateurs scolaires de '84, leur TV a de moins en moins le rôle éducatif des premières décennies et devient de plus en plus l'outil à formater du « temps de cerveau disponible » pour les annonceurs publicitaires, de l'aveu même d'un de ses grands patrons français.

On a beau entretenir les murs (la grande verrière est une nouvelle fois consolidée et rénovée et bon nombre de châssis de fenêtres sont remplacés) et moderniser l'intendance (le restaurant traditionnel fait place à un self-service), les ados du début du XXIe siècle évoluent dans une société radicalement transformée en surface en l'espace de deux décennies, et leur population elle-même s'est diversifiée et ouverte au monde en même temps que celle de Verviers sous l'impact des nouveaux flux migratoires. C'est dans ce contexte qu'à l'été 2003, trente ans après y avoir décroché son diplôme d'humanités classiques, Bernard Jérusalem revient comme préfet à l'Athénée, après avoir redressé avec brio l'Athénée Atlas de Liège (ce qui lui a valu les honneurs mérités de la presse, appelée à traquer les échecs dans l'enseignement mais aussi à souligner les réussites). Roger Baltus prend en effet une retraite

ATHENEE R V.indd version PM 230 13/09/07
11:53:46

anticipée, fin août 2003, à l'âge de 56 ans et après 33 ans dans l'enseignement dont huit et demi passés à l'ARV, trois comme proviseur et cinq et demi comme préfet.

A la tête de l'école, « Jéru », le quinzième préfet depuis 1881 et vingt deuxième chef d'établissement depuis 1807, va vivre bien sûr à son tour les heurs et malheurs de ses enseignants : les décès hélas, les accidents parfois (celui de Mme Michaux) et bien sûr les inévitables départs à la retraite. En 2004, par exemple, vient le tour d'une figure emblématique et souriante de l'établissement, *le* prof' de math' de plusieurs générations : Roger Lecloux, ancien élève de la promotion 1957, enseignant à la fois rigoureux et non-conformiste à l'occasion (ainsi lorsqu'il déménagea sa classe dans la cour un jour de canicule) quitte l'école (et le bananier offert par ses élèves, qu'il cultivait avec soin depuis dix ans…) après 43 années de présence à l'Athénée (interrompues seulement par le service militaire), soit plus du tiers de l'existence de celui-ci[15] ! Mettant clairement ses pas dans ceux de Roger Mathieu jadis, Bernard Jérusalem initie une série de changements dans l'organisation intérieure, qui troublent d'ailleurs certains comme ceux de Mathieu jadis[16]. Il prépare de main de maître, chacun veut bien le reconnaître, un impressionnant programme de manifestations pour le 125e anniversaire de l'Athénée en 2006/2007, prolongé jusqu'à l'anniversaire du bicentenaire du Collège impérial : jeu « Fort Thil Lorrain » et hommage au premier préfet à la rentrée, jeu des dictionnaires de la RTBF en janvier, souper des anciens le 24 mars, spectacle historique par les élèves les 4 et 5 mai, bal de l'Athénée le 12 mai, gala de football le 3 juin et séance académique à l'Hôtel de Ville le 25. Mais, surtout, le préfet est confronté comme tous ses prédécesseurs ou presque aux velléités réformatrices ministérielles. La ministre socialiste Marie Arena, qui a repris la matière après les élections de juin 2004, réagit aux deux enquêtes européennes PISA dont les résultats, en 2000 (sur la lecture) et 2003 (sur les mathématiques) n'ont guère été flatteurs pour l'enseignement belge francophone. Un long processus de consultation débouche en mai 2005 sur un nouveau train de réformes baptisé – le terme est à la mode quoique parfaitement inapproprié – « Contrat » pour l'école. Comme le fait observer un analyste, on est loin du moratoire des réformes promis sous la majorité arc-en-ciel à des enseignants lassés de l'accumulation de celles-ci, et il est évident que l'école ne pourra pas résoudre seule les problèmes de paupérisation matérielle et culturelle, les dérèglements sociaux, les exclusions sur lesquelles la Communauté n'a pas de prise[17].

ATHENEE R V.indd version PM 231 13/09/07
11:53:46

Que sera l'avenir ? Que dire du présent ? *Personnellement,* je ne suis pas loin de croire avec Jean-Paul Brighelli qu'en Wallonie comme en France « un enchaînement de bonnes intentions mal maîtrisées et de calculs intéressés a délité en une trentaine d'années ce qui fut l'un des meilleurs systèmes éducatifs au monde » et, épris d'équité mais féru d'élitisme dans la foulée de Claude Javeau[18], je crains moi aussi que « l'école ait cessé d'être le moteur d'un ascenseur social défaillant »[19] sous l'effet pervers de la surproduction 185

de diplômés universitaires aux titres dévalués par le marché[20]. Mais mon sentiment est celui de quelqu'un depuis longtemps extérieur au milieu scolaire, auquel me relient certes des liens familiaux nombreux (conduisant d'ailleurs autant vers le « libre » et le « spécial » que vers l'ARV), et il importe peu ici après tout. Fermons donc la parenthèse, laissons là ministres et enseignants, et achevons le récit en nous tournant du côté des associations d'anciens puis des comités d'élèves, qui sont aujourd'hui comme hier le sang de l'Athénée.

1 *Notre Trait d'Union,* 1987, n° 1, p. 3.
2 *Idem,* 1989, n° 4, p. 2.
3 Tous les renseignements des trois paragraphes ci-dessus sont extraits de la collection des années du *Trait d'Union* de 1987 à 1997. Pour les études de Pierre Rapsat, voir Guy DELHASSE, *Pierre Rapsat,* Luc Pire, 2003, p. 21.
4 Comme ce fut mon cas en tant que chef de cabinet de Robert Collignon à la Région durant la législature 92-95. Sur les tensions entre Ylieff et Grafé, voir les souvenirs du ministre-président Valmy FEAUX, *Des choux et des raves,* Charleroi, Quorum, 1997, p. 222 et suivantes.
5 Données sur le site Internet de l'Aped (Association pour une école démocratique), d'après les calculs de l'Institut National de Statistiques.
6 Réginald SAVAGE, *La problématique du financement de l'enseignement,* in *Regards pluriels sur l'enseignement*, FOPES, Louvain-la-Neuve, 1991, cité sur le site Internet de l'Aped.
7 Témoignage recueilli auprès de ma nièce Sofia Constantinidis.
8 Cité par Vincent DUPRIEZ et Marie-Denise ZACHARY, *Le cadre juridique et institutionnel de l'enseignant,* Bruxelles, 1998, Courrier hebdomadaire du CRISP, n° 1611-1612.
9 Chantal SIMON et Livio SERAFINI, *De la chrysalide au papillon, Elio Di Rupo,* Bruxelles, Luc Pire, 1997, p. 73.
10 Jean-Yves HUWART, *Le second déclin de la Wallonie,* Bruxelles, Racine, 2007, p. 46.
11 Hervé HASQUIN (dir.), *Les libéraux belges,* Bruxelles, Labor et Centre Jean Gol, 2006, p. 243.
12 Robert DESCHAMPS et Mikaël VANDENKERKHOVE, *Financement et refinancement de la Communauté française,* novembre 2001.
13 Bernard Jérusalem dans *Le Jour* du 24-5-2007.
14 *Les chiffres-clés de la Wallonie,* Namur, Iweps, 2007, p. 5 (chiffres de 2005 : ménages équipés d'un ordinateur et recours à Internet).
15 Je remercie encore Roger Lecloux de m'avoir permis de sortir de ma rhéto gréco-latine malgré une douloureuse cote finale en maths…
16 Témoignage recueilli auprès de François Pichot.
17 Bernard DE COMMER, *De Pisa 2000 au Contrat pour l'école,* Bruxelles, CRISP, 2005, Courrier hebdomadaire n° 1878-1879.

ATHENEE R V.indd version PM 232 13/09/07
11:53:46

18 Claude JAVEAU, *Eloge de l'élitisme,* Bruxelles, Le Grand Miroir, 2002, p. 36 à 46.

19 Jean-Paul BRIGHELLI, *La fabrique du Crétin – La mort programmée de l'école,* Paris, Gallimard, 2006, collection Folio/Documents.

20 Michel BOUGARD, *L'école et ses mythes,* Labor, 2000, p. 157-158.

ATHENEE R V.indd version PM 233 13/09/07
11:53:46



95 et 96. Deux moments des festivités du 125e : le souper à l'Athénée (ci-dessus) et le bal à l'Harmonie (ci-dessous)

ATHENEE R V.indd version PM 234



13/09/07 11:53:56

8. De « Verviers Athénée » à « Via Thil Lorrain »

Le premier juin 1900, quelques élèves de rhétorique décidaient la création d'un cercle qui prit pour titre « Verviers-Athénée », dans le but de resserrer les liens unissant les condisciples après la sortie de l'Athénée[1]. Le premier comité était présidé par Alphonse Bovy et comprenait Georges Marcotte, Félix Hansenne, Marcel Delhez, Joseph Desoroux, Emile Peltzer et Armand Faveur. Des fêtes dramatiques et musicales furent organisées, dont les bénéfices alimentaient la caisse du cercle, destinée à soutenir les frais d'études de certains étudiants modestes. Le cercle allait prospérer sous la direction des divers comités qui assumèrent sa direction et qui furent successivement présidés par Georges Marcotte en 1901, Maurice Closset (1901-2) et François Donneux (de 1902 à 1909). Sous sa direction, le cercle connut une période d'extraordinaire vitalité et obtint, à partir de

1906, que le sénateur libéral Edouard Peltzer de Clermont en accepte la présidence d'honneur.

En 1909, l'œuvre avait distribué 2.326 francs en livres classiques et en bourses d'études et sous l'impulsion de Henri Göbbels qui assura la direction du cercle à partir de 1910, la fête dramatique annuelle prit l'importance d'un événement local. Après les années d'occupation, la relance s'effectua lorsque le 30 juin 1926, à l'initiative d'Albert Bonjean, un des grand noms parmi les anciens de l'Athénée[2], il fut décidé d'ériger un mémorial pour perpétuer le souvenir du tribut payé à la guerre par l'école. En 1928, le préfet Fernand Pierre, qui venait d'entrer en fonction, avec l'appui d'Albert Bonjean, provoqua une réunion d'anciens élèves au cours de laquelle fut décidée la constitution d'un organisme d'action et de propagande, qui tenterait de grouper le plus grand nombre possible d'anciens élèves de l'Athénée et de l'Ecole moyenne de Verviers. C'est ainsi que naquit « Verviers-Athénée et Ecole moyenne », en abrégé V.A.E.M., association sans but lucratif, dont les statuts furent publiés aux annexes du *Moniteur belge* le 17 novembre 1928. Le premier comité était présidé par le docteur Paul Van Pée. Etaient vice-présidents Henri Göbbels et Hippolyte Bonjean, secrétaire le professeur René Fohalle, secrétaires adjoints Fernand Clarembeau et Maurice Robinet, trésorier Georges Genet, administrateurs Fernand Pierre, Jean Wisimus, Nicolas Crutzen, Henri Duvivier, Victor Quoilin, Julien Delaval, Gustave Dehalleux et Yvan Delatte. A peine constituée, V.A.E.M. connut un grand succès et, au début de 1929, l'association comptait déjà plus de 160 membres, qui seraient plus de 800 trente ans plus tard.

Au début des années '30, Paul Van Pée céda sa place à Henri Göbbels qui fut lui-même remplacé ensuite par Nicolas Crutzen puis, à partir de 1937, par Jean Wisimus épaulé par Victor Quoilin comme vice-président. Professeur de gymnastique à l'Athénée depuis 1913 (où il avait succédé à Joseph Baudenelle), celui-ci venait de prendre sa retraite. Jusqu'à son décès en juin 1955, il allait se consacrer totalement à V.A.E.M. dont il fut en fait dès la création et donc pendant près de trente ans la véritable cheville ouvrière bien avant d'en être le président de 1950 (en succédant à Wisimus) à 1957. Secrétaire de l'association depuis 1948 déjà, l'avocat Jean Massaux – qui avait présidé l'Amicale des Elèves lors de sa rhétorique en 1940 – lui succède à la présidence et c'est à ce titre qu'il prendra la parole deux ans plus tard devant Léo Collard lors du 75e anniversaire de l'école, et qu'il écrira encore dans la brochure du

ATHENEE R V.indd version PM 236 13/09/07
11:54:05

centenaire en 1981, peu avant de quitter la présidence de l'amicale. En juin '82, il est remplacé par le docteur Dechesne[3], auquel succède, quatre ans plus tard, André Evers, cependant que Bernard Jérusalem rejoint le comité en qualité d'abord de trésorier puis de secrétaire. Un comité qui se féminise en '89 avec l'arrivée d'*une* ancien*ne*, Diane Denys-Massaux, fille de l'ancien président.

Jacques Blavier prend la relève d'André Evers en 1991. Bernard Jérusalem lui succèdera et c'est ainsi que peu à peu V.A.E.M. atteint le XXIe siècle jusqu'à ce que, le 6 septembre 2005, diverses composantes de l'ARV unissent leurs efforts au sein d'une « Amicale Via Thil Lorrain » qui reprend sous le couvert d'un nouveau statut juridique et sous la présidence de Raoul Detraye les activités de l'Association royale des anciens de l'Athénée (V.A.E.M.), toujours en vue de promouvoir globalement l'école et ses diplômés comme V.A.E.M. jadis. L'Amicale réalise ces objectifs par l'organisation et le soutien d'activités et de manifestations culturelles, didactiques, sportives, etc., et elle attribue aussi en fin d'année scolaire, aux élèves méritants de l'Athénée, différents prix. Parmi ceux-ci, plusieurs honorent évidemment la mémoire d'ancien élèves de l'Athénée : Jean Kurtz, Victor Quoilin, Julien et Georges Vieillevoye ou encore Philippe Maron, décédé accidentellement après avoir achevé sa rhétorique latin-grec en 1973. A l'initiative de Freddy Duesberg, citoyen d'honneur de Verviers, la Fondation Duesberg-Baily Thil Lorrain décerne pour sa part une bourse permettant à un élève de parfaire sa formation par une année d'études universitaires à l'étranger. On notera au passage qu'à partir de 1971, l'Athénée peut aussi compter, parmi ses soutiens « structurels », sur une association de parents, aujourd'hui présidée par Christine VandenhovePironet. Constituée en a.s.b.l. depuis 1992, elle compte quatre représentants au sein du Conseil de participation institué au sein de l'établissement et joue donc un rôle reconnu dans la vie de celui-ci, tout comme c'est le cas également mais depuis des décennies du Centre PMS (psycho-médico-social) 189

actuellement dirigé par Anne Battistoni-Ylieff.

Inventorier les réalisations marquantes auxquelles l'association des anciens élèves contribua en l'espace d'un siècle reviendrait à réécrire l'histoire que nous venons de retracer, qu'il s'agisse d'équipements didactiques, de constructions, des voyages scolaires, des manifestations jubilaires, des soupers de promotion, etc. Il en est deux toutefois qui méritent d'être en mises en exergue. C'est d'abord, avec l'aide de l'Amicale des Elèves, le bal de l'Athénée organisé tantôt à l'Harmonie (par exemple pour le 25e anniversaire de V.A.E.M. en 1958), tantôt dans le grand hall

ATHENEE R V.indd version PM 237 13/09/07
11:54:05

décoré pour la circonstance, un bal qui accueille en 1962, entre deux prestations à l'Olympia, le groupe « Les Cousins » et l'année suivante, Robert Cogoi. La tradition se perpétue jusqu'au milieu des années '80 et vient d'être relancée avec classe et brio à la fois, à l'occasion des festivités du 125e anniversaire. L'autre réalisation phare, ce fut bien sûr, de 1933 à 1940 et de 1948 à la fin du siècle, la publication du *Trait d'Union*. Si aujourd'hui celui-ci est avantageusement remplacé par le site Internet de l'établissement tenu par C. Evrard et J-C. Crahay, pendant près de sept décennies c'est via ce périodique austère que les anciens et les parents purent sentir battre le pouls de leur école et rester attachés à celle-ci.

Le premier numéro du *Trait d'Union* paraît le 15 janvier 1933. Imprimé chez Auguste Nicolet (un ancien de l'école bien sûr, comme ce sera le cas plus tard de Albert Dummers puis de Pierre Kaiser), il compte de 16 à 20 pages selon les numéros (chiffre qui sera maintenu jusqu'à la fin) et est alors mensuel. Les premiers rédacteurs en chef successifs, Jean Wisimus d'abord, le professeur Marcel Vanbockestal ensuite, parviennent à maintenir cette périodicité jusqu'en avril 1940. Maurice Pirenne, ancien de l'école devenu conservateur des Musées communaux, offre des dessins de coins du vieux Verviers pour illustrer la page de couverture. Renouant avec l'esprit de *La Mosaïque littéraire*, le mensuel publie les meilleures rédactions d'élèves. A la rentrée de '39, le futur bibliothécaire André Blavier, alors élève de deuxième Moderne scientifique, exprime son espoir dans les possibilités de la science moderne : « La science moderne est bien près du but et dans peu de temps, grâce aux travaux des radiologues et des radio-activistes, la lumière jaillira, impétueuse, vivifiante », tandis qu'André Rouffin, élève de troisième, chante les vertus créatrices du rêve au moment où le monde s'apprête à basculer dans la guerre[4] : nous sommes en décembre 1939. En 1948, le professeur Albert Grégoire, avec l'aide d'André Grisart (qui avait déjà bien alimenté les pages du journal avant '40), entreprend de faire reparaître le *Trait d'Union*[5], en secondant Victor Quoilin. Le journal devient à partir de ce moment d'abord trimestriel puis bimestriel. Robert Thonon, professeur de langues germaniques, en assume ensuite la responsabilité de 1952 à 1958, 190

puis c'est le docteur Pierre Dechesne qui s'en charge pendant plus de dix ans, jusqu'à la fin de l'année 1970 ! Les travaux d'élèves continuent à être mis à l'honneur. Les rédactions bien sûr, comme le commentaire du « Semeur » de Van Gogh par Paolo Zagaglia en '67, mais aussi des travaux manuels : fréquemment, des linos réalisées dans la classe de travaux manuels d'Emile Lelarge illustrent la couverture, ainsi en 1963, un superbe coq stylisé par Roland Pirnay, en pleine période d'ascension du mouvement wallon[6]. Mais la parution régulière du journal repose sur une

ATHENEE R V.indd version PM 238 13/09/07
11:54:05

poignée d'hommes, voire sur un homme seul : le rédacteur en chef appelle régulièrement à l'aide et se plaint du peu de contributions qu'il reçoit, notamment de la part des élèves : « la boîte aux lettres réservée à *Notre Trait d'Union* dans le préau de l'Athénée attend, bouche bée, une vaine pâture depuis des années »[7].

Le professeur Jean Xhaufflaire accepte de se charger du journal durant l'année 1971, puis cède le relais à Georges Vanbreuse qui fait paraître la revue jusqu'au milieu de 1984. André Wiertz, Christian Denys, Thierry Degives, Pierre Giet, parmi de nombreux autres élèves, ont les honneurs de la publication[8] durant ces années '70. Mais celle-ci va entamer son déclin au début de la décennie suivante : à partir d'octobre '82, V.A.E.M. n'a plus les moyens d'en réaliser une version imprimée et doit se tourner vers l'offset. Après le retrait de G. Vanbreuse[9], Y.M. Kerckx assure la rédaction jusqu'au milieu des années '90, avec Jacques Blavier. *Notre Trait d'Union* paraît alors en mars, juin, septembre et décembre, toujours en offset mais toujours en retard aussi, ce qui devient presque légendaire. En septembre 1995, il entame une mutation sous la direction de Jean-Pierre Evers. Dans un premier temps, l'espace de deux parutions, elle prend la forme d'un rajeunissement de la manchette de couverture : jusque là, celle-ci n'avait été modifiée qu'une fois depuis 1933, à la fin de 1964 et depuis, le dessin de la façade couverte de lierre avait donc été maintenu durant trois décennies, comme la manchette précédente. Dans un second temps, en 1996, la revue change de date de parution (janvier, avril, juillet, octobre) et surtout de titre, pour devenir *Trait d'Union 2000*. Les pages intérieures sont plus soignées et, à partir d'avril '97, le journal est à nouveau imprimé (chez Jennès à Aubel) si bien qu'il retrouve un agrafage central et non plus latéral lui rendant un peu de l'allure perdue quinze ans plus tôt. Mais l'essai ne fait pas long feu : un nouveau changement de titre (*Le Trait d'Union*) et de look a lieu en octobre '97. La nouvelle couverture, résultat d'un concours interne, traduit bien le rôle du trimestriel mais lui donne aussi davantage (et volontairement peut-être ?) l'image d'un journal estudiantin. Ce sera le dernier avatar du périodique : en 1998, des problèmes administratifs avec la poste empêchent sa livraison et l'association des parents met fin à sa collaboration. Deux numéros seulement paraissent en 1999. Ce seront les derniers : l'informatisation accrue de l'école comme des familles 191

et la spectaculaire progression d'Internet entraînent la disparition du vieux support papier, après 66 ans de services parfois chaotiques, au profit d'un site Internet ouvrant des possibilités inimaginables jusque là.

ATHENEE R V.indd version PM 239 13/09/07
11:54:05

Qu'il s'agisse du *Trait d'Union* ou des brochures commémoratives publiées en 1931, 1957 et 1981, les rédacteurs successifs des annales de l'Athénée ont toujours veillé à souligner les succès des anciens, à l'Université ou dans les Hautes écoles et dans leur carrière ensuite pour certains. En 1931, Fernand Hakin avait établi une liste particulièrement brillante d'anciens de l'Athénée. On y trouvait pas moins de quinze professeurs d'Université à côté de magistrats, d'hommes politiques, d'industriels, de médecins, de pharmaciens, d'ingénieurs, d'avocats, de notaires, de professeurs et de chefs d'établissements, d'artistes, de fonctionnaires de haut grade[10]. En '57, la plaquette des 75 ans ajoutait encore une trentaine d'autres noms à cette liste, citait ceux des 961 diplômés d'humanités de 1932 à 1956, et donnait les statistiques des diplômes universitaires décrochés par d'anciens élèves sur les sept dernières années seulement[11] : 141 titres, dont 47 ingénieurs, 20 économistes, 19 médecins, 10 juristes, 5 chimistes et autant de germanistes et de pharmaciens… Vingt-cinq ans plus tard, une statistique portant sur les années '64 à '81 montrait que, bon an mal an, près de 80 % des élèves sortis de rhétorique entamaient ensuite des études supérieures et en moyenne annuelle 103 anciens décrochaient un diplôme universitaire[12] !

L'Athénée a formé notamment six bourgmestres de Verviers (Lucien Defays, Adrien Houget, Prosper Herla, Edmond Domken, Marcel Counson et Henri Leclercq[13]), trois ministres (Forthomme, Grégoire, Ylieff), un gouverneur de province (Pirard), un président d'assemblée (Jean-François Istasse), un chef de cabinet du Roi (André Molitor), un gouverneur de la Société générale (Max Nokin), un pro-recteur de l'UCL (Mgr.Litt), un premier Président de la Cour de Cassation (Joseph Jamar), un pataphysicien (Blavier), un amiral de France (Brasseur-Kermadec), une anthropologue de renom (Chris Paulis), des académiciens (Brouwers, Tourneur, Dechesne…), des peintres (Pirenne, Le Brun, Guyot…), des champions sportifs (Mignot, Stollenberg, Barras…), des historiens (l'autre Pirenne, *André* Joris, Pierre Lebrun…), des physiciens (Henri-Jacques Proumen, Armand Delsemme…), des linguistes (Jules Feller, Albert Counson), des acteurs (René Hainaux), des philosophes (Albert Baiwir), des journalistes (Urbain Ortmans notamment), des médecins (dont mon ami Marc Seel bien sûr), des… Où s'arrêter dans cette énumération bigarrée ? Voici trente ans, Willy Greimers donnait une émouvante et magnifique réponse à cette question en accordant, lui, dans le *Trait d'Union* une pensée généreuse à *tous* les anciens…[14].

ATHENEE R V.indd version PM 240 13/09/07
11:54:05

1 Sauf indication contraire, pour la période de 1900 à 1964, je suis l'historique de V.A.E.M. publié dans *Notre Trait d'Union* en 1964 (n° 2, p. 2 et suivantes) ou les pages 56 à 60 de la brochure *L'ARV A 75 ans.*
2 Né le 28-2-1859 à Verviers et décédé le 6-9-1939, sorti du Collège en 1876.
3 Les informations relatives aux années '80 et '90 proviennent de *Notre Trait d'Union*.
4 *Notre Trait d'Union,* 1939, p. 109 (texte de A. Blavier) et 144 (texte de A. Rouffin).
5 *Idem,* 1950, n° 1, p. 3.
6 *Idem,* 1967, n° 1, p. 8 (P. Zagaglia) et 1963, n° 2, p. 1 (R. Pirnay, voir p. 236).
7 *Idem,* 1967, n° 3, p. 11.
8 *Idem,* 1971, n° 2, p. 11 (rédaction de A. Wiertz) et n° 4, p. 5 (C. Denys) ; 1972, n° 2, p. 5 (P. Giet) et 1976, n° 3, p. 4 (T. Degives). Choix amical de ma part bien sûr… 9 Georges Vanbreuse devait décéder peu d'années plus tard, en 1988.
10 F. HAKIN, *op.cit.,* p. 46 à 54.
11 *L'ARV a 75 ans, op.cit.,* p. 72.
12 *L'ARV a 75 ans, op.cit.,* p. 60.
13 André Damseaux et Claude Desama quittèrent l'ARV après une à trois années. 14 *Notre Trait d'Union,* 1976, n° 4, p. 4-5 : voir ci-contre.

97. Les manchettes du Trait d'Union de 1933 à 1964, de 1964 à 1995, version 1996 et version 1997









13/09/07 11:54:11

Succès universitaires... et autres

Comme à chaque effeuillaison, les vendanges universitaires embaument notre journal de capiteus es fragrances de lauriers. Se cambrent alors les torses et les têtes laurées. Et notre établissement de s'auréoler d'un prestige accru. C'est que les succès des promotions fraîches émoulues témoignent de l'excellence de son enseignement; tout autant que, à vrai dire, de la qualité épuratrice des humanités classiques. A telle enseigne que les lauréats seraient bien en peine de décider de qui, en définitive, ils ont le plus mérité d'avoir fait fructifier les dispositions dont le Ciel les a comblés: d'eux-mêmes ou de leurs ci-devant mentors? Qu'ils se rassurent : personne ne songe à faire litière de leurs couronnes ni leur disputer les honneurs. Mais, si nous applaudissons de tout coeur à leur triomphe, ce n'est pas sans nous sentir moralement obligé de le tempérer du souvenir parfaitement estimable dont pourraient se croire frustrés la masse des élèves qui furent leurs condisciples et restent comme eux nos anciens. Car il est des réussites d'une essence plus discrète, non moins méritoires, qu'à défaut d'un diplôme le bonheur a sanctionnées. Nombre et nombre d'adolescents nous quittent à michemin de leurs études pour se perdre dans l'anonymat. Combien d'entre eux ne se sont-ils pas déjà donnés à reconnaître, mutés en gentlemen accomplis, qu'il ne nous souvenait plus d'avoir naguère tancés de haut derrière leur pupitre où ils avaient tôt fait de prendre figure de cancrestroncs ? Chez la plupart, un humour mal contenu faisait papilloter leur regard de souvenance. Certains exhalaient comme le regret des vaines ambitions parentales. C'est tout désemparé que nous les regardions partir, tardivement conscient de notre impuissance à leur apporter l'approbation ou le réconfort qu'ils s'estimaient en droit d'attendre de notre ancien magistère; soudain conscient, surtout, du redoutable pouvoir d'affectivité filiale qu'un enfant transfère à un professeur dont il escompte des miracles. L'éducation ne se dispense pas qu'à une minorité. Tous, jusqu'aux moins doués, attestent la valeur de la nôtre à l'épreuve de la vie. Aussi, rien ne nous émeut-il davantage que ce salut complice d'un jeune camionneur ou guichetier heureux de se rappeler au souvenir de nos communes illusions. A l'encontre d'un palmarès, la véritable réussite n'a d'exhaustif que le don du cœur.

Willy GREIMERS

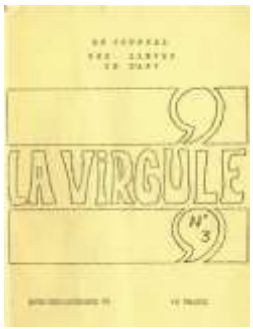
*Trait d'Union,*1976, n°4

NEE R V.indd version PM 242 13/09/07 11:54:26

13/09/07 11:54:11









98 à 105. En haut, les quatre premières Virgule (1970) et en dessous La Virgule renaissante (1976, 1984, 1985 et 1987)









ATHENEE R V.indd version PM 243

9. En passant par la « Virgule »…

Le Comité des élèves qui animait voici trois ans le site Internet des rhétos de Thil Lorrain ignorait sans doute qu'il était, comme ceux qui l'avaient précédé et ceux qui le suivirent depuis, un lointain descendant du cercle « Les Jeunes étudiants du Collège communal » qui avait existé en janvier 1881 et donné une soirée dramatique au profit des inondés de la province de Liège[1]. En janvier 1900, l'association « Verviers-Athénée », précurseur de V.A.E.M., regroupait aussi bien des élèves que des anciens élèves. Mais c'est en 1922 que se constitua au sein de l'école, sous la présidence d'honneur du préfet, une Amicale des élèves dont le premier comité avait Robinet pour président, Baguette comme secrétaire, Quoilin pour trésorier et Litt comme commissaire. Evidemment renouvelé d'année en année, ce comité mettait un point d'honneur à organiser une soirée annuelle (comprenant à la fois concert, spectacle dramatique et partie dansante) tantôt à la Franchimontoise, tantôt au Palace[3]. Si le groupe des « Cadets de l'Athénée » fondé en 1936 pour les loisirs des élèves de primaires ne fit, semble-t-il, pas long feu[4], en revanche la tradition du comité des rhétoriciens allait, elle, se perpétuer jusqu'à nos jours.

Voici un demi-siècle, la brochure publiée pour le 75e anniversaire de l'ARV décrivait de bien belle façon l'Amicale des élèves : « Une association bizarre, plébiscitée annuellement, au cours d'une séance tumultueuse, par les élèves des classes supérieures et composée surtout d'élèves de premières, guère moins fougueux que leurs électeurs. A quoi répond-elle ? En dépit des prescriptions, très largement appliquées d'ailleurs, de certain article du règlement, elle cristallise, dans sa mesure, le besoin d'indépendance toujours impérieux des élèves de rhétorique, le désir de posséder un groupe qui leur est propre, où nul autre, parent ou professeur, n'est admis aux postes de commande ; bref, quelque chose qui est à eux, qui peut risquer ce qu'il a et, bien entendu, qui récolte les fruits de ses initiatives. Ainsi, toujours jalouse de son indépendance et avec un grain d'esprit frondeur, l'Amicale contrebalance dans l'esprit des élèves une trop grande mainmise des professeurs – ceux qui pour eux sont de l'autre côté de la barrière – sur absolument tous les rouages de l'établissement. Bien sûr, l'Amicale le reconnaît et elle bat sa coulpe : si elle n'est pas vue en tout temps de l'œil le plus favorable par tout le monde, c'est que, confiée aux mains des jeunes, elle possède, avec une belle liberté, les qualités des jeunes, mais est aussi

ATHENEE R V.indd version PM 244 13/09/07
11:54:26

sujette à leurs faiblesses, fruit de l'inexpérience ; elle connaît les gaffes, parfois l'outrance ou la négligence ».

« Certains se souviennent sans doute encore douloureusement d'un formidable krach financier de ces dernières années, alors que le Comité en fonction avait eu les vues un peu trop larges. Mais on se souvient aussi de toutes les belles réalisations de l'Amicale : séances de ping-pong, de cinéma, participation aux frais de la Saint-Nicolas, prix de l'Amicale des élèves et, en particulier, de la plus belle de toutes : les bals de l'Athénée, justement renommés et qui sont les dates marquantes de la saison verviétoise. Au bal, le Comité donne chaque année la sueur de son travail et de ses angoisses ; pour lui conserver son standing, il n'hésite pas à risquer d'un seul coup le contenu de sa petite caisse et bien au-delà, mais, chaque année, le Bal tient ses promesses. C'est toujours une soirée triomphale où tous s'amusent comme des rois, et bien des Verviétois n'entrent même en contact avec l'Athénée de leur ville que de cette manière, bien agréable d'ailleurs. En bien peu de mots, voilà ce qu'est l'Amicale, enthousiaste et prête à remuer ciel et terre pour ce qu'elle aime à ses bonnes heures, parfois malhabile et grognarde à ses mauvaises heures. Avec ses défauts, elle a cependant conquis droit de cité à l'A.R.V. où elle représente une entité non négligeable : c'est d'elle que naît le premier contact réel des élèves avec les responsabilités matérielles et morales »[5].

Le renouvellement intégral de ce comité étant, par nature, annuel et les présidences tout aussi éphémères, il serait impossible et vain de vouloir les citer toutes ici, même en se limitant – mais pourquoi dans ce cas ? – aux vingt ou trente dernières années, pas plus qu'il ne serait ni concevable ni intéressant de dresser une rétrospective des dizaines voire des centaines d'activités organisées par les élèves au fil des décennies passées. En bon historien de la presse, je privilégierai donc ce seul aspect. En 1970, Yves Winkin, Pierre Dechesne et Jacky Thielen notamment allaient créer un journal estudiantin, dont le titre – *La Virgule* – autant que le ton, sans même parler de l'impression et surtout du contenu, étaient un beau pastiche humoristique du *Trait d'Union*. Ce n'était pourtant pas le premier essai de ce genre. En pleine occupation, trois élèves de seconde latine (Jacques Dupuis, Henry A. Roba et Charles Xhoffer) avaient édité en 1942 deux numéros d'un journal loufoque, *Scandale*, dont le préfet Jacob avait interdit la parution en sanctionnant de quelques jours de renvoi les rédacteurs et de 27 heures de retenue toute leur classe, qui avait dû traduire en grec un texte latin[6] ! Au printemps 1948, dans la foulée de la

ATHENEE R V.indd version PM 245 13/09/07
11:54:26

reparution du *Trait d'Union*, G. Perée, M. Richelle, A. Hardy, J. Haan, S. Potel, G. Dupont, R. Fransen et A. Doyen lançaient un autre bulletin estudiantin sous le nom de *Bloc*, comprenant vingt pages illustrées notamment par le futur créateur de Prudence Petitpas, Maurice Maréchal[7]. Ici aussi, il semble que le journal connut au moins deux numéros, mais peut-être pas davantage. En mars 1961 enfin, juste après l'arrivée du préfet Roger Mathieu, nouvel essai : six feuillets agrafés constituent l'unique numéro jamais paru de *Flash*, qui 197

aurait dû être mensuel. A l'origine de la tentative, les élèves de 2es latinmaths, dont Pierre De Meyts et Michel Ylieff surtout[8].

Au contraire de ses devanciers, *La Virgule* aura une existence moins éphémère. Au moins quatre numéros paraissent durant l'année scolaire 70-71, achetés par un élève sur trois en moyenne. Elle est soutenue par un groupe de parents et d'anciens. Les onze rhétoriciens (sept de latin-maths et quatre de latin-grec) du comité sont rejoints par un élève de troisième latin-sciences, Jean-Louis Bertholomé, et ce groupe particulièrement dynamique réalise cette annéelà un nombre impressionnant d'activités sportives et culturelles en plus du journal[9]. Une boîte aux suggestions, décorée d'une grosse virgule verte sur fond crème, est installée dans le préau et y restera des années. Yves Winkin se souvient : « La course autour de la table de ping-pong installée dans le salon de coiffure de mon père (hommage soit rendu à ce comitard qui fut de tous les coups !), afin d'assembler les exemplaires de *La Virgule* le plus rapidement possible… Les réunions sans fin où les deux rédacteurs de service, Pierre Dechesne et Jacky Thielen, trouvaient les slogans publicitaires de plus en plus délirants pour le Café Chat noir… »[10]. Régulièrement irrégulière mais relancée par les comités successifs, *La Virgule* parut au moins durant cinq années scolaire d'affilée, ce qui est exceptionnel[11]. On la croyait définitivement défunte[12], quand un nouvel essai fut tenté durant l'année scolaire '84-'85, mais il resta semble-t-il sans lendemain. Comme son austère aîné le *Trait d'Union*, la revue ne survécut pas, à ma connaissance, à l'ère de l'informatique et de l'Internet : vingt ans plus tard, on l'a dit, c'est un site web que des rhétos animaient et c'est dans les photos plus que dans les écrits qu'on y retrouvait l'éternel esprit de potache, composante immuable de l'école d'une génération d'élèves à l'autre.

Si ce travail a fait la part belle aux professeurs et aux préfets, je n'oublie pas, surtout pour n'y être moi-même passé qu'à ce titre (ouvrant la voie à mon frère Philippe, mes nièces Christina et Sofia et mes filleuls Yvon et Lionel), que ce qui fait d'abord l'Athénée, ce sont *aussi* ses élèves. Du petit

ATHENEE R V.indd version PM 246 13/09/07
11:54:26

Charles Duvivier interne au Collège impérial en 1813 à Diane Snyers présidant le comité des rhétos de l'Athénée en 2006-2007, en passant par Poetgens et Bonjean au XIXe siècle, *Scandale, Bloc, Flash* et *La Virgule* au XXe, il y a un fil conducteur long de deux siècles et riche de milliers de jeunes gens et (d'un peu moins) de jeunes filles. C'est à eux, les quelques dizaines cités dans ce livre et la troupe anonyme des autres, que je dédie, pour terminer, ces deux siècles d'histoire.

ATHENEE R V.indd version PM 247 13/09/07
11:54:26

1 F. HAKIN, *op.cit.,* p. 28.
2 *L'ARV a 75 ans, op.cit.,* p. 54.
3 *Notre Trait d'Union,* 1933, p. 47 ; 1934, p. 13 ; etc.
4 *Idem,* 1936, p. 14.
5 *L'ARV a 75 ans, op.cit.,* p. 54-55.
6 *Notre Trait d'Union,* 1995, n° 3, p. 7-8.
7 *Idem,* 1977, n° 4, p. 5-6.
8 *Idem,* 1961, n° 2, p. 14 et 1978, n° 1, p. 5-6.
9 *Idem,* 1971, n° 3, p. 9.
10 *L'ARV a 100 ans, op.cit.,* p. 66.
11 *Notre Trait d'Union,* 1971, n° 3, p. 9 ; 1973, n° 5, p. 13 ; 1974, n° 2, p. 11 ; 1975, n°2, p. 17 et n° 4, p. 11 ; 1976, n° 3, p. 1.
12 *Idem,* 1982, n° 3, p. 3.



106. Les rhétos du 125e ...

EE R V.indd version PM 248

13/09/07 11:54:27

IVe PARTIE

PORTRAITS MÊLÉS

107 à 116. Le premier préfet et les neuf derniers depuis 1912

ATHENEE R V.indd version PM 249 13/09/07 11:54:28



NEE R V.indd version PM 250 13/09/07 11:54:28

Les directeurs et préfets de l'Athénée de Verviers et de ses devanciers

Nb : la durée des fonctions est indiquée de manière approximative, pour donner un ordre de grandeur

- Abbé Nicolas DEWEZ, avril à novembre 1808 (huit mois)
- Abbé ROLAND, janvier 1809 à octobre 1810 (vingt-deux mois)
- Abbé VITTU, avril 1812 à 1817 (cinq ans)
- Monsieur DEVIN, 1817 à 1829 (treize ans)
- A.C.D EROTE, 1831 à 1840 (dix ans)
- Philippe BÈDE, septembre 1840 à 1863 (vingt-trois ans)
- Hippolyte TAINTURIER, 1863 à janvier 1871 (sept ans)
- Thil LORRAIN, mai 1871 à septembre 1889 (dix-huit ans)
- Léopold STRUMAN, octobre 1889 à septembre 1895 (six ans)
- Jules DEROUSSEAUX, septembre 1895 à janvier 1898 (trente mois)
- Arthur DRUMAUX, janvier 1898 à avril 1900 (vingt-sept mois)
- Georges Aloïs WETS, avril 1900 à septembre 1903 (trois ans)
- Auguste MATHIEU, septembre 1903 à juillet 1912 (neuf ans)
- Jules BERTRAND, septembre 1912 à juillet 1927 (quinze ans)
- Fernand PIERRE, septembre 1927 à décembre 1938 (onze ans)
- Oscar JACOB, janvier 1939 à août 1954 (quinze ans)
- Roch NÈVE, août 1954 à décembre 1957 (trois ans)

ATHENEE R V.indd version PM 251 13/09/07 11:54:28

- Gaston LIMAGE, janvier 1958 à décembre 1960 (trois ans)
- Roger MATHIEU, février 1961 à avril 1986 (vingt-cinq ans) • Guy DEROOZ, février 1987 à février 1998 (onze ans) • Roger BALTUS, février 1998 à août 2003 (cinq ans et demi)
- Bernard JÉRUSALEM, depuis la rentrée 2003.

Les choix de l'auteur, l'écriture d'autres Anciens

Si elle a été conçue par mes soins comme les trois précédentes, cette quatrième et dernière partie de l'ouvrage n'est pas de ma plume mais de celles de six autres anciens de l'Athénée dont je n'aurais pas voulu paraphraser les textes que chacun d'eux m'a expressément autorisé à reproduire ici, leur diversité de ton étant un agrément que le lecteur appréciera je crois. Ces auteurs sont d'une part trois professeurs de l'école, déjà évoqués : Maurice Corne, qui fit un beau discours au préfet Roger Mathieu lors du départ de celui-ci ; Guy Derooz, qui prononça une conférence fouillée sur Thil Lorrain lors de son centenaire et, parmi bien d'autres exercices du genre, dressa un émouvant portrait d'Albert Grisart au décès de celui-ci ; Bernard Jérusalem qui salua la mémoire de Brasseur-Kermadec lors de l'inauguration de la plaque commémorative en honneur de ce dernier voici quinze ans. Deux des trois autres rédacteurs ont jadis spontanément rendu hommage dans les colonnes du *Trait d'Union* à un de leurs enseignants particulièrement marquant : Théo Joisten, trésorier-adjoint de VAEM décédé en 1978 à l'âge de 50 ans, y avait rappelé le souvenir de Jean Kurtz en 1973 ; l'historien André Joris (sans lien de parenté avec moi mais qui fut un de mes professeurs à Liège) avait réagi, lui, en 1989 à la disparition de Germain Catoul. Enfin, *last but not least,* l'ancien rédacteur en chef du *Jour,* Roger Monami, qui fit la première moitié de ses humanités à l'Athénée, avait repéré bon nombre d'anciens de l'école dans sa série *200 Verviétois d'exception* publiée par son journal en 2006, et m'a permis d'y « piocher » à ma guise.

Comment choisir, nous y voilà, parmi les douzaines d'enseignants qui ont fait, au fil de deux siècles, l'essentiel de leur carrière à l'Athénée de Verviers ou au Collège qui le précéda voire ont dirigé celui-ci, et parmi les milliers de Verviétois (au sens régional du terme) qui y ont étudié ? Choisir, c'est renoncer, certes, et la place était comptée. C'est se prononcer aussi, et devoir assumer d'éventuels oublis. Autant donc s'expliquer avant qu'après. Premier principe : je n'ai retenu, tant parmi les enseignants que les anciens élèves, que des figures décédées, ce qui explique, heureusement, l'absence de dames, qui, je l'espère, n'y verront aucun indice machiste de la part de quelqu'un pouvant faire état d'activités féministes militantes jadis. Deuxième principe : j'ai écarté toutes les personnalités dont l'essentiel de la carrière ne fut que politique. Quelle hiérarchie aurait-il fallu établir entre le premier ancien élève devenant ministre, ou ministre de l'éducation, gouverneur, président d'assemblée, bourgmestre, parlementaire et comment éviter de céder aux savants dosages du « politiquement correct » – que je maîtrise cependant d'expérience – pour se mettre à l'abri de tout reproche ? Troisième principe : j'ai 202

retenu pour moitié des membres du corps professoral et pour moitié d'anciens élèves d'une part, et d'autre part pour moitié des hommes du XIXe et pour moitié d'autres du XXe siècle, tous présentés par ordre de naissance.

Jean-Simon Renier, professeur à l'Ecole industrielle, ensuite au Collège, enfin à l'Athénée ; Thil Lorrain bien sûr ; Jules Feller, enseignant au tournant du siècle ; Germain Catoul, éveilleur de vocations de plusieurs de ces nombreux historiens qui font honneur à l'Athénée depuis Pirenne, par l'exercice actif de leur métier ou par leurs publications ; Albert Grisart, un des *recordmen* de longévité de l'établissement ; Jean Kurtz, son cadet certes, mais victime tragique de ses engagements ; Roger Mathieu enfin, dont la préfecture par certains côtés rappelle celle de Thil Lorrain : tels sont mes choix du côté du corps enseignant. Cinq professeurs, deux préfets, la proposition me paraît défendable. Et du côté des anciens ? Henri Pirenne et André Blavier, certes aux antipodes l'un de l'autre, étaient incontournables parmi les hommes de lettre, étant les deux seuls Verviétois non-politiques, avec le cinéaste JeanJacques Andrien, sélectionnés par l'Institut Destrée parmi les *Cent wallons du XXe siècle*. Maurice Pirenne et Georges Le Brun (le seul artiste verviétois avec Barthélemy Vieillevoye repris en 2006 parmi les auteurs des *500 chefs d'œuvre de l'art belge du XVe siècle à nos jours*) m'ont paru s'imposer dans le registre des arts ; le premier, de surcroît, illustra longtemps les couvertures du *Trait d'Union* et le second, mort sur l'Yser en '14, renvoyait en quelque sorte à Jean Kurtz et aux pages tragiques des deux guerres. Dans un monde où, jusque sous nos yeux, l'esprit critique et la libre expression sont subtilement muselés quand ils ne sont pas ouvertement combattus, il s'imposait de rappeler deux belles figures de résistance issues des rangs de l'Athénée. Même s'il n'y passa, lui, que deux années, le choix de Brasseur-Kermadec va dans le même sens mais sa carrière hors norme renvoie aussi à celle de tous ces anonymes anciens que saluait Willy Greimers en soulignant qu'il y avait une vie, et quelle vie parfois, hors des chemins universitaires. Le Disonais Henri-Jacques Proumen ne resta pas plus longtemps que Kermadec à l'Athénée selon Roger Monami, mais cet homme au carrefour de la science et de la littérature resta fidèle à son ancienne école en collaborant longtemps au *Trait d'Union* dès sa création. Maître Jean Massaux enfin, qui présida durant plusieurs décennies l'association des anciens élèves, se devait de figurer dans cette galerie de portraits. Que celles et ceux qui auraient opéré d'autres choix comprennent ceux que j'assume et prennent néanmoins plaisir, comme ce fut mon cas, à la lecture des portraits ou des hommages qui suivent.

1. Jean-Simon RENIER (Verviers, 1818 – Heusy, 1907)

par Roger Monami

Incontestablement un surdoué. Issu d'un milieu populaire, car son père était messager à pied de Verviers à Liège, transportant correspondance et petits paquets. Jean-Simon, heureusement, fréquente les petites écoles. Au programme : lecture, écriture et calcul.

NEE R V.indd version PM 254 13/09/07 11:54:28

La volonté l'anime, la chance le poursuit et le voilà pendant deux ans élève de l'École industrielle et commerciale de Verviers où son coup de crayon est apprécié. Un débouché s'annonce et, pendant trois ans, il sera dessinateur au service de Désiré Houget, mécanicienconstructeur.

En 1837, a 19 ans, il est distingué par la Loge des Philadelphes et reçoit le prix des Maçons. C'est le pied à l'étrier, car il entre à l'Académie des Beaux-Arts de Liège où, coïncidence, la direction est assurée par un autre Verviétois, JosephBarthelemy Vieillevoye. Concours et prix sont à sa portée, mais également bientôt une bourse du Conseil provincial de Liège. Il entre alors à l'École royale des Beaux-Arts à Paris et, fait non négligeable, y reçoit des conseils de Delacroix. Cours au Collège de France, leçons d'archéologie et puis le voilà comblé par une bourse au « Collège liégeois » de Rome fondé par le Liégeois Lambert d'Archis.

Il va rester cinq ans en Italie, cumuler les expériences, visiter Pompéi pendant un mois, dessiner l'œuvre belge à Rome. Enfin, être reçu par le Pape Pie IX avec échange de cadeaux. Retour à Verviers, on est en 1853, et, comme l'écrit le docteur Lejear : « Renier était parti peintre, il revenait archéologue ». Professeur toujours, car il faut vivre. Dès lors, on le trouve dans cet emploi à l'École industrielle et à celle des artisans. Seul dans la vie, sa passion va le mener à collectionner, à acheter bien sûr aussi (avec ses propres deniers) des objets rares ou condamnés à la disparition. Il y a déjà du musée dans sa tête, cette vénérable maison qui, comme le note Marie-Paule Deblanc-Magnée, « possède aujourd'hui une des plus belles et des plus importantes collections de Wallonie ».

Le cadre de vie de Jean-Simon Renier est tout tracé et, lorsque la Ville de Verviers en 1883 acquiert l'hospice des « vîlès djins » dans la rue qui portera finalement son nom, il y a place pour un engagement encore plus total. Renier y transporte ses collections à condition de rester jusqu'à la fin de ses jours et à titre absolument gratuit, conservateur du musée. Pendant vingt ans encore, il sera l'âme d'une institution toujours enrichie par celui qui était également une figure sympathique estimée par tous, un être généreux mettant encore sa compétence au service des pauvres que l'on appelait « honteux ».

ATHENEE R V.indd version PM 255 13/09/07 11:54:28

ATHENEE R V.indd version PM 256 13/09/07
11:54:29

Les souris du Papa Renier

Notre premier soin quand nous pénétrions dans le grenier destiné a faire de nous des artistes, c'était de nous mettre sans retard à la besogne, pour donner au professeur l'illusion d'un travail consciencieux et ininterrompu. En réalité, on multipliait volontairement les fautes dans le tracé. Ceci afin d'augmenter largement le nombre des morceaux de pain destinés à effacer les traits maladroits. C'est alors que se précipitaient les ripailles pour les rongeurs de plus en plus apprivoisés. Il fallait les voir s'acharner sur les débris de pain qui de nos pupitres tombaient à même sur le sol. La manne dans le désert! En ayant l'air absorbés par le travail, on les suivait des yeux dans tous les coins, grignotant de leurs petites dents aiguës l'aubaine que leur servait généreusement et quotidiennement la gent enfantine. Aussi la récompense ne tardait-elle guère. Comme pour nous exprimer leur gratitude, les jolies petites bêtes, museau effronté, perlettes noires en guise d'yeux, sautaient sur les chaises, grimpaient le long des bancs, se précipitaient du haut des tables, cabriolaient leur queue fine en bataille et même organisaient des danses que leur eussent envié les acrobates du Moulin Rouge. Ah, les souris du papa Renier! Ce qu'elles nous ont procuré de plaisirs, de distractions, de joies naïves.

Notre vieux professeur, lui, assistait à ces orgies sans rien voir. Impassiblement il rêvait à des études autrement absorbantes: tel vase, croyait-il, remontant aux Mérovingiens, telle allumette, oui, une allumette trouvée, chose bizarre, à côté d'un foyer néolithique repéré par l'archéologue Batibius. Par parenthèse cette allumette était devenue son cauchemar. Enrichir son musée, encombrer ses collections, telle était, avec la poésie wallonne, l'unique occupation du vieux Maître, devenu célèbre à Verviers par son éternel parapluie rivé à son bras gauche et son chapeau haut de forme qu'avaient déformé et verdi les intempéries.

Albert BONJEAN,
Trait d'Union, 1933, p. 21

ATHENEE R V.indd version PM 257 13/09/07
11:54:29



117. Buste de Jean-Simon Renier 205

2. Thil LORRAIN (Virton 1826 – Verviers 1893)

par Guy Derooz

Le dimanche 26 septembre 1875, dans la célèbre salle du Manège, 300 Verviétois, toutes classes confondues, viennent d'applaudir la gavotte de Colinette à la cour, une danse villageoise de Grétry et trois poèmes de Karl Grün; la demie de 16 heures a sonné. Ils attendent, en cette 452e Soirée populaire, toute incursion sur le terrain politique, religieux étant exclue, une causerie sur le général Jardon, enfant de la cité. Mais l'entrain est moins communicatif, la tension est plus forte. Leur bourgmestre, Jean-François Ortmans-Hauzeur, fait un signe au président de la séance, M. Gilson, qui se lève et demande au directeur du Collège Communal de Verviers, Michel Lorrain, de rédiger une vie de Chapuis. Le comité désire réhabiliter la mémoire de ce docteur tant aimé des Verviétois qui avait voué sa vie à la cause populaire, qui avait instruit le peuple par des conférences; il fut une victime de la révolution liégeoise. Le choix du biographe semble être apprécié par les spectateurs qui le ratifient par une salve d'applaudissements. La parole chaude, souvent éloquente, convaincante presque toujours, l'érudition de Michel Lorrain, dit Thil Lorrain, cet homme de 49 ans, avaient convaincu, ému les personnes, lors des admirables conférences de la saison précédente sur l'histoire de la formation de la terre, sur l'homme préhistorique.

Thil Lorrain, le front haut où l'effort a creusé des sillons, l'oeil profond, chargé d'études, les traits fortement accentués, la barbe inculte, car des soucis plus nobles le détachent du soin de sa personne, un léger tic du bras qui se redresse comme si l'alourdissant fardeau du travail et des veilles pesait à son épaule, Thil Lorrain se lève. « Chapuis n'avait-il pas adopté, dit-il, comme mobile de tous ses actes, cette vieille maxime de nos pères « Fais ce que dois, advienne que pourra »? Votre maxime, Verviétois, est la mienne également. Ce que ces hommes de 1794 qui ont sauvagement

décapité Chapuis, un idéaliste de 31 ans, n'ont pu jamais lui pardonner, c'est son caractère sincèrement religieux, uni à l'audace avec laquelle il professait des doctrines qui, pour être plus profondément chrétiennes, n'en étaient que plus hétérodoxes... Chapuis n'avait-il pas hésité à marier, civilement, laissant à l'autorité ecclésiastique le soin de bénir ensuite les époux. Pour cet amour de la vérité, pour cette audace humaine, pour ce dévouement désintéressé, j'accepte d'être le biographe de Grégoire-Joseph Chapuis. Je veux vous prouver ma reconnaissance, à vous, Verviétois, qui avez bien voulu m'accueillir pour diriger l'éducation de vos enfants, il y a quelque quatre ans ».

Tout ce qui lui apparaît comme utile, Thil Lorrain l'accepte. Une volonté militante d'être utile le submerge. Au moment où il accepte de rédiger la première vie de Chapuis, il est en pleine effervescence créative, en plein souci d'éduquer, d'instruire. Pour triompher de la grave crise indus trielle de Verviers, il faut lutter avec les armes de l'instruction. L'instruction doit donc s'adresser à tous et tous doivent s'adresser à elle. Depuis sa venue à Verviers en 1871, il désire donner à ses élèves le goût d'écrire correctement et élégamment. Les collégiens recopient eux-mêmes les rédactions que le maître a tout simplement remarquées, dans un Livre d'or; cette année il peut donner à ses élèves la gloire de la publication: dans une semaine, il introduit sur le marché littéraire la 1re brochure du bi-mensuel, appelé *La Mosaïque littéraire*. Thil Lorrain se rappelle le succès de son discours sur la civilisation et la langue grecques devant ses collègues à Bruxelles, l'année précédente; l'année scolaire qui commence agrandira la palette des cours au Collège communal (zoologie, chimie, sciences commerciales, anglais ...). Le directeur de cette école de Verviers s'impose également comme talentueux orateur. Le Tout-Verviers du Caveau littéraire et des Soirées populaires, avant-mouture des Centres Culturels, l'encense. Thil Lorrain reprend la parole : « Ce que nous voudrions faire admirer en Jardon, ce sont ses vertus humaines ... » et il continue ... Quatre ans auparavant, les Verviétois ne le connaissaient pas, certains le dénigraient. D'où vient-il? Quelles sont ses opinions?

Il vient de la Gaume, il est né à Virton, le 4 janvier 1826, présenté le lendemain par le garde-champêtre, Joseph BombIez, né de Marguerite Thil, couturière, prénommé Michel, Mathern et reconnu le 8 mai 1827 par Jean Nicolaï Bonaventure Lorrain. L'acte spécifie qu'il portera désormais les nom et prénoms de Lorrain Michel, Materne. Très rapidement il s'appellera Thil Lorrain, Thil (la petite couturière, la mère adorée), Lorrain (le nom de ses aïeux français). Nom de plume extraordinaire: la mère précède comme dans

ATHENEE R V.indd version PM 259 13/09/07
11:54:29

certaines contrées d'Espagne ou comme dans des sociétés matriarcales. Notre homme a toujours voulu jouer avec son nom: Paul Renand, alias Thil Lorrain, signe en 1861 *La Nouvelle symbolique,* oeuvre philosophique d'un réalisme dangereux ou Andréas Sylvius, alias Thil Lorrain, signe en 1891 *Les grands génies créateurs de la civilisation moderne*, vision trop moderniste de la Renaissance. Thil Lorrain, Paul Renand (un écho d'Ernest Renan). Les parents ont fait entrer Michel en humanités latin-grec au collège de Virton puis au grand séminaire. Ernest Renan de trois ans l'aîné de Thil Lorrain se destine de bonne heure au sacerdoce, mais sa raison éprouve des doutes insurmontables et par honnêteté intellectuelle, il renonce à devenir prêtre. Thil Lorrain est séduit par Renan; tous deux quittent la voie sacerdotale; si Thil Lorrain accepte d'être le précepteur d'un jeune homme inscrit à l'université de Liège, Renan par ailleurs gravit les marches de l'enseignement 207

supérieur et devient un hébraïsant distingué, Lorrain un professeur de dessin et de géographie au collège de Virton. Mais tous les deux, jusqu'à la fin de leur vie, s'intéressent aux religions et se passionnent pour la personne du Christ; ils ne croient plus à la divinité du Christ, mais gardent une religiosité vague et profonde, passant au crible les récits évangéliques. 1863, *La vie de Jésus*, premier volume des *Origines du christianisme* par Ernest Renan et par Paul Renand, *La Nouvelle Symbolique* en 1861, un gros in-octavo de 434 pages dans lequel Thil Lorrain compare «le christianisme et le paganisme» pour montrer «l'identité de leurs origines».

Apprécié par l'inspecteur Ganfrelle, cet humble professeur de dessin, de géographie est chargé d'un cours d'histoire au collège de Virton. Thil Lorrain est ravi. Il possède le goût et la pédagogie de la synthèse. Dans son cours d'histoire universelle de 1860, il écrit: « Nous commençons par présenter dans notre introduction la synthèse générale de la vie de l'humanité, en déterminant ses différents âges et leurs caractères essentiels. L'histoire universelle est le récit scientifique des événements ». Arrêtons-nous à cette épithète scientifique. Oui, Thil Lorrain enseigne la géographie; il croit que l'histoire est une science, par sa méthode de comparaison, de synchronism e, par sa critique externe et interne des documents. Cette critique judicieuse doit éclairer les événements; mais Thil Lorrain veut «résurrectionner» (c'est son néologisme) l'histoire c'est-à-dire créer des incidents plus vraisemblables, replacer les figures héroïques des vieux âges dans le milieu historique où elles s'agitèrent. L' histoire n'est plus une science, elle devient art. Il se sent mal à l'aise dans le cadre du livre classique. Il se nourrit des grandes épopées antiques, du *Salammbô* de Gustave Flaubert, des *Martyrs* de Chateaubriand, des *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry. Au tréfonds de luimême, il est Michelet,

il veut la résurrection intégrale du passé, il est poète épique, romancier historique. Il désire pénétrer l'âme d'une époque et tout spécialement le Haut Moyen Age où la France, la Belgique sortent d'un magma sordide et sibyllin, surtout le IXe siècle, siècle de violence, d'art, de culture. Lorsqu'il lit des livres comme *Histoire des Belges* de Van Hasselt, il ne sent guère vibrer une âme dans cet ouvrage. Où sont peintes les joies et les douleurs, les héroïsmes, les bassesses ? Mais pour réussir dans ce domaine, il faut posséder une énorme érudition. Il a peur de pallier par imagination ou intuition les lacunes de la documentation. Il a 40 ans, il refond ses cours d'histoire et de géographie mais surtout avec passion, dans le secret, il accumule des notes, dépouille des chroniques, engrange des informations et la plume vole, s'active, des biographies romancées des gloires nationales surgissent. L'avenir de la société passe par la mémoire de son histoire: Socrate (notre philosophe à tous), Boduognat, Ambiorix, Pépin de Landen, la mère de Charlemagne, Charles le Téméraire ...

Calmement, dans l'amour du travail et dans le culte des arts, avec Marie Hins, de 15 ans plus jeune, fille du directeur de l'école de Virton (peut-être son élève) qu'il épouse en 1863, il fonde une famille bourgeoise, littéraire et musicale. Trois filles leur sont nées à Virton (Augusta, Jenny, Berthe), deux autres à Verviers (Marthe et Adrienne). Ils s'efforcent à se rendre utiles (amuser, instruire, rendre meilleur: trois verbes qui les raviront à Verviers lorsqu'ils les trouveront en exergue d'un journal hebdomadaire, *La Feuille du dimanche*). Sa compagne intelligente, lettrée, sait parfaitement s'associer à la vie intellectuelle de Thil Lorrain; elle corrige les publications de son mari. Tout est calme, feutré, sans histoire. Un amoureux fou de la vie, des plaisirs de la camaraderie, de la bonne chère comme du bon vin. Mais il veut plus. C'est un Gaumais, un fier, un intrépide, un autre Charles Magnette.

Ce qui frappe lorsqu'on analyse son écriture, c'est son ambition, sa recherche du pouvoir, son besoin de s'imposer. Le directeur de l'Ecole industrielle et littéraire de Verviers, M. Tainturier, meurt, emporté par une épidémie de variole, en avril 1871. Et pourquoi pas Thil Lorrain, à Verviers? Il y a 23 candidats postulants et parmi eux se trouve un homme de 45 ans, un professeur d'histoire, de géographie et de dessin au collège communal de Virton, un écrivain qui n'a pas l'habitude de vilipender tout ce qui touche à la religion. Les Verviétois ne semblent pas trop le connaître, les libéraux doctrinaires ne le voient pas à la tête d'une école «libre-penseuse et anti-catholique» et surtout, je crois, ils ne le voient pas en état de remplir également la chaire de rhétorique française. Une joute verbale très corsée

ATHENEE R V.indd version PM 261 13/09/07
11:54:29

éclate entre les trois journaux de la ville: *L'Union libérale* dont le rédacteur convoite le directorat, *Le Nouvelliste*, journal catholique et *Le Progrès*, feuille progressiste. Thil Lorrain méritera-t-il cette promotion? Ne crétinisera-t-il pas les jeunes générations qui pourraient lui être confiées? Le Collège Communal est composé de 16 libéraux menés par Ortmans-Hauzeur et 3 cléricaux. Le 5 mai 1871, à huisclos, par 11 voix et 6 abstentions (les doctrinaires libéraux vraisemblablement), Michel Lorrain est nommé directeur de l'Ecole industrielle et littéraire de Verviers et chargé de la chaire de rhétorique. Michel Lorrain doit donner des preuves: il le faut. De 1871 à 1874, il n'écrit plus guère; ce qui veut dire qu'il se consacre à son double métier, directeur et professeur de rédaction française. Il travaille d'arrache-pied. Il force les portes des cénacles littéraires verviétois. Ecoutons-le à la tribune du *Caveau verviétois* : « Je m'adresse à tous et ne déplais qu'à ceux qui, à force de lutter pour une caste ou pour un parti, ont perdu le sentiment de la solidarité humaine, de l'amour que nous nous devons tous les uns aux autres. Nous voulons que nos réunions soient suivies par les riches comme par les pauvres, par les puissants comme par les humbles, par les patrons comme par les ouvriers ».

Trois de ses admirables élèves, l'avocat, homme de lettres, Albert Bonjean, Jules Feller, le renommé toponymiste et Henri Pirenne, le talentueux historien, le citent sous les noms de fonceur, de dérangeur, d'animateur, d'inspirateur dont le souffle, écrit Pirenne dans une lettre du 12 février 1933, se communiquait à ses élèves ... « Il était pédagogue d'instinct. Il savait exciter chez les autres le feu sacré et susciter des vocations parmi ses élèves. Sans être lui-même un grand savant, il nous donnait le goût de la science et c'est là ce qui lui était admirable. Il s'est survécu dans ceux qu'il a formés ». Jules Feller le remercie comme «éveilleur de conscience, accoucheur d'âmes». Thil Lorrain ne songe pas aux profits chiffrés en francs et en centimes pour ceux qui ont bien étudié. A la distribution des prix de 1871, sa première distribution des prix: « nous entendons, dit-il, qu'ils acquièrent le goût du beau et se perfectionnent dans le domaine du savoir universel ». Il veut que les élèves parlent bien. Il veut que les collégiens écrivent correctement et élégamment. « Nous nous engageons à faire de vos enfants des hommes et des citoyens » (distribution de 1875).

Pendant les 20 années de directorat, il écrit, il réécrit, il recompose l'art du style (et plus tard l'Art d'écrire d'Albalat - le cahier d'honneur d'André Rouffin). C'est pour les enfants âgés de 7 à 8 ans qu'il élabore une grammaire perceptive et littéraire; il formule des règles pratiques. Il veut que ces règles pratiques soient coulées dans des phrases ni insignifiantes,

ATHENEE R V.indd version PM 262 13/09/07
11:54:29

ni banales, mais porteuses d'une pensée, il invente une méthode progressive, en laissant beaucoup de part à l'imagination (inventez, intercalez tous les compléments que vous voudrez). On ressent ici combien Thil Lorrain ne veut pas imposer, mais convaincre, amener l'élève par lui-même à écrire, non pas une imitation servile, mais une compréhension créative.

De toute évidence, il sait que la phraséologie est l'âme de la langue maternelle. Il publie pendant 14 années *La Mosaïque littéraire*, un bi-mensuel, un périodique d'art d'écrire composé des meilleurs travaux de ses élèves et des élèves les plus doués d'autres athénées; très rapidement, les exercices phraséologiques gradués pour les enfants de 6 à 18 ans se glissent entre les rédactions; une vraie rhétorique s'épanouit. Thil Lorrain y publie ses cours, y ébauche des hypothèses comme *De la création d'une langue universelle*; il promène le lecteur dans une galerie littéraire avec ses explications textuelles d'Horace, de Chateaubriand, de Boileau. On acquiert des idées par la lecture, dit-il, et par l'observation. On doit absolument conquérir 3 facultés: une sensibilité profonde perfectionnée par l'éducation, une imagination puissante agrandie par la création, un jugement sain formé par le raisonnement, et le goût s'épure par la critique. Thil Lorrain réussit admirablement; il tient à bout de bras son école qui d'Ecole industrielle et littéraire (1871) devient 210

Collège communal (1874) puis Athénée royal (1881). Il a le goût du prestige et du commandement.

Sa volonté est combative, parfois impulsive. Lorsqu'on parcourt son oeuvre, on le voit vulgarisateur scientifique (*Les âges de la terre*), biographe (la première *Vie de Grétry*, l'enfant génial de Liège), critique d'art (une brillante description de la toile *L'ensevelissement de Jésus* de Quentin Metsys). L'enthousiaste et le talentueux touche-à-tout me fait penser à Paul Damblon; deux admirables fouineurs, ils transmettent et mettent les idées, les recherches à la portée de tout le monde. L'éparpillement de ses chantiers intellectuels, la multitude des questions qu'il formule et des hypothèses provisoires qu'il propose auraient besoin d'être articulés plus rigoureusement. Par sa fréquentation des sociétés lettrées, par son amour des sciences, il me rappelle le chevalier de Jaucourt de l'Encyclopédie. Ce sont tous deux des esprits libéraux pondérés dont les connaissances sont vastes et qui professent une vive admiration pour les certitudes scientifiques. L'ennemi, pour eux, c'est le secret, la vérité non partagée, la science réservée à quelques esprits choisis; Thil Lorrain comme Jaucourt ne traquent pas la superstition, ils éclairent, ils disent la vérité. Restons les deux pieds sur terre : Thil Lorrain n'est pas philologue, exégète; naïvement

ATHENEE R V.indd version PM 263 13/09/07
11:54:29

il se croit auteur dramatique et il ne l'est pas. En 1876, il ose avancer une folle étymologie de Verviers, dans l'Almanach des Soirées populaires. « Jusqu'au XIe siècle, Verviers était un simple lieu dit qui dut son nom à son cours d'eau, Wyeers. En flamand étang, marais ou simplement eau, Verviers identique à Verwyeers, eau verte parce qu'elle réfléchit admirablement en cet endroit dans ses flots limpides, la verdure de ses rives rocheuses et pittoresques» ... « Oh! pour le coup, mon cher maître, dit Jean d'Outremeuse, je vous y prends! Vous, si sérieux en histoire, qui n'admettez la légende d'aucune manière, à votre tour vous donnez la volée à la folle du logis, aux caprices de votre imagination! Eh bien, une fois à faire ce n'est pas mal. Mais dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi l'eau chez nous, reflète admirablement, plutôt qu'ailleurs, dans ses flots limpides la verdure de nos rives rocheuses et pittoresques ? A ce compte, tous les endroits situés sur la Vesdre ou sur un cours eau quelconque devraient en bonne justice se nommer Verviers comme chez nous ».

Il est de l'église positiviste: la raison va résoudre tous les problèmes, la science part à la recherche du vrai. Le maître succombe-t-il à la folie de la raison quand elle prétend être à elle-même sa propre raison? Elle devient dès lors totalitaire. Se prenant pour le tout, elle n'accepte plus d'être normée par plus grand qu'elle-même. Elle devient un vaisseau ivre, une humanité folle qui se suicide au moment où elle entend triompher. Thil Lorrain pressent comme tout savant actuel qu'il y a plus grand que la raison, mais sans bien 211

savoir. Il sait la relativité de sa connaissance, il ne nie pas certaines zones d'ombre; tout au plus souhaite-t-il que la science pourra un jour les éclairer. Les plus profonds de ses secrets ne sont pas livrés à une raison abstraite, mais à une raison animée elle-même par l'enthousiasme, l'inspiration et l'imagination.

Ecoutons quelques minutes Thil Lorrain comme préfet de l'athénée royal. « L'athénée, dit-il, n'est pas seulement une école de science, il est aussi une école d'éducation... Contractez, dès l'athénée, les habitudes de travail, d'ordre, de discipline, qui sont la base des sociétés florissantes, la base de toutes les vertus sociales. Ne vous bornez jamais à vous instruire pour vousmêmes; faites part de votre science à ceux qui sont moins savants que vous. Répandez vos connaissances par la presse, par le livre, par la conférence, par tous les moyens et à pleines mains. Instruisez, instruisez, il en restera toujours quelque chose. Là est le secret de l'avenir des peuples. De l' homme utile à ses concitoyens l'histoire, que nulle puissance humaine ne saurait fausser à jamais, finit toujours par reconnaître les mérites et par acclamer les vertus civiques ». Thil Lorrain est un homme de devoir, doté

ATHENEE R V.indd version PM 264 13/09/07
11:54:29

d'une grande conscience professionnelle et d'une sociabilité naturelle. Exigeant avec les autres comme avec lui-même, il ne comprend pas facilement qu'on ne travaille pas comme lui.

Le 1er octobre 1889, atteint par la limite d'âge, il cède, la rage au coeur, tel un lion vieillissant, la place à un Monsieur Struman. Le bureau administratif de l'école veut le garder. Peine perdue. Thil Lorrain, à 63 ans passés, se retire. Il est à ce moment un homme qui regarde son passé, qui essaie de mesurer le temps qu'il lui reste à vivre et qui d'arrache-pied mais secrètement désire terminer l'oeuvre épique, rêve fou des années de Virton. Une foule de vagues aspirations, d'émotions anciennes débordent de son âme. Il achève le tome quatrième de *La France chevaleresque*, un gros in-12 de 387 pages clôturant les origines héroïques de la nation française. Immédiatement il entreprend la rédaction des épopées nationales belges : *La Flandre héroïque* (épopée flamande des origines du Comté, 1891, un volume de 304 pages) ; *La belle Valdrade* (épopée sacerdotale, magnifiant le IXe siècle, mettant en pleine lumière l'union de Lothaire II et de Valdrade). De nombreux comptes rendus élogieux sont écrits au sujet de ces oeuvres foisonnantes qui sont très peu achetées et très peu lues. Pourquoi? « Les âmes du IXe siècle, nous dit Jules Feller, n'ont pas les formes raffinées et les replis et le sadisme de nos passions ». Oui, j'accuse plus la forme beaucoup trop élégiaque, très souvent recherchée; les descriptions de batailles, les explications de rites et coutumes sont trop longues.

La plume littéraire de Thil Lorrain vole toujours: dans l'Almanach des Soirées populaires de Verviers, il écrit *Le violon de Paganini, L'Ardenne*, un essai sur le *Capital* de Karl Marx. Pendant les hivers 1891 et 1892, deux fois par mois, au Caveau verviétois, il donne un cours de littérature comparée, suivi jusqu'à la dernière leçon par plus de 200 personnes. Il explique des épopées hindoues, chinoises, persanes, tout en ne négligeant nullement les lettres françaises. Il donne aux auditeurs l'illusion d'avoir toujours porté en eux ce qu'il vient à l'instant de leur apprendre. Son idéal jusqu'au bout est d'ouvrir l'intelligence et par la destruction de funestes préjugés, de former le coeur et l'esprit. Dans une lettre du 20 mars 1892 à l'échevin de l'Instruction publique, Francis Grün, qui le félicite pour «la façon dont il donna ce cours public de littérature », il déclare « Pour moi, donner un cours de littérature, c'est donner une idée de l'évolution de la pensée et du sentiment chez un peuple... Savoir écrire, c'est mettre une pensée en relief par la disposition des mots entre eux et l'adéquation du mot à la chose exprimée ... Les impuissants aujourd'hui se font symboliques, comme ils disent, sans même comprendre le sens de ce mot ».

ATHENEE R V.indd version PM 265 13/09/07
11:54:29

Il continue à séduire son public. Brusquement la mort le surprend, le 16 février 1893. Sur le bureau du 75, rue du Centre, se trouvent des brouillons sur les grandes épopées nationales belges, le troisième tome, l'épopée wallonne et surtout une ébauche d'une *Nouvelle vie de Jésus*. Un homme nommé Jésus. Un homme qui s'est pris pour Dieu. Un grand disparu. Un initiateur d'une certaine morale. Tout cela, je crois, sous la plume d'un écrivain fécond, épique que l'athénée a toujours aimé. 1926 (33 ans plus tard) : le conseil communal et l'athénée fêtent le centenaire de la naissance de Thil Lorrain, par l'inauguration du buste, à l'honneur dans cette salle, dû au ciseau de sa fille, la statuaire Jenny Lorrain. 1933: la rue de l'Athénée devient rue Thil Lorrain. 1982 : l'athénée royal devient A.R. Thil Lorrain. Par cette évocation, j'ai désiré m'acquitter d'un devoir du coeur, d'un devoir de fidélité et de reconnaissance, d'un devoir de piété filiale à un homme dont les propos et les écrits dévoilent une largeur de vues, une lucidité et un amour profond de l'homme. Thil Lorrain ne peut pas être oublié puisqu'il est gorgé du plus pur humanisme.

(*Trait d'Union*, 1993, n° 2)

ATHENEE R V.indd version PM 266 13/09/07
11:54:29

3. Jules FELLER (Roubaix, 1859 – Verviers 1940)

Indépendamment de ses recherches, de sa contribution à l'histoire du langage et à l'origine du wallon, Jules Feller, né de parents belges qui viennent s'établir à Ensival, se distingue dès ses études à l'Athénée de Verviers. C'est un sujet brillant et qui, en 1879, va réussir la performance de surclasser le futur historien Henri Pirenne. À la sortie des études en effet, c'est Jules Feller qui se classe premier avec prix d'honneur spécial, diplôme d'études complètes avec le plus grand fruit, tandis que Henri Pirenne le suit en seconde position avec un premier prix général et un diplôme sanctionné par le « grand fruit ». On n'en tirera aucune leçon alors que ces deux surdoués eurent des itinéraires totalement différents.

À Jules Feller, on prête la capacité à maîtriser tout particulièrement les domaines de l'étude toponymique et dialectologique. C'est tellement vrai qu'il sera l'auteur de nombreux ouvrages dans ce domaine précis. On pense à la *Toponymie de Jalhay* ou à ses contributions dans le Bulletin de la Société verviétoise d'Archéologie et d'Histoire. On assure même que dans ces disciplines où il a fait la preuve de sa rigueur il est toujours à la page et consulté de nos jours.

Sa carrière professionnelle s'articule autour d'un établissement verviétois qui lui est cher: l'Athénée de Verviers. Il y enseignera le français, le grec et le latin avant d'occuper la chaire de rhétorique latine où il fera les preuves de ses exceptionnelles capacités. Il sera également chargé du cours de philologie wallonne à l'Université de Liège et Freddy Joris dans *Le XIXe siècle verviétois* le créditera, comme d'autres, du fait d'avoir contribué à l'histoire du mouvement littéraire wallon. L'Académie royale de langue et de littérature française le compta parmi ses membres dès sa fondation en 1921.

Étonnant parcours en définitive alors que Feller lui-même le plaçait sous le signe du hasard. Ainsi, disait-il : c'est par hasard que je suis né à Roubaix, moi le fils de parents luxembourgeois (NDLR : belges); par hasard que mon enfance s'est écoulée sur les bords de la Semois, de l'Ourthe et de la Vesdre; par hasard que j'ai fait des études. Car je n'avais d'autres ambitions à douze ans que de devenir facteur rural ou porteur de dépêches afin de marcher et de courir beaucoup! Les prix récoltés dans l'établissement que dirigeait Thil Lorrain à Verviers en décidèrent autrement.

ATHENEE R V.indd version PM 267 13/09/07 11:54:29



118. Jules Feller
(dessiné par Fernand Houget)

119. Henri Pirenne
(dessiné par son frère Maurice)



13/09/07 11:54:31

EE R V.indd version PM 268

4. Henri PIRENNE (Verviers, 1862 – Uccle, 1935)

Sans conteste une des personnalités les plus importantes qui ait illustré sa ville, Henri Pirenne voit le jour à Verviers dans un immeuble de la rue des Raines (une plaque commémorative rappelle ce souvenir). Son père est industriel, le jeune Henri se frotte à la vie et, ses devoirs finis, s'en va à l'usine voir battre les métiers bruyants, comme le rappelle son fils, Jacques Pirenne. Il va voir travailler les ouvriers, apprenant ainsi avec eux cet archaïque parler wallon. Parler la langue du peuple, c'est le comprendre aussi.

Etudes dans un établissement qui deviendra l'Athénée de Verviers. C'est un élève doué et qui a le privilège, à 16 ans, de s'adresser au roi Léopold II inaugurant le barrage de la Gileppe. Hélas, rapporte Jacques Pïrenne, ce petit discours il l'avait griffonné sur un bout de papier. Lorsqu'il l'eut prononcé, le Roi le lui demanda. Et comme il hésitait, alléguant l'état peu présentable de ses notes, dès lors le Roi l'apostropha sévèrement : je vous dis de me donner ce papier, Monsieur. C'est ainsi, poursuit Jacques Pirenne, que lui apparut pour la première fois Léopold II, pour qui il devait s'éprendre d'une si grande admiration.

À l'université de Liège où le conduit naturellement son intelligence, ses professeurs, Godefroid Kurth et Paul Frédéricq, vont déceler en lui, avec raison, un sujet exceptionnel. Qui confirmera puisque docteur en philosophie et lettres, il ne se repose pas sur ses lauriers et poursuit ses études à Chartres, à Paris, à Leipzig et à Berlin. C'est en 1886 qu'à l'âge de 24 ans, on lui confie la chaire de professeur de philosophie à l'université de Gand. Son enthousiasme communicatif va vaincre l'apathie générale de l'auditoire estudiantin plus habitué à souffrir le bavardage de solennels raseurs qu'à prêter attention à un orateur né.

Dans ses *Mémoires et notes politiques*, Jacques Pirenne présente son père comme un authentique Franchimontois, car le ban de Verviers faisait partie de la terre franchimontoise. Peu importe d'ailleurs...Ce que retient Jacques Pirenne, c'est que son père privilégiait son indépendance un peu frondeuse au point qu'il tint tête aux Allemands au cours de la première occupation. Pressés par les activistes flamingants, les Allemands voulurent que Henri Pirenne reprenne ses cours en flamand. Son refus lui valut d'être déporté dans une petite ville de Westphalie où, pourtant dépourvu des trésors de sa bibliothèque personnelle, vit le jour une *Histoire de l'Europe*, sa première grande œuvre.




13/09/07 11:54:31


EE R V.indd version PM 270


La voie était tracée pour un travail monumental, une *Histoire de Belgique* dont Jacques Stengers devait dire qu'elle avait une vision très large de notre passé, beaucoup moins belgicaine que d'aucuns, souvent pour des raisons politiques, le laissent entendre. Une opinion que ne partagent pas ceux qui contestent l'assemblage historique de pays en apparence différents. Pour le reste, Henri Pirenne appréciait aussi une liberté inaliénable et personnelle, celle d'admirer les grands espaces au-delà de sa maison de Spa. Vues sur les Fagnes, le pays de Herve et les hauteurs liégeoises engageaient à approfondir plus loin encore avec une pensée qui se voulait déjà européenne.



ATHENEE R V.indd version PM 271 13/09/07
11:54:34

120. La promenade des Récollets dessinée par Maurice Pirenne pour une couverture du Trait d'Union en 1935
217

5. Maurice PIRENNE (Verviers, 1872 - 1968)

Un exemple de longévité remarquable pour l'époque, un personnage attachant toujours en vie à l'époque des commémorations centenaires à l'adresse de son frère, l'historien. Maurice Pirenne connut ses dernières années d'existence dans une petite maison anonyme de la rue de Stembert entouré d'un canevas serré de toiles, ses œuvres. Vert et bien droit malgré son grand âge et ses cheveux d'argent, Maurice Pirenne, le visage nimbé d'un nuage bleuté qui s'échappait d'une pipe d'écume, était disert et chaleureux pour évoquer « l'histoire sans histoire » de son frère.

La vie d'adolescent de Maurice Pirenne se déroula à l'Athénée de Verviers et, plus tard, on le retrouve à Gand, à Bruxelles et à Paris où il a des contacts avec les milieux artistiques les plus avancés de l'époque. L'essentiel de son existence aura cependant pour théâtre ce Verviers qu'il a peint, mais aussi qu'il a décrit avec minutie dans un ouvrage remarquable intitulé « Les constructions verviétoises du XVe au XXe siècle ». Il y démontre de manière péremptoire que les phases de la vie économique verviétoise donnent l'explication des phases de l'activité constructive, car il est évident, c'est lui qui s'exprime, que celles-ci découlent de celles-là. Trois monographies complètent cet ouvrage et elles ont trait à l'ancien Hôtel de Ville, au Perron et à l'Hôtel de Ville actuel.

Mais Pirenne n'est pas que l'homme d'un livre, fut-il remarquable. Pendant quarante ans, à partir de 1910, il va exercer les fonctions de conservateur du Musée communal. Par engagement personnel, il est aussi un des animateurs de la Société des Beaux-Arts et également un des créateurs de l'École des Arts décoratifs où il enseigna pendant cinquante ans.

Et tout cela, d'une manière concomitante avec une œuvre abondante « hors de toute influence et de toute intrigue ». On s'accorde à lui reconnaître le talent d'un grand peintre bien au-delà du simple fait qu'il fut avant tout un artiste local ou régional. Celui que l'on a parfois surnommé le Chardin wallon n'avait pas son pareil pour restituer des objets simples, qu'il s'agisse d'un pot en terre cuite, d'un flacon posé sur une tablette, d'un bouquet de jonquilles devant une fenêtre. Ses admirateurs disent volontiers que sa peinture émeut dès l'abord, que le décor est magnifiquement traité avec minutie et probité, mais que comme

ATHENEE R V.indd version PM 272 13/09/07

tel il n'est qu'accessoire, ne choque, ni n'irrite. Dès lors, il y a place pour l'émotion. L'hommage final pour une vie bien remplie.

6. Georges LE BRUN (Verviers 1873 – Front de l'Yser, 1914)
par Roger Monami

En tout, voilà un homme et un artiste qui s'est engagé. Pour son art d'abord, à l'époque où il est élève à l'Athénée de Verviers avec pour ami – c'est plus qu'un hasard – Maurice Pirenne. Pour son pays ensuite, alors qu'à 41 ans il part comme volontaire pour aller mourir deux mois plus tard sur le front de l'Yser.

Le goût de la peinture est précoce chez Georges Le Brun, et celui-ci va y consacrer l'essentiel de ses loisirs puis, plus tard, y sacrifier ses quelques mois d'études de médecine. Sans partage dès lors, car son adhésion à la peinture est décidée, il ne pourra, il ne voudra être rien d'autre qu'un peintre. Influencé par sa région puisqu'une grande partie de son œuvre aura pour thème la Fagne, la vraie Fagne, triste et grise et le village de Xhoffraix (où il séjournera durant sept ans) avec ses maisons dérobées derrière la haute haie de charme, selon la description qu'en fait Jules Bosmant. Il sera aussi un aquarelliste, un artiste intimiste, remarquable par ses sujets d'intérieurs.

On le considérera, c'est encore Jules Bosmant qui s'exprime, comme le chef de la confidentielle école verviétoise qu'ignorent toutes nos histoires de l'art. Il sera le plus démonstratif et le plus hardi des artistes concernés par ce mouvement. Une école où l'on retrouve des contemporains tels Maurice Pirenne, Philippe Derchain ou Joseph Gérard. Soucieux de confronter son art à celui du temps, Le Brun effectuera de nombreux voyages en France, en Hollande, en Italie et en Allemagne. Après son mariage en 1904, il se fixe à Theux qu'il privilégiera dans son oeuvre au même titre que Thimister. On en devine la raison, c'est là le cadre idéal pour sa technique. Parmi ses maîtres belges, on cite volontiers Xavier Mellery et sa vision du symbolisme. Pour Le Brun, la peinture est la reproduction minutieuse des éléments de la réalité, mais pénétrée des forces rayonnantes de la sensibilité et de la pensée. Sa biographie ne fait que référence à deux expositions au salon de « La Libre Esthétique » (1899 et 1903). Sa fin prématurée au combat de Stuyvekenskerke en octobre 1914 explique que sa reconnaissance posthume aura été surtout le fait de rétrospectives à Verviers (Beaux-Arts et Musée), à Ixelles et à Liège ainsi qu'à la maison belge de Cologne. Le Brun, encore honoré à Theux, n'aura

ATHENEE R V.indd version PM 273 13/09/07
11:54:34

hélas pas connu toutes ces marques de considération consacrant un talent fauché par le dieu Mars.

7. Henri-Jacques PROUMEN (Dison, 1879 – Bruxelles, 1962)
par Roger Monami

Arguer d'une vie bien remplie à propos de celle de Henri-Jacques Proumen relève de l'euphémisme. La somme de ses expériences, de ses créations est telle que le mètre ruban ne peut aller au bout d'une biographie exhaustive. Henri-Jacques Proumen a été tout à la fois un scientifique, un enseignant exceptionnel et un écrivain prolixe qui, dans cette seule discipline, aura imaginé le roman moralisateur, le récit fantastique ou d'anticipation, le conte pour enfants et les fables. Lui qui, dans ses notes de 1956, se présente comme un ingénieur qui a mal tourné va tout au long de ce qui ressemble à plusieurs vies s'affirmer « premier devant » dans des disciplines multiples. Ses amitiés : Branly, Mme Curie, mais aussi Maurice Renard ou Bosny Aîné témoignent de sa notoriété. Son adaptation à des situations multiples montre la richesse du personnage. Son imagination vient conforter le fait que l'on se trouve en présence d'une personnalité hors du commun.

Le talent est précoce, dès l'âge de dix ans Henri-Jacques Proumen s'essaie à l'écriture dans des contes de fées et des comédies de guignol à propos desquels il dira plus tard : j'écrivis de petites pièces assez niaises, mais dont la naïveté ne manquait ni de sel, ni de piquant. Brillant élève à l'Athénée de Verviers où il restera à peine plus de deux ans, il s'oriente vers des études à l'Académie de Liège. Il est passionné de lecture avec au choix Zola, Maupassant, Anatole France et Daudet, mais avec aussi un talent assez pointu pour le chant et le piano. Nouveau virage qui témoigne d'un phénomène rare d'adaptation, en 1902, Henri-Jacques Proumen sort de l'Université de Liège avec un diplôme d'ingénieur civil. La mine et ses horreurs lui font cependant douter de son engagement. La physique et la chimie, dans leur phase de recherche, auront ses préférences. Nancy n'est pas loin de Verviers, il s'y rend et ce sera pour explorer le domaine mystérieux des rayons N de concert avec le professeur Blondlot. Alors que la radioactivité et ses éventuelles applications sont à l'ordre du jour. Sans rompre avec Nancy, Henri-Jacques Proumen rentre à Verviers et, nouvelle vocation, voilà qu'il s'investit dans l'écriture au service du journal *Le Jour* qui lui confie la chronique théâtrale et musicale.1905 marque une nouvelle orientation, vers l'enseignement cette fois. Il occupe la chaire de physique à l'École industrielle de Bruxelles (il y sera jusqu'en 1925 avant d'en devenir le directeur), bénéficie de l'appoint d'un laboratoire et va publier

des études sur le Rayon X, et le radium. Les échos de ses travaux retentissent dans le monde scientifique. Verviers reste toutefois présent dans sa mémoire et, en 1907, autre adaptation, il accepte une tâche de professeur à l'Institut supérieur des Textiles.

220

Bruit de bottes, c'est la guerre et Henri-Jacques Proumen s'embarque pour l'Angleterre. Pendant quelques mois, il sera professeur à Eton, le célèbre collège, puis, pendant la suite du conflit mondial, professeur à la Faculté de Lettres de l'Institut français du Royaume-Uni. Et voilà le romancier qui fait surface. *La Pétaudière* (1914) est une sorte de pavé dans la mare qui, selon Jean Lacroix, dénonce les pratiques d'un certain corps professoral en institutions privées et se penche sans complaisance sur les vices moraux des adultes et des adolescents gâtés par une ambiance qui ne leur permet pas de se référer à des valeurs solides. Henri-Jacques Proumen moraliste, voilà qui est encore nouveau. D'autant qu'il confirme dans la même veine en publiant *Les Transplantés chez Albion*, un livre qui dénonce les débordements belges et français en Angleterre pendant la guerre. Parallèlement à sa carrière professionnelle, sa production littéraire est abondante et multiple. On n'en retiendra donc que quelques exemples : *Eve proie des hommes* qui aborde le problème de la condition de la femme dans les temps préhistoriques (Premier Prix d'Honneur à l'Académie de Constantine), *Panache d'or et couette d'argent*, son premier ouvrage pour les enfants, *La Brèche d'enfer*, un roman aux résonances atomiques, selon Lacroix, *La Machine à tuer le Progrès*, un autre roman d'anticipation, *Totor et moi* qui reçoit le Prix du gouvernement belge, *Mon Clair matin*, son dernier livre qui raconte son enfance heureuse. Les distinctions pleuvent que l'on ne va pas répertorier, mais Henri-Jacques Proumen veut encore jouer une carte inédite : créer avec Voos de Ghistelles et le Verviétois Joseph Fonsny l'Académie internationale de la Culture française (1945) dont l'intitulé dit assez qu'elle va mener croisade, toute pacifique, pour proclamer et propager l'universalité de la culture française. Ce sont les derniers feux : frappé d'une thrombose en 1959, Proumen vivra encore trois ans dans la pénible situation de paralysé.

ATHENEE R V.indd version PM 276 13/09/07 11:54:35



121. H-J Proumen
(dessiné par Massonet)

8. Germain CATOUL (Seraing, 1904 – Liège, 1989)

par André Joris

Germain Catoul est décédé à Liège le 2 décembre dernier. Il avait été professeur d'histoire à l'A. R. V. de 1930 à 1964. Né à Seraing en 1904 et sorti docteur de l'Université de Liège en 1926, il avait fait, si l'on néglige quelques brefs interims à Malmédy, Mons et Ixelles, toute sa carrière à Verviers. Pour ma part, élève en humanités gréco-latines, je l'ai connu de 1935 à 1941; jeune surveillant, je l'ai retrouvé en 1948-1949.

C'était un homme plutôt réservé. Et pourtant ses élèves nourrissaient à son égard une espèce de ferveur. Ils la conservaient même pendant bien des années après avoir quitté l'Athénée. Normale chez les littéraires, elle étonnait par sa vigueur chez tous les autres: médecins, juristes, scientifiques, hommes d'affaires. Elle traduisait l'emprise surprenante qu'il avait exercée sur les contingents hétéroclites qui suivaient son cours, mais plus encore sans doute le goût qu'il leur avait insufflé d'une «certaine» histoire.

Par quel tour de magie obtenait-il ce résultat ? C'est un lieu commun de dire qu'il avait le talent exceptionnel de «faire vivre» son cours. Sans artifices, sans concessions, sans partis-pris, mais non sans humour. Je le revois debout près de la chaire, sur l'estrade, réglant d'abord les détails techniques (absents, leçons, cahiers). Attentive, un peu nerveuse, la classe se préparait pour la leçon qui allait suivre. Et puis Catoul commençait. Il parlait d'une voix claire, nette, sur un ton assuré et dans une langue élégante; le débit s'animait ou s'apaisait selon la trame du récit ou les recours à la carte. Les problèmes prenaient forme, les manoeuvres militaires ou stratégiques s'éclairaient, les réactions populaires s'enflammaient. Les grands hommes, campés en quelques traits, d'Auguste à Bismarck, agissaient dans l'ombre, sinon au grand jour; certains disparaissaient sans gloire dans les poubelles de l' Histoire. Extraordinaire épopée, fort bien documentée au demeurant, qui se déroulait devant nous,

par épisodes fort attendus charriant dans un savant mélange, éléments de biographies, fragments de traités, anecdotes et mots historiques (si révélateurs, souvent, surtout lorsqu'ils n'ont pas été prononcés), bref une vaste matière, riche, variée et composite qui est notre histoire. Petit de taille, Catoul ne connaissait aucun problème de discipline. Il était exigeant et ses colères étaient légendaires, sans doute parce qu'elles étaient rares. Dans ses rapports avec ses collègues et avec ses élèves, c'était un homme sensible et très compréhensif. Je me souviens qu'à mon entrée à 1'Université, c'est lui que je m'en fus trouver pour demander conseil.

Il faut bien l'avouer : le programme, c'était de l'histoire événementielle; la méthode, elle, était «expositive» dans toute sa splendeur. C'était passionnant ... et formateur : aujourd'hui encore, je reste sous le charme et j'en connais plus d'un, parmi les anciens, qui me comprend. Encore faut-il qu'elle soit appliquée par un maître intelligent. Germain Catoul l'était. Après la guerre, l'humeur de notre ancien maître fut quelque peu assombrie par des contrariétés professionnelles que lui causa le néfaste virus de réforme qui toucha tour à tour les inspecteurs du cours d'histoire. Une foi aveugle et naïve en des théories, dont les événements de ces dernières semaines nous montrent à l'évidence l'inanité, en conduisit plus d'un à des attitudes regrettables, peu soucieux qu'ils étaient du respect de la dignité humaine et des services rendus. Germain Catoul en souffrit. Malgré tout, après sa retraite, il ne manquait jamais de revenir à Verviers assister à des banquets de promotion ou à des manifestations à l'Athénée. Il aimait y retrouver ses anciens disciples.

Le 2 décembre 1805 - disait-il - c'est Austerlitz, le grand soleil avant l'Empire; en 1851 c'est le coup d'Etat du Prince-Président ... avant l'Empire. La recherche historique la plus récente découvre aujourd'hui dans ces dates (dites un peu vite sans intérêt) toute une symbolique de l'idéologie impériale ! Mais à présent, pour les anciens élèves de Germain Catoul, c'est une date qui se teintera de tristesse. «Old soldiers never die». Les vieux soldats ne meurent jamais. Les vieux maîtres non plus. Les leçons qu'ils nous ont données ne se perdent qu'en apparence.

(*Trait d'Union,* 1989, n° 4)

ATHENEE R V.indd version PM 278 13/09/07 11:54:35



121b. Germain Catoul

122. Albert Grisart



9. Albert GRISART (Heure le Romain, 1908 – Verviers, 1987)

par Guy Derooz

Après beaucoup de tourments, d'angoisses, de déchirements, Monsieur Albert Grisart vient d'échouer dans cette « belle île aux myrtes verts pleine de fleurs écloses », vient d'atteindre l'ataraxie, le calme absolu au-delà de l'agitation, des frustrations et des tensions de la vie quotidienne. Ce professeur d'élite ne pactisait jamais avec le compromis, l'approximation et l'inutilité. Oui, vous étiez, cher Monsieur Grisart, un assoiffé de vérité, de transparence et d'honnêteté. Tous vos chemins d'homme heureux semblaient mener à un emplacement de « castra » romain (Atuatuca, Limbourg, pas Limburg) mais en réalité ils menaient à une cathédrale en verre où resplendissait l'archétype de la beauté dont vous avez étudié diverses copies, que vous avez expliquées à des générations d'élèves, minutieusement, patiemment. Resteront toujours dans la mémoire de vos étudiants le Précis Grisart comme certains l'appelaient, la grammaire Deltombe tellement annotée qu'elle devenait un de vos ouvrages, les nombreux devoirs corrigés en rouge et en vert – vous vouliez, rien de moins, que les corrections des corrections fussent impeccables – et spécialement ces commentaires grammaticaux et stylistiques qui occupaient trois pages à gauche pour un dixième de page de traduction avec parenthèses et crochets droits ou aigus. Dans vos explications, vous vouliez convaincre. Il fallait que les arguments apparaissent hiérarchisés, qu'ils montent à l'esprit comme les cercles montent à la surface de l'eau quand on y jette une pierre et s'élargissent indéfiniment. La grande tendresse, votre tendresse – tout homme en possède – se dégageait de vos impatiences, de votre acharnement à extraire la vérité de sa gangue.

Tout ce que vous assumiez, vous vouliez l'assumer en service, mais aussi en souci. Vous avez donné une méthode stricte, scientifique à nombre d'élèves, mais au prix de quelles souffrances personnelles, de quelles remises en cause de votre enseignement, de quelles interrogations

ATHENEE R V.indd version PM 279 13/09/07 11:54:35

perpétuelles. Vous étiez un homme inquiet, torturé, soucieux. Vous vouliez toujours interpeller, houspiller, empêcher que l'on s'installât dans le définitif. Au nom de l'Athénée royal Thil Lorrain que vous avez servi pendant de nombreuses années je vous dis merci pour votre rigorisme indéfectible. Comme le vieil Homère associait aux noms de ses héros un attribut inamovible, j'accolerais volontiers au vôtre celui d'« humaniste aux fougues sauvages et imprévues ». Contre une certaine musique moderne, contre une littérature de pacotille, contre des harangues démagogiques.

Fougue sauvage et imprévue du prisonnier de guerre, fougue sauvage et imprévue du commentateur de César, fougue sauvage et imprévue du chrétien de la Paroisse universitaire. (…) Vous avez atteint la halte suprême, vous pouvez déposer la toge rigide du sénateur intransigeant ; vous avez mené le bon combat, vous êtes arrivé. Que Dieu mette avec lui dans le juste plateau ce qu'il a tant aimé, quelques grammes de terre, un peu de grammaire latine, un peu de rhétorique et beaucoup de bonne volonté et de générosité.

(*Trait d'Union*, 1987 n° 4)

ATHENEE R V.indd version PM 281 13/09/07 11:54:36

Eloge de Jules César

C'est par le paragraphe ci-dessous que se terminait l'étude d'Albert Grisart dans *Romana Contact,* en 1972, consacrée à la localisation de l'oppidum des Atuatuques évoqué par César dans la « Guerre des Gaules » :

Espérons que, dans un temps (futur), les manuels d'hist oire de Belgique à l'usage des petits enfants et des adolescents ne raconteront plus l'histoire des Atuatuques et des confédérés cisrhénans à la manière de leur conquérant romain. Ne serait-ce pas la plus belle revanche sur César et le plus bel hommage à nos ancêtres atuatuques et «confédérés» du Bénélux de l'époque que d'avoir arraché quelques-uns de ses secrets et démontré quelques-unes de ses ruses à ce César, que je considère comme mon «ennemi intime» du point de vue historique et comme une «crapule de génie» du point de vue moral, mais aussi comme le plus grand prosateur de Rome, comme le plus grand orateur de Rome, plus grand que mon cher et prolixe Cicéron, puisqu'il a réussi à faire passer, aux yeux de tant de générations depuis deux mille ans, un manifeste de propagande pré-électorale pour un livre d'histoire, qui aurait été écrit par un journaliste parfaitement neutre, et comme l'artiste le plus terriblement efficace, parce que son art principal consiste à faire croire qu'il n'en a aucun, à cacher l'art, donc l'artifice, donc le mensonge, là où les autres orateurs ou historiens orateurs, tels Salluste, Tite-Live et Tacite, mettent leur coquetterie à faire miroiter toutes les facettes de leur art, comme l'écrivain latin qui a réussi à être à la fois le plus concis et le plus précis, parce qu'il a porté à son plus haut degré de perfection la qualité classique par excellence: le mot juste à sa juste place.

Albert GRISART,
Viroviaci Eburonum et Tungrorum

10. Jean BRASSEUR-KERMADEC (Verviers, 1914 - Paris, 1992) par Bernard Jérusalem

Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'un ancien de notre Athénée atteigne la célébrité ? Henri Pirenne, pour ne citer que lui, est un des nombreux symboles de cet accomplissement total qui fait les grands hommes. Les troupes allemandes venaient de se rendre maîtres de notre territoire que Verviers voyait naître Jean Alphonse Georges Brasseur dont le destin allait être assurément hors du commun. Destin hors du commun pour ce fils de

ATHENEE R V.indd version PM 282 13/09/07 11:54:36

la vallée de la Vesdre qui passa quelques années en ces murs. La vie à l'école ne l'intéressait guère, l'école de la vie allait le révéler. Déjà ses yeux, son esprit, son coeur étaient ailleurs. Répondant à l'appel, non pas encore du 18 juin mais de la mer, Jean Brasseur s'embarqua clandestinement à Anvers sur un voilier finlandais en partance pour l'Australie. Il y devient matelotléger. Et Poséidon de le happer, tout en lui assénant, reconnaîtra-t-il, « pas mal de coups de pied au cul », vexations personnelles qui, dira-t-il, « forgent le caractère ou vous cassent définitivement ».

Loin de moi l'idée de retracer un Curriculum détaillé. Mais peut-on taire les grandes heures de ce marin, de ce soldat, de ce politique ? Je citerai ainsi son admission à l'Ecole Supérieure de Navigation, à bord du « Comte de Smet de Nayer ». Son embarquement en août 33 comme élève officier au long cours sur le navire école «Mercator». Son brevet de lieutenant au long cours obtenu en 1936 qui lui vaut de reprendre la mer à bord de maints bâtiments, officiant notamment en qualité de second en 1938 sur le «Léopoldville». 1940. L'Europe est en guerre. Notre homme se trouve à Buenos Aires. Son pays envahi, Jean Brasseur choisit de rallier l'Angleterre et plus particulièrement les forces françaises libres de l'Amiral Muselier avec le grade d'enseigne de vaisseau auxiliaire. Il répond alors à son second appel, celui de la liberté; il répond aussi désormais à un nom de guerre, Kermadec, qui s'ajoutera à son patronyme.

En octobre de la même année, alors qu'il vient d'embarquer sur le cuirassé « Courbet » qui mouille à Portsmouth, il rencontre pour la première fois le Général de Gaulle qui fera de cet homme, empreint d'enthousiasme et de don de soi, un Compagnon de la Libération. Puis, de torpilleur en contre-torpilleur, il sillonne la Manche, l'Atlantique, l'Océan Indien et la Méditerranée orientale jusqu'au milieu de l'année 1943. On le retrouve par la suite en Lybie, comme lieutenant de vaisseau et commandant d'escadron. Et en mars 44, il embarque pour l'Italie où, après avoir été blessé, il participera à la libération de Rome le 4 juin. Puis c'est la Provence, Toulon, la vallée du Rhône et enfin les Vosges : de là, en novembre 44, il fait un saut dans sa ville natale, Verviers. Un 226

Verviers qui sera toujours présent dans son cœur. Et pourtant, au sortir de la guerre, un dilemme se pose : pouvait-il espérer raisonnablement faire carrière dans la Force navale belge alors que l'avenir de celle-ci semblait compromis ? Le choix s'imposait : devenu capitaine, il est affecté au Ministère français de la Marine, devenu Français par grande naturalisation. Ses concitoyens de la cité lainière ne lui en tiendront nullement rigueur comme l'atteste le procès-verbal de la séance du Conseil Communal du 19 mai 1947.

ATHENEE R V.indd version PM 283 13/09/07 11:54:36

Commence pour lui, parallèlement à la carrière militaire, une carrière à caractère politique et internationale. Il devient en effet représentant militaire français au sein de la commission des bons offices des Nations-Unies pour le règlement de l'affaire indonésienne de décembre 48 à avril 50; puis officier de liaison auprès de l'Amirauté britannique en Allemagne, premier attaché naval de l'Ambassade de France. Promu en 1960 capitaine de vaisseau, il devint le chef de la section navale de l'Etat-major particulier du général de Gaulle à la présidence de la République, puis attaché des forces armées auprès de l'Ambassade de France à Madrid. C'est en septembre 1968 que Jean Brasseur-Kermadec est promu Contre-amiral, devenant Commandant de la Marine à Marseille puis attaché des forces armées à Londres. Et enfin, en avril 1970, vice-amiral, il est nommé Commandant de l'escadre de la Méditerranée puis, avec une 4ème étoile, Commandant en Chef pour la Méditerranée, poste qu'il occupera jusqu'en 1974, date à laquelle il quitte la marine active. Cela ne l'empêchera pas de revenir dans la ville qui l'avait vu naître et notamment le 21 juin 1980 pour l'inauguration du Mémorial Charles de Gaulle à la Tourelle. Philippe de Gaulle, qui servit sous les ordres de Jean Brasseur-Kermadec, remerciera les Verviétois pour cette initiative, alors que Kermadec pour sa part rendra alors hommage à sa ville « où l'on a toujours cultivé les vertus du courage et de la fidélité ».

(*Trait d'Union,* 1992, n° 4)



123. Jean Brasseur-Kermadec

11. Jean KURTZ (Verviers, 1916 – Banneux, 1944)

par Théo Joisten

ATHENEE R V.indd version PM 284 13/09/07 11:54:36

Il y a, dans la vie, certaine personne qui vous laisse un souvenir indélébile, a fortiori lorsqu'adolescent vous avez eu la chance d'être son élève durant la sombre époque de la dernière guerre mondiale où nous étions sous le joug de l'envahisseur avec tous les désagréments que cela impliquait; plus encore que la pénurie de victuailles indispensables à nos organismes affaiblis, ce dont nous souffrions le plus était ce manque de divertissements et délassements que ces cinq longues années avaient entraîné. Que de fois n'avons-nous pas dû nous cotiser, tous les passionnés de football, pour acheter une simple balle de tennis, pis, à défaut de balle nous liions plusieurs mouchoirs ensemble pour en faire une sphère plus ou moins ronde qui apaiserait un moment les picotements de nos pieds. C'est ici que l'homme à qui je désire rendre un très vif hommage est venu s'intégrer dans la com munauté estudiantine de l'Athénée, amoureux du ballon rond, et qui en était devenu le mentor, le manager comme l'on dit de nos jours, sacrifiant de belles après-midi de congé pour nous accompagner au terrain. Lui-même était joueur chevronné et titulaire à part entière dans l'équipe corporative des « Communaux» où il occupait le poste d'extérieur gauche avec de réels talents, ses bottés de coup de coin par exemple étaient une petite merveille du genre, l'arc de cercle qu'il faisait décrire au ballon jetait la panique chez le gardien de but et les défenseurs adverses; très rapide à la course également, l'arrière droit qui le tenait devait se montrer extrêmement vigilant pour avoir une chance de le contrer.

« Janje », c'est ainsi que nous le surnommions, était notre professeur de néerlandais, petit, râblé, l'œil félin et scintillant, la cigarette roulée au coin des lèvres, le col de la gabardine relevé, c'est toujours d'un pas altier et décidé qu'il entrait en classe, créant ipso-facto cette atmosphère de confiance dont nous avions tant besoin en ces temps troublés; les trois-quart d'heure de cours, sous sa férule, c'était du travail de détente même si les auteurs programmés n'étaient pas toujours très captivants; des Eggeric van Eggermond, et tutti quanti, c'était plutôt pour lui plaire que nous y portions intérêt mais il avait ce talent de rendre son cours tellement vivant, sa personnalité nous était si sympathique que finalement nous nous laissions convertir aisément et que Charlemagne, arrangé à la sauce flamande, n'était pas trop indigeste.

Et à côté de cela, après le cours, c'était le grand-frère que nous retrouvions, très jeune encore il entrait dans nos jeux, nous prodiguant ses conseils d'adulte et de sportif pour nous apprendre que si dans la vie, il y a des périodes creuses, il ne faut pas pour autant laisser tomber les bras, que même avec un rien on peut construire de belles choses. J'en veux pour

ATHENEE R V.indd version PM 285 13/09/07 11:54:36

preuve la bonne petite équipe de football que nous avions constituée sous sa houlette; il ne manquait jamais un entraînement, on se devait de bien faire en sa présence, tant au cours que sur le terrain; on en revenait fourbus mais contents. Grâce à lui, naquit parmi nous une amitié bien soudée, qui nous réchauffait le cœur.

Et les années passèrent, nos belles années qui devaient être pour tout un chacun la période d'émancipation qui voit le caractère s'affermir, faire l'homme avec une âme d'adolescent, la prise de certaines responsabilités sans l'aide indispensable de Maman puis la modification progressive de la tutelle de Papa en une étroite collaboration et sans contrainte ni préjugé, voilà ce qu'une vie normale nous aurait réservé si ce maudit conflit n'avait entravé d'une manière sordide l'épanchement de nos sentiments. Voir nos aînés bafoués, vivre un régime continuellement placé sous la terreur, devoir mendier son pain quotidien ou presque, être perpétuellement aux aguets, se voyant refuser la liberté d'écoute, d'expression, de lecture, le tout sous le vrombissement des bombardiers qui malgré tout nous réconfortait, savourant désespérément notre vengeance, dura lex sed lex. C'était au prix d'épouvantables carnages, nous le savions bien, que nous recouvrerions la liberté, l'envahisseur était tellement puissant que l'on se serait mis à douter de sa vulnérabilité.

C'est alors que vint pour nous l'été 1944, le 6 Juin allait changer la face des choses, le jour le plus long comme on le nomme habituellement, la victoire était au bout de cette épreuve dantesque, nos libérateurs allaient enfin nous faire retrouver ce qu'un homme a de plus cher au monde, ce qu'il ne sait apprécier qu'à sa juste valeur que lorsqu'il en est privé. Pour appuyer cette téméraire entreprise il fallait aussi des forces occultes, telle l'Armée Secrète dont M. Jean Kurtz était membre; lorsqu'au début septembre les armées américaines, anglaises et françaises reconquirent notre territoire, notre vaillant professeur de néerlandais gagna le maquis. Je le vois encore, comme si c'était hier, le 5 septembre 1944, escaladant la rue des Sports à Stembert à vélo, je descendais cette même rue à tombeaux ouverts et, lâchant chacun notre guidon d'une main pour nous saluer, heureux de se revoir au terme de bien longues vacances d'attente et d'espoir; on y était presqu'au jour des retrouvailles, nous devions recommencer les cours le 15 septem bre dans l'allégresse puisque le 9 septembre nous étions enfin libérés du joug de l'oppresseur.

ATHENEE R V.indd version PM 286 13/09/07 11:54:36

Hélas, cette joie fut marquée d'un carré noir, lorsque je l'évoque, des frissons me parcourent l'échine, le 6 de ce mois en effet, notre regretté professeur tombait sous les balles ennemies dans les bois de Banneux, pris dans un guetapens avec trois de ses compagnons d'armes; à 28 ans il offrait spontanément sa vie pour sa Patrie, en héros pour que ses concitoyens connaissent un sort préférable à tout ce que nous venions d'endurer durant cinquante mois de malheur. Jeunes, qui me ferez l'honneur de lire cet article, je vous confie ce que parfois mon cœur me réclame : dans le champ commun où il repose, après avoir été me recueillir sur la sépulture de mes parents, je ne manque jamais de m'arrêter devant celle de M. Jean Kurtz, son portrait rouvre un moment la plaie que sa disparition avait ouverte dans mon cœur et que seul le temps avait pu cicatriser, et là, dans un moment de silence et d'évasion je lui demande une dernière leçon : celle de l'altruisme et de la générosité.

(*Trait d'Union,* 1973, n° 3)



124. Jean Kurtz



125. L'hommage de Stembert

12. Roger MATHIEU (Spa, 1921 – Verviers, 1990)

par Maurice Corne

C'était hier - Monsieur Vanbockestal nous présentait au nouveau préfet. Les Raymond Starck, Jacques Pirotte, Aimé Livin, Pierre Loncelle, Joseph Simons et j'en passe, alors jeunes galopins en courte culotte pédagogique, défilaient; ils vous entourent encore aujourd'hui. Ils n'ont même pas pris un coup de vieux, un coup de sérieux tout au plus, toujours nimbé d'un large sourire. Et c'est ce sourire que je veux que vous considériez, Monsieur le Préfet. Il a résisté à vos vingt-cinq ans de préfecture, mieux il s'y est épanoui. Car, dans une carrière caractérisée par une évolution fulgurante de la société, la réforme pédagogique, l'éclatement des familles, vous leur avez offert la stabilité, les objectifs nets et précis, l'ordre et la constance, bref, pour les encadrer, une institution organisée où rien n'était abandonné à l'improvisation. Et comme l'adulte n'est tout compte fait qu'un adolescent qui n'en finit pas de s'éteindre, tous ces enseignants, tous vos enseignants, vous les avez sécurisés, vous avez été leur père au sens freudien.

Certes, je conviens que, pendant des années, pour bien des temporaires qui franchissaient pour la première fois le seuil de votre bureau impérial, vous parûtes l'aigle des cimes exigeantes, aux injonctions acérées, perché au-dessus des faiblesses humaines, happant d'un coup de griffe verbal tout propos par lequel ce novice aurait laissé entrevoir qu'il pourrait introduire quelque forme de laxisme dans la grande Rome didactique, Zeus foudroyant qui, certains matins, accoudé au balcon de l'Olympe, signifiait par son

ATHENEE R V.indd version PM 288 13/09/07
11:54:38

humeur sombre, que si nous ne courions pas en rangs ordonnés à nos destins pédagogiques, il pourrait se débonder de ses furies. Pour parodier Nerval, je dirai que c'étaient des matins placés sous le Soleil noir de l'Hépatite. Car, peut-être ne l'ignorez-vous pas, d'aucuns essayaient de lire dans votre foie ou d'expliquer par lui votre humeur du jour. Les élèves eux, en butte à votre sévérité, à votre inflexi bilité, ne constataient aucune fluctuation et, se sachant condamnés a priori comme a posteriori, vous avaient figé dans une formule qui synthétisait à la fois leur culture et leur sens du raccourci: ils vous avaient appelé le Péril jaune.

Les jugements, qu'ils soient portés par une collectivité ou un individu, caricaturent toujours, on le sait, le portraituré. Heureusement, nous savons tous, nous, que notre Gengis Khan était, par bien des aspects, un colosse aux pieds d'argile. Lequel d'entre nous n'a trouvé près de vous, en cas de difficultés, compréhension, réconfort, offre de service ? Lequel d'entre nous n'a obtenu l'autorisation de s'absenter de l'Athénée pour des motifs valables, mais non légaux ? A cheval sur les principes, mais heureux d'y déroger en 231

toute humanité. Cornélien toute l'année, mais racinien par bouffées. Héros cornélien ! Savez-vous, Monsieur le Préfet, que pour faire sentir à mes élèves le héros cornélien, je vous prenais comme modèle: le sens du devoir avant tout, la raison triomphante, le sens de l'honneur, de l'Etat, une conscience libre à même de faire triompher le meilleur de soi, intransigeance à l'égard de soi qui autorise à exiger des autres. Grandeur et servitude laïques, aurait dit Vigny. Celles d'un grand commis de l'Etat qui respectait la hiérarchie, même quand elle était risible.

La circulaire floue, aux propos contradictoires, vous ne l'avez jamais balayée d'un revers de main et d'une pointe d'humeur; au contraire, elle est devenue l'objet d'un rite: lecture attentive, scrupuleuse, consultation du proviseur, voire de collègues préfets, coups de fil à l'Administration. Ah ! comment dire votre bonheur quand, en fin de journée, vous aviez élucidé cette page d'anthologie administrative! Sentiment mêlé: satisfaction du devoir accompli, de la juste route enfin dégagée, légère commisération pour ces rédacteurs dont vous aviez dû suppléer les insuffisances, soupçon évanescent du temps perdu. Mais fierté de savoir à quoi vous en tenir, joie masochiste de vous incliner devant les ordres, fussent-ils contraires à vos souhaits et à vos convictions pédagogiques.

ATHENEE R V.indd version PM 289 13/09/07
11:54:38

Du dénuement comme héroïsme, voilà un chapitre que vous pourriez ajouter aux Caractères de la Bruyère. Dénuement aussi de la solitude préfectorale, solitude que vous avez assumée en toute conscience et toute volonté: ne faut-il pas être au-dessus de la mêlée pour tenir la barre ferme ? Solitude subie aussi, car, tout compte fait, vous vous êtes blindé contre votre timidité. Mais tout Achille a un talon: oseriez-vous dire que le rire de Willy Godart ne l'a atteint plus d'une fois, votre talon, oseriez-vous nier que Thérèse, la sous-préfète de la galerie, l'a submergé votre blindage, que Hubert Lenders l'avait déjà bien érodé, qu'Armand Libion l'avait déjà bien délacé ? Faut-il dire que les éducatrices, par des tactiques aussi diverses que subtilement féminines, vous ont plus d'une fois déminé ? Si j'épingle ces souvenirs, Monsieur le Préfet, c'est pour dire que, par-delà votre autorité, vous avez noué avec nous les liens humains qui ont permis à ce grand corps qu'est l'Athénée d'offrir à des milliers de jeunes un cadre de formation, d'éducation et de symbiose humaine qui les ont portés souvent très loin. Et leur retour aux moindres festivités de l'école dit mieux que toute décla ration leur attachement à l'établissement, leur sentiment d'y avoir vécu une des plus riches parts d'eux-mêmes.

Vous quittez l'Athénée sachant que sa réputation est établie en ville et au delà, que le hall omnisport fonctionne déjà, que d'autres dossiers sont bien avancés, que, comme Henri Xhonneux ou Jean Gaspars, vous pourrez y revenir

en toute amitié, que les circulaires continueront à pleuvoir, que Thérèse vous réservera toujours une tasse de thé, que mes collègues auront à coeur de tenir haut la bannière. D'ailleurs, on ne quitte pas l'Athénée, Monsieur le Préfet. La preuve, c'est que me voilà, moi, qui vous parle comme si j'étais toujours de l'Institution. Vous, mes collègues et moi, nous nous sommes tous donnés à la plus belle épopée qui soit, l'éducation des adolescents. C'est une épopée qui marque et qui entretient la foi. C'est dire qu'il demeurera toujours matière à échange et que nous restons conviés à cette recherche de mieux-faire que les jeunes ne cesseront de nous réclamer et que nous ne pouvons leur refuser parce que nous les aimons, que vous ne pourrez leur refuser parce qu'ils sont vos petits-enfants, parce qu'ils sont les enfants éternels de l'Athénée. Monsieur le Préfet, nous sommes tous là pour vous dire que Roger Mathieu restera dans notre coeur, dans notre esprit, dans notre métier, indélébile, pour vous dire qu'ils ont conscience d'avoir participé avec vous à une grande entreprise qui a duré un quart de siècle, pour vous dire qu'un homme de votre trempe, de votre probité, de l'avoir fréquenté quotidiennement, çà illumine une vie à jamais.

Saint-Exupéry a écrit : « une civilisation repose non sur ce qui est donné aux hommes, mais sur ce qui est exigé d'eux ». Merci, Monsieur Mathieu, de nous avoir portés au-delà de nous-mêmes alors que tout alentour de nous le monde se déglinguait, merci de nous avoir tracé une morale, une conduite, une force qui rassemblait jusque dans la tempête, merci d'avoir condamné la tangente, d'avoir été souvent la médiatrice et toujours l'angle droit. Merci de nous avoir permis de nous mesurer, heureux de vous avoir permis de vous mesurer.

ATHENEE R V.indd version PM 291 13/09/07 11:54:41

(discours prononcé le 30 avril 1986)



126. Maurice Corne lors du départ de Willy Godard

127. Willy Godard et Roger Mathieu



13. Jean MASSAUX (Verviers, 1922 - 1997)

par Roger Monami

Le fait est indéniable, on se trouve en présence d'un avocat de haut niveau et de belle envolée, également actif dans le domaine de la culture. Après avoir fréquenté l'école à Amiens (France) où il a résidé de 1924 à 1930, il a poursuivi ses études à Verviers à l'Athénée Thil Lorrain avant d'être reçu docteur en droit de l'Université de Liège en 1946. Elégant dans le verbe comme dans sa présentation, il s'imposait encore par un argumentaire qui le fit remarquer. Il a fait les beaux jours des audiences au tribunal correctionnel de Verviers, mais aussi en d'autres temples de la justice. De même, il plaida en appel dans une retentissante affaire de faillite textile à Verviers. Ce ne sont qu'exemples dans une carrière fertile en rebondissements comme il se doit.

Il fut quatre fois bâtonnier de l'Ordre à Verviers, trois fois président de la Conférence du Jeune Barreau avant de détenir pendant deux ans la présidence de l'Union des Avocats belges. Son titre le plus élevé fut certainement celui de Doyen de l'Ordre national qu'il assuma pendant deux ans de 1980 à 1982. À l'époque, (passage obligé...), au sein du Jeune Barreau, il assura la rentrée sur un thème ainsi défini « La Justice, le théâtre et le droit ». Et là, déjà habité par son expérience, il sut convaincre si bien que lorsqu'il se rassit, écrit feu notre confrère Albert Jacquet (Hy, de sa signature), confrères et même magistrats – une fois n'est pas coutume

ATHENEE R V.indd version PM 292 13/09/07 11:54:41

– étaient prêts – et ils le prouvèrent par leurs applaudissements – à déposer des conclusions consenties...

Comme tel, il avait une place particulière, car les plaideurs ne possédaient pas tous son art consommé. Il fut aussi un moteur de culture à Verviers par le biais de l'Extension française avec son distingué animateur qu'était Georges Piedboeuf et un autre ténor du Barreau, Me Wankenne. Le théâtre parisien, le théâtre français eurent leur succès sur la scène verviétoise tout comme à l'Harmonie les grandes conférences virent défiler des noms prestigieux de la littérature, du théâtre ou de la science (Henri Guillemin, André Luguet, Albert Ducrocq, etc.). On en rêve encore... Jean Massaux, lui-même, pouvait, à la tribune cette fois, plaider la cause d'un écrivain ou d'un homme de théâtre. Ainsi, il vouait une admiration sans bornes au génie de Crommelynck, dramaturge en avance sur son temps, dont il avait fouillé l'œuvre dans tous les recoins de l'esprit.

14. André BLAVIER (Verviers, 1922 - 2001)

par Roger Monami

Bien sûr, André Blavier est à classer sous la rubrique « Littérature », mais il faut avant tout parler du bibliothécaire, la providence des étudiants et des chercheurs, alors qu'il avait une connaissance quasi encyclopédique des trésors de sa bibliothèque communale. Dans l'univers poussiéreux d'époque, avec éternellement à la bouche un fourneau le plus souvent éteint, il savait en quelques minutes trouver les références adéquates au service d'une dissertation ou d'une recherche précise.

Voilà pour le vrai « pro », mais Blavier avait également une passion dévorante (assez atypique puisque, modestie du personnage, il n'en faisait pas nécessairement étalage) pour une littérature que d'aucuns disaient dérangeante à l'époque. Avec en tête d'affiche évidemment, Raymond Queneau. Lequel, en effet, entretint dès 1949 avec le Verviétois une correspondance suivie, qui le fut tellement d'ailleurs qu'échut à Blavier le Fonds Queneau, lequel hélas, dans sa ville, ne fut pas reçu avec l'enthousiasme que l'on aurait pu imaginer. Malgré le fait que le pataphysicien ait organisé à Verviers en 1982, puis en 1984 et en 1986, un colloque international consacré à celui dont il s'honorait de l'amitié. Reste heureusement un Centre Queneau, salle Blavier, rassemblant des écrits, des aquarelles, des éditions rares, des articles et documents divers, le tout répertorié à la bibliothèque centrale de Verviers.

ATHENEE R V.indd version PM 293 13/09/07 11:54:41

Blavier, le pataphysicien (pataphysique = science des solutions imaginaires) par la grâce d'Alfred Jarry, connu partout en France et ailleurs, fut donc parfois marginalisé chez lui. Lui qui pourtant, avec *Les Fous littéraires*, avait mis à l'honneur René Magritte, les surréalistes Scutenaire et Graverol, mais aussi le peintre verviétois Maurice Pirenne sans compter bien sûr des visionnaires, messies et autres savants. Animateur de *Temps mêlés*, fondé par Jane Graverol, l'égérie du surréalisme belge, André Blavier fut encore l'auteur de biographies (*Magritte*), poète (*La Roupie de cent sonnets*) et même romancier (*Occupe-toi d'homélies* ou *Le don d'ubiquité*). Malgré tout ce remue-méninges, les Blavier ne se montaient pas la tête. Pour preuve cette réponse d'Odette Blavier à une interrogation sur son époux et ainsi expédiée: « Blavier ? Sur Blavier, je n'ai rien à dire ». Lui, par contre, n'occultait pas son style personnel. Ainsi dans *Occupe-toi d'homélies* (1976) où se défendant de vouloir jouer sur les mots, il écrit ceci : « Mais on joue bien à la bourse, à la marelle, au trictrac, à papamaman et au serre-croupière. On joue de malchance et du violoncelle. On joue aux cartes et aux échecs. On joue la fille

de l'air, l'air du Trou vert, les parents martyrs, la Marseillaise et à voleur volé. On s'embrasse sur la bouche pour finir par coucher...en joue... ». Nanti d'un tel esprit, le courant avec Queneau devait passer et sa correspondance publiée en 1989, témoigne, si besoin était, de l'amitié qui unissait ces deux personnages d'exception. Détail piquant souvent oublié: Blavier tel qu'en lui-même creva littéralement l'écran dans *Belle*, le film d'André Delvaux.



128. Jean Massaux



129. André Blavier

Crédits photographiques

Archers : 60 et 75.
Archives communales de Verviers : 41, 46 et 47.
Archives de l'Etat à Liège, Fonds français : 3.
Archives verviétoises : 9 et 29.
Art Lys (*Fontainebleau*) : 2.
Athénée Thil Lorrain : 1, 21, 43 à 45, 48, 58, 59, 62, 64, 66, 67, 69, 72 à 74, 76 à 81, 84, 85, 89, 90, 95 à 99, 101 à 104, 106, 113, 115,116, 120, 121, 123, 124, 127, 128, 130 à 133.
Barlet Jacques : 20.
Bibliothèque communale de Verviers : 19, 83, 86, 87, 100, 105, 118 et 119.
Ceges : 70 et 71.
Centre d'Archives et de documentation de la CRMSF à Liège, fonds de la ville de Liège, dossier Vivroux : 25 et 30 à 38.
Corne Maurice : 82 et 126.
Croix-Rouge : 65.
Derooz Guy : 114.
Grisart Raymond : 122.
Joris Freddy : 7, 10, 11, 13, 16, 17, 24, 28, 40, 51 à 55, 117, 125 et couvertures.
Massaux Diane : 88.
Molitor André : 68.
Musées communaux de Verviers : 4 à 6, 12, 14, 18, 22, 23, 50, 56, 57 et 87.
Musée d'Eben (Nicole Close, *Tableau noirs et bancs de bois*) : 16, 26 et 27.
Pire Luc : 91 à 94.
Simoën : 61.
Temps jadis : 39 et 49.
Thunus Maurice (*Sur les pas de la famille David*) : 8

ATHENEE R V.indd version PM 296 13/09/07 11:54:45



130. Linogravure réalisée au cours d'Emile Lelarge en 1963

TABLE DES MATIERES

PREFACE

.....p.5

PROLOGUE p.7

Ire PARTIE. DU COLLEGE IMPERIAL A L'ATHENEE ROYAL p.13

1. D'un monde à l'autre p.15
2. Ecole secondaire ou Collège impérial ? p.23
3. Les premiers bâtiments du Collège p.25
4. Les vingt années du Collège p.31
5. Les débuts de l'Ecole industrielle et commerciale p.38
6. L'enseignement à Verviers au début des années 1840 .....p.44
7. L'Ecole industrielle et littéraire sous Philippe Bède p.52
8. Les années d'Hyppolite Tainturier p.59
9. Les tournants des années '70 .....p.64

IIe PARTIE. DES MURS ET DES HOMMES p.71

1. La naissance de l'architecture scolaire p.73
2. Un choix controversé p.77
3. La dynastie des Vivroux p.80
4. Le projet architectural p.83
5. L'évolution du bâtiment de Vivroux p.89
6. L'extension à l'est : l'Ecole du Centre et la Bibliothèque p.93

7. Le hall omnisports de Bruno Albert p.97
8. Une urbanisation tardive et bouleversée p.100
9. L'internat de Heusy
.....p.106

IIIe PARTIE. 125 ANNEES D'ATHENEE p.109

1. La période Thil Lorain p.111
2. La valse des préfets.....p.119

3. D'une guerre à l'autre p.125
4. L'Athénée dans la tourmente p.139
5. Un long après-guerre p.149
6. Le quart de siècle du préfet Mathieu p.161
7. Coup d'œil sur les vingt dernières années p.177
8. De « Verviers Athénée » à « Via Thil Lorrain » .....p.187 9. En passant par « La Virgule »… p.195

IVe PARTIE. PORTRAITS MÊLÉS p.199

Directeurs et préfets p.200
Les choix de l'auteur, l'écriture d'autres Anciens p.201
1. Jean-Simon Renier p.203
2. Thil Lorrain p.205
3. Jules Feller - p.213
4. Henri Pirenne p.215
5. Maurice Pirenne p.217
6. Georges Le Brun p.218
7. Henri-Jacques Proumen p.219
8. Germain Catoul p.221
9. Albert Grisart p.223
10. Jean Brasseur-Kermadec p.225
11. Jean Kurtz p.227
12. Roger Mathieu .....p.230 13. Jean Massaux p.233
14. André Blavier p.234

Crédits photographiques p.236
Table des matières p.237



131. Séance protocolaire du 125e à l'Hôtel de Ville

13/09/07 11:54:49



132 et 133. Après la séance protocolaire à l'Hôtel de Ville

EE R V.indd version PM 300



13/09/07 11:54:54

Cet ouvrage a été tiré
à 1000 exemplaires et
achevé d'imprimer
en septembre 2007
sur les presses de l'imprimerie
Snel à Liège

ATHENEE R V.indd version PM 301



13/09/07 11:54:55

EE R V.indd version PM 302